

---

# GENS DE MER

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

**L**e *Pétrel* se trouvait en cape, à sec de toile, en plein Atlantique, par 40° 55' de latitude nord et 34° 40' de longitude ouest.

C'était un schooner à cinq mâts et à machines auxiliaires. Il mesurait hors tout quatre-vingt-cinq mètres de long, et sa largeur au maître couple était de onze mètres. Sur son pont, de chaque côté des ouvertures de cales, des billots de bois du Canada, que trois hommes forts n'auraient pu entourer de leurs bras, étaient « saisis » par de fortes chaînes.

Lourdement chargé, profondément enfoncé dans l'eau, il apparaissait solide comme un roc et s'élevait assez difficilement aux lames qui se brisaient sur sa muraille de bâbord et s'éparpillaient en embruns que le vent projetait sur le pont. Une forte mer d'ouest-nord-ouest le couchait sur tribord.

Jean-François Nau, le capitaine, venait de piquer lui-même six heures du soir à la cloche de cuivre. Pour résister à la tourmente, il baissait ses larges épaules qu'un lourd ciré élargissait encore. Tel qu'il était vêtu, coiffé d'un suroît et chaussé de hautes bottes de caoutchouc, il formait un bloc contre lequel le vent s'acharnait.

Il regardait dans le nord, puis dans l'ouest, mais des aiguilles de glace rendaient la nuit plus dense et l'isolaient.

C'est à peine s'il distinguait le lieutenant Albert, immobile à quelques pas de lui, et les deux matelots qui, deux mètres plus bas, maniaient l'énorme roue de la barre. Tout à fait à l'avant, la lueur qui s'échappait par une porte ouverte dans le gaillard lui livrait les silhouettes des hommes qui couraient se mettre à l'abri. Cette même lumière allumait un reflet dans les paquets de mer qui s'écoulaient sur les prélaris des cales.

— Albert, dit Jean-François Nau au lieutenant, nous avons bien fait de prendre la cape. Nous aurions tenté le diable de poursuivre notre route.

Pendant les minutes qui suivirent, le capitaine se tourna encore vers le nord puis vers l'ouest. Mais que pouvait-il voir ? Les aiguilles de glace lui brûlaient le visage, et, lorsqu'il passait le revers de sa main sur ses yeux pour s'éclaircir la vue, il faisait sauter des lambeaux de peau. Aveuglé, il se sentait impuissant à diriger cette grande barque qui craquait et gémissait sous ses pieds.

Dans le gréement, des poulies s'entrechoquaient, des cordages battaient, et le vent tirait de véritables hurlements des étais, des drisses et des haubans. Parfois, une lame plus violente maintenant plus longtemps le navire sur tribord. Lorsqu'il se rejetait sur la gauche, le feu de position coulait une lueur de sang dans le rouleau de houle qui déferlait.

J.-F. Nau s'approcha du compas, regarda pendant quelques minutes le jeu de la rose des vents, puis, s'adressant au lieutenant :

— Veillez bien. Si le vent mollit, prévenez-moi.

— Bien, commandant, répondit Albert.

Nau fit quelques pas en avant, luttant contre la bourrasque qui le rejetait de côté et examina la tenue de la mâture, mais bientôt il fit demi-tour et dit encore à l'officier :

— Qui prend le quart à huit heures ?

— Furi.

— Qu'il me prévienne du moindre changement de temps.

Il fit un geste comme pour exprimer que cette recommandation était inutile et ajouta, sans traduire nettement sa pensée :

— Du reste...

Il descendit les quelques marches qui conduisaient à l'espèce de balcon où les deux timoniers s'efforçaient de maintenir le



navire en route, et, après avoir regardé le large par l'arrière, il disparut à l'intérieur de la dunette.

Cette dunette renfermait les logements des officiers, un magasin, la petite cambuse et l'entrée des deux machines de quatre cents chevaux chacune, dont l'une, pour le moment, ne fonctionnait plus.

La porte qui avait livré passage à Nau se trouvait à bâbord. Devant elle, s'ouvrait une coursive ni très longue, ni large, telle que Balam, le second capitaine, qui était un grand gail-lard, la parcourait en dix pas, la cognant des épaules pour peu que le navire roulât ou que le second ne fût pas bien solide sur ses jambes, ce qui lui arrivait.

A gauche, en venant du balcon arrière, se trouvaient la chambre de Nau, la cabine de Solari, le second mécanicien, et celle de Pat, le chef mécanicien ; à droite, l'amorce d'une autre coursive, aussi étroite mais moins longue, puis la chambre de navigation où J.-F. Nau pénétra. S'il avait fait trois pas de plus, il serait arrivé à l'entrée des machines.

Le roulis du *Pétrel* était trop violent pour que Nau pût s'asseoir devant sa table de travail. Les jambes écartées pour résister aux secousses du navire, il s'y appuya, les coudes posés des deux côtés du grand routier de l'Atlantique sur lequel étaient portés les points atteints successivement par le schooner.

La route, tracée au crayon, s'élevait jusqu'à ce quarante et unième degré de latitude où maintenant le *Pétrel* se trouvait arrêté par la plus violente tempête qu'il eût rencontrée jusqu'à ce jour.

Le regard du capitaine glissa sur le routier vers la gauche qui était la partie du voyage déjà accomplie, tandis que la partie droite, encore blanche, représentait l'inconnu. Il relit une à une toutes les étapes jusqu'aux Bermudes, la dernière escale. Puis son regard poursuivit encore à gauche et s'arrêta une seconde à peine entre les Bermudes et Panama, au point où le *Pétrel* avait lutté pendant trois jours contre un fort vent contraire. Plus loin et plus en arrière dans le passé son regard ne pouvait aller, car la carte de la côte ouest de l'Amérique était roulée et enfermée dans un tiroir. « Ah ! si ce n'était pas ce roulis !... » Puis le regard s'éleva et se fixa sur le baromètre

que depuis six mois Nau consultait dix fois par jour. « Le *Pétrel* est assez fort pour résister à cela. »

Il ne pouvait qu'attendre. Il devait opposer à la fureur de la tempête sa patience de marin. Rien de ce qu'il avait sous les yeux, ni ses « instructions », ni ses appareils, ni son livre de bord ne pouvait lui être utile pour le moment. Il appuya son front contre ses mains.

Il était las, terriblement las, et pourtant il ne ressentait pas la fatigue, ni le besoin de manger, ni celui de dormir. Si sa jeune femme l'avait vu, elle qui ne le connaissait que soigné, calme et reposé, elle ne l'aurait pas reconnu. Et Mère ? Mais celle-ci se doutait bien par intuition et aussi par expérience. Il eut un moment de faiblesse et sombra dans une espèce d'inconscience ; son corps continua à être à bord du *Pétrel*, secoué par le roulis tandis que son esprit s'évadait...

## II

Il se revit à Marseille dans le cabinet du capitaine Cruchat, « le capitaine à la jambe de bois » comme on l'appelait, qui grommelait sans cesse parce que son infirmité lui interdisait de reprendre la mer. Huit mois s'étaient écoulés depuis lors.

Devait-il penser à cela, aujourd'hui qu'il était en plein Atlantique, si peu maître de son navire ? Un de ses anciens commandants lui avait dit, un soir qu'il l'avait rencontré sur le quai du Port :

— Eh bien ! Nau, vous n'allez pas prendre le commandement d'un schooner en Amérique ?

J.-F. Nau avait souri, croyant à une plaisanterie. Il était modeste et ne pensait pas que son heure fût déjà arrivée.

— Commandant, je suis trop jeune.

— Comment ? Trop jeune ? Non, non. Cruchat m'en a parlé aujourd'hui. J'ai dit ce que je pense de vous. Il ne faut pas laisser échapper cette occasion.

Et, tout d'un coup, le vieux marin avait aperçu Fanny qui se cachait derrière les épaules de son mari.

— Ah ! ah ! C'est autre chose. Marié, Nau ? Depuis quand ?

— Depuis trois mois.

— Félicitations, Mais, depuis trois mois, vous pouvez partir maintenant. Au revoir.

Fanny avait posé des questions tandis qu'ils regagnaient l'appartement où Mère les attendait, et Jean-François avait dû expliquer :

— Celui-ci est un des meilleurs hommes que j'aie rencontrés. La nuit, lorsque nous étions de quart, lui sur la passerelle et moi à la barre, il venait me chercher : « Nau, si nous faisons un calcul maintenant. » Il m'a donné un bon coup d'épaule.

— Oui. Mais, dis-moi, Jean-François, qu'est-ce que ces schooners ? Tu serais commandant ?

— Oh ! avait fait Nau. Ne crois pas ça. Ce n'est pas encore mon tour.

Il avait été flatté tout de même que son ancien eût parlé de cette manière devant sa femme, et l'idée fit son chemin. Elle les rendit soucieux, de telle sorte qu'après avoir prononcé quelques paroles ils demeurèrent silencieux jusqu'à la maison. Mais là, lorsqu'ils avaient été, Mère, Fanny et lui, réunis autour de la table, il avait bien fallu que J.-F. Nau parlât.

— Ce sont de grands navires de bois construits par les Américains sur la côte du Pacifique. Il y en a quatre-vingts. Il faut du personnel. C'est une chance pour tous. Des officiers quittent leur compagnie pour les armer.

— Tu partirais si vraiment on t'offrait une place de commandant ?

Mère pensait : « Bien sûr qu'il partirait ! Il est toujours parti. »

— Écoute, Fanny, dit-elle, un marin part toujours.

Quand à J.-F. Nau, il était en proie à des désirs divers. « Être commandant ! » Toute sa jeunesse avait tendu vers ce but. Mais, maintenant, Fanny était là, et il lui était arrivé, pas souvent, mais bien trois ou quatre fois, lorsqu'elle dormait confiante, la tête dans le creux de son épaule, d'envier les hommes qui ne quittent jamais leur femme.

Et Fanny ? Qui aurait pu deviner les idées qui se formaient derrière ce front qu'elle plissait en ce moment ? « Commandant, c'est beau. Mais... » Elle l'interrogea.

— Pour combien de mois partirais-tu ?

Nau réfléchissait. Fanny venait de formuler la question qui la tourmentait depuis la rencontre du capitaine. La grande question pour Fanny. Une grande question pour lui aussi,

mais pas l'unique grande question. Ce qui lui fit avaler son repas sans savoir ce qu'il mangeait, c'était ceci : « Te sens-tu assez sûr de toi pour commander ce grand voilier ? Tu seras seul. Est-ce le moment déjà ? »

Huit jours plus tard, Nau s'était trouvé dans le cabinet du capitaine Cruchat. Il devait dire oui ou non. Lorsqu'il repasserait la porte, le sort serait jeté et de sa décision pourrait dépendre son avenir. Fanny l'attendait dans la rue, anxieuse, et son dernier mot, au moment où il avait franchi le seuil, avait été : « Fais comme tu veux, Jean-François ». A la maison, Mère soulevait bien souvent le rideau de la fenêtre, elle avait dit : « A vous voir, je saurai ».

Un vaste bureau séparait les deux hommes. Cruchat était assis et du regard il semblait prendre la mesure du jeune capitaine qui se trouvait debout devant lui.

— Eh bien ! Nau. Qu'avez-vous décidé ?

Sur le bureau se trouvait un brevet de capitaine au long cours établi depuis deux ans seulement et attestant que J.-F. Nau possédait les connaissances requises pour conduire un navire de n'importe quel tonnage dans n'importe quelle partie du monde, et priant tous les représentants de la France de porter aide et assistance, à lui, à son équipage et à son navire s'ils en étaient requis.

— Hum ! hum ! grognait le capitaine Cruchat. Il faut vous décider. C'est un grand voilier que nous voulons vous confier. Il est à Portland, et il faudra que vous le conduisiez ici. Qu'en dites-vous ?

J.-F. Nau marchait de long en large dans le cabinet, sans se soucier des convenances, et il n'avait su que répondre. Pourquoi lui parlait-on des difficultés de l'entreprise ! Depuis huit jours, il y pensait à ces difficultés, et, depuis huit jours aussi, il se disait qu'il n'avait que vingt-sept ans.

Le capitaine d'armement avait ajouté :

— Est-ce que vous connaissez les côtes du Pacifique ?

J.-F. Nau avait dressé la tête et répondu :

— Est-ce que tous les capitaines qui partent pour Portland et Seattle connaissent les côtes du Pacifique ?

Cruchat avait pris cette réponse pour une acceptation.

— Entendu, avait-il dit. Un autre aurait été bien content de votre refus.

Il était parti dix jours plus tard, la tête si basse, si absorbé, que Fanny et Mère l'avaient senti sans abandon dans leurs bras. La vérité, c'est qu'il ne voyait rien autour de lui, que ses pensées dansaient la sarabande dans sa tête et qu'il ne distinguait pas le visage des deux femmes qui l'entouraient. Il n'avait pas encore connu un déchirement aussi profond, et il désirait être seul au large, pour se retrouver lui-même et penser avec calme à celle qu'il quittait.

Lorsque le soleil s'était levé, le lendemain matin, le navire qui l'emportait était en vue des Baléares, et dix capitaines qui, comme lui, allaient prendre un commandement à Seattle ou à Portland, riaient et racontaient des histoires. Nau n'avait qu'à ouvrir les oreilles; les dix qui étaient réunis là auraient été bien capables, s'ils l'avaient voulu, de dresser une carte du Monde avec les détails des plus petits ports, et ils connaissaient toutes les routes du vent. Ils avaient oublié tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux.

L'un d'eux surtout était écouté, car il était déjà allé à Seattle et il connaissait ces fameux schooners dont tout le monde parlait. Il avait l'allure d'un homme paisible. Malgré le vent, il était coiffé d'un chapeau melon, et il portait un faux-col de celluloid et une cravate rouge. Mais, à son coup d'œil qui saisissait tout de suite la moindre tache à l'horizon, la jaugeait et ne prêtait plus attention, on ne pouvait s'y tromper, c'était un homme habitué aux larges espaces,

— Eh bien! disait-il. Et il avait un petit air de triomphe. La *Justice* a relâché à Victoria avec de fortes avaries de machines; le *Lieutenant-Pégoud* a été incendié au Chili; le *Commandant-Chales* s'est bien trouvé d'être devant Balboa lorsque sa mâture a été emportée; le *Général-Barlatier* a relâché à Cristobal en faisant quatre pouces d'eau à l'heure. Quant à la *Liberté*, à la dernière heure, on ne savait pas ce qu'elle était devenue.

— Vous nous donnez de l'espoir, avait dit Nau.

Le capitaine, dont les cheveux étaient blancs, avait toisé Jean-François et employé un terme dont le jeune capitaine s'était senti tout mortifié :

— Jeune homme. J'ai quitté Seattle le 19 septembre 1917 à bord du *Givenchy*, et je suis arrivé à Saint-Nazaire le 7 septembre 1918. Maintenant, si vous voulez savoir ce qui m'est

arrivé en route, je vous ferai lire mon rapport de mer. Mais ceci peut vous en donner une idée.

Et il agita devant tous sa main gauche; elle était vide, et J.-F. n'avait pas remarqué qu'il en enfonceait soigneusement l'extrémité dans la poche de son pardessus

### III

Deux mois plus tard, J.-F. Nau était arrivé à Portland, après avoir traversé l'Atlantique et l'Amérique dans sa plus grande largeur. Portland était alors une belle ville pour un marin. Quarante voiliers venaient d'y être construits ou y étaient en construction. Dix chantiers retenaient encore dans leurs berceaux des carcasses de goélettes. Les routes étaient de véritables fleuves parcourus sans cesse par des camions qui apportaient du Canada des sapins tout saignants de coups de hache. Des hommes de toutes nationalités travaillaient, les sirènes hurlaient, et il fallait voir cette forêt de mâts qui jaillissait du fleuve.

J.-F. Nau avait été reçu sur le pont du *Pétrel* par Balam, et s'était présenté :

— Je suis J.-F. Nau, et je prends le commandement du *Pétrel*.

— Ah! avait répondu Balam.

Les deux hommes s'étaient regardés. Balam, qui était une espèce de lourdaud, paraissait si surpris de l'arrivée de Nau que celui-ci l'avait interrogé :

— Vous ne m'attendiez pas ?

Le second du *Pétrel* avait balancé deux ou trois fois sa grosse tête, jeté un coup d'œil vers un groupe d'hommes qui regardaient le nouveau venu, puis répondu :

— On m'avait annoncé votre arrivée.

— Bon, avait dit Nau. Je m'occuperai demain du navire. Et il s'était dirigé vers l'arrière.

Le soir, une embarcation à moteur, montée par trois hommes, avait accosté le *Pétrel*, et une conversation en un anglais petit-nègre s'était engagé entre Balam et ces hommes, que Nau n'avait pu comprendre. Lorsque l'embarcation avait repris le large, il avait interrogé Balam.

— Oh! c'est un *ship-chandler*, avait répondu le second.

Puis il avait grogné quelques mots intelligibles et s'était éloigné vers la cabine de Fueri, le maître d'équipage.

Nau avait pu voir la vedette accoster successivement plusieurs autres schooners et faire une longue halte le long du bord d'un voilier mouillé à trois cents mètres du sien, le *Phoque Blanc*. C'était une goélette américaine, en tous points semblable au *Pétrel* et aux autres schooners. Son capitaine, pour la distinguer, avait fait peindre sur la coque une bande blanche et large de deux mètres. Nau n'attacha pas d'importance à cette visite ; plusieurs vedettes circulaient ainsi, transportant des ballots et conduisant les hommes à terre, où une ville neuve, de bois, avait surgi du sol, doublant presque la superficie de l'ancienne cité.

Le lendemain, Nau, qui avait quelques papiers à faire signer par le consul, était descendu à terre. Dès qu'il avait posé le pied sur l'appontement, il avait été assailli par les commis des *ship-chandlers* qui lui avaient glissé des prix à l'oreille, luttant à qui lui offrirait la plus importante commission. Nau s'était dégagé comme il avait pu, en répondant qu'il y avait des chantiers de construction et des magasins officiels, et qu'il leur appartenait de fournir les navires. Mais, tous les capitaines ne résistaient pas aux sollicitations. Ils suivaient les commis dans les boutiques et s'accoudaient au comptoir où se traitait la plus grande partie des affaires.

En sortant du consulat, Nau avait rencontré un capitaine du port de Marseille qui l'avait entraîné par le bras dans la ville nouvelle.

En allant à travers la foule, si semblable à celle qui avait envahi le nord américain au moment des ruées vers l'or, il l'avait mis au courant de la double lutte des *ship-chandlers* et des capitaines. Car un jour les magasins regorgeaient de matériel, et c'était alors aux commerçants à se disputer la clientèle. Mais, la semaine suivante, on ne trouvait plus ni une poulie, ni un filin, ni une maille de chaîne, et les marins, pressés d'appareiller, devaient payer le prix fort. C'était à n'y rien comprendre.

L'ami de rencontre de Nau comprenait, lui. Sa vaste poitrine avait été secouée par un rire et une toux qui lui avaient congestionné le visage. Il avait donné une tape amicale sur l'épaule de Nau.

— Certains font ici de petites fortunes, tel Fitcher, le commandant du *Phoque Blanc*, votre voisin au bas de la rivière. Vous le connaissez ?

Nau fit oui de la tête.

— Et votre second, Balam... Ah! en voilà un que votre arrivée a déçu. Si vous aviez tardé quinze jours encore, c'est lui qui prenait votre place. Mais il a mis à profit votre retard.

Il avait sorti, pour payer, un portefeuille bourré de billets de banque qui avait fait penser à Nau que son interlocuteur profitait, lui aussi, du désordre.

Ainsi, la conversation de Balam avec les inconnus de la vedette s'expliquait et aussi tous ces va-et-vient dans la nuit. Nau s'était vite aperçu que Balam n'avait pas été satisfait de son arrivée. Il avait attribué cette attitude à une blessure d'amour-propre, car Balam avait une cinquantaine d'années. Il y avait donc autre chose. Rentré à bord, il appela son second et lui dit :

— Je ne veux pas vérifier ce que vous avez fait jusqu'à ce jour, mais à partir de maintenant, c'est moi qui m'occuperai des commandes. Nous allons faire un tour à bord et dresser la liste de ce qui manque.

Balam n'avait pas été content de sa journée ; au lieu de la passer sur le pont, les mains dans les poches, la pipe à la bouche, et de descendre de temps à autre dans sa cabine pour vider un verre de vermouth, il avait grimpé dans la mâture derrière Nau. Puis, il avait passé deux heures avec le magasinier à dénombrer poulies et filins. Deux ou trois fois il avait insinué qu'on aurait pu charger le maître de ce travail, mais Nau avait fait la sourde oreille. A la nuit, il avait sauté dans le youyou et rejoint le capitaine Fitcher à bord du *Phoque Blanc*. C'était le rendez-vous de quelques capitaines et officiers. Ils y menaient joyeuse vie, jouant aux cartes, au jacquet et buvant sec. Tous s'amusaient aux dépens de Balam qu'ils appelaient l'ours brun. Le second du *Pétrel* était en effet assez bizarre ; il était silencieux et, lorsqu'il voulait exprimer une idée, il grognait plutôt qu'il ne parlait, mais il était attiré par la compagnie de ses camarades comme un papillon par la lumière.

Fitcher et ses amis ne l'avaient pas interrogé sur l'arrivée de J.-F. Nau ; ils s'étaient amusés de ses grognements et de



ses jurements tandis qu'il jetait ses cartes, et Fitcher l'avait plaisanté sur sa mauvaise humeur.

— Ça ne va pas, Balam ?

Balam avait eu ce balancement des épaules que tous connaissaient bien.

— Oh ! Être commandé par un gamin !

Et, brin par brin, le second du *Pétrel* avait raconté sa journée.

En rentrant à bord, il souriait mystérieusement, et avant de se coucher, il avait rendu visite à son ami Fueri. Fitcher lui avait promis son aide. Le lendemain, la bataille avait commencé. Nau avait présenté ses commandes au bureau de l'armement. Les commis lui répondirent : « Bien, commandant, on vous livrera ça le plus tôt possible. » Le surlendemain, un chaland avait accosté le *Pétrel*, et une partie des approvisionnements avait été jetée sur le pont.

— Et ce qui reste à bord ?

— C'est pour le commandant Fitcher, lui avait-on répondu.

Tous les jours ce fut ainsi : à chaque réclamation, on lui disait qu'il fallait contenter aussi le commandant du *Phoque Blanc*. Et il se produisit des faits que Nau n'avait pu supporter. Les marchands avaient repris des voiles sur le pont du *Pétrel* pour les porter à bord du *Phoque Blanc*, et Fitcher lui avait débauché trois hommes. Un après-midi, J. F. Nau sauta dans son youyou et alla rendre visite à Fitcher. Celui-ci le reçut sur le pont.

— Vous êtes bien jeune capitaine, siffla-t-il railleusement, pour crier ainsi, et vous me connaissez mal si vous croyez me faire peur. J'ai besoin d'hommes, je les prends ; j'ai besoin de voiles, je les prends aussi.

— Mais, fit Nau, en France...

— Oh ! nous ne sommes pas en France. Un conseil : si vous voulez être bien vu par votre équipage, ne regardez pas de trop près ce qui se passe à bord.

Ç'avait été une mauvaise nuit. Comment pourrait-il tenir tête à tout le monde ? Il faudrait exercer une surveillance constante. Il avait accepté ce commandement bien à la légère. Ses épaules étaient assez solides pour supporter ce poids ? Ne devrait-il pas céder et laisser faire comme la plupart des capitaines ? Et dans les machines ?

Tout le monde paraissait bien avec le chef mécanicien. Raison de plus pour se méfier. On l'appelait Pat; d'humeur changeante, certains jours, il riait et chantait; parfois, au contraire, il ne parlait à personne. Ces jours-là, il arrivait au carré la tête basse, avalait un grand verre de vin rouge, mettait les coudes sur la table, et ne desserrait les dents que pour manger.

Physiquement, il était petit et maigre. Nau l'avait interrogé, mais les réponses du chef mécanicien ne l'avaient pas incité à pousser plus loin ses questions.

— Je suis du nord, avait dit Pat, et plus personne ne s'occupe de moi.

Nau avait lu sur le rôle que Pat, de son vrai nom Patrice Guillerme, était né à Dunkerque, et, en feuilletant son carnet d'inscrit maritime, il s'était aperçu que le chef mécanicien avait navigué sur les navires d'à peu près toutes les compagnies françaises. A côté des dates de débarquement, il était toujours indiqué : pour raison personnelle.

Le lendemain à six heures, Nau était installé au carré. Les coudes sur la table, le menton dans les mains, il réfléchissait, lorsqu'un léger glissement lui avait fait dresser la tête.

Pat était entré dans la pièce et s'avancait vers lui. Comme la nuit était froide, il avait passé un manteau de cuir sur son pyjama. Il était tête nue et fumait la pipe.

— Bonjour capitaine. Déjà levé?

— Bonjour, chef. Du café? Je viens d'en préparer.

Pat avait dressé la tête, regardé fixement Nau et avait souri.

— Pourquoi souriez-vous? lui avait demandé Nau.

Pat s'était assis à côté de Nau.

— C'est votre premier commandement?

— Oui.

— Dites-moi, vous avez rudement secoué Balam?

— Croyez-vous? Je suis pourtant décidé...

Mais, ne sachant pas s'il pouvait se livrer au chef mécanicien, il n'avait pas poursuivi plus avant.

— Et vous êtes décidé à le secouer encore davantage, avait dit Pat, exprimant la pensée du capitaine. — Il tira trois ou quatre bouffées de sa pipe, puis : — Vous avez vu Fitcher, hier?

— Oui.

— Alors?

Nau ne répondit pas, mais les muscles de son visage s'étaient contractés.

— Écoutez, patron. Tenez bon sur le pont. Tout marche bien dans la machine, et vous pouvez avoir confiance au lieutenant.

— Ah! bon.

J.-F. Nau avait été bien content ce matin-là. Il avait fait appeler le lieutenant.

— Vous vous occuperez de tout ce qui a trait à la navigation : cartes, instruments, instructions. Moi, j'ai du travail sur le pont.

Puis il avait attrapé Balam par l'épaule.

— Est-ce que vous tenez à rester à bord? Oui. Eh bien! nous partons dans quinze jours : que tout soit prêt!

Mais lui-même n'avait pas ménagé sa peine, passant la plupart de ses journées dans les magasins, disputant une à une les pièces dont il avait besoin, accompagnant les chalands à bord, et lorsque le *Pétrel* avait appareillé, — mais avec un mois de retard, — il pensait que tout était en ordre. Du reste le *Phoque Blanc* avait mis à la voile quinze jours plus tôt.

Un des premiers soins de Nau avait été de parcourir le rôle d'équipage et de feuilleter les livrets de ses matelots. Cet examen lui apprit que Balam avait navigué à bord des trois-mâts de la compagnie Bordes.

Fueri, le maître d'équipage, avait navigué une dizaine d'années à bord des brick-goélettes corses. Fueri! Ah! Nau ne l'aimait pas trop celui-là. N'était-il pas le confident de Balam? Il n'aimait pas non plus cette allure un peu fuyante du maître, cette façon de l'éviter. Mais cela était de peu d'importance. Une seule chose comptait : Balam et Fueri étaient des marins comme le vieux Morvan qui avait passé quatre fois le cap Horn; né en 1862, il comptait cinquante-sept ans d'âge et quarante-deux ans de mer.

Ces trois-là connaissaient bien les voiliers. Jéromini, un jeune matelot que Fueri appelait son cousin, ne les ignorait pas lui non plus. Son livret mentionnait qu'il avait navigué comme mousse et novice à bord des charbonniers corses. Pour

les autres, c'était la première fois qu'ils abandonnaient le pont d'un vapeur. Nau avait remarqué les deux frères Guyon, colosses à cheveux et à barbe d'or. Nés à Marseille l'un et l'autre, à deux ans d'intervalle. « Trois ans sur le *Rigel*. Cinq ans sur le *Plata* »...

Michel, vingt-deux ans, né à Bordeaux. C'est celui qui ne peut s'entendre avec Jeromini... Lehouédec a navigué sur les thoniers. Combien d'années? Cinq ans. Il y avait encore Meltre le charpentier, Fabre, Chabot et Guitard, tous quatre du port de Marseille et dont les états de service étaient excellents. En tout dix matelots, dont une « tête forte » : Jeromini. Nau l'avait vite deviné, rien qu'à le voir se détourner à son passage.

Dix hommes, c'était peu pour conduire un pareil voilier, et Nau en voulait à Fitcher de lui avoir enlevé trois unités, mais il n'avait pas accepté qu'on les remplaçât par des matelots américains. Au fond, il était satisfait de son équipage qui formait un bloc dans lequel il n'y avait qu'une fêlure que Nau suivait très bien : Balam, Fueri et Jeromini. « Je les connais, je veillerai et le jour où j'aurai mâté Balam, les autres se tiendront tranquilles. »

J.-F. Nau avait négligé les hommes de la machine et Solari, le second mécanicien. Ceux-ci étaient sous la direction de Pat. A lui de s'en occuper. Du reste, tout avait l'air de bien aller en bas. Jamais un cri, jamais une réclamation. Lorsque Pat était de belle humeur, tout le monde chantait, mais lorsqu'il marchait la tête basse, les hommes n'ouvraient pas la bouche de peur de l'irriter.

Restait le cuisinier, dont Nau ne s'était pas encore occupé. Il l'avait aperçu plusieurs fois sur le seuil de sa cabane, — la cuisine était une légère construction de bois placée sur le pont entre le premier mât et le deuxième, — et vraiment les matelots qui lui avaient donné le surnom de Renard avaient fait preuve de jugement. Rien de difficile comme de saisir son regard. Si, par hasard, on le surprenait, on avait juste le temps d'apercevoir l'éclair d'or des yeux fixés sur soi un instant plus tôt. Difficile aussi de suivre sa silhouette. On le croyait devant soi, il était derrière. S'il vous croisait, vous pouviez vous retourner brusquement, il avait disparu. Pascal, le garçon de carré, devait l'aider dans sa besogne.

Des Américains proposés Nau n'avait accepté que le télé-

graphiste, un petit être silencieux qui, dès le repas terminé, retournait dans sa cabine et ne se montrait sur le pont que la nuit.

Le *Pétrel* avait appareillé de Portland, mal lesté et le pont chargé de billots de bois, pour San Francisco où il avait chargé 1 200 tonnes de grain.

Pendant des jours et des jours, il avait glissé le long de la côte est du Pacifique, allant de Santa Barbara à Cédros, au cap San Lucas, sans avoir la sensation de progresser, car les vents étaient faibles et les machines donnaient peu d'aide. Chaque journée était semblable à la précédente ; aux mêmes heures, les hommes faisaient les mêmes gestes. Sans le petit feuillet que, chaque matin, Nau faisait sauter du calendrier et le point imperceptible marqué sur la carte, on aurait pu croire que le temps était arrêté.

Le *Pétrel* franchit enfin Panama, et Pat, qui n'avait plus dit un mot depuis le passage du canal, annonça qu'un condenseur lui donnait du souci. Le chef mécanicien était, tout d'un coup, tombé dans une de ses crises de mélancolie ; il ne mangeait plus au carré et passait à côté de vous sans vous voir. Albert avait dit à Nau qu'il ne fallait pas s'en soucier, cette manière d'être étant la sienne.

Le lendemain, Pat avait envoyé un papier à Nau pour l'avertir qu'il devait stopper la machine bâbord ; et cela juste au moment où les vents retenaient le schooner sur les côtes américaines. Nau avait gagné quelques degrés en latitude, puis il avait fallu louvoyer. C'est alors que l'influence de Balam et du maître s'était fait sentir. Les hommes murmuraient. Une nuit, Nau entendit les timoniers dire qu'on aurait dû chercher un abri à la côte. Il n'y avait pas prêté attention, mais, le matin suivant, il avait surpris le même propos dans la bouche de Jeromini, et le matelot désignait le port de Mobile ; Balam seul avait pu donner cette indication si précise.

Les vents ayant tourné, J.-F. Nau avait lancé le *Pétrel* vers l'ouest ; mais, huit jours plus tard, un vent glacial s'opposait à sa montée vers le nord. Il faisait route vers le nord-est, puis vers le nord-ouest, gagnant péniblement quelques milles.

Nau ne quittait plus ses bottes, sur le pont jour et nuit, et se reposait tout habillé. Un jour, en se réveillant, il avait

trouvé Pat assis à côté de sa couchette, qui fumait la pipe, et Pat lui dit : « Ça va, patron ? » et il s'en était allé. Mais le lendemain, le chef mécanicien s'était accoudé au bordage à côté de lui, et il y était demeuré près d'une heure sans parler, puis il lui avait souri des coins des yeux et il était parti.

Deux jours plus tard on atteignait la latitude des Bermudes, où le *Pétrel* devait se ravitailler en vivres et en charbon.

#### IV

Au cours de cette escale aux Bermudes et le lendemain de l'arrivée se produisit un incident qui, s'il n'avait pas été lourd de conséquences, avait affecté Nau et avait été longuement commenté par les hommes.

Le point exact de midi avait situé le *Pétrel* à quarante milles dans le sud des Bermudes. La brise qui soufflait ne lui permettait pas d'atteindre les îles à la voile. La machine de bâbord était de nouveau en avarie depuis trois jours, et, malgré ses efforts, Pat n'avait pu la remettre en état pour l'atterrissage. Une pluie drue isolait J.-F. Nau : il distinguait à peine les hommes groupés sur l'avant et prêts à mouiller l'ancre sur son ordre, et il voyait mal les timoniers. Pourtant, il fallait atteindre la rade coûte que coûte. Il y avait un pied d'eau dans la cale quatre, et, comme la pompe amorcée sur la machine ne fonctionnait pas, les hommes se remplaçaient à la pompe à bras.

Nau avait préparé avec soin son atterrissage ; à l'heure fixée, le feu qui marquait l'entrée de la passe apparut, mais au moment où l'homme de vigie venait de le signaler, la pluie commença à tomber dru. La mauvaise visibilité ne permettait pas que l'on prit des relèvements très justes. Pénétrer dans la rade était un travail de précision, et comment être précis dans cette obscurité ?

Le moment critique approchait ; la houle était moins dure, les rafales moins fréquentes, le feu avait tout son éclat, et il était haut dans le ciel, à deux quarts sur l'avant par tribord.  
— Attention à la barre.

Les deux matelots à qui s'adressait cet ordre étaient mieux partagés que les autres. La dunette les protégeait, et les mouvements qu'ils faisaient empêchaient le froid de les saisir.

Mais ils attendaient avec impatience le moment où Nau donnerait l'ordre de mouiller, car, pour maintenir le navire en route, ils étaient constamment obligés de donner plusieurs tours de roue.

Puis, le feu s'était trouvé tout à fait par le travers et le vent avait molli. Ce fut tout à coup le calme, les mâts demeurant verticaux, et les plaintes et les gémissements de la mâture cessant.

A ce moment le pilote s'était montré, sautant à bord sans que personne l'ait vu approcher; après quelques ordres lancés au timonier, il avait dit à Nau :

— On attend ici le *Pétrel* depuis quinze jours, et on disait même que vous n'arriveriez plus. Ils n'ont pas bonne réputation vos schooners ! Nous en avons deux en rade depuis un mois et pas prêts à reprendre la mer.

— Oui. Lesquels ? interrogea Nau.

— La *Bonite* et le *Phoque Blanc*.

— Ah ! ah ! le *Phoque Blanc*, avait fait Nau.

Ainsi, le *Phoque Blanc* était aux Bermudes ! Est-ce que les histoires de Portland allaient se renouveler ? Nau ne le tolérerait plus. Trois mois de commandement l'avaient déjà changé. On verrait bien.

Avant d'aller se reposer, il avait dit à Fueri : « Un seul homme sur le pont. Nuit franche pour les autres et, demain, ne les réveillez pas. » Le maître avait fait passer l'ordre dans le poste, et chacun, après avoir jeté ses bottes et son manteau, s'était couché bien à son aise. Aussitôt on n'entendit plus que grognements et soufflements.

Le premier réveillé avait été comme toujours Morvan, le plus vieux de l'équipe. C'était l'aube ; il avait sauté de sa couchette et était sorti sur le pont, puis s'était mis à faire la cueillette de bouts de bois bien secs. Les camarades seraient contents en se réveillant de trouver un poêle qui ronronne.

Le pétilllement du bois sec et le souffle du poêle furent suffisants pour éveiller les autres. Michel, couché tout au fond du poste, à l'endroit où la coque finit en pointe, ouvrit l'œil le premier.

— Dis donc, Morvan, cria-t-il, dans combien de temps crois-tu qu'on arrivera à Marseille ?

Morvan avait haussé les épaules :

— Avec un voilier, on ne sait jamais.

Puis ce fut la distribution du courrier, apporté par un commis du consulat. Quatre lettres pour J.-F. Nau, deux pour Balam. Albert en avait une qui portait le timbre des États-Unis (Portland-Orégon) et il avait palpé du doigt le papier de l'enveloppe, en faisant un petit sourire de complicité à Pat.

Puis, tout le monde était monté sur le pont. A deux cents mètres, le *Phoque Blanc* tanguait sur son ancre et des hommes se montraient sur son pont qui regardaient curieusement le *Pétrel*.

De la terre, se détachaient des vedettes à vapeur apportant de la viande et des légumes. C'est alors que plusieurs matelots du *Pétrel* avaient vu un youyou quitter le flanc du *Phoque Blanc*, et l'homme qui le conduisait n'était autre que Fitcher. A la godille, il eut vite parcouru les deux cents mètres. Il amarra son youyou au plateau de la coupée et grimpa lestement à bord. J.-F. Nau était là, les mains dans les poches et, juste comme Fitcher arrivait à deux mètres de lui, il tourna le dos et se dirigea vers l'arrière. Le visage de Fitcher devint tout blanc. Le capitaine du *Phoque Blanc* aperçut Balam qui se dissimulait derrière une embarcation et quelques matelots qui baissaient la tête. Alors, il pivota sur ses talons, redescendit l'échelle et jeta son canot au large.

Les jours qui avaient suivi, J.-F. Nau avait été soucieux. On le voyait souvent sur le pont, allant de l'avant à l'arrière, ou bien il s'enfermait dans la chambre de navigation, et, à table, il ne parlait pas.

Pourtant il avait reçu de bonnes nouvelles de Fanny et de Mère. « Elles espéraient que tout se passerait bien. »

Ce qui rendait Nau soucieux était autre chose que cette petite phrase. Il s'en voulait d'avoir eu ce geste d'humeur contre Fitcher. Pourquoi avait-il tourné le dos au commandant du *Phoque Blanc* au moment où celui-ci s'avavançait vers lui ? Il s'en était voulu de ce manque de maîtrise. « Ah ! bah ! il l'a bien mérité. Ne ménageons pas notre peine. En route pour la dernière étape. Au bout je trouverai Fanny et Mère qui m'attendront sur le quai. »

Le soir, le canot poussait à terre chargé d'une dizaine d'hommes rasés, changés, lavés. Au même moment on voyait



une embarcation quitter le flanc du *Phoque blanc* et une autre celui de la *Bonite*, et, peu après, les matelots des trois navires se trouvaient attablés aux mêmes tables d'un café chantant.

— Et vous autres, quand appareillez-vous ?

— Lorsque vous doublerez la pointe de la rade, nous ne serons pas loin derrière vous.

Le mercredi, on avait fait le plein des soutes à charbon et des caisses à eau. A l'aube du jeudi, tout le monde avait été à son poste. Nau téléphona à Pat : « Balancez les machines », et, un moment plus tard, à Balam : « Virez ». A huit heures, le caillou de la passe avait été doublé, et, au même moment, le *Phoque Blanc* appareillait.

## V

Dès que le *Pétrel* avait été à bonne distance de la pointe la plus avancée, J.-F. Nau avait fait hisser les grand' voiles, les flèches et les focs. La brise était bonne, la mer légèrement formée ; le navire s'était un peu couché sur le tribord et avait commencé à tracer sa route.

J.-F. Nau avait quitté son poste et pénétré dans la dunette, mais un moment plus tard, on l'avait vu à côté du timonier penché sur la rose des vents, puis traverser le pont, se tenir sur le gaillard et regarder dans le nord comme pour mesurer la solitude dans laquelle il se lançait. On l'avait vu aussi, droit sur un billot de bois, tourné vers l'ouest où de petits nuages se formaient.

Les Bermudes s'aplatissaient sur l'eau, mais ce n'était pas elles que Jean-François regardait. Un navire, à l'horizon, se détachait sur le ciel : le *Phoque Blanc*. Tel qu'il était placé par rapport au *Pétrel*, on pouvait compter toutes ses voiles. Il fut en vue pendant deux heures, puis le crépuscule l'absorba.

« Est-ce qu'il va faire du nord, lui aussi ? » se demandait Nau. Mais non, Fitcher se lançait dans l'est.

Le *Phoque Blanc* disparu, Jean-François était descendu dans la chambre de navigation, et là, il avait feuilleté un long moment un livre acheté à Portland et qui portait comme titre : *The navigation of the Atlantic Ocean*.

Deux routes s'offraient à lui pour atteindre Gibraltar. Ce livre, qui condensait en quelques formules les expériences de

plusieurs générations de marins, les indiquait. « Les voiliers doivent prendre les plus grandes précautions pour ne pas tomber entre les parallèles 25° et 30° nord et les méridiens 53° et 63° ouest. »

J.-F. Nau connaissait le sens caché de cette phrase. Entre ces parallèles et ces méridiens (un rectangle de six cents milles de large) un voilier a les plus grandes chances de trouver du calme plat. Le capitaine du *Pétrel* avait assez d'imagination pour se représenter son navire se trainant à quatre nœuds. Il lui aurait fallu six jours pour franchir cette zone en admettant que Pat ne fit pas savoir qu'il était obligé de stopper l'un ou l'autre des appareils propulseurs ou peut-être les deux.

« Les voiliers ». Il devait considérer le *Pétrel* comme étant uniquement un voilier et suivre la route indiquée pour les bâtiments de cette catégorie, c'est-à-dire monter vers le nord, atteindre successivement le trente-septième degré, le trente-huitième, jusqu'au quarante et unième de latitude nord, tandis que les méridiens 63, 58, 50 et 33 régleraient sa marche vers l'est. Sur cette route, les instructions lui promettaient des vents de la région de l'ouest. Depuis longtemps, J.-F. Nau savait qu'il la suivrait, laissant la seconde aux voiliers sûrs de leur machine et aux vapeurs. A la dernière escale, il avait préparé son routier et marqué les positions à atteindre de petites croix rouges. La route, ainsi tracée, passait par le nord des Açores.

Nau s'étonnait que le *Phoque Blanc* ne prit pas la même route. L'allure du voilier indiquait que Fitcher ne craignait pas la zone des calmes ; il se dirigeait vers elle.

« Un marin comme Fitcher ! — car s'il avait peu de sympathie pour l'homme il reconnaissait les qualités du capitaine. Il compte sur ses machines et il n'est pas pressé d'arriver. »

Tout de même, l'aventure dans laquelle il se lançait, lui paraissait grosse d'imprévu. « Ah ! se disait-il, si Fitcher ne m'avait pas enlevé trois hommes, j'aurais plus de confiance. » Mais autre chose rendait Nau soucieux.

Le *Pétrel* avait chargé 1 500 tonnes de grain à San Francisco. Voici comment cela s'était passé : J.-F. Nau avait reçu l'ordre de quitter Portland et de faire route pour San Francisco où il chargerait du grain en sac. Mais dès qu'il avait pénétré en rade, deux remorqueurs s'étaient emparés de son voilier et

l'avaient manœuvré comme une toupie jusqu'à l'appontement des silos. Cinq minutes plus tard, quatre équipes de dockers avaient fait sauter les panneaux des cales, et les réservoirs avaient laissé couler leurs grains.

Personne n'avait écouté les protestations de J.-F. Nau. « Du grain en sac, il n'y en a plus un quintal dans les magasins. Le *Phoque Blanc* a enlevé les dernières tonnes, la semaine dernière, et nous avons l'ordre de vous charger en vrac. »

— Bien, avait répondu Nau, faites des boxes dans les cales.

— Pas un bout de bois sur les quais.

— Eh bien ! je ne partirai pas ainsi chargé.

— Vous paierez les doubles droits si l'appontement n'est pas dégagé dès que le chargement sera terminé.

Tout de même, Nau avait obtenu que l'on tassât le grain.

Si J.-F. Nau avait protesté, c'est qu'il savait à quel point le grain se tasse au cours d'une traversée : un quart de son volume parfois. Il pouvait citer les noms d'au moins trois navires qui avaient chaviré à cause d'un chargement de grain mal arrimé.

Aux Bermudes, il avait pris la précaution de faire ouvrir les cales. Ainsi qu'il l'avait prévu, le grain s'était affaissé. Fort heureusement, il avait découvert dans des entrepôts et acheté un lot de vieilles planches dont il avait fait recouvrir son chargement. Puis, il s'était servi de poteaux, obtenus à bon compte, comme épontilles qu'il avait fait placer entre les planches et la partie inférieure du pont.

Il espérait que planches et épontilles résisteraient aux coups de roulis ; tout de même, il n'en était pas bien sûr, et il se trouverait au milieu de l'Atlantique avec sa cargaison mal assujettie. « Attention aux coups de roulis ».

Il allait et venait dans la chambre de navigation, puis il remontait sur le pont.

L'un des Guyon était à la barre, et le vent mettait à l'envers sa barbe d'or. Frieri était passé avec le vieux Morvan en criant, mais J.-F. Nau n'avait pas compris ses phrases. Il était seul avec son bateau, le vent, son livre, sa carte, et le petit rond lumineux du compas. Il songeait...

Peut-être Fitcher avait-il changé d'avis et s'était-il lancé, lui aussi, dans le nord. Nau avait pris sa longue-vue, l'avait réglée, et avait cherché dans le sud. Rien. « N'y a-t-il pas un

feu rouge dans le sud-est ? Mais non, c'est une étoile qui se lève. Si seulement Balam... Il a trente ans de mer, lui. Il connaît la route ! »

Certainement Balam aurait pu donner un conseil à J.-F. Nau. Il connaissait cette route depuis longtemps, depuis le temps où pour la première fois, simple matelot, il avait fait la traversée d'Amérique en Europe sur un trois-mâts. Il y avait de cela?... Oh ! c'était bien trop loin dans le passé, pour que le second pût se le rappeler.

La veille du départ des Bermudes, il avait fait ses adieux à Fitcher. Celui-ci avait débouché une bouteille en son honneur. Bon ! Puisqu'ils étaient à côté de la *Bonite*, pourquoi ne pas aller faire un tour jusque-là ? Il n'était rentré à bord du *Pétré* qu'à l'aube, et, à la manière dont il avait conduit son youyou, l'équipage avait compris qu'il n'était plus à jeun. Son état ne l'avait pas empêché de s'occuper de l'appareillage, et, entre deux travaux sur le pont, il avait entraîné au carré commis en douane, employés du consulat, marchands d'eau, ship-chandlers, et, chaque fois qu'il avait eu un papier à signer, il avait fait apporter un verre par Pascal.

Après l'appareillage, il était allé se coucher, et il n'avait reparu sur le pont que la nuit venue. Il s'était tenu dans l'axe du navire, les jambes écartées, bourrant méticuleusement sa pipe, à regarder l'échafaudage des voiles, puis son œil avait fouillé la nuit du côté d'où le vent venait, puis avait cherché des constellations dans le ciel. *La polaire brillait à deux quarts par bâbord*. On voyait, un peu sur sa droite, les pointes des mâts décrire de petits arcs de cercle. Balam avait allumé sa pipe, puis, brusquement, il était descendu sur le balcon arrière, avait écarté le timonier et s'était penché sur le compas : il était demeuré un moment à réfléchir sans bouger. Ensuite, il avait pris la jumelle dont Nau s'était servi peu avant et avait cherché, lui aussi, les feux du *Phoque Blanc*. Mais il n'y avait rien sur l'Océan... Le sommeil et quatre heures de plein air avaient dissipé la demi-ivresse de Balam. Le lendemain, au matin, il avait été aussi solide que si depuis deux mois il n'avait plus goûté un verre d'alcool. Depuis longtemps, il n'avait pas été aussi content, exactement depuis le jour où Fitcher lui avait promis son aide.

Lorsque, la veille au soir, il avait vu, en levant le nez vers la pointe des mâts, la polaire briller à deux quarts par bâbord, il s'était dit : « Voyons, dans l'est, Gibraltar. Dans le nord-est, les Açores. Pourquoi ne pas faire route directement ? Ah ! oui ! le gamin craint les calmes des tropiques. C'est justement dans ces parages que devraient être utiles les machines. C'est pour cela qu'on les a installées à bord. Il n'a pas confiance en elles. Mais il ne sait pas ce qu'il risque de rencontrer par là-haut, en cette saison. Ha ! ha ! il aura de la brise plus qu'il n'en voudra. Je ne sais pas ce que l'équipage dira de cela. »

Déjà, entre Panama et les Bermudes, l'équipage avait trouvé que le jeune capitaine ne le ménageait pas assez. Quelle allait être sa réaction lorsqu'il apprendrait que Nau avait choisi la route la plus pénible ? Il ne faudrait pas être bien malin pour persuader aux hommes, impatientes d'arriver, que cette route était aussi la plus longue.

« Bon ! il n'y aura qu'un mot à dire ici et là, en parler à Frieri ».

Pendant son quart, Balam, homme sans imagination pourtant, s'était laissé aller à des conjectures. « Il se pourrait très bien que les hommes manifestent leur humeur un peu violemment. » Bien entendu, Balam serait là pour tout arranger. On remontrerait au jeune capitaine que l'expérience de la mer vaut mieux que tous les brevets. « Du reste, ce brevet je le possède aussi. » Il ne serait pas étonnant que l'équipage, à l'arrivée, demandât le débarquement de Nau.

Tout allait donc pour le mieux. Il fallait faire montre d'un peu d'habileté, ce qui, à la vérité, n'était pas le fort de Balam. Mais les événements ne le favoriseraient-ils pas ? Justement un fait qui se produisit ce matin-là avait servi Balam. Lorsqu'il était entré au carré pour le déjeuner, Albert, Pat et Nau étaient à table. Tandis que le chef mécanicien et le lieutenant s'entretenaient, le commandant ne disait pas un mot. Son repas terminé, il leva seulement les yeux vers Balam, tout en avalant les dernières gorgées de son café, puis il roula sa serviette et quitta le carré.

Alors, s'était montré Solari, le second mécanicien. Il était toujours bien accueilli, car ses histoires déridaient les uns et les autres. Mais, ce jour-là, il ne paraissait pas vouloir égayer ses camarades.

— Ça ne va pas, Solari ? demanda Albert.

— Non, répondit-il après quelques instants de silence, il y a de l'eau en bas. Depuis deux heures, je pompe. J'ai asséché une première fois, mais, une demi-heure plus tard, j'ai vu briller l'eau à nouveau sous le caillebotis.

Pat se demandait comment il pourrait faire taire le bavard. Il savait que l'équipage ne tarderait pas à apprendre par l'intermédiaire de Balam qu'il y avait dans les machines de l'eau, que la pompe ne pouvait assécher. Sous la table il atteignit et bourra de coups la jambe de Solari qui comprit enfin.

— Je sais, dit Pat. C'est le condenseur qui perd.

Solari ne pensa plus qu'il devait encore se taire et répondit :

— Non, pas possible ; j'ai goûté l'eau : elle est salée.

Pat affecta de prendre la chose en riant et affirma : « Non, elle est saumâtre. » Et il sut si bien tourner ses phrases que tous, Balam y compris, se mirent à rire de Solari qui, confus, baissa la tête.

Il importait peu à Balam que l'eau fût salée ou saumâtre. *Il y avait de l'eau dans la machine.* Voilà le petit incident qui se prêtait à son jeu. Fieri, le malin, arrangerait très bien la chose. « Dites-moi, vous autres, est-il prudent de prendre la route la plus pénible lorsque le navire fait eau ? »

Balam avait quitté le carré, tout heureux de la nouvelle à annoncer.

Seulement, il n'avait pas eu la patience de tenir sa langue jusqu'à la cabine du maître. Comme il passait sur le pont, il avait aperçu Renard fort affairé dans sa cuisine, et Morvan qui lui donnait la main.

— Eh bien ! vous autres, là-dedans, — fit-il en guise de bonjour, — savez-vous que nous filons dans le nord ?

Les deux hommes n'avaient pas compris tout de suite ce que signifiaient les paroles du second. Il s'agissait peut-être d'un changement d'itinéraire comme il s'en produit parfois. On part pour Marseille, et c'est à New-York que l'on arrive.

— Oui. Oui. *Il prend la route la plus pénible. Il va passer dans le nord des Açores.* Ce ne sont pas les machines qui feront le travail, c'est vous les matelots, avait ajouté Balam, en regardant Morvan. Et ce n'est pas tout...

Mais, sachant qu'une insinuation a plus de portée qu'une précision, il se tut et se dirigea vers la cabine du maître.

Morvan, qui colportait volontiers les nouvelles du bord, les bonnes comme les mauvaises, ne pouvait garder celle-ci pour lui. Cependant, dans ce cas, il fit preuve d'une grande discrétion. Autant que Balam il avait l'expérience de la mer et il se souvenait bien, sans pouvoir les préciser cependant, des routes suivies par les voiliers. « Oui, de Panama à Gibraltar, nous passions toujours par le nord des Açores ; il est vrai que nous n'avions pas de machine. » Il ajouta, en pensant à ses camarades : « Ils l'apprendront bien assez tôt. »

Quant au rusé Renard, il n'allait pas parler à la légère ; il devait savoir avant ce qu'en pensait le maître d'équipage et il voulait connaître le sens de ces mots : « et ce n'est pas tout... »

Morvan ne s'était pas trompé : le soir même, Jeromini l'avait interrogé :

— Sais-tu pourquoi nous allons dans le nord ?

Morvan avait fait une drôle de grimace et répondit :

— Sans doute pour trouver des vents favorables.

Mais, il ne s'en était pas tenu à si peu. Lorsqu'on le mettait sur le chapitre des voiliers et de leurs routes, il n'était pas près de s'arrêter.

— Oh ! avait-il dit à Jeromini. Il ne faut pas te plaindre. Une fois, dans le sud, nous sommes restés plus d'un mois dans le calme plat. Les vivres commencèrent à manquer et deux hommes furent atteints du scorbut.

— Possible, avait répondu Jeromini, mais nous avons des machines, nous autres... et nous faisons de l'eau.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fit l'ainé des Guyon en se hissant dans sa couchette. Le commandant sait mieux que nous ce qu'il a à faire.

Les matelots s'étaient endormis sans pousser plus avant leur discussion, mais à leur réveil ils avaient trouvé, postée comme si elle avait attendu qu'ils ouvrirent les yeux, cette idée que le *Pétrel* s'était engagé sur la route la plus pénible pour atteindre Gibraltar et qu'il était menacé d'une voie d'eau.

Quelques-uns ignoraient encore la décision de Nau, mais ceux qui la connaissaient eurent vite fait de la leur apprendre. Ainsi ce fut Fabre qui la fit savoir à Michel, en le relevant à la barre.

— Oh! Michel, tu n'es pas près de revoir ton amie.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Regarde un peu la route que tu suis.

La rose des vents sous son capot de cuivre pivotait devant eux. Lorsque le timonier parvenait à tenir le navire bien en route, la ligne de foi coïncidait avec le N 20 E.

— Eh bien! dit Fabre. Nous allons dans le nord. Sais-tu où se trouve Gibraltar? Et il étendit le bras par le travers du navire.

Cette nouvelle, Michel l'apprit aux hommes de sa bordée en déjeunant et aussi à trois chauffeurs qui faisaient leur toilette.

Ils avaient recherché la raison de cette route, puis chacun eut son lot d'histoires à raconter. Fabre se souvint d'un capitaine qui, sous le prétexte de régler son compas, fit faire le tour de la Méditerranée à son navire; il est vrai qu'il fut interné à son arrivée.

Comme ces histoires s'étaient prolongées fort avant dans la journée, le principal avait été oublié. Mais Michel avait trop souci d'arriver le plus tôt possible pour se laisser prendre à ces r:colats. Dès la fin de son repas, il s'était rendu à l'arrière et avait profité d'un instant où personne ne se trouvait dans la chambre de navigation pour jeter un coup d'œil sur le routier. Il avait été bien servi par les circonstances; il avait vu tout de suite les quatre points qu'il fallait atteindre. La situation lui apparut nette: la route conduisait à Gibraltar, mais de combien de milles était-elle plus longue?

Le soir, dans le poste, il put parler en connaissance de cause, et il avait mis fin aux histoires qui reprenaient de plus belle.

— J'ai vu la carte, dit-il. Rien n'est changé. Nous irons dans le nord pendant des jours et des jours, puis nous ferons de l'est.

— Pendant combien de jours?

Michel a dû avouer son ignorance. Si le navire avait accompli un voyage normal, personne ne se serait soucié de ce changement. Mais à peine Michel avait-il dit « pendant des jours et des jours », que le désir d'arriver des matelots fut accru.

— Ne penses-tu pas qu'il y a assez longtemps que nous rou-

lons ?  
dans le

Pe  
percep  
grand  
Pétrel  
fois l'

Le  
nuage  
lumiè

M  
appri  
dant  
obser  
vaient  
tion,  
point  
progr  
marc

—  
marc  
parce

M  
—  
appri

L  
Tou

—  
pas

nom  
mar

soir  
ava

tou  
se d  
oue  
pré  
ava



lons ? Crois-tu que ce soit le moment de faire un petit tour dans le nord ?

Pendant les jours qui avaient suivi, aucun changement perceptible ne s'était produit. Mais tous avaient remarqué la grande solitude de l'océan. Pendant les heures de jour, le *Pétrel* ne croisa aucun navire, et dans les nuits, pas une seule fois l'homme de veille sur le gaillard ne frappa sur la cloche.

Le vent d'ouest-nord-ouest était régulier et puissant, et des nuages amoncelés comme des neiges cachaient le ciel. La lumière avait un éclat quasi polaire.

Michel guettait les gestes de J.-F. Nau et d'Albert. Il en apprit plus pendant ces quelques jours de navigation que pendant toutes les années précédentes. Il connut le but des observations du matin et de midi et des calculs qui les suivaient. Dès que les officiers quittaient la chambre de navigation, il y pénétrait et relevait la position qu'ils venaient de pointer sur la carte. Plus tard, il annonçait dans le poste la progression du *Pétrel* vers ce trente-septième degré de latitude marqué d'un point rouge.

— Ça ne semble pas possible, disait-il à ses camarades, nous marchons bien et si tu voyais le petit espace que nous avons parcouru ! »

Mais, un après-midi, il avait été surpris par Albert.

— Eh bien ! Michel. Qu'est-ce que tu fais là ? Voudrais-tu apprendre la navigation ?

Le petit matelot avait rougi et n'avait su que répondre. Tout de suite, Albert avait ajouté :

— Tu ne vois pas grand chose là-dessus, et pourtant ce n'est pas très difficile.

En quelques minutes, il lui avait appris à mesurer le nombre des milles parcourus et à exprimer en degrés un point marqué sur la carte... Michel avait noté les explications, et le soir, il annonça à l'équipage une grande nouvelle : le *Pétrel* avait atteint le premier point marqué à l'encre rouge. Selon toute vraisemblance, il allait incliner un peu vers l'est pour se diriger vers le deuxième point situé par 38° nord et 63° ouest (le petit matelot était très fier de pouvoir donner ces précisions). J.-F. Nau ne s'était pas douté combien son ordre avait été attendu. Lorsqu'il le donna ce fut tout naturellement

que Morvan pesa sur la roue, tandis que toute la bordée était prête à manœuvrer.

## VI

La joie fut de courte durée. Balam l'avait dit : « Tu ne sais pas ce qui t'attend dans le nord. »

A la tombée de la nuit, le vent était devenu plus froid, plus âpre, sautant de plusieurs degrés vers le nord, et la mer s'était « formée » qui avait empêché le *Pétrel* de prendre de la vitesse.

Dans la chambre de navigation, J.-F. Nau, vers les dix heures, s'était laissé tomber sur une chaise et peu après sa tête s'était inclinée sur l'épaule.

Il s'était éveillé brusquement, une heure plus tard, sentant une douleur au côté qui appuyait à la table, mais ce n'était pas cette douleur qui l'avait tiré du sommeil. « Qu'était-ce là-haut ? Et ici, ces mouvements de tangage plus durs, plus accentués ?

— Eh bien ! Fieri, qu'est-ce que vous attendiez pour me prévenir ? Hop là ! Appelez les hommes. Il faut amener les voiles hautes et prendre deux ris.

Le maître fit irruption dans le poste :

— Allez, Guitard, lève-toi, saute. Et vous aussi, Michel, Morvan, Guyon...

Au premier homme mal éveillé qui lui était tombé dans les bras, Nau dit : « Appelle le second. » Lorsque Balam avait été là, il avait répété les ordres donnés au maître.

Le froid mordait, les manœuvres arrachaient la peau. La grosse toile, durcie par l'eau et le vent, vous souffletait ; les hommes étaient bousculés et emportés.

Lorsque la manœuvre avait été terminée, la bordée qui avait été arrachée à sa couchette et qui avait lutté contre la bourrasque avait dû prendre le quart : Guitard alla se mettre en vigie sur le gaillard et Michel prit la place de Jeromini à la barre. Le jeune matelot titubait un peu, baissait la tête, et il ne parvenait pas à serrer les manettes de la roue, tant ses mains étaient engourdis par le froid.

Mais le *Pétrel* avait été tout de suite soulagé, il s'était bien redressé et il montait mieux à la lame.

Pendant les trois jours qui avaient suivi, de fréquentes manœuvres avaient interdit aux hommes tout repos ; il leur

arrivait de demeurer dix heures sur le pont. Ces trois jours suffirent pour qu'ils ne se reconnussent plus. Sitôt libérés, ils se jetaient sur leur nourriture, puis ils se couchaient.

— Michel, es-tu allé faire un tour à l'arrière, aujourd'hui?

Le jeune matelot secouait la tête et se couchait en chien de fusil, sans quitter ses bottes. Ce fut alors que Morvan avait étonné ses camarades, et ils se souvinrent qu'il avait été ainsi pendant les mauvais jours entre Panama et les Bermudes. Seul, il se soucia de tenir le poste propre. Grâce à lui, le poêle ne s'éteignit jamais, et, à toute heure de la nuit, on trouvait de l'eau bouillante pour préparer le café. Il ne semblait pas être atteint de la fatigue, et, après avoir accompli son labeur, il trouvait encore le temps de suspendre les manteaux près du feu pour qu'ils s'égouttent.

Le quatrième jour, le vent avait halé un peu du nord et avait semblé se fixer à ce point. J.-F. Nau modifia la route en conséquence, et les hommes ne furent pas appelés sur le pont en dehors de leur quart. Mais, les cinq jours suivants, ce fut une espèce de cauchemar.

Cela commença par un coup de vent que personne n'avait prévu et qui enveloppa le navire d'une sarabande folle, de telle manière que l'on ne savait pas de quel côté de l'horizon il soufflait. Comme le *Pétrel* portait à ce moment-là une voilure assez importante, il fut sérieusement malmené. Il y avait eu un moment de désarroi, et, avant que J.-F. Nau eût donné les ordres nécessaires, une grande voile battit et se déchira. Il ne fallut pas plus de cinq minutes au vent pour la découper en bandes comme au couteau.

Heureusement, ce tourbillon avait été de courte durée, et le vent s'était fixé au nord-nord-ouest, mais une dizaine d'heures avaient été nécessaires pour réparer les dégâts.

Puis, pendant trois jours, l'horizon s'était resserré et J.-F. Nau avait jugé indispensable de doubler les hommes de veille. Enfin, comme le deuxième point sur la carte allait être atteint, Pat fit savoir qu'il était dans l'obligation de stopper les machines pour réparer un condenseur.

Les machines étaient insuffisantes pour un voilier du déplacement du *Pétrel*. Encore le mal aurait été moindre si elles avaient tourné régulièrement, mais le chef mécanicien ne comptait plus les avaries depuis qu'il avait quitté Portland.

Tout le temps qui fut nécessaire à cette réparation, J.-F. Nau le passa sur le pont. Les hommes qui, épuisés, quittaient la brinquebale de la pompe, pouvaient le voir, et, lorsque Pat l'avertit que les machines tournaient à nouveau, il le trouva étrangement pâle et froid.

— Allez dormir, lui dit-il. Voici Albert qui prend le quart.

Il l'avait accompagné jusqu'à la chambre de navigation où le capitaine s'était laissé tomber sur le divan ; mais Pat n'alla pas plus loin, lui non plus, et s'écroula sur une chaise.

Ce jour-là avait été un jour de répit. Vent et mer s'étaient calmés. La plupart des hommes avaient pu dormir six heures d'affilée. Le silence avait régné à bord et le pont fut presque désert. Michel avait exprimé pour tous cette espèce de torpeur qui les avait accablés :

— Vois-tu, Morvan, s'il me fallait grimper, aujourd'hui, dans la mâture, je préférerais m'étendre sur le pont, et adviennne que pourra.

C'avait été ainsi, emporté par un vent violent qui s'était fixé à l'ouest-nord-ouest et avec quelques périodes d'accalmie insuffisantes pour que les hommes pussent prendre un repos réel, que le *Pétrel* avait atteint le 41° de latitude nord.

Michel l'avait annoncé à ses camarades : le *Pétrel* allait modifier son allure. Si le vent ne changeait pas, ce vent que chacun avait appris à maudire, la goélette naviguerait grand largue. Mais le mal était fait maintenant, les circonstances avaient servi Balam, et un soir, Albert put en apprécier la gravité.

Le temps ne laissant pas prévoir de manœuvre pour cette nuit-là, il s'était dirigé vers l'avant. Comme il arrivait au pied du gaillard, il se baissa pour allumer une cigarette, et ce mouvement le mit juste en face du hublot du poste, et il regarda sans le vouloir.

Plusieurs hommes dormaient complètement recouverts pour ne pas être gênés par la lumière. Morvan jetait des bouts de bois dans le poêle. Jeromini était assis dans sa couchette le torse droit. Les deux Guyon découpaient leur tranche de viande, et Fueri, assis sur une chaise, roulait une cigarette. La lumière tombait juste sur ce groupe, Albert ne pouvait distinguer le fond du poste. Jeromini parlait, et, du poing fermé,

il frappait sur le bord de sa couchette. Lorsqu'il était rentré dans le poste, il avait déclaré que, pour rien au monde, il ne donnerait la main à larguer les ris et à rétablir focs et voiles hautes si le temps se remettait au beau. Il avait si bien plaidé qu'il avait entraîné Michel à sa suite. Les autres écoutaient ses propos : « Si vous étiez des hommes, disait-il, vous iriez trouver le capitaine et vous le sommeriez de faire route vers Gibraltar avec les machines. » Ma foi, ils étaient presque de son avis.

Délibérément, Albert était entré dans le poste, avait enjambé un banc et s'était assis devant le poêle. Jeromini s'était rejeté sur sa couchette, et Fueri le regardait narquoisement.

— Tu as une tasse de café pour moi, Morvan ? Quoi ? Je vous dérange ?

Habituellement, il était mieux reçu, et souvent il battait les cartes avec les matelots. L'atmosphère était lourde, empuantie par le tabac, la fumée du poêle et l'odeur des manteaux de cuir qui séchaient. Il y avait aussi une odeur de goudron, et une autre qui se dégageait d'un magasin qui ouvrait au fond du poste. Les hommes autour d'Albert étaient hâves, mal rasés et avaient les yeux fiévreux. Albert était comme eux. Dans leur sommeil, ceux qui dormaient gémissaient. Des toux soulevaient des poitrines sous les couvertures. Brusquement, l'aîné des Guyon parla :

— Voilà, lieutenant. On voulait vous demander. Pourquoi a-t-on fait route au nord ?

Plusieurs hommes qui sommeillaient seulement s'étaient dressés sur leur couchette. Albert apercevait leurs yeux chargés d'anxiété.

Tous avaient confiance dans le lieutenant. Il était pour eux un camarade, placé en dehors de la rivalité qui divisait J.-F. Nau et Balam, et il n'avait pas intérêt à mentir.

A vrai dire, Albert s'attendait un peu à cette question. Il comprit qu'il ne devait pas y répondre à la légère. Le mieux n'était-il pas de laisser croire qu'il ne la prenait pas au sérieux ?

— Comment ? C'est maintenant que tu demandes ça, Guyon ? Eh bien ! Est-ce que Michel ne vous a pas dit que nous avions atteint le 41° de latitude nord. Vous allez voir demain matin : route au S 45 E.

— Regardez, lieutenant, comme nous sommes, nous autres.

Il n'eut pas besoin de préciser sa pensée. Albert la comprit et répondit :

— Regarde-moi.

— Je sais bien.

— Et le patron ?

— Ah, celui-là ! C'est sa faute. Plus malin Fitcher du *Phoque Blanc*. Il n'est pas venu par ici... avec un navire qui fait eau encore.

— Qu'est-ce que tu dis ? fit Albert.

— On le sait bien, allez. Et puis ! Qu'est-ce que nous avons pris aux pompes pendant les deux jours que la machine est restée en panne ?

Et il ajouta, emporté et désireux de montrer qu'il connaissait ses droits :

— Si, à l'arrivée, nous allions trouver le capitaine d'armement ! Qu'est-ce qu'il dirait au patron ?

Tous les matelots écoutaient. Albert avait voulu les apaiser. Mais que pouvait-il répondre ? J.-F. Nau avait agi pour le mieux.

— Écoutez, répondit-il. Après Panama, vous vouliez faire escale à Mobile, le patron vous a conduits aux Bermudes. Où serions-nous maintenant, s'il avait choisi la route du sud ? Dans le calme plat avec Fitcher sans doute. C'est pour arriver plus vite qu'il a choisi la route au nord.

Et il avait quitté le poste.

L'attitude des hommes, celle de Jeromini surtout, avait inquiété Albert. Il y pensa longuement pendant son quart de nuit. La brise était bien établie, il n'y eut pas de manœuvre à exécuter, il fallait seulement veiller à ce que le timonier ne donnât pas de faux coups de barre et que les voiles portassent bien.

Le *Pétrel* faisait du nord-est. Au matin, comme Albert l'avait dit aux matelots, il changerait de route.

Un peu sur la gauche s'élevait la polaire et, ici et là, des constellations qui étaient familières au lieutenant. Un vapeur montra ses feux, coupant la route du voilier, mais il donna un coup de barre, présenta son feu de poupe et disparut.

A peine si Albert put distinguer sa silhouette dans la nuit.

Rien ne pouvait le distraire de sa pensée, ni le livre qu'il avait laissé dans sa cabine, ni des souvenirs. Cette exaltation avec laquelle Jeromini avait parlé à ses camarades, l'ardeur de son regard, ses gestes impulsifs ne disaient rien que vaille.

« Il ne faut pas que le patron sache cela ; il a bien trop de soucis. »

Le lendemain, comme J.-F. Nau venait de marquer le point sur la carte, Albert dit :

— Nous avons bien marché depuis hier, le 41° est largement dépassé, il est temps de faire du sud-est. Les hommes en ont assez de lutter. La nouvelle allure les reposera et le navire souffrira moins.

— Eh bien ! avait répondu Nau. Prévenez Balam, et appelez tout le monde à la manœuvre.

## VII

Et ce soir, 19 mars, la brise avait tourné en bourrasque, apportant cette pluie d'aiguilles glacées, tandis que l'horizon s'était brusquement rétréci.

J.-F. Nau avait prévu cette attaque. Il se trouvait sur le pont lorsqu'elle s'était produite. Depuis une demi-heure déjà, l'équipage serrait toutes les voiles, fixait les vergues et s'assurait des amarrages. Lorsqu'Albert vint rendre compte que tout était « paré », Nau venait de faire réduire la vitesse de la machine et de modifier le cap. Le *Pétrel* était équilibré de telle manière qu'il étalait la mer en dérivant légèrement.

C'est à ce moment-là, après avoir dit à Albert de bien veiller et de se méfier des faux coups de barre, que Nau, descendu dans la chambre de navigation, avait eu un moment de défaillance.

Lorsqu'il revint à lui, il était toujours dans la même position ; les coudes sur la table de travail et la tête reposant dans les mains ouvertes. Il se redressa et fit quelques pas dans la chambre de navigation.

Puis, revenant brusquement à ses soucis, il pensa au chargement. Pat le surprit tandis qu'il lançait un juron. Le chef avait passé un manteau de cuir sur son « bleu ». Il était tête nue.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? dit-il.

J.-F. Nau fut saisi d'un rapprochement : ce même Pat était arrivé, aussi silencieusement, vêtu de la même manière, deux jours après l'arrivée de Nau à bord du *Pétrel*. C'était de ce matin-là que datait leur amitié. Il dit au chef :

— Nous sommes dans la tourmente, maintenant.

— Oui, répondit simplement Pat.

— J'ai mis en cape. Il faut que les machines tournent, lentement, régulièrement, sans défaillance. Restez vous-même en bas, Pat. Si quelque chose n'allait pas, prévenez-moi aussitôt pour que je fasse hisser un peu de toile.

— Le *Pétrel* peut supporter ça.

— Je sais, répondit Nau. Aussi n'est-ce pas ça qui m'inquiète.

— Quoi donc, alors ?

Nau ne répondit pas tout de suite. Pat profita de son silence pour s'asseoir sur le divan et allumer une pipe. Lorsqu'il eut tiré quelques bouffées, il répéta :

— Quoi donc, alors ?

— Vous avez vu comment ils ont chargé le grain à San Francisco ?

Et il lui expliqua posément, que le chargement s'était affaissé entre San Francisco et les Bermudes. Il lui dit pourquoi il avait fait placer des planches et des épontilles. Mais, depuis le départ des îles, le grain s'était encore tassé, et, au cours des mauvais temps précédents, planches et épontilles s'étaient déplacées. Ah ! son oreille qui percevait des bruits anormaux dans les cales ne le trompait pas. Sous son pied, il sentait le manque d'équilibre du schooner. A présent, ils étaient livrés à cette tourmente.

— Pat, Pat, lui dit-il, je crains pour mon navire à chaque coup de roulis.

Les deux hommes demeurèrent silencieux pendant quelques minutes. Le danger de voir le navire se coucher sur un bord était trop réel pour que Pat se montrât optimiste. En quittant Nau, il dit seulement :

— Ayez confiance et essayez de dormir un peu.

Albert était demeuré trois mois à Portland, il avait assisté à la mise à l'eau du *Pétrel*, il avait travaillé avec les ouvriers



qui montaient la mâture, il avait reçu l'équipage, Balam, Pat. Parfois, il disait par jeu : « Moi, je suis le vétéran du bord. » Un jour, il s'était écrié : « Nous aurions pu avoir Balam comme commandant ou un vieux grincheux, et c'est justement J.-F. Nau qui arrive. » Il s'était pris pour le chef mécanicien et pour le jeune commandant d'une véritable amitié. Il avait l'intuition qu'il était nécessaire à celui-là pour le dérider parfois et à celui-ci pour l'encourager. Il lui arrivait, en présence de l'un et de l'autre, d'exagérer sa bonne humeur.

J.-F. Nau n'avait pas fait part à Albert de ses craintes au sujet du chargement. Mais, en gagnant sa cabine, le lieutenant rencontra Pat qui sortait de la chambre de navigation.

— Qu'est-ce que vous pensez de cela ?

— De quoi ? avait fait Pat.

— Du temps ?

— Oh ! oh ! grogna Pat. On en a vu d'autres.

Pat paraissait soucieux.

— Venez donc chez moi, fit Albert en souriant.

Il le poussa d'un geste amical jusque dans sa cabine. Lorsque la porte fut fermée, il servit deux verres de « blanche », et, en tendant un au chef, il dit d'un ton dont le sérieux n'échappa pas à Pat :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Pat était trop franc pour faire des mystères, et autant mettre Albert au courant de la situation pour qu'il se préparât au pire.

— Le chargement, fit-il et il répéta phrase pour phrase la conversation qu'il venait d'avoir avec J.-F. Nau. Puis il partit sans ajouter un mot.

Il était à ce moment huit heures du soir. Albert se sentit vraiment seul. Il était au centre de son étroite cabine mal éclairée. Toutes les lattes de bois gémissaient. Aux coups de roulis, l'eau pesait contre le hublot « souqué » à bloc, et le vent hurlait dans le gréement.

La solitude pesa aux épaules d'Albert, et, sans doute pour la première fois de sa vie, le lieutenant éprouva la crainte de chavirer avec son navire. « Ah ! J'aurais préféré ne rien savoir. »

Un instant, il pensa rendre visite au télégraphiste américain qui était son voisin, mais il craignit que cette visite

parût anormale à l'opérateur ; du reste, il lui aurait été bien difficile de lui cacher son anxiété.

A ce moment, il entendit Balam qui entraît chez lui, tout à côté. L'exubérant second toussa trois fois très fort, lança ses bottes contre la cloison, puis fit gémir le sommier sous son poids. « Et toi, tu vas dormir sans crainte ! »

Alors, il voulut voir la mer et le navire comme si, de la rapide inspection qu'il envisageait, le calme pour lui pouvait en résulter, ou même l'apaisement de ses craintes. Il jeta son manteau sur ses épaules et sortit dans la coursive qui était parallèle à celle sur laquelle ouvrait la chambre de navigation. Une seule lampe l'éclairait. A droite, en se dirigeant vers l'avant, on comptait trois portes : celle de Balam, celle d'Albert, et celle du télégraphiste. Celui-ci avait fixé la sienne au crochet, et la lumière filtrait à travers le rideau qu'il avait tendu. A gauche, se trouvaient la cloison de la chambre de navigation et la porte d'un magasin.

Albert se dirigea vers l'extrémité de la coursive. En passant, il entendit le bruit, si menu parmi les autres, d'un feuillet tourné ; le télégraphiste veillait.

Il gravit trois marches d'un escalier de bois et lutta un instant contre la porte qui permettait d'accéder au pont. Elle céda brusquement, et il se trouva en plein vent.

La nuit était si profonde qu'il ne put voir la mer, mais il en fut la proie, et aussi celle du vent. En un instant, il fut aveuglé, étouffé, assourdi. Il dut lutter un instant pour retrouver son calme, et, lorsqu'il l'eut retrouvé, il fut étonné par la solitude étrange qui régnait à bord au milieu de cette tourmente. Aucune lumière à l'avant ; les matelots, qui n'étaient pas de service, s'étaient jetés sur leur couchette, comme avait fait Balam, et dormaient.

Quelques minutes plus tard seulement, Albert perçut, dans le tourbillon des bruits, un cri de *Fueri* qui veillait sur la dunette, et, presque immédiatement après, une légère déviation du cap du navire lui apprit que l'ordre du maître avait été exécuté. Ainsi, comme de coutume, l'homme de quart, les deux timoniers et sans doute un matelot sur le gaillard veillaient seuls.

« Était-il possible que le danger fût si grave, et que personne à bord ne parût s'en soucier ? »

Il rentra peu après dans la coursive. Oui, quelqu'un en avait souci : J.-F. Nau. Albert entendit le bruit de ses pas dans la chambre de navigation ; les bottes craquaient et les lourdes semelles faisaient crisser le tapis de crin.

Albert rentra chez lui, mit sa porte au crochet, et se jeta tout habillé sur sa couchette. A vivre depuis cinq mois à côté de son jeune commandant, il croyait assez bien le connaître, mais il ne comprenait pas cette espèce de pudeur qui empêchait Nau de se livrer, de se libérer de ses soucis. Il fallait que ses soucis fussent bien lourds pour qu'il en fit part à Pat, et à Pat seulement.

Ainsi, à l'instant, à quelques mètres de là, Jean-François guettait les bruits qu'il guettait lui-même et qui, pour leurs oreilles de marin, se distinguaient de la masse des autres, comme pour l'oreille d'un musicien les sons des divers instruments se distinguent dans un morceau d'orchestre.

Il y avait quelque chose de profondément poignant à suivre ainsi la lutte du navire et d'être le témoin impuissant de cette lutte. Le *Pétrel*, mis en cape, avait pris l'affaire pour son compte. Il suffisait qu'une main d'homme le maintînt dans la bonne direction et que Pat, en bas, lui donnât un peu d'élan, et c'était à lui, maintenant, d'opposer aux lames sa force et sa résistance.

C'était la première fois qu'il soutenait un aussi rude assaut. Il plongeait dans un trou pour esquiver une tape qui passait par-dessus bord, puis, d'un élan, il s'élançait, et son étrave déjàgée filait au-dessus de la lame suivante. Mais il arrivait souvent qu'un coup de mer atteignît en plein la muraille qu'il opposait à l'assaut, et il accusait le coup.

Ce jeu n'était pas sans danger pour la mâture. Elle suivait les mouvements de la coque, les cinq mâts vibraient à leur base lorsque le *Pétrel* se rejetait de côté, et les vibrations se transmettaient par le pont et par la carcasse, de l'avant à l'arrière.

Dans l'ensemble des bruits, l'oreille d'Albert en distinguait de plus sourds, irréguliers, et qui se produisaient lorsque le navire roulait sur tribord.

— Les planches et les épontilles dans les cales, se dit-il.

Il sauta de sa couchette et mit les pieds dans les sabots. Dès qu'il fut debout, solidement cramponné à son bureau, il

sentit que le navire, jeté sur tribord, peinait à se redresser. Il pensa à la gravité de ce défaut d'équilibre, mais, au même moment, le *Pétrel* coula dans un trou, et Albert fut si violemment plaqué sur le parquet, qu'il ne prêta pas attention au grand bruit et à l'extinction de la lumière qui accompagnèrent sa chute.

Il fut pris par une grande peur, et c'est alors qu'il s'aperçut de l'obscurité. Il ne douta pas un instant : les craintes de J.-F. Nau s'étaient réalisées, le chargement s'était déplacé et le *Pétrel* se trouvait couché sur tribord. C'est ce qui expliquait pourquoi il avait été jeté au sol et pourquoi, maintenant, le parquet faisait un angle de 30° avec l'horizontale. Comme il était là, encore étourdi, il perçut des cris, des bruits produits par la chute de caisses, de tiroirs, de vaisselle, et par des corps heurtés contre les cloisons.

Il ne trouva jamais par la suite comment il s'était mis debout, comment il était parvenu à ouvrir la porte de sa cabine et à se glisser dans la coursive. Il se souvint seulement de son affolement et d'avoir crié comme un enfant : « Commandant, commandant. » Il ne retrouva son calme que lorsqu'il perçut les jurons de Balam qui ne parvenait pas à ouvrir sa porte.

Il le délivra, puis, sans plus prêter attention au second qui se hissait péniblement dans la coursive, il pensa que le plus urgent était de faire de la lumière et que les lampes à pétrole se trouvaient dans ce magasin au centre de la dunette et dont la porte faisait face à la cabine du télégraphiste.

Il s'y traîna, puis se mit debout, un pied sur le parquet et un pied sur la cloison, et, après avoir tourné la clef, poussa la porte, mais ne put l'ouvrir ; elle était coincée par les glènes de filin, les caisses, les mailles de chaîne et les outils qui avaient glissé au moment de l'accident et pesaient de tout leur poids.

— Qu'est-ce que vous faites là ? dit Balam qui l'avait suivi.

— Les lampes.

— Eh bien ?

— La porte est coincée.

— Peut-être à nous deux, dit Balam.

Mais il essaya seul, arc-bouté et épaulant la porte de sa nuque et de son dos. Il poussa de toute sa force, faisant gémir la cloison de bois sous ses bottes. Il réussit à entrebâiller la porte d'un centimètre à peine, puis relâcha son effort et dit :

— Il faudrait une hache.

— Les haches sont aussi là-dedans, dit Albert.

— Comment faire ?

Albert se souvint que Pat gardait des outils dans le plus bas tiroir de sa couchette. Il n'y avait pas vu de hache, mais, un jour, le chef mécanicien en avait retiré devant lui une énorme clef anglaise et il avait dit en riant : « Quelle arme ! »

— Je vais chercher ce qu'il faut, dit Albert, et il se glissa à quatre pattes dans la coursive.

Lorsqu'il revint, armé de sa massue, Balam eut vite fait sauter un panneau de la porte, et, quelques minutes plus tard, trois lampes-tempêtes furent allumées. Albert en dressa une à bout de bras, et la première chose qu'il vit, ce fut le visage de J.-F. Nau.

Meurtri au front, pour avoir été projeté contre une cloison, le commandant était venu jusque là, après avoir crié à Frieri et aux timoniers de ne pas abandonner leur poste, avec la double idée de trouver des lampes et de donner ordre au télégraphiste de faire connaître aux navires en mer la situation du *Pétrel*. Il dit :

— Ah ! bon ! Vous avez fait de la lumière.

Puis, comme s'il s'était agi de la chose la plus normale :

— Le navire est engagé.

Mais il fallait voir le visage de Balam. Le second paraissait sortir d'un rêve. Il était là, arrondissant les yeux, s'équilibrant comme il pouvait des jambes et des épaules, aussi immobile qu'on pouvait l'être dans les secousses du navire qui, s'il ne roulait plus de la même manière, plongeait parfois profondément dans un trou d'eau.

— C'est le chargement qui s'est déplacé, poursuivit Nau. Il a été mal fait à San-Francisco. Je me doutais de ce qui s'est produit.

Albert remarqua que le commandant s'adressait à Balam, mais ce n'était pas sur un ton de reproche (les seconds sont chargés de surveiller les chargements), c'était plutôt un appel. J.-F. Nau s'adressait à celui qui avait la plus grande expérience de la mer. Il ajouta :

— Il faut appeler à l'aide. Peut-être aurons-nous besoin de secours.

A eux trois, ils eurent vite ouvert la porte du poste, et

comme ils plongeaient une lampe dans la cabine, ils virent le jeune télégraphiste qui se relevait péniblement, après avoir écarté un fauteuil, une table et des outils qui étaient tombés sur lui.

— Blessé ?

— Non.

— Il faut envoyer un télégramme.

— Pas de courant. Je vais essayer avec les accus...

J.-F. Nau dicta, et les premiers signaux, que chacun suivit, furent lancés : « S. O. S... S. O. S... S. O. S... *Pétrel*, navire français, engagé par... »

— Eh bien ?

L'opérateur appuyait sur le manipulateur, mais aucune étincelle ne jaillissait plus des éclateurs.

— Eh bien ? interrogea encore une fois Nau.

L'Américain dressa la tête vers le commandant et répondit :

— Avarie, Master.

ÉDOUARD PEISSON.

*(La deuxième partie au prochain numéro.)*

Le  
des pl  
deux p  
le régi  
le troi  
d'Ille  
but de  
étendr  
Les  
caractè  
soit n  
déclar  
infirm  
niques  
tifiées  
festent  
part d  
Si  
lution  
traditi  
tique  
depuis  
Il s'effe  
la brut  
laquell  
imméc

---

## LE PROBLÈME SARROIS

Le problème sarrois est, avec le problème autrichien, un des plus délicats et des plus graves de l'heure présente. Les deux problèmes ont pris un aspect tout nouveau depuis que le régime hitlérien s'est emparé de l'Allemagne pour y établir le troisième Reich. Ils constituent, pour le gouvernement d'Hitler, deux éléments principaux de sa politique, qui a pour but de rétablir la puissance impériale de 1914, et même d'en étendre le domaine.

Les lecteurs de la *Revue* sont trop avertis du véritable caractère et des intentions dernières de l'hitlérisme pour qu'il soit nécessaire d'en faire la démonstration ici. Toutes les déclarations pacifiques des dirigeants berlinois ne pourront infirmer les preuves éclatantes de leurs ambitions pangermaniques, qui, soutenues par une propagande formidable et fortifiées par un réarmement méthodique et constant, se manifestent dans tout l'ensemble de leur politique et dans la plupart de leurs actes.

Si Hitler a marqué, dans sa politique intérieure, une évolution qui est, au moins en apparence, contraire aux anciennes traditions allemandes et prussiennes, il s'est engagé, en politique étrangère, dans la voie que les chanceliers de l'Empire depuis Bismarck, et tous les rois de Prusse ont toujours suivie. Il s'efforce par des méthodes nouvelles, où l'autoritarisme et la brutalité font loi, d'accélérer la marche lente et prudente à laquelle le respect des traités avait obligé ses prédécesseurs immédiats.

Pour relever et affermir son prestige vis-à-vis de ses concitoyens et de l'opinion mondiale, il a besoin de succès extérieurs. C'est vers l'Autriche et la Sarre que se dirigent ses premiers et principaux efforts. Faire des Autrichiens et des Sarrois des hitlériens conscients et agissants, constituerait pour son régime une victoire, qui dépasserait de beaucoup ces deux territoires et pourrait avoir, notamment en Europe centrale, des conséquences incalculables.

Une pareille réussite serait pour les anciennes Puissances alliées et associées, et notamment pour la France, un coup très dur, et l'autorité de la Société des nations, qui est en cause dans les questions sarroise et autrichienne, en sortirait profondément diminuée.

L'intérêt de plus en plus général que la presse française et la presse étrangère consacrent à ces deux questions, en prouve la gravité. Nous voulons nous efforcer, dans cette étude, de dégager et d'analyser les éléments essentiels du problème sarrois tel qu'il se présente aujourd'hui.

#### LE PLÉBISCITE ET SES MODALITÉS

En France, le gouvernement et l'opinion publique ont pendant longtemps fait preuve, à l'égard de la Sarre, d'une indifférence et d'une incompréhension fâcheuses. En août 1929, la France tenta de résoudre le problème sarrois à l'amiable. M. Aristide Briand, à ce moment ministre des Affaires étrangères, manifesta une méconnaissance singulière de la situation, en entamant des pourparlers avec M. Stresemann. Celui-ci, après des conversations où il put exercer ses talents de « finassier », prit l'initiative de la manœuvre diplomatique en écrivant à M. Briand une lettre dans laquelle il proposait que, « les droits de la population sarroise étant sauvegardés, les questions de détail fissent l'objet de négociations directes franco-allemandes ». Ces questions, qualifiées « de détail » par le ministre allemand, étaient d'une importance capitale pour la France, et comprenaient, entre autres, les mines domaniales et les intérêts économiques français, dont nous verrons plus loin l'étendue. L'Allemagne se montra tellement excessive et intransigeante dans ses prétentions que, malgré leur bonne volonté, les négociateurs français ne purent s'entendre avec leurs



collègues allemands, et que la tentative échoua complètement.

Au cours de ces négociations, l'opinion française s'était ressaisie et le gouvernement, alerté par les exigences allemandes, reconnut la nécessité de nommer une commission pour étudier les questions sarroises. Malheureusement, ce projet n'aboutit pas, et le Quai d'Orsay omit à nouveau d'établir un programme de politique sarroise et de le poursuivre avec énergie. L'Allemagne au contraire n'a pas cessé d'agir au moyen d'une propagande de plus en plus active, et de profiter de l'inertie et des défaillances de la France, oublieuse de défendre efficacement ses intérêts en Sarre et devant la Société des nations.

Aujourd'hui, nous nous trouvons brusquement placés devant une date prochaine et inéluctable, celle du plébiscite sarrois de 1935. Tout arrangement amiable entre le Reich et la France est impossible. Du moment que les négociations ont échoué avec l'Allemagne de Stresemann, il n'y a aucune chance de les reprendre utilement avec l'Allemagne d'Hitler. Ce sont donc les dispositions du traité de Versailles concernant la consultation populaire, contenues dans le chapitre III de l'annexe à la section IV sur le bassin de la Sarre, qui joueront. La date de cette consultation, qui doit avoir lieu à l'expiration d'un délai de quinze ans, à compter de la mise en vigueur du traité, c'est-à-dire en 1935, sera fixée par le Conseil de la Société des nations.

Avant d'analyser ces dispositions et d'examiner comment nous pourrions les utiliser au mieux de nos intérêts, il importe de bien établir le double aspect que présente pour nous le problème sarrois. Le traité de paix a attribué à la France, en compensation de la destruction de ses mines de charbon dans le Nord, la propriété entière et absolue des mines situées dans le bassin de la Sarre. Les limites de ce bassin ont été fixées par le traité et comportent des territoires prussiens et bavarois. L'administration des mines, sous le contrôle du ministère français des Travaux publics, a son siège à Sarrebruck; elle constitue, avec toutes ses installations, son personnel, ses écoles, son rayonnement économique, un organisme excessivement puissant et entièrement indépendant.

Le territoire du bassin proprement dit est administré par une commission de cinq membres, nommée par la Société des

nations et comprenant un Français, un Sarrois, et trois membres ressortissant à trois pays autres que la France et l'Allemagne. Cette commission a des pouvoirs excessivement étendus. A côté d'elle, une représentation populaire, le Landesrath, ne possède plus qu'une compétence purement consultative.

Les paragraphes 34 à 40 du chapitre III fixent les modalités du vote et déterminent le sort du territoire et des mines après ce vote. Toutefois les règles qu'ils établissent devront être complétées, le moment venu, par la Société des nations. Le droit de vote est attribué, sans distinction de sexe, à toute personne âgée de vingt et un ans à la date du vote et habitant le territoire de la Sarre au moment de la signature du traité, c'est-à-dire le 28 juin 1919. Ce n'est donc ni la nationalité, ni le domicile, au moment du vote, qui détermine les droits des électeurs.

Le vote aura lieu par commune ou par district, le mot *ou* pouvant donner lieu à quelque équivoque. Il portera sur le choix d'une des trois décisions suivantes: *a*) maintien du régime établi; *b*) union avec la France; *c*) union avec l'Allemagne. Là s'arrête la réglementation du traité de paix: toutes les autres règles, les modalités et les dates exactes du vote seront fixées par le Conseil de la Société des nations. Celui-ci aura sans doute aussi à déterminer ce qu'il faut entendre par district et à préciser l'équivoque créée, comme nous venons de le voir, par le mot *ou*. Il lui incombera, en outre, une tâche excessivement importante et délicate, qui est celle d'assurer la liberté, le secret et la sincérité des votes. Après le plébiscite, c'est la Société des nations qui décidera de la souveraineté sous laquelle le territoire sera placé. Elle devra tenir compte du désir de la population, sans toutefois être tenue expressément de s'y conformer. Elle pourrait prendre notamment une initiative personnelle, si la majorité était très faible ou si la majorité des communes votait autrement que celle des électeurs. Le § 34 parle du Conseil de la Société des nations, le § 35 simplement de la Société des nations, mais il ne peut y avoir de doute que c'est toujours le Conseil qui sera compétent, car le § 40, qui précise que les décisions du Conseil seront prises à la majorité, s'applique à toutes les matières visées dans le chapitre III.

Les décisions que prendra le Conseil en toute liberté pourront porter sur la totalité ou sur une partie du territoire, de telle sorte que les trois régimes prévus par le traité ne seront pas nécessairement applicables à l'ensemble du bassin de la Sarre.

Dans le cas où le Conseil adopterait la première alternative, le maintien du régime établi, c'est-à-dire du régime autonome sous le contrôle de la Société des nations, il aura toute latitude de le modifier et de le perfectionner, en étendant notamment les droits de la représentation populaire. Selon les termes du § 35, il prendra « les mesures propres à adapter le régime définitivement instauré aux intérêts permanents du territoire et à l'intérêt général ».

Une décision en faveur de l'union avec la France entraînerait pour l'Allemagne l'obligation de lui transférer tous ses droits et titres sur le territoire cédé.

Enfin, en cas d'union avec l'Allemagne, le Conseil réinstallerait celle-ci dans le gouvernement du territoire qui lui serait attribué, ce qui n'exclurait pas la faculté de prescrire des mesures propres à garantir les Sarrois, suspects de sentiments francophiles ou antihittériens, contre des représailles éventuelles de la part du gouvernement du Reich. Cette faculté résulte implicitement du § 39, qui autorise expressément le Conseil à prendre les dispositions requises pour l'organisation des nouveaux régimes.

Des prescriptions spéciales ont été édictées par le traité pour les mines, dans le cas d'une union de la Sarre avec l'Allemagne, la situation restant inchangée, si l'un des autres régimes était adopté.

Il est imposé à l'Allemagne une obligation de rachat à un prix payable en or, et déterminé par trois experts. Si l'Allemagne dans un délai d'un an n'a pas effectué le paiement de ce prix, la Commission des réparations pourra, d'après les instructions données par la Société des nations, procéder à la liquidation des mines non payées. Cette Commission ayant cessé d'exister, c'est sans doute le Conseil de la Société des nations qui sera compétent pour la liquidation.

Enfin le § 38 reconnaît à l'Allemagne et à la France le droit de régler, par des accords particuliers, la question des mines; c'est le seul cas où une dérogation est autorisée par le traité.

## INTÉRÊTS FRANÇAIS À DÉFENDRE

Les intérêts que la France aura à défendre dans la lutte qui s'engagera à propos du plébiscite, sont excessivement importants ; ils sont à la fois économiques, politiques et militaires. Elle n'aura pas seulement à prendre en mains ses propres intérêts, mais aussi ceux de la population sarroise, et c'est à ce double point de vue qu'elle devra intervenir auprès de la Société des nations.

Les mines domaniales représentent le principal élément de la puissance économique française. Pour que la propriété de l'État français soit maintenue, il faut que la Société des nations se prononce en faveur du *statu quo*, ou de l'union avec la France. La fixation du prix d'achat des mines, son paiement et la liquidation éventuelle, prévus pour le cas de l'union avec l'Allemagne, sont des facteurs très incertains et problématiques. Le paragraphe 37 du traité réserve bien, en cas de rachat par l'Allemagne, le droit pour l'État et les nationaux français d'acheter les quantités de charbon du bassin justifiées pour leurs besoins industriels et domestiques, mais l'astuce des Allemands saura bien rendre, le cas échéant, cette clause inefficace et inopérante.

Les mines domaniales de la Sarre constituent l'organisation minière la plus puissante d'Europe, avec leurs 29 sièges d'extraction, leurs 60 000 ouvriers correspondant à une population de 200 000 âmes, leurs centrales électriques, leur port d'expédition, leur réseau routier et hydraulique. Le maximum de leur production a été de plus de 13 millions et demi de tonnes en 1924, elle a été encore de près de 11 millions en 1931, et de plus de 10 millions en 1932. Là-dessus l'appoint fourni au marché français a atteint 3 908 000 tonnes en 1931, et 4 171 000 tonnes en 1932.

L'hypothèse de l'union avec la France étant tout à fait improbable et du reste peu souhaitable pour nous, c'est, au point de vue minier, le maintien du *statu quo* que nous devons rechercher.

Il en est de même pour nos intérêts commerciaux. Ces intérêts sont de premier ordre. Le territoire de la Sarre constitue notre sixième client en marchandises exportées, il nous

achète plus que l'Italie, la Suède, les Pays-Bas, l'Espagne et les pays de la Petite Entente réunis. Les chiffres publiés par le bureau de statistique de la Sarre et complétés par des renseignements puisés à d'autres sources (1), nous permettent d'évaluer le montant des importations françaises, qui s'étaient élevées jusqu'à 2 milliards 300 millions en 1928, à plus d'un milliard et demi en 1931. Les exportations de Sarre en France se sont maintenues depuis 1928 au même niveau de 1 milliard et demi.

En regard de notre commerce avec la Sarre, celui de l'Allemagne avec ce territoire est beaucoup moins étendu, ainsi qu'en témoigne le tableau suivant, qui révèle notamment le fléchissement considérable des exportations sarroises.

Importations d'Allemagne en Sarre

En 1928 : 700 millions de fr.

En 1931 : 851 millions de fr.

Exportations de Sarre en Allemagne

En 1928 : 1 milliard 300 millions de fr.,

En 1931 : 675 millions de fr.

Les relations commerciales avec la Sarre sont très importantes pour nos trois départements recouvrés, et concernent particulièrement l'exportation de produits agricoles et industriels. En ne considérant que les statistiques publiées par les chemins de fer, les seules dont nous disposions, le Bas-Rhin, le Haut-Rhin et la Moselle ont envoyé en Sarre 4 millions 700 000 tonnes de marchandises en 1931.

Ce serait un désastre pour ces départements si, par la réunion de la Sarre à l'Allemagne, ce champ d'exportation devait leur échapper.

Enfin les capitaux français placés dans l'industrie sarroise, notamment dans l'industrie sidérurgique, constituent un troisième élément de nos intérêts économiques.

Quelques chiffres, les derniers que nous citerons, illustrent l'importance de ces placements. En 1930, la participation française dans les usines de Burbach occupant 6 000 ouvriers était encore de 20 pour 100 et de 53 pour 100 dans les usines de Dillingen occupant 6 300 ouvriers. 60 pour 100 du capital de 80 millions de la Société des Hauts-Fourneaux et Aciéries Hadir, 20 pour 100 du capital de 25 millions de la Société sarroise Neunkirchen Eisenwerk, 60 pour 100 de celui des

(1) Voir à ce sujet l'intéressante brochure de M. Reitter, sur le problème sarrois. (Comité alsacien d'Etudes et d'Informations, Strasbourg, 1932.)

aciéries de Bous (1 500 ouvriers), 60 pour 100 de la Halberger Hütte de Brebach (3 400 ouvriers) appartenaient à des Français. L'ensemble des investissements français pouvait être évalué à plus de 300 millions de francs-or en 1930; ils ont évidemment baissé par suite de la crise, mais représentent encore maintenant une masse de grande valeur, qui serait fortement compromise si les hitlériens réussissaient à mettre la main sur la Sarre.

Dans ce cas, c'est l'Allemagne, qui, en recouvrant un territoire de 800 000 habitants avec une industrie puissante, renforcerait, à notre détriment, sa force économique.

Elle ne renforcerait pas moins sa force politique et son prestige, et créerait en Sarre, à nos frontières, des foyers dangereux de propagande et d'action hitlériennes.

Enfin notre défense nationale serait compromise par le déplacement de la souveraineté en Sarre au profit de l'Allemagne. L'occupation de la rocade, Trèves-Sarrebruck-Kaiserslautern, constituerait un gros avantage pour le Reich. Dès maintenant des réserves ont été formulées en Allemagne au sujet de la démilitarisation future de la Sarre. Même si nous réussissions le moment venu à en faire admettre le principe, qui est incontestable, nous risquerions que le haut commandement allemand, par des mesures clandestines, dont il a le secret, utilise le territoire sarrois pour des besoins militaires.

#### DISPOSITIONS DE LA POPULATION SARROISE

Le principal facteur de la décision de 1935 est la population sarroise elle-même. Nous devons par conséquent nous demander, comment elle est composée et ce que l'on peut attendre d'elle. On a attaché, en France, trop d'importance à l'influence des traditions françaises, qui, jusqu'au traité de Vienne en 1815, où nous perdîmes la Sarre au profit de la Prusse, avaient été prépondérantes dans ce pays. Ces traditions ne sont pas éteintes, mais elles n'exercent qu'une influence diminuée sur une population entièrement transformée par une immigration prussienne, qui l'a fait passer, en un siècle, de 200 000 à 800 000 âmes, par l'action de fonctionnaires prussiens dépendant de Berlin ou de la Prusse rhénane, et par celle de tout le personnel des mines royales prussiennes. Sauf

à Sarrelouis et dans les communes du Warndt, sorte d'enclave s'avancant dans le département de la Moselle, nous ne pouvons guère faire état du souvenir de l'occupation française de jadis.

Le caractère actuel de la population, de langue et de caractère allemands, est déterminé par la conformation géographique du bassin de la Sarre. Nous y rencontrons une seule grande ville de 137 000 âmes, Sarrebruck, fortement prussifiée, de vastes forêts, relativement peu de terres cultivées et une puissante industrie, hors de proportion avec l'étendue de la région. La population très dense, — elle atteint 420 habitants par kilomètre carré, — est donc en majorité ouvrière; à côté d'elle, des paysans, des artisans, le petit commerce, les patrons et la puissante classe des fonctionnaires.

Les habitants appartiennent en grande majorité à la religion catholique, l'influence du clergé est grande, et le parti du Centre catholique prépondérant. Après lui les partis les plus importants sont les partis socialiste et communiste.

Depuis l'armistice, cette population, chez laquelle les préoccupations d'ordre matériel et pratique dominant, a obéi à deux sentiments très nets : le souci de sa prospérité économique et celui de se garantir contre d'éventuelles représailles.

Pour des raisons qu'il serait trop long de développer ici, il s'est formé de 1919 à 1923 un important parti autonomiste, qui aurait été bien plus fort, s'il s'était senti mieux soutenu par la France contre la pression exercée par les fonctionnaires prussiens restés dans le pays et par une violente propagande pangermaniste.

L'action de cette propagande, le retrait de nos troupes, la baisse du franc, l'apparition du mark-or, provoquèrent ensuite un courant très fort vers l'Allemagne, qui se manifesta d'une manière bruyante en 1923, lors du millénaire rhénan.

Puis le pendule oscilla en sens contraire. Les Sarrois se rendirent compte que le rattachement à l'Allemagne amènerait de grands troubles dans leur vie économique, une augmentation considérable du coût de l'existence, la rupture des anciennes relations commerciales avec l'ouest, le chômage, la perte du débouché français pour le charbon sarrois. Les avantages du *statu quo* leur apparurent d'autant plus évidents, que le traité de paix leur permettait de conserver leur nationalité et leur culture allemandes.



L'échec des négociations de Paris, en 1929, preuve de l'intérêt du gouvernement français pour la question sarroise, contribua à accentuer ce mouvement.

Le triomphe d'Hitler provoqua tout d'abord une réaction, on peut même dire un sentiment de répulsion très vif parmi les Sarrois. Les élections municipales de novembre 1932, avec 50 pour 100 d'abstentions, marquèrent un succès des adversaires de l'union avec l'Allemagne. L'accueil froid et par moments hostile témoigné en février 1933, lors des obsèques de la catastrophe de Neunkirchen, aux ministres allemands von Papen et Seldte, notamment par la presse catholique et socialiste, ne laissa aucun doute sur les dispositions de la majorité de la population.

Mais subitement la scène changea de nouveau. A la suite de la réconciliation du parti du Centre avec Hitler et de l'effondrement du socialisme allemand, la vague hitlérienne déferla avec une telle violence sur le territoire sarrois, qu'elle brisa momentanément tous les obstacles.

La fête hitlérienne du premier mai 1933 a été célébrée en Sarre malgré la défense édictée par la Commission de gouvernement. Elle a donné lieu, notamment à Sarrebruck, à une manifestation non équivoque en faveur du troisième Reich. Plusieurs municipalités ont procédé, en grande solennité, à la nomination du maréchal Hindenburg et du chancelier Hitler comme citoyens d'honneur, et des fonctionnaires ont manifesté à différentes reprises leur sympathie pour l'hitlérisme. Plusieurs élections municipales tournèrent au profit des nationaux-socialistes.

Mais cette crise d'enthousiasme naziste a atteint son apogée. Dès fin mai 1933, l'opinion sarroise réagit. Les catholiques s'inquiètent des succès hitlériens; les socialistes reprennent courage, et s'engagent dans une lutte sans merci; les syndicats ouvriers se détachent des syndicats nationaux-socialistes; la commune de Ludweiler, où les hitlériens avaient remporté d'appréciables succès, élit un maire anti-hitlérien. Alors que la croix gammée était arborée partout le premier mai, rares furent les drapeaux qui, le 28 juin, anniversaire du traité de Versailles, furent mis en berne.

Parmi les manifestations anti-hitlériennes mentionnons une des plus imposantes: celle qui eut lieu le 7 août à Salz-



bach, à l'occasion de l'ouverture du Congrès sportif de l'internationale ouvrière, où devant quinze mille auditeurs le chef du front anti-fasciste sarrois, M. Braun, prononça un discours très applaudi sur ce sujet : « Jamais la terreur hitlérienne n'envahira la Sarre. »

#### PROPAGANDE ALLEMANDE ET VIOLENCES HITLÉRIENNES

La lutte sera toutefois très dure, et la propagande hitlérienne ne reculera devant aucun moyen pour réduire cette population sarroise à l'esprit flottant et indécis. La ruse et la violence, la menace et les promesses, rien ne sera négligé pour atteindre le but suprême, qui consiste à amener la majorité sarroise à voter pour l'union avec l'Allemagne

La centralisation de la propagande entre les mains du ministre Goebbels, permettra de coordonner tous les efforts et de les conduire avec la science et la méthode qui ont toujours été l'apanage des techniciens allemands. Suivant en cela l'exemple de la troisième Internationale de Moscou, les chefs allemands savent varier leur action en l'adaptant aux pays qu'ils visent. Qu'il s'agisse de l'Autriche, du Danemark, de la Roumanie, de la Tchécoslovaquie, de la Belgique, de la Pologne, de l'Afrique du Sud et de tant d'autres contrées, où le national-socialisme est à l'œuvre, partout il prend une forme différente et, sous une impulsion unique, s'assouplit selon les circonstances.

En Sarre, il lutta d'abord à découvert. Les formations hitlériennes affiliées à celles du Reich ayant été interdites, il fut créé à Berlin, au sein de l'organisation centrale du parti national-socialiste, une section spéciale pour la Sarre, qui dirige en fait tout le mouvement hitlérien. Puis, dans le bassin même, le parti national-socialiste sarrois fut déclaré indépendant ; on mit à sa tête un Sarrois, M. Spaniol, qui s'était déjà maintes fois distingué par son dévouement absolu à Hitler, et qui vient de se faire décerner par M. Goering le titre de conseiller d'État prussien. La direction de ce parti (*Landesführung*) s'est installée dans un immeuble voisin de celui du maire de Sarrebruck, le docteur Neikes, et des sections spéciales, semblables à des ministères, ont été créées, en vue de remplacer, le moment venu, la commission de gouvernement.

La presse entière du Reich, la radio, qui consacre tous les jours une heure aux frères sarrois, le cinéma appuient cette action de toutes leurs forces composées. En Sarre même d'importants journaux la soutiennent, notamment la *Saarbrücker Zeitung*, feuille de grand style, dont les actions appartiennent en majorité au gouvernement allemand, installée dans un superbe édifice et tirant à plus de 30 000 exemplaires, et aussi le journal nazi par excellence, la *Saarfront*. Aucune dépense n'est épargnée, et c'est par dizaines de millions de marks que l'or allemand, puisé à la *Westhilfe* et dans tant d'autres fonds officiels ou privés, se déverse sur la Sarre. De nombreux congrès d'associations allemandes sont projetés à Sarrebruck avant le plébiscite, notamment une manifestation formidable des sociétés de chant de tout le Reich.

Les Universités allemandes, celle de Cologne en particulier, envoient des centaines d'étudiants dans la campagne sarroise pour travailler l'opinion populaire.

La Commission de gouvernement s'est vue obligée d'interdire les manifestations les plus scandaleuses, notamment celle du germanisme à l'étranger (*Deutschum im Auslande*), prévue l'année prochaine à Sarrebruck. A la suite de violents discours prononcés à des fêtes commémoratives de la grande guerre, elle a défendu tout récemment les allocutions politiques dans de semblables cérémonies. Elle a interdit la projection d'un film glorifiant les sections d'assaut hitlériennes, et les meetings d'une ligue nationale-socialiste camouflée sous le nom « pour la justice économique ». Cependant elle a autorisé la visite du Zeppelin, mais mal lui en a pris, car le docteur Eckener, contrairement à la promesse donnée, fit sur le champ d'aviation, avant de quitter le territoire sarrois, un discours d'un nationalisme déplacé.

L'excitation malsaine, qui résulte de cette campagne, n'est pas sans susciter de nombreux actes de terrorisme, et les cas où des citoyens paisibles sont molestés et même brutalisés par des nazis sur le territoire sarrois se multiplient d'une manière inquiétante. D'autre part, on ne ménage pas, dans le Reich même, les ovations tapageuses aux Sarrois.

La manifestation la plus violente en l'honneur des Sarrois a eu lieu les 26 et 27 août au monument national du Niederwald. On a essayé de les attirer par tous les moyens, par des

promesses et par des menaces. L'émission hebdomadaire des postes de Francfort et de Stuttgart adressait le 23 août un dernier appel aux Sarrois pour qu'ils se rendent en masse à cette cérémonie « qui serait à la fois un acte de foi envers la nouvelle Allemagne et le point de départ de la lutte finale pour l'avenir de la Sarre ».

Cet appel a été suivi d'invectives contre la Commission de gouvernement et de félicitations aux nationaux-socialistes sarrois, qui empêchent par des voies de fait et des brutalités les vendeurs des journaux de gauche d'exercer leur métier.

Le même jour une contre-manifestation de grande envergure eut lieu en Sarre, à Neunkirchen.

Ces deux événements ont été largement commentés par la presse.

#### COMMISSION DE GOUVERNEMENT ET PARTIS ANTI-HITLÉRIENS

Les procédés, que nous venons de relater, ne sont pas seulement de nature à mettre en péril la liberté du peuple sarrois, mais ils sont aussi contraires au traité de paix. Ils portent atteinte au pouvoir de la Commission de gouvernement et au prestige de la Société des nations, qui l'a instituée. Cette Commission a conscience de ses devoirs. Elle est présidée par un diplomate de carrière de grande valeur, M. Knox, citoyen anglais. Le membre français, M. Morize, qui remplit les fonctions délicates de ministre des Finances, connaît admirablement le pays, où il réside depuis la mise en vigueur du traité de Versailles ; les trois autres membres sont yougoslave, finlandais et sarrois.

La Commission a pris, dans la limite de ses attributions, qui sont fort étendues, une série de mesures propres à entraver la poussée hitlérienne et elle est intervenue à différentes reprises auprès de la Société des nations. Elle a dû interdire l'entrée en Sarre de journaux du Reich, qui, comme le *Völkischer Beobachter*, la *Gazette de Cologne*, le *Simplicissimus*, tenaient un langage dépassant toutes les limites permises ; elle a suspendu à différentes reprises des journaux sarrois ; elle a défendu le port de l'uniforme hitlérien et interdit l'accès du bassin sarrois au « Gauleiter », c'est-à-dire au chef hitlérien pour la Sarre, institué sur territoire allemand. Plusieurs

ordonnances ont limité le droit d'association, et autorisé la Commission à prendre en mains la police des communes, et à révoquer certains agents douteux de la force publique.

Toutes ces dispositions ont suscité de l'opposition au Landesrath, le petit parlement sarrois, qui les a rejetées. Mais cette assemblée n'ayant qu'un pouvoir consultatif, les ordonnances, dont la nécessité s'imposait surtout pour maintenir dans l'ordre la police sarroise souvent défaillante, furent néanmoins promulguées.

Les interventions de la Commission auprès de la Société des nations ont été fréquentes ces derniers temps. L'une d'elles, la première, a eu pour objet de démontrer, à l'aide de documents irréfutables, le caractère militaire des troupes d'assaut hitlériennes et de justifier l'interdiction des formations S. A. et S. S. en Sarre. Malheureusement elles existent toujours à l'état clandestin, comme il résulte d'un ordre secret du chef du parti national-socialiste du Palatinat, M. Burckel, ainsi conçu :

« A tous les chefs de groupes du parti national-socialiste du Palatinat rhénan :

« J'ordonne à tous les chefs de groupes des sections d'assaut et de protection du Palatinat rhénan de tenir prêt un groupe armé avec son chef en cas d'appel d'alarme d'un groupe sarrois.

« Donné à Neustadt en juillet 1933.

« BURCKEL. »

Une autre intervention, qui fut déposée à Genève le 5 mai 1933, signalait l'inquiétude qu'a fait naître, chez les fonctionnaires sarrois, la propagande hitlérienne et les conséquences qui pourraient en résulter pour l'administration du territoire. A l'unanimité, le Conseil de la Société des nations donna son assentiment au projet de résolution présenté par le rapporteur italien et ainsi conçu : « Le Conseil, conscient des obligations que lui impose en la matière le traité de Versailles, affirme le principe que les droits des fonctionnaires du territoire de la Sarre seront, dans toutes les hypothèses, sauvegardés. »

Il prévoit des décisions ultérieures pour « donner en toute occurrence, au besoin par des compensations pécuniaires, satisfaction à ces fonctionnaires, notamment à ceux qui ne pourraient pas être repris aux services des gouvernements successeurs ».

Les incursions illégales de la police prussienne dans le territoire de la Sarre provoquèrent de très vives réclamations de la part de la Commission. Ce n'est pas d'hier que datent les abus de cette police dans l'exercice de son service de frontières, et il n'est pas inutile de rappeler ici l'affaire Schnäbelé, qui manqua provoquer une guerre entre la France et l'Allemagne en 1887. M. Schnäbelé, commissaire spécial à Pagny-sur-Moselle, fut attiré par son collègue prussien sur le territoire allemand et ensuite arrêté pour espionnage et crime de haute trahison. Bismarck céda, parce qu'on trouva fort heureusement dans le bureau du commissaire français la lettre par laquelle son collègue l'avait prié de passer la frontière.

En Sarre, deux incidents particulièrement graves ont déterminé la Commission à agir. Le premier a l'allure d'un roman policier et point n'est besoin d'en rappeler les détails, qui ont été amplement commentés par la presse. Les protestations élevées à Genève et à Berlin par la Commission et à Berlin par le gouvernement français, ont eu pour conséquence la libération des trois personnes, dont deux de nationalité française, enlevées en territoire sarrois par des policiers allemands. Mais la réponse allemande a entièrement dénaturé les faits et contesté, contrairement aux résultats de l'enquête des autorités sarroises, la participation à cette affaire de fonctionnaires ou de membres officiels des formations hitlériennes.

Le second incident concerne la présence en Sarre du commissaire de police prussien Tenholt, accompagné de trois agents armés. Tenholt était chargé de rechercher les auteurs de tracts répandus dans la Ruhr, par conséquent d'une mission de caractère essentiellement politique. Supposant que ces auteurs étaient sarrois, il traverse la frontière sans se présenter aux autorités sarroises, et, s'il n'avait été arrêté par des douaniers français et des *Landjäger* sarrois, il n'aurait pas hésité à accomplir sa mission en territoire sarrois.

Là aussi les faits sont dénaturés dans la réponse de l'Allemagne qui n'accorde qu'une satisfaction partielle.

Jusqu'ici l'Allemagne n'a souscrit à aucune sanction. Les deux incidents ne sont pas encore clos au moment où nous écrivons ces lignes ; mais il est à craindre que, si satisfaction pleine et entière n'est pas réclamée et obtenue, les autorités allemandes ne considèrent une pareille attitude comme un

acte de faiblesse et n'y voient un encouragement pour récidiver.

La Commission de gouvernement devra se tenir continuellement en éveil pour parer à toutes les tentatives hitlériennes de terroriser les habitants et de s'immiscer abusivement dans les affaires de la Sarre. Elle aura aussi fort à faire pour remédier aux difficultés financières et au chômage. Grâce aux sages mesures proposées par elle, ces difficultés ont été aplanies, du moins en grande partie, et le nombre des chômeurs a été réduit de 46 000 à 36 000, ce qui, comparativement à l'Allemagne, est un chiffre très bas.

La tâche de la Commission est facilitée par les Sarrois eux-mêmes, notamment par le parti socialiste, qui lutte avec la dernière énergie pour les libertés sarroises. Son journal, la *Volksstimme*, dont ses adversaires cherchent vainement à étouffer la voix par les procédés les plus violents, est dirigé avec beaucoup de compétence et d'énergie par le chef du parti, M. Braun, et il gagne journellement du terrain. Un autre journal, la *Deutsche Freiheit*, paraissant à Sarrebruck, dirigé également par M. Braun, est d'une portée plus générale. C'est le seul quotidien rédigé en allemand qui donne des renseignements exacts et précis sur les procédés hitlériens. Il est beaucoup lu au delà des frontières de la Sarre ; il défend aussi la cause des émigrés allemands.

Le *Generalanzeiger*, sans caractère politique, qui ne paraît que depuis peu de temps, avec un grand succès, le *Saarlouis Journal* moins important, et la *Chronik* plus énergique, contribuent d'une manière très efficace à éclairer et à soutenir l'opinion sarroise indépendante.

Enfin, le journal communiste l'*Arbeiterzeitung* combat l'hitlérisme avec ardeur.

#### CE QUE LA FRANCE DOIT FAIRE

En face de la pression persistante et continue du Reich et de ses représentants officiels et officieux, la France peut-elle rester inactive ? Le problème sarrois l'intéresse au moins autant que l'Allemagne. Elle peut et doit agir à un triple point de vue : prendre en mains les intérêts français, garantir les libertés sarroises, et soutenir enfin les droits de la Société des nations, dont le prestige est gravement engagé dans cette

affaire. Les Sarrois hésitants, et c'est le plus grand nombre, dirigent anxieusement leurs regards vers la France ; ils lui demandent de prendre parti, de jeter le poids de son autorité dans la balance, et de leur donner les apaisements qui leur sont nécessaires pour pouvoir exercer leur droit de vote librement et sans crainte de représailles. Ils ont été fâcheusement impressionnés par le manque d'énergie dont la France a fait preuve pour la protection des Rhénans après l'évacuation de la rive gauche du Rhin. Ils se demandent pourquoi, aujourd'hui encore, nous ne faisons pas valoir les engagements formels souscrits par le gouvernement allemand, pour protester contre les mesures iniques prises par les autorités hitlériennes à l'égard de ceux qui, en Rhénanie, ont sympathisé avec les Français.

Le gouvernement de la République, s'il ne veut pas perdre la partie qui se joue actuellement, s'il ne veut pas risquer de se discréditer, a le devoir de prendre nettement position. Il lui appartient d'abord de déclarer d'une manière officielle et non équivoque, qu'il ne se désintéresse pas de la question sarroise et qu'il entend défendre de toutes ses forces les droits qu'il tient des traités. Il doit ensuite ne pas craindre d'intervenir pour protéger les libertés sarroises et pour combattre toute action susceptible de leur porter atteinte. Enfin, il est indispensable qu'il poursuive à Genève une politique sarroise énergique et nettement définie.

La France est dès maintenant attaquée avec la dernière violence par toute la presse allemande, qui ne manque pas de s'en prendre également à la Commission de gouvernement et à la Société des nations et de leur reprocher d'une manière indécente leur prétendue partialité.

Quoi qu'elle fasse, la France sera toujours calomniée : elle peut donc aller de l'avant, sans tenir compte d'une opinion allemande, décidée par avance à dénaturer tous ses actes.

Cependant la netteté et la franchise de sa politique ne doivent pas exclure l'habileté et le doigté dans son application.

Nous avons vu quel était le rôle du Conseil de la Société des nations pour la préparation du plébiscite et pour les décisions à prendre après qu'il aura eu lieu. La France, membre du Conseil, est particulièrement qualifiée pour activer la nomination de la commission appelée à préparer le vote de 1935 et



en assurer le libre exercice. La composition de cette commission, la part importante que la France y prendra, feront l'objet de sa sollicitude et de son initiative. L'établissement des listes électorales, opération très délicate, puisque la résidence en Sarre, au moment de la signature du traité de Versailles est déterminante, devra être surveillé de très près, pour empêcher les erreurs et les omissions. La liberté du vote ne saurait être assurée par les seules forces de police sarroises, qui très souvent ont été défailtantes dans l'exercice de leurs fonctions. Pour qu'elle puisse s'exercer sans risques, la présence d'une force armée internationale ou nationale est indispensable, comme cela a été le cas pour tous les plébiscites qui ont eu lieu depuis l'armistice.

La France devra également veiller à ce que les décisions que la Société des nations prendra, pour le cas du maintien du *statu quo* ou de l'union avec l'Allemagne, soient préparées à temps et donnent satisfaction à la population sarroise. Quelles seront les libertés accordées à cette population? Si elle continue à être administrée sous le contrôle de la Société des nations, comment l'administration définitive du territoire sera-t-elle organisée? La France devra poser ces questions et se montrer libérale dans ce domaine.

Pour le cas de l'union avec l'Allemagne, sur quelles garanties les populations qui ont manifesté d'autres sentiments que ceux d'un nationalisme allemand intégral, pourront-elles compter? C'est là un point capital, car la Société des nations ne saurait livrer une population à tous les abus d'un régime qui a trop souvent démontré par ses actes combien les principes, sur lesquels est basée la constitution de la Société des nations, lui sont étrangers. Des garanties comme celles qui ont été souscrites par l'Allemagne vis-à-vis de la France, au moment de l'évacuation de la Rhénanie, se sont révélées insuffisantes; des mesures de protection et des sanctions sérieuses sont indispensables pour inspirer aux Sarrois la confiance qu'ils sont en droit de réclamer à la Société des nations et aussi à la France.

Enfin, quelles seront les règles à observer pour le vote lui-même, et comment tiendra-t-on compte de la diversité du vote dans les différentes communes, qui, comme nous l'avons vu, voteront séparément?



L'opinion publique française dirige de nouveau son attention vers la Sarre, et nombreux sont les articles de journaux et de revues qui lui sont consacrés.

Mais il serait regrettable que la presse agit en ordre dispersé. Pour qu'elle connaisse la voie à suivre, il importe que le gouvernement fixe sa politique. Le public en France et à l'étranger doit être éclairé sur nos intentions futures qui ne sont nullement annexionnistes, mais qui tendent au maintien du *statu quo*, solution capable de concilier les intérêts français et sarrois, et en même temps d'assurer une collaboration franco-allemande en Sarre.

Une parfaite unité de vues s'impose aussi au sein du gouvernement lui-même. Il est malheureusement indéniable qu'il n'y a pas eu jusqu'ici dans les différents ministères une concordance suffisante en ce qui concerne les questions sarroises, et que dans les ministères de l'Agriculture, du Commerce et des Finances, elles ont été traitées souvent en dehors de toute préoccupation de politique générale.

Nos intérêts commerciaux en Sarre sont assez considérables pour que des directives précises et formelles soient données au ministère du Commerce, afin d'éviter de léser, comme cela est arrivé, les intérêts légitimes de nos nationaux et des Sarrois. D'autre part, le ministère des Finances aurait à examiner les moyens les plus appropriés pour aider la Sarre à résoudre les problèmes financiers, actuels et futurs, qui l'inquiètent.

Enfin, le gouvernement ne saurait oublier que toutes les personnes, habitant actuellement la France et qui ont résidé en Sarre au moment de la signature du traité de paix, pourront participer au plébiscite. Leur recensement est nécessaire et il importe de leur accorder des facilités pour se rendre en Sarre au moment du vote. A cet effet, l'*Association française de la Sarre*, qui poursuit son œuvre avec un dévouement admirable, pourra rendre de signalés services.

La tâche du gouvernement en Sarre même sera particulièrement difficile et délicate. Il n'imitera certainement pas l'exemple du vice-chancelier de l'Empire, M. von Papen, qui, après avoir prononcé des paroles déplacées à différentes manifestations nationalistes en Sarre, réside en ce moment dans son domaine de Vandrevange près de la frontière française. M. von Papen vient de donner au correspondant anglais du

*Sunday-Express*, qui a le privilège d'accompagner souvent le chancelier Hitler en avion, une interview, suivie il est vrai d'un démenti, mais qui, formulée dans des termes généraux, ne laisse aucun doute sur son authenticité. Après s'être plaint de ce que les Sarrois seraient administrés comme des nègres sous le mandat de la Société des nations et avoir déclaré, en montrant une colline dominant son château, que les Français voudraient pouvoir y installer des mitrailleuses, le vice-chancelier a fait le bon apôtre en préconisant un règlement amiable de la question sarroise entre la France et l'Allemagne. La France devrait, selon lui, consentir, contre des avantages économiques, au rétablissement de la souveraineté allemande en Sarre. Je crois que nous avons tout lieu de nous méfier plus encore de M. von Papen en 1933 que de M. Stresemann en 1929. En entrant dans la voie qu'il indique, nous ne ferions qu'un marché de dupes. Du reste, les membres de la Société des nations ne sauraient renoncer au plébiscite qu'avec l'assentiment de la population sarroise elle-même, en faveur de laquelle il a été institué.

Retenons simplement ceci. M. von Papen n'a pas, dans le résultat du vote de 1933, la confiance que les autres représentants du Reich affichent, avec leur morgue habituelle. Le gouvernement français aurait bien tort de se laisser détourner de sa politique par de pareilles avances. Il a dans l'administration domaniale de la Sarre, qui occupe une population ouvrière comprenant le quart de la population sarroise, et dans son nombreux personnel français, de puissants auxiliaires, dont il ne tient qu'à lui d'utiliser et de diriger le concours. Les autres industries exploitées par des Français forment également un appoint intéressant pour la défense de nos droits. Il règne malheureusement dans certains milieux français, préoccupés de leur avenir incertain, un esprit de découragement et de scepticisme, qu'il conviendrait de combattre et de redresser.

Tous les Français de Sarre devraient être amenés à s'associer pour l'œuvre commune, particulièrement les Alsaciens-Lorrains et les Sarrois naturalisés. Ces forces, réunies sous une impulsion unique, auraient pour mission de soutenir les partis hostiles à l'hitlérisme, en s'inspirant des idées que le chef socialiste Braun vient de développer dans un courageux

discours au Landesrath, et de gagner les hésitants et les craintifs. Ceux-ci se rencontrent surtout parmi les Sarrois affiliés au Centre catholique qui représentent environ 50 pour 100 de la population, et dont le porte-parole est la *Landeszeitung*, tirant à quinze mille exemplaires environ. Il convient de mentionner ici qu'en 1921 le président de la Commission de gouvernement avait proposé de faire nommer par le Saint-Siège un administrateur ecclésiastique pour le territoire de la Sarre, ce qui aurait eu pour effet de soustraire les catholiques sarrois à l'administration des évêques de Trèves et de Spire, auxquels ils ressortent encore aujourd'hui. La réalisation de ce projet n'a pas pu avoir lieu jusqu'à présent. Il est cependant anormal que la population catholique d'un territoire de plébiscite restesoumise à la juridiction d'évêques allemands. Le précédent de la Haute-Silésie autoriserait la nomination d'un administrateur apostolique. Plus la date du plébiscite approche, plus une solution de cet ordre s'impose.

La récente signature à Rome du Concordat entre le Saint-Siège et le Reich, quoique non applicable à la Sarre, est un événement, dont on ne saurait nier l'importance dans nos relations avec les catholiques sarrois. Il est vrai que ce Concordat fait déjà l'objet de contestations entre les deux signataires, et qu'il contient une série de clauses qui ne peuvent convenir au clergé sarrois.

Ce qu'il importe de faire pénétrer dans l'esprit de ces hésitants, c'est que la France n'entend pas poursuivre une politique égoïste et leur imposer contre leur volonté une nationalité qui ne leur convient pas, mais qu'elle désire au contraire les faire bénéficier d'un régime donnant satisfaction à leurs aspirations religieuses, économiques et régionales. Ils sont particulièrement sensibles aux questions d'ordre matériel. Augmentation du coût de la vie, difficulté de vendre le charbon sarrois et de se procurer le minerai lorrain, concurrence redoutable des industriels allemands, complications monétaires et financières en cas de rattachement au Reich, voilà les principaux arguments dont il convient d'user. Mais ce qui importe avant toute chose, nous ne saurions nous lasser de le répéter, c'est de les convaincre que le bras protecteur de la France les couvrira en toute occurrence et qu'ils peuvent avoir pleine confiance dans notre loyauté.

La lutte est engagée, nous ne saurions nous y soustraire. Le temps qui nous reste est très bref ; nous avons déjà trop tardé à agir. Nous avons de sérieuses raisons de croire que le Quai d'Orsay s'est ressaisi et qu'il comprend maintenant l'importance de l'enjeu représenté par la Sarre.

C'est au Parlement, c'est au peuple français à soutenir de toutes leurs forces le gouvernement dans cette partie, qui est le début d'une partie bien plus générale, où se joue tout l'avenir de la France. En face d'une nation dont les ambitions ont atteint des proportions inouïes, qui ne considère les pactes et les conventions que comme des instruments pour augmenter sa puissance, nous devons prendre les dures réalités de la politique, la *Realpolitik*, pour nos principaux guides et inspireurs.

Nous ne renonçons pas à notre idéal d'universalité et d'humanité ; mais cet idéal même est conditionné par le maintien intégral de notre vitalité et de notre force, car c'est l'existence même de la France qui est mise en péril par les hommes actuellement au pouvoir de l'autre côté du Rhin.

FRÉDÉRIC ECCARD.

---

# VIEILLIR

---

## SOIR D'AUTOMNE A TIVOLI

---

« Embrassons la vieillesse, aimons-la.  
Elle est pleine de joies, pour qui sait user  
d'elle. »

(Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XII.)

« Aux portes de l'Enfer... habitent les  
pâles maladies et la triste vieillesse. »

(Virgile, *Énéide*, VI, 273-75.)

Dans le courant du mois d'octobre de 1932, je me trouvais à Rome avec quelques confrères de l'Institut et un nombre imposant de personnages étrangers : hommes d'État, diplomates, littérateurs, universitaires et intellectuels de toute catégorie. Il y avait même, parmi nous, quelques magnats de la finance internationale. Sous l'invocation de Volta et sous les auspices du *Duce*, nous étions conviés par la jeune Académie d'Italie à discuter les possibilités d'une « reconstruction de l'Europe ». Nous acceptâmes sans rire ce titanique programme. Je ne puis pas dire que des torrents de lumière soient sortis de nos conférences. Mais cette aimable invitation nous permit de prendre une idée plus complète de l'œuvre intensive et multiforme accomplie en une décade par le fascisme, — et surtout d'admirer les récents travaux entrepris d'un bout à l'autre de Rome, pour son embellissement et la mise en valeur de ses ruines antiques : le dégagement du

Colisée et du Théâtre de Marcellus, du Forum de Trajan et du Forum d'Auguste. De la place de Venise, la vue est magnifique sur ces grands espaces dégagés et lumineux de l'éclat de leurs marbres, que domine la haute colonne triomphale surmontée de la statue de l'Apôtre, toute blanche, elle aussi, au milieu de ces blancheurs, et que précèdent, silhouettes vieillottes et charmantes, les coupoles mauves des deux Saint-Marie...

Durant mon séjour, je fis de nombreuses excursions à Tivoli, qui, l'année précédente, m'avait laissé une impression d'émerveillement. Avant de quitter Paris, j'essayai vainement d'y entraîner mon ami Perbal, et, dans ce paysage propice et délicieux, de l'associer à mes méditations sur la vieillesse. Cet homme très occupé était réclamé ailleurs. Il me dit :

— La vieillesse ? Je n'ai pas le temps d'y penser. Je ne m'aperçois même pas que je vieillis. Je tomberai tout d'un coup, quand je serai à bout de forces. Je m'arrêterai quand mon cœur s'arrêtera...

J'avoue que je n'étais pas encore monté à ce haut degré de vertu. D'ailleurs la suite de nos discussions académiques m'amenait à réfléchir aussi bien sur la vieillesse des peuples que sur celle des individus et spécialement sur la mienne propre. Nous les vieux, nous sommes les plus menacés par les bolchévismes et les communismes. Nous représentons le passé dans toute son horreur, les anciens régimes, les vieilles idées, les vieilles mœurs, enfin tout ce qu'on déteste. On redoute nos résistances, l'influence pernicieuse de notre expérience et de notre tardive sagesse. Nous sommes les empêchements de toutes les sottises sanglantes, de tous les crimes contre la justice et l'intelligence. On nous prie et même on nous ordonne de débarrasser le plancher au plus vite. Nous sommes les premiers troupeaux destinés aux abattoirs de la jeune humanité. Notons du reste que les barbaries se vantent habituellement de leur jeunesse, comme d'une promesse d'avenir. Il en est de même des vieux peuples qui tentent de se régénérer. Un peu partout, en Italie, je venais d'entendre chanter par des milliers de miliciens le fameux hymne fasciste : *Giovinezza* ! Et j'avais la mémoire pleine des affirmations superbes de la Jeune Allemagne : « La victoire est déjà décidée dans nos cœurs ! » Ces belles insolences juvéniles me

paraissaient quelque peu inquiétantes. Comment les admettre en face des affirmations contraires des antiques gérontocraties : seule la sagesse des vieillards est qualifiée pour gouverner les peuples ? Ou faut-il croire que la prudence sénile n'est efficace que si elle est appliquée par des peuples jeunes ? un squelette chevauchant un vigoureux étalon ?...

Je sentais le besoin d'examiner ces questions et bien d'autres connexes, en toute tranquillité, dans un cadre approprié à la couleur de mes pensées. Et quel cadre plus convenable pour méditer sur la vieillesse que cette vieille terre pleine de ruines illustres ? Je me rappelais aussi que les plus beaux génies de Rome étaient venus se placer devant ce grandiose paysage de la campagne romaine et des monts sabins, pour écrire leurs Consolations sur la vieillesse et sur la mort.

Tivoli, l'ancien Tibur, n'est pas loin de Frascati, l'ancien Tusculum, où Cicéron composa son *De senectute* et ses *Tusculanes*. Sans doute ce qui consolait nos pères n'a plus la même efficacité aujourd'hui. Les consolations d'autrefois ont besoin d'être réadaptées aux âmes modernes. Mais ce qui les angoissait n'a pas varié. Les mêmes craintes et les mêmes maux nous assaillent.

Et je me rappelais encore le rêve souvent exprimé d'Horace vieillissant : finir ses jours sous les ombrages du cher Tibur, parmi les collines chargées de raisins et d'olives, près du temple de la Sibylle, au bruit des cascades retentissantes :

Tibur, planté par les colons d'Argos,  
Puisses-tu être le refuge de ma vieillesse,  
Le repos pour le voyageur, las de la mer, des routes  
Et des combats !...

Je me rappelais surtout mes enthousiasmes de l'année précédente devant la merveille de Tivoli : cette Villa d'Este encore si belle sous son fardeau de siècles, cette pompe décrépite, à quoi le Duce vient de rendre une seconde jeunesse, en relevant ses ruines, en ranimant ses fontaines taries et en arrachant aux ronces et aux décombres ses jardins à l'abandon. Symbole d'une Italie très ancienne qui se remet à vivre avec toutes les avidités de l'enfance et de l'adolescence.

## FONTAINES ET CYPRÈS

La Villa d'Este, où l'on peut voir comme une préfiguration de nos jardins de Versailles, est l'œuvre d'un ami de la France et l'on peut même dire d'un demi-Français, ce fastueux Hippolyte d'Este, qui était le fils d'Alphonse de Ferrare et de Lucrèce Borgia, et qui devint cardinal de la Sainte Église romaine. Favori de François I<sup>er</sup> et de Henri II, il fut longtemps chargé des affaires de France auprès du Saint-Siège. Les rois très chrétiens, ses patrons, le comblèrent de leurs faveurs, de dignités et de bénéfices. C'est ainsi qu'il fut abbé de Pontigny et de Bolbonne, évêque d'Autun, archevêque de Narbonne et archevêque de Lyon. Ce fut un grand ami des lettres et un grand bâtisseur. De Thou, dans son histoire, lui a consacré cette phrase lapidaire : « Les bâtiments superbes qu'il a élevés en France, les jardins de Monte-Cavallo, qu'il a fait faire avec une dépense vraiment royale, et que l'on vient voir encore aujourd'hui de toutes les parties de l'Europe, seront à jamais des monuments de sa magnificence. »

Comme celle de toutes les vraies belles choses, la magnificence de la Villa d'Este est d'abord très peu apparente : on y accède par une entrée des plus modestes qui donne sur une petite place rustique, à côté d'une petite église charmante, mais sans faste.

La Villa elle-même, qui a les dimensions d'un palais, offre l'aspect très simple d'une maison des champs : toiture de tuiles, grands murs nus, percés de fenêtres symétriques, sans autre ornement qu'une fort belle loggia dont la triple arcature supporte un balcon à balustres.

Par d'interminables escaliers, je descends jusqu'à la première terrasse aménagée sous la colonnade de la loggia. Au-dessus d'un abîme de verdure, entre les minces quenouilles de cyprès colossaux, un horizon immense se déploie, et tout de suite j'entends la musique des eaux qui jaillissent de toutes parts, qui fusent en une poussière de gouttelettes aussi haute que les cimes des cyprès. Dans le fond, en un vaste cirque d'un blond fauve, les montagnes de la Sabine, et, plus près du regard, les sommets arrondis de Monte-Celio et de Sant'Angelo.

Le jardin n'est pas très grand. On l'a disposé au flanc d'une



colline à pente rapide, véritable ravin que resserrent encore les maisons étagées de Tivoli. Mais ce gouffre végétal donne une vertigineuse impression de profondeur et même d'étendue, tellement l'architecte-décorateur a su habilement utiliser les moindres ressources du terrain. Les horizons qui l'encadrent ajoutent encore à cette impression d'espace illimité. Cela est non seulement grand, mais grandiose. Et cependant cela conserve une bonhomie rustique, un air d'aisance et de grâce familières, sans rien du cérémonieux et de l'endimanché qu'ont souvent nos plus beaux jardins français.

Engagé par cette cordialité du décor, par la fraîcheur des eaux murmurantes et jaillissantes, fraîcheur délicieuse sous le soleil encore très vif en cet après-midi d'automne, je descends de nouveaux escaliers. Me voici sur la seconde terrasse, cette étonnante Allée des Cent Fontaines, qui commence par une cascade monumentale, pour se perdre dans le poudrolement des jets d'eau et les lointains de la campagne romaine. Adossé aux pentes boisées de la colline, un long buffet d'eau superpose ses triples bassins aux innombrables tuyaux, qui, sous les panaches scintillants des *zampilli*, au bruit des fontaines intarissables, se déploient en une longue haie liquide et diaphane : cortège de grands lys mouvants et diamantés qui se brisent, retombent et rejaillissent, en une fragile et perpétuelle floraison...

Le premier éblouissement passé, au milieu de tous ces jets, qui me soufflent leurs gouttelettes au visage, je regarde les bouches qui distillent toute cette fraîcheur éparse : ce sont des fleurs de lys, — peut-être les lys de France, — alternant avec des nacelles et des alérions. De chacune, s'élance une tige vaporeuse, comme une fleur, d'un vase. Et, de distance en distance, un petit obélisque épanouit, à sa pointe, une aigrette ou un éventail neigeux, étalé entre les minces tiges bondissantes : toutes ces choses ruisselantes et bruissantes, rangées au bord du buffet d'eau, comme des coupes de Venise sur le marbre d'un dressoir. Et toute cette abondance liquide se déversant d'un bassin dans l'autre, par mille tuyaux sonores, en une infinité de menues cascates, où la brise fait courir une chanson comme dans des flûtes sans nombre...

Des cheveux de Vénus flottent sur les ondes mouvantes. Des mousses épaisses veloutent les marges des canaux, envahissant

les fleurs de lys et les alérions mutilés. Là-haut, entre les branches des chênes-verts, des lauriers et des grenadiers, le soleil poméri dien darde des flèches lumineuses, tandis que les mosaïques du pavement déploient sous mes pieds comme un long tapis humide. Il me semble qu'un voile de fraîcheur se pose doucement sur mes épaules. Quelle entente de la volupté dans ces vieux jardins d'Italie ! Je m'assieds un instant sur un banc de pierre, au dossier duquel sont gravés des cœurs et des fleurs de lys couronnés...

Et, toujours au milieu des murmures, des jaillissements, des glissements de l'eau souveraine, de l'eau omniprésente et intarissable, parmi les reflets, les scintillements des gemmes cristallines qui fusent de partout, — par les zigzags interminables des escaliers, je gagne la terrasse médiane, que solennise la trombe aérienne du grand jet d'eau central. De la balustrade éclaboussée et dominée de très haut par les suprêmes volutes de la colonne jaillissante, j'en aperçois le fût, qui, au pied du mur de soutènement, s'élance entre des quartiers de rocs artificiels : c'est un véritable cyprès liquide aussi colossal que les cyprès centenaires qui l'environnent et dont il atteint les cimes. Ivre de sa force, il triomphe comme un jeune dieu parmi les rocs brisés et les fragiles plantes aquatiques qu'il écrase. Et, de tous côtés, à droite, à gauche, au-dessus, au-dessous, un pullulement de jets d'eau, frères de celui-ci, inégaux en hauteur, mais soulevés par la même force, projettent une pluie perpétuelle sous les grands arbres des allées et inondent de leur ruissellement les flancs de la colline. On dirait que toute la terre d'alentour va voler en éclats et se liquéfier sous la poussée des eaux souterraines. En un élan irrésistible, l'élément fécondant sourd de partout : image symbolique de l'élan vital, pris aux sources mêmes de l'être.

Un tel dynamisme, en un espace si restreint, tient presque du miracle. Cela fait songer encore une fois à Versailles, beaucoup plus grand que la Villa d'Este, incomparable comme horizons, comme masses de verdure, comme étendues d'eau, mais sans cette puissance de jaillissement, cet éclatement de vie. Même aux jours de Grandes Eaux, on sent que cette prodigalité est un luxe et qu'une telle fête ne peut pas durer. Ici la fête est de tous les instants, la source des merveilles est inépuisable...

Et puis, par de nouveaux escaliers, par de petites allées obliques, bordées de rocailles et de cuvettes où de vieilles fontaines se sont tues, où d'autres ont été ranimées et s'épanouissent en de minuscules *zampilli*, délicats comme des bouquets de verre filé, j'arrive enfin à la terrasse inférieure, que domine la grande cascade, véritable buffet d'orgue, d'où s'échappe un grondement continu de cataractes, où sonne un fracas d'éléments déchainés, vivante image du torrent d'harmonie que déchainerait la main d'un musicien invisible. Avec sa surcharge ornementale, un peu criarde et contournée, ses sculptures baroques et l'aigle aux ailes déployées qui le surmonte, ce château d'eau a tout de même grand air. Il évoque on ne sait quel gigantesque reposoir sous un dais empanaché, avec des rangées de grands jets d'eau neigeux en guise de cierges, mais tout cela emporté par une furie de mouvement, noyé dans l'abondance diluvienne de la chute : toute une nature lâchée et cependant disciplinée. Et finalement cette fougue, ce bouillonnement venant s'apaiser et s'éteindre dans les miroirs immobiles de deux longs bassins aux profondeurs obscures qui forment comme un parvis devant ce reposoir liquide...

Je m'arrête à l'extrémité de l'allée d'eau, belvédère d'où la vue embrasse le cours de l'Anio et ses cascates. Par delà les ondulations fauves de l'Agro, Rome se devine dans le lointain. Il y a là quelques bancs de pierre ombragés par des chênes verts et des magnolias. Le long des bassins, sous les branches des grenadiers et des néliers, des bordures de sauges éclatent avec une extraordinaire intensité. Et la somptuosité de ces rouges répond à la magnificence des vignes vierges, tentures de pourpre, qui tapissent les soubassements du grand orgue.

Sous ces calmes ombrages, tout au bout de la terrasse, le grondement de la cascade n'est plus qu'un murmure rythmé et à peine perceptible. A l'autre extrémité, dans le miroir inerte et frigide des bassins qui s'étalent à mes pieds, je vois se refléter le tumulte des forces naturelles, finalement domptées par la pesanteur et fondues dans l'immobilité des eaux dormantes. Derrière moi, l'horizon crépusculaire est plein de formes vagues, de choses indiscernables, de promesses confuses, d'un rayonnement où il y a de la tristesse mêlée à la splendeur qui s'éteint.

C'est là, dans la paix de ce beau jardin, au milieu de vieilles magnificences écroulées et d'autres qui ressuscitent, que j'ai pris la conscience la plus claire et la plus sereine de mon état. Toutes mes méditations ultérieures sur la vieillesse ont eu pour cadre favori, ou pour arrière-plan symbolique, ces terrasses de la Villa d'Este, où de grands jets d'eau pleins d'audace et d'insolence ne font tant de bruit, ne déploient dans l'air tant d'illusions brillantes que pour retomber intarisiblement dans les ténèbres glacées des eaux mortes...

#### L'IMMORTELLE BEAUTÉ

La veille du jour où je devais quitter Rome, j'étais occupé à écrire dans le hall solitaire de l'hôtel, lorsqu'un bruit fringant de talons battant le dallage me fit lever les yeux. Une femme s'avancait à pas saccadés, ayant l'air de chercher quelqu'un, — une femme qui paraissait très jeune, à en juger par la vivacité de son allure et surtout par sa mise. A la vue de cette figure, j'essayai vainement de préciser de vagues réminiscences. Mais elle fonça tout à coup vers la table où j'écrivais et elle me dit, d'un petit ton pincé :

— C'est bien moi ! N'en doutez pas !

— Parbleu ! c'est vous, Paulette !... Du diable, si...

J'allais lâcher quelque sottise. Elle me coupa lestement :

— C'est gentil de m'avoir reconnue ! Moi, je savais par le portier que vous étiez ici ! Je n'ai aucun mérite à cela, tandis que vous...

— Je n'en ai aucun, chère amie ! Je vous retrouve telle qu'il y a dix ans, lors de notre dernière rencontre... Vous vous souvenez?... A Tolède... sous le porche de la cathédrale...

— Épargnez-moi vos souvenirs ! J'ai horreur des gens qui se souviennent...

Ces derniers mots furent prononcés avec une pointe d'humeur. Celle qui parlait ainsi et qui venait de s'asseoir sans façon dans le fauteuil voisin du mien, était, en effet, une de mes contemporaines, une amie d'enfance et de jeunesse, Paulette B..., que j'entendais appeler, depuis un demi-siècle, « la belle Paulette » et que j'avais surnommée : « l'Immortelle beauté », à cause du caractère, si j'ose dire, indestructible de la sienne. Voilà des années qu'elle remplit sans défaut

lance son rôle de beauté mondaine reconnue et proclamée par la voix publique, beauté en quelque sorte professionnelle, moins le sens fâcheux du mot : car Paulette a de la tenue et presque de la vertu. Jusqu'alors on ne lui avait connu aucun amant. Mais sa profession, son utilité sociale, son emploi dans le monde, sa raison d'être et son unique préoccupation, c'est sa beauté. Paulette est née belle : elle mourra belle. Que dis-je ? Elle mourra « jeune », vers la centaine...

Le fait est que sa jolie figure avait à peine bougé depuis cinquante ans. Blonde aux yeux de violette, elle était toujours la danseuse qui avait ébloui mon adolescence, aux bals de la Préfecture. Elle avait même quelque chose de plus déluré, de plus piaffant qu'en ce temps-là, avec sa canne, sa démarche sportive, ses cheveux courts, sa jupe courte, ses petits pieds toujours agités et comme en perpétuelle fringale de mouvement. Je remarquai seulement que son visage avait un peu maigri, que la peau était craquelée sous le maquillage, que les muscles paraissaient tendus et que tout le masque avait pris une expression figée et comme morte. Ses beaux cheveux blonds, brûlés jusqu'à la racine, avaient perdu leur éclat, — et l'on voyait qu'elle faisait effort, à de certains moments, pour redresser sa taille toujours mince, comme une cariatide qui succombe sous un poids invisible. Je remarquai aussi qu'elle s'interdisait jusqu'au sourire, comme si elle avait peur de déranger quelque chose dans sa beauté. Et cela lui donnait un air de sérieux un peu crispé, qui contrastait bizarrement avec la frivolité de son caractère...

Je plaisantais :

— Qu'est-ce qui me vaut la joie si rare de vous retrouver enfin ? Comme dit le proverbe italien : « *Beato chi vi vede!* » Heureux qui vous voit ! »

Elle mit un doigt sur sa bouche :

— C'est un secret !... mais vous saurez cela bientôt !

Elle se tut un instant et l'expression sérieuse de sa physionomie s'accrut encore. Moi, je songeais aux beautés croulantes que j'avais admirées, la veille, à Tivoli. Et je me disais : « Que c'est drôle ! Paulette à Rome, ville des ruines ! »

Elle reprit :

— Oui, Paulette à Rome ! Cela vous étonne, n'est-ce pas ?... J'appris plus tard qu'elle y était venue pour obtenir

l'annulation de son mariage, après quarante ans au moins de vie conjugale, pressée qu'elle était de convoler en secondes noces avec un très jeune homme, qui n'était ni beau, ni riche, ni intelligent, mais dont elle s'est follement toquée, on ne savait pourquoi. Paulette avait pour époux un monsieur très comme il faut, à peine plus âgé qu'elle, qui ne lui avait pas donné d'enfants, mais qui l'avait aimée passionnément, pendant des années. Elle lui reprochait, entre une foule d'autres griefs, de n'avoir pas su la rendre heureuse. Mais qui pourrait se flatter de faire le bonheur de Paulette? Avec sa perpétuelle agitation, son instabilité de petit oiseau sur la branche, était-elle même capable de goûter une minute de bonheur? En tout cas, un beau jour, elle avait déclaré intolérable la cohabitation avec un mari, pourtant peu gênant, et elle allait commettre cette sottise, — à l'âge invouable qu'elle avait, — de se jeter dans les bras d'un godelureau!

— Vous pensez bien, me dit-elle, que je ne suis pas venue pour voir des musées. Des amis m'ont emmenée dans leur voiture : nous *faisons* l'Italie, un peu à l'aventure, sans programme arrêté... C'est cela qui est amusant... D'ici, sans doute, nous filerons sur Vienne.

— Que vous êtes jeune, Paulette!

— Je suis dans le train, mon cher! J'ai toujours été dans le train. Je veux être dans le train jusqu'au dernier moment... Vous avez l'air de vous moquer de moi! Vous blaguez ma « jeunesse »!... Eh bien, oui! je ne veux pas être vieille. J'ignore la vieillesse, je l'exècre. Je veux me donner l'illusion jusqu'au bout. Tant que je pourrai tenir, je tiendrai!

Et, à l'instant où elle disait cela, un voile d'ombre passa sur ses yeux, comme si elle venait de voir devant elle, avec toutes ses rides et ses laideurs, l'ennemie qu'elle fuyait, cette vieillesse dont elle semblait souffrir de prononcer le nom. Brusquement, un sursaut de colère anima sa figure de poupée :

— La vieillesse?... Je voudrais pouvoir la chasser à coups de bâton!... à coups de bâton de rouge!

Je regardai ses lèvres saignantes, ses pommettes trop vermeilles.

— Paulette, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de *la* chasser. Vous avez toujours vingt ans. Vous aurez toujours vingt ans.

— Ah! je me moque bien que vous vous moquiez de moi. Ça m'est égal! Je suis comme cela... D'ailleurs, vous savez que je n'ai pas de cervelle! Je suis une femme nulle... Comment pouvez-vous causer deux minutes avec une femme aussi nulle que moi? Quelle pitié vous devez avoir pour cette pauvre Paulette!

— Vous vous calomniez, Paulette. Je vous connais... Oui j'ai pitié de vous, mais dans un autre sens que celui où vous l'entendez... Et dire que, si vous vouliez, vous pourriez être tellement heureuse!

— Je n'en veux pas de votre bonheur!... Moi, il faut que j'aïlle, que je coure, que je m'amuse!... Je ne puis pas vivre autrement. Mon mari m'assomme... Mais voilà qu'on m'appelle! Je vous quitte...

En effet un groupe de personnes, en tenue d'excursion, venait de paraître à l'entrée du hall. On hélait Paulette...

— Quand vous reverrai-je ? lui dis-je.

— Oh! pas ici!...

— Alors, à Paris?

— A Paris, non plus! Je pars pour un très long voyage!

— Alors, au ciel!

Elle avait déjà tourné les talons. Ses amis lui criaient :

— Paulette, dépêchez-vous! Nous sommes en retard!

Parmi ceux qui l'appelaient, il y avait un jeune homme, — le fiancé, sans doute, — qui l'interpellait très haut, d'une voix désagréable, une voix fausse, ridiculement affectée et prétentieuse, mais où l'on sentait déjà un ton de maître...

Et pourtant Paulette n'est pas une sotte. Elle a du bon sens, du jugement, — du moins pour tout ce qui est en dehors des conventions mondaines et de la vie qu'elle prétend mener. Elle a même une certaine culture. Elle est capable, à l'occasion, d'une lecture sérieuse. Elle a le respect inné de l'intelligence, des chefs-d'œuvre et des grands hommes, voire des classiques. Paulette, d'ascendance universitaire, a le goût classique. Elle écrit, quand elle veut, des lettres charmantes, où il y a de l'esprit, des remarques judicieuses, quelquefois pénétrantes. Elle a ce qui s'appelle de bons sentiments, une certaine qualité d'âme. Mais on dirait qu'elle a honte de tout cela, comme si d'être raisonnable la vieillissait.

Elle blague les snobs, mais elle donne dans tous les snobismes, par pure frivolité, angoisse de ne pas « être à la page ». Cette bourgeoise se proclame bolchévisante. Cette sage petite personne, dont l'esthétique ne dépasse pas *Le Vase brisé* ou la peinture académique, se précipite dans tous les cubismes et tous les dadaïsmes. Elle est convaincue que cela « fait jeune ». Et cette épouse honnête, jusque-là vertueuse, cette sexagénaire qui a vécu si longtemps sans autre passion que celle de sa beauté, s'avise maintenant de prendre un gigolo, uniquement pour se donner des airs de petite folle. Elle pourrait contenter son envie sans bouleverser son existence, au vu et au su de son mari, qui, depuis longtemps, ne se soucie plus de ses faits et gestes. Enfin, elle est incroyante, pas même pratiquante pour la forme. Néanmoins elle poursuit à grands fracas l'annulation de son mariage en cour de Rome, parce qu'elle s' imagine que cela est bien porté et qu'un nouveau mariage la rajeunira. Tout plutôt que de vieillir !

Paulette finira comme une foule de pauvres vieilles, qui viennent cacher en Azurie leur manie délirante. Ruinée par ses beaux amis, elle n'aura pas d'autre refuge pour ses vieux jours qu'une pension de famille. Elle exhibera les débâcles de toilettes extravagantes avec des maquillages à faire pleurer. Elle agonisera, à Nice, dans un taudis de la vieille ville, à moins qu'on ne la trouve assassinée dans une chambre d'hôtel garni, ou sur un banc de la Promenade des Anglais...

#### DÉTRESSE DE VIEILLIR

Il y a ceux qui fuient la vieillesse, qui ne veulent pas la connaître, qui essaient de se persuader qu'il suffit de la nier pour rester jeunes, — comme d'autres essaient de nier la maladie ou de se guérir par persuasion : c'est le cas de Paulette, qui est aussi le plus ordinaire. Attitude enfantine devant l'inévitable ! Il y en a une autre, qui n'est guère plus raisonnable, mais qui est plus digne de pitié, qui excite forcément la sympathie, parce que nous sommes tous intéressés dans cette affaire. Le cas de Paulette est ridicule, l'autre a quelque chose de tragique. C'est celui de l'homme qui subit la vieillesse, qui



a conscience de sa décrépitude ou de sa déchéance, et qui en est désespéré.

Cette attitude-là est celle de Loti, tout au moins dans ses livres. Il a fixé le type littéraire de l'homme à la fois résigné et révolté contre la vieillesse, la douleur et la mort. Vieillir, souffrir, mourir : il peut bien s'incliner sous la dure loi commune, il ne l'accepte pas. Personne n'a ressenti comme lui l'horreur de tout cela. D'un bout à l'autre de son œuvre, cela lui a inspiré des pages incomparables pour la profondeur de l'émotion, l'accent douloureux, inconsolable, de la plainte.

Maupassant, dans *Fort comme la mort*, a bien repris le même thème. Mais il est moins émouvant, moins désespéré, il ne va pas aussi loin dans ce sentiment horrible du néant de tout. La plainte a quelque chose d'impersonnel, ou d'insuffisamment personnel qui sent le lieu commun. Chez Loti, c'est le cri déchirant, la terreur devant l'inexprimable épouvante, la nausée du vide. Cette cantilène funèbre, qui revient presque dans toutes les pages de ses livres, on pourrait craindre qu'elle finit par tourner elle aussi au lieu commun. Il n'en est rien. Partout elle est aussi sincère, aussi ingénue. Partout elle traduit la même horreur présente. Mais peut-être que, nulle part, elle n'est aussi poignante que dans ces pages assez peu connues qu'il a intitulées : *Un vieux*, et qui racontent la lente décrépitude, la lente décomposition d'un vieux marin usé par la mer, par les fatigues d'un métier souvent héroïque, par les aventures d'une longue vie errante : « *Il se souvenait d'avoir été jeune*. Ce temps-là avait bien existé réellement. Il lui en revenait quelquefois des visions confuses qui dilataient ses yeux morts. Mais, sous la tension de son esprit qui voulait les ressaisir, tout de suite elles se dérobaient en s'éteignant, et ces efforts de sa vieille mémoire laissaient après, dans sa tête vidée, comme l'impression physique d'une douleur... *Il se souvenait d'avoir été beau, lesté et fort*... Oh ! sa force, qui la lui rendrait maintenant ? Ses bras de matelot, ses bras durs, qui, en se contractant, se gonflaient avec des rigidités de marbre, qui étaient capables de tout briser sous leur puissance ; qui, dans les mâturs balancées, secouées, tenaient ferme comme des crampons de fer !... A présent... de chaque côté du grand coffre creux de son corps, ils pendaient amollis, et, à la place des muscles disparus, les veines seules s'y croi-

saient comme de longs vers bleus sur des membres de cadavre... *Il se souvenait d'avoir eu des maîtresses...* Il avait été attendu, prié, désiré à genoux. On avait soupiré, en se pâmant sous les baisers de ses lèvres; à présent, le scorbut et les humidités de la mer les avaient rongées; ses belles dents blanches, que les filles embrassaient, étaient devenues ces ivoires jaunis, inégaux, au milieu desquels les pipes de terre avaient fait une brèche ronde... » Et la désolante cantilène continue ainsi pendant des pages, jusqu'à une nuit de mars, où « la mort qui passait, allant à Brest, achever quelques poitrinaires, s'arrêta pour le tordre. Elle lui mit la bouche de travers, lui chavira les yeux, lui recroquevilla les doigts et reprit sa course, le laissant raide sur son lit, figé dans la pose qu'il devait garder jusqu'au moment de tomber par morceaux dans la pourriture dernière... »

Et c'est ainsi que Loti, par le plus imprévu des détours, rejoint Bossuet et le *Sermon sur la mort*. Il a maintes fois répété que tout écrivain, tout musicien de la phrase, à travers mille variations, n'a en somme qu'une chanson. Il exagère sans doute. En tout cas, ceci c'est le vrai chant de son âme, — la note la plus intime, la plus personnelle, qu'il ait ajoutée au lamento universel. On ne veut voir, chez lui, que l'écrivain exotique, parce qu'il amuse les yeux et l'imagination. Son exotisme est de surface. Il est souvent hâtif et conventionnel. L'officier de marine qui descend à terre pour une permission de vingt-quatre heures, que peut-il savoir des pays qu'il traverse? Et, même en y séjournant, s'il n'y cherche que le détail pittoresque des lieux et des mœurs, pâture d'une curiosité toujours un peu enfantine, il ignorera le fond des pensées et des âmes. Non, la vraie originalité de Loti n'est pas là. Certes, il saisit comme personne les grands aspects des « pays étrangers », il nous en restitue la couleur et l'atmosphère. Mais sa grande chanson, c'est le sentiment exaspéré de la fragilité de tous ces beaux décors, le frémissement d'horreur et de révolte à la pensée que tout doit finir, enfin la détresse de vieillir, de se voir dégradé dans son corps comme dans son esprit, de se sentir mourir peu à peu. Et, devant cette faiblesse de l'éphémère, la pérennité, l'omnipotence écrasante de la nature... Voilà sa chanson incomparable.

Sans doute, il y a encore bien de l'enfantillage dans l'attitude qu'il a prise en face de l'inévitable nécessité de finir. A de certains moments, il a voulu l'ignorer, il a voulu fuir devant cet inévitable. Il n'a même pas dédaigné de recourir à de petits artifices. Comme mon amie Paulette, il a essayé de chasser « la vieille horreur », et, comme Paulette aussi, à coups de bâton de rouge. Mais la sincérité inégalée de cette attitude la sauve non seulement du ridicule, mais de toute faiblesse et de toute absurdité. On a reproché à cet homme, qui était très brave, d'amollir les courages, de les désarmer devant la mort, en la représentant comme une catastrophe si effroyable, comme une négation si radicale, si désespérante. Il est bien possible que sa littérature produise de tels effets sur des âmes mal trempées, ou mal préparées. Mais ceux qui se veulent sincères avec eux-mêmes reconnaîtront qu'ils ont passé par les mêmes angoisses, qu'au moins une fois dans leur vie, ils ont éprouvé cette détresse dans toute sa cruauté, dans ce qu'elle a de déchirant...

Pendant des années et des années, sauf aux moments de crise ou de maladie, on n'a pas senti son corps: il se trouvait comme inexistant, tellement il était prompt à obéir à tous les caprices de la volonté, aux moindres touches de la pensée. On se croyait le maître absolu de cet instable composé qu'est la personne humaine. On était dans sa chair comme un pur esprit. Et puis un jour arrive, où l'on constate avec stupeur qu'on est deux dans cette chair et que l'un des deux ne veut plus obéir. Les membres pèsent d'un poids insolite, les douleurs se multiplient par tout le corps, deviennent presque continues. A tout instant, on se sent bridé dans sa faculté d'agir, dans ses moindres démarches vers le dehors. Diminution lamentable. La plus cruelle, pour beaucoup, c'est moins la diminution de la faculté d'agir, que la disparition progressive de la faculté de jouir. Pour certains hommes, c'est quelque chose d'aussi affreux et d'aussi insupportable que, pour certaines femmes, de ne plus être aimées. Comme dit Flaubert, « la véhémence du désir, la fleur même de la sensation sont perdues ». Et, en même temps, les dernières flambées de l'imagination épuisée font resplendir ces félicités perdues d'un éclat qui vous affole. Est-il besoin de rappeler ce que chuchote la volupté tentatrice à l'oreille de l'Anachorète? « Ne me

résiste pas ! Je suis l'omnipotente ! Les forêts retentissent de mes soupirs, les flots sont remués par mes agitations. La vertu, le courage, la piété se dissolvent au parfum de ma bouche. J'accompagne l'homme pendant tous les pas qu'il fait, et, au seuil du tombeau, il se retourne vers moi !... » Garder l'aptitude perpétuelle non pas même à l'amour, mais uniquement au plaisir, ce n'est pas seulement le vœu secret de l'homme oisif et amolli par une vieille civilisation : c'est bien plus encore le vœu du barbare, de l'homme rude, voué à une vie de défense et d'action. Que demandent à nos médecins les vieux cheiks du Sud algérien ou marocain ? Avant tout, des aphrodisiaques. Ils ne se consolent pas d'avoir perdu ce qu'ils considèrent comme le premier bien de la vie.

Avec la décadence physique, la baisse des facultés affectives et intellectuelles. Le cœur s'endurcit, la sensibilité devient paresseuse. Le vieil homme ne pense plus qu'à soi et à prolonger ce qui lui reste de forces. La mémoire surtout faiblit. Peu à peu, on est emprisonné dans le présent, on se voit coupé de son existence antérieure : celle-ci n'existe plus, elle est retombée au néant. Les murs de la prison se rétrécissent, ils se rapprochent, ils vous étouffent. Et puis les terreurs soudaines devant on ne sait quoi, l'épouvante des réveils, l'appréhension des crépuscules. Et le moindre plaisir aussitôt fané par le sentiment de plus en plus obsédant de la brièveté de tout, si bien que la jouissance meurt dans le moment même qu'on en jouit.



Au milieu de cet écoulement sans fin, le *lotisme* consiste à vouloir retenir le flot. Arrêter la roue du temps !... Schopenhauer prétend que la contemplation esthétique opère ce grand miracle. Cela nous semble à tous une grande folie, et pourtant nous nous épuisons à cette tâche insensée. Goethe fait dire à son Faust dans la satisfaction de l'œuvre réalisée, dans une minute où il croit goûter l'ivresse du triomphe : « Instant, arrête-toi ! Tu es trop beau ! » Avant lui, Chateaubriand avait écrit dans ses *Mémoires d'outre-tombe* : « Si l'on pouvait dire au temps : « Tout beau ! » on l'arrêterait aux heures de délices. Mais, comme on ne le peut, ne séjournons pas ici-bas ! Allons-nous en, avant d'avoir vu fuir nos amis et

ces années que le poète trouvait seules dignes de la vie : *vita dignior ætas* ! Ce qui enchante dans l'âge des liaisons devient dans l'âge délaissé un objet de souffrance et de regret... Une belle soirée de la fin d'avril, une belle nuit commencée le soir avec le premier rossignol, achevée le matin avec la première hirondelle, ces choses qui donnent le besoin et le désir du bonheur, vous tuent... »

Loti sait bien tout cela. Il veut au moins garder le souvenir de ce qui ne reviendra plus. La vieillesse peut venir, elle n'entamera pas ce trésor amassé par la mémoire. Et, pour fixer cette mémoire, fugace elle aussi, comme le reste, il ne dédaigne pas de recourir à de petites ruses d'enfant, celles du Petit-Poucet qui sème des cailloux le long de la route, pour retrouver son chemin plus tard. Il collectionne les menus débris du passé, tout ce qui lui représente un cher souvenir. Ce souvenir, il l'accroche à une relique, souvent très humble : un meuble, un bibelot de la maison familiale, un rien qui n'a de sens que pour lui. Et ainsi il tâche de se donner l'illusion de revoir ou de ressentir ce qu'on ne sent ni ne voit jamais deux fois. Il paraît que la Duse avait aussi cette touchante et puérile manie. Elle s'était composé une sorte de petit musée intime, ridicule et absurde aux yeux des autres, mais qui devait lui parler un langage profondément émouvant. C'était un ramassis de choses invraisemblables : un petit bouquet de violettes flétries, un ruban, un morceau de pain bénit devenu tout noir, une clef rouillée qui n'ouvrait plus rien du tout, un chiffon déteint. Trouvait-elle au moins un apaisement à remuer ces pauvres amulettes ? Sa mémoire docile consentait-elle à lui restituer un peu de l'émotion ou de la vision, que, de tout son cœur, de toute son âme en délire, elle se consumait à ressusciter ?...

Pour le commun des mortels, cette entreprise est vaine d'arrêter la roue du temps. Mais voici la revanche du grand artiste ! Un Loti arrive jusqu'à un certain point à ranimer le passé. Son exotisme lui-même n'est pas autre chose qu'un effort pour prolonger une sensation, fixer une émotion, immobiliser un décor, un grand spectacle de nature. Mais il veut davantage : par delà les lignes et les couleurs, il s'acharne à retrouver ce qu'il y eut de plus intime, de plus incommunicable dans sa vie intérieure. Il veut arracher au néant des

minutes qui lui semblent lourdes de toutes les félicités possibles, qui ont concentré pour lui des bonheurs d'une saveur unique, des infinis de tristesse jamais éprouvée. Cet effort désespéré est quelque chose de poignant. Cela sauve tels de ses souvenirs de l'insignifiance ou de l'enfantillage. C'est le meilleur de son être, c'est sa substance même qu'il défend contre l'anéantissement. Il ne veut rien perdre. Les rêves bizarres ou charmants, les cauchemars même qui l'ont étreint pendant les nuits suffocantes des tropiques, il s'évertue à en retenir le fantôme.

Quand il s'agit d'être chers, cela devient une véritable lutte contre la mort et l'oubli ; une lutte d'autant plus acharnée qu'elle est certaine de la défaite. Et ainsi, en dépit de toutes les affirmations de sa raison, il n'accepte pas que sa mère soit à jamais disparue : « Je voudrais pouvoir la saluer avec des mots à part, des mots faits exprès pour elle et comme il n'en existe pas, des mots qui auraient je ne sais quelle douceur de consolation et de pardon et renfermeraient aussi l'espérance obstinée, toujours et malgré tout, d'une réunion sans fin... Ma mère est la seule au monde de qui je n'ai pas le sentiment que la mort nous séparera pour jamais. Avec d'autres créatures humaines, j'ai essayé ardemment d'imaginer un *après* quelconque : je n'ai jamais pu, et toujours j'ai eu horriblement conscience du néant des néants, de la poussière des poussières. Tandis que, pour ma mère, j'ai presque gardé intactes mes croyances d'autrefois. Il me semble encore que quand j'aurai fini de jouer en ce monde mon bout de rôle misérable, fini de courir, par tous les chemins non battus, après l'impossible... j'irai me reposer quelque part, où ma mère, qui m'aura devancé, me recevra. Et ce sourire de sereine confiance qu'elle a maintenant sera devenu alors un sourire de triomphante certitude... »

En attendant, il déploie tous les prestiges de son imagination pour entretenir l'illusion de la chère présence. A défaut de l'immortalité effective, il lui aura donné un semblant d'immortalité dans sa mémoire et dans la mémoire des hommes.

\* \* \*

C'est notre histoire à tous : nous ne voulons rien perdre de notre passé. Nous ne voulons pas vieillir. Nous aussi nous

prétendons arrêter la roue du temps. Nous nous cramponnons à de vains souvenirs, comme si notre vie même y était attachée. J'ai un ami qui est atteint de cette maladie du passé, au point de ne pouvoir vivre que dans la rumination perpétuelle de ses souvenirs. C'est un envoûtement, une fascination mortelle, qui paralyse tout effort vers ce qui n'est pas le passé. Le moindre coup de soleil qui a traversé son existence antérieure lui semble un foyer de splendeur qu'il faut ranimer à tout prix. Tel coin de rue provinciale lui évoque des minutes d'enivrement juvénile, au delà desquelles il n'y a plus rien. Que dis-je ? l'odeur d'un plat, le bouquet d'un vin, évoqués par son imagination, lui mettent l'âme en dilatation. A toute force il lui faut reconquérir ces minutes-là, il faut les ravoïr. Sans elles, la vie n'est plus qu'un morne ennui, et il lui semble qu'il n'y a plus qu'à mourir. Et il s'en va ainsi, déjà mort dans son fauteuil d'infirme, la main au menton, les yeux fixes, tournés anxieusement vers des visions fuyantes, qui s'effacent de plus en plus dans des lointains désespérants...

Il y a des minutes, pourtant, où l'on s'abandonne avec délices à ces mirages. Mais ces mirages sont toujours brefs, autant qu'ils sont trompeurs : « Le souvenir t'abuse ! Car le bonheur, lorsqu'on tourne la tête pour le revoir, baigne sa cime dans une vapeur d'or et semble toucher les cieux, comme les montagnes, qui, sans être plus hautes, allongent leur ombre au crépuscule (1). » Nous croyons nous ressaisir, nous n'étreignons qu'une ombre, ou alors, c'est quelque chose d'autre, c'est une création inconsciente de l'imagination. Schopenhauer a très bien vu cela, lorsqu'il a cherché à définir l'effet calmant de la contemplation esthétique : « C'est cette béatitude de la contemplation, affranchie de la volonté, qui répand sur tout ce qui est passé ou lointain un charme si prestigieux et qui nous présente ces objets dans une lumière si avantageuse : là, nous sommes dupes de nous-mêmes. Quand nous nous représentons les jours, — depuis longtemps écoulés, — que nous avons passés dans des endroits éloignés, ce sont les objets seuls que notre imagination évoque et non l'état de notre âme d'alors, qui, en ce temps-là comme aujourd'hui, portait avec soi le poids de ses incurables misères : elles sont

(1) Flaubert.



oubliées, parce que depuis elles ont été bien souvent renouvelées... De là vient que le souvenir des scènes passées ou lointaines passe devant nous semblable à l'image d'un paradis perdu. L'imagination évoque exclusivement la partie objective de nos souvenirs, jamais la partie individuelle ou subjective. Nous nous imaginons par suite que cette partie objective s'est autrefois présentée à nous toute pure, toute dégagée des relations importunes avec la volonté, comme son image se présente aujourd'hui à notre fantaisie. Et pourtant les rapports des objets avec notre volonté ne nous avaient point causé moins de tourments alors qu'à présent... »

Pour peu que l'on y réfléchisse, cette duperie ne tarde pas à se déceler à l'esprit. Mais on se révolte contre cette constata-tion désolante que le passé est irrémédiablement perdu. La mort dans l'âme, on s'acharne à célébrer de prétendues joies défuntés. On s'épuise à en prolonger le souvenir, même en sachant très bien que ce souvenir est une illusion. Ce petit jeu cruel ne peut se prolonger bien longtemps : il n'est agréable qu'à la condition de ne pas être insistant. S'il tourne à la délectation morose, il ne tarde pas à devenir intolérable. Le souvenir devient un supplice : c'est l'allégorie imaginée par d'Annunzio, la *Gavotte des Dames jaunes*, l'inoubliable danse de l'ennui et de l'amour : « Des dames blondes qui ne sont plus tout à fait jeunes, mais qui sortent à peine de la jeunesse, vêtues d'une soie passée, couleur de chrysanthème jaune, la dansent avec des cavaliers adolescents vêtus de rose, un peu ennuyés, qui portent dans leur cœur l'image d'autres femmes plus belles, la flamme d'un désir nouveau. Et elles la dansent dans un salon trop vaste, dont les murs sont couverts de miroirs; elles la dansent sur un plancher marqueté d'amaranthe et de cèdre, sous un grand lustre de cristal, dont les bougies sont près de se consumer et ne se consomment jamais. Et, sur leurs bouches un peu fanées, les dames ont un sourire faible, mais inextinguible. Et les cavaliers ont dans les yeux un immense ennui. Et une horloge à pendule marque toujours la même heure. Et les miroirs répètent, répètent toujours les mêmes attitudes. Et la gavotte continue, toujours douce, toujours lente, toujours égale, éternellement, comme un supplice d'amour... »

Il en va de même des suppliciés du souvenir. L'ennui les



guette. Ce que leur restitue l'imagination ne peut pas leur suffire. Il faut qu'ils creusent, il faut qu'ils aillent *toujours au delà*. Mais l'imagination défaille. Avec les années, la mémoire s'épuise, elle se décolore : c'est la *décoloration des idées*, dont parle Loti, cette maladie de la mémoire qui, paraît-il, affecte les marins comme les aveugles, lorsqu'ils sont restés trop longtemps sans revoir la terre.

\* \* \*

Chasser la vieillesse par le souvenir est donc aussi vain que de vouloir la chasser à coups de bâton de rouge. Les « beaux souvenirs » ne sont beaux que pendant quelques instants et à la condition qu'on n'y regarde pas de trop près. On n'arrête la roue du Temps que par métaphore. Mon amie Paulette m'avait dit, à Rome :

— J'ai horreur des gens qui se souviennent.

Un autre de mes amis, un croyant, m'écrit : « Quelle pitié de s'immobiliser dans le souvenir, de perdre une moitié de sa vie à remâcher l'autre. Par delà le souvenir et les tombes, en avant, toujours ! Arrière le passé ! Cela n'existe plus, c'est un poids mort, dont il faut absolument s'affranchir ! Il est fait de faiblesses et de servitudes, dont il faut absolument se libérer : *massa peccati*, masse de péché, la plupart du temps ! Ce qui est bon dans le passé, c'est ce qui n'a pas d'âge, c'est ce qui nous soutient encore aujourd'hui, ce qui nous projette vers l'avenir, ce qui est le ressort de l'action et de la pensée ! »

L'action peut devenir impossible, avec l'âge. Mais la pensée reste intacte, sauf dans le cas de douleurs continues et intolérables. C'est à la pensée qu'il appartient de varier nos horizons et de nous rajeunir sans cesse en se rajeunissant. Un moment vient où la pensée se retourne contre elle-même et contre la vie, où elle entr'aperçoit une voie de salut encore intentée. Schopenhauer, avec l'éthique religieuse, appelle ce retournement « la conversion ». On prend le contre-pied de la vie qu'on a vécue jusque-là : la conversion, c'est la vie retournée, avec un autre but, un nouveau soleil : « Pour ceux que la volonté (c'est-à-dire le vouloir-vivre selon le monde) anime encore, ce qui reste, après la suppression totale de la volonté, c'est effectivement le néant. Mais, à l'inverse, pour ceux qui ont converti et aboli la volonté, c'est notre monde actuel, ce monde

si réel, avec tous ses soleils et toutes ses voies lactées, qui est le néant... »

Peu à peu, cette conviction s'établit que le soleil des morts est, en réalité, le soleil de vie, mais une vie si différente de celle que nous connaissons, si étrangère à son essence, qu'elle en est la contradiction.

Cette entrée dans un monde nouveau, cette révélation de ce qui ne peut pas vieillir, voilà le grand rajeunissement.

#### GÉRONTE CONTENT DE SON SORT

A côté de ceux qui fuient la vieillesse et qui la nient, de ceux qui la subissent avec l'invincible nostalgie du passé et en poussant des cris de désespoir, il y a encore ceux qui s'en accommodent, qui s'y installent, qui parviennent même à s'en faire un nid des plus confortables.

Ceux-là n'y voient que le temps de la retraite, une période de vie pleine d'agréments et, comme disent les ecclésiastiques, de consolations. Vue de loin, par des gens bien portants, la vieillesse se poétise : elle devient quelque chose de charmant. M<sup>me</sup> de Maintenon, ayant accompli sa tâche de pédagogue, en élevant les bâtards de Louis XIV et de M<sup>me</sup> de Montespan, voyait arriver avec allégresse l'âge de la retraite, une retraite grassement payée par la reconnaissance du maître. Elle écrivait à son sacripant de frère : « Je suis en marché d'une terre, dont j'offre 240 000 francs. N'en dites encore rien... Adieu, mon cher frère ! Je crois que nous passerons *une assez jolie vieillesse*, s'il peut y en avoir une de jolie... » Malgré la restriction prudente, on voit que la sage M<sup>me</sup> de Maintenon croyait que les « jolies vieillesse » sont tout de même possibles. Et Sénèque a pu écrire : « Serrons la vieillesse dans nos bras, aimons-la ! Elle est pleine de douceurs pour qui sait user d'elle ! » Pour lui, elle exprime le suc de tous les plaisirs, elle est le point suprême de la volupté, instant d'autant plus délicieux qu'il est le dernier. Qu'on se rappelle enfin les charmantes imaginations, la poésie dont les anciens enveloppaient la vieillesse. Virgile a consacré quelques-uns de ses plus beaux vers au vieillard de Tarente, qui a la joie de cueillir lui-même les légumes de son jardin, de soigner ses rosiers et ses abeilles et qui, dans cette modeste aisance, se sent heureux et riche

comme un roi. Ce type a paru si beau qu'il a fallu lui donner un pendant. En face du vieillard de Tarente, Claudien a placé son vieillard de Vérone, qui, lui aussi, a le bonheur de manger ses légumes et les œufs de ses poules.

Humbles félicités!... Cela suffit-il pour faire tolérer la vieillesse? Enfin y a-t-il des vieillesse aimables?

Si invraisemblable que cela paraisse, cette merveille se réalise quelquefois. Pour ma part, j'ai connu au moins un de ces vieillards fabuleux, que les poètes ont chantés. C'était à Alger, il y a de cela très longtemps, déjà! Si vous le voulez bien, nous l'appellerons le Vieillard de la Bouzaréa, parce qu'il avait sa villa au bord de ce capricieux chemin qui serpente interminablement à mi-côte des collines de Bab-el-oued et de Saint-Eugène et qui domine les blanches terrasses de la Casba, le port avec ses navires, la courbe étincelante du golfe : dans le lointain, le Djurjura neigeux et la longue chaîne des monts Kabyles...

L'endroit est délicieux, verdoyant presque toute l'année, véritable oasis de fraîcheur dans cette étuve tiède ou brûlante qu'est le Sahel algérois. Il y avait arrangé sa vie de la façon la plus intelligente, avec l'entente la plus subtile de la commodité, du plaisir et même de la beauté. Et il s'y plaisait, au point de ne plus vouloir en bouger : c'était Gêronte content de son sort!

Tout lui était venu à point : amours, fortune, honneurs même. Il n'avait pas d'enfants. Mais des amis de son choix, des jeunes gens d'avenir l'entouraient. Il aimait la jeunesse, comme s'il voulait s'en donner à lui-même l'illusion. Ces jeunes gens, il prenait plaisir à les diriger, à les morigéner à l'occasion. Il goûtait la joie de sentir, auprès d'eux, la supériorité de son expérience, de sa sagesse pratique. Il était admiré, encensé, considéré comme un homme tout à fait supérieur. Et comme il était riche, du moins pour l'époque, ce vieillard était fort caressé, fort adulé. Il avait toutes les chances. Aussi personne, pas même lui, ne doutait de son bonheur.

Quand je l'ai connu, il était presque septuagénaire.

C'était un grand gaillard de belle mine, solide, bâti à chaux et à sable, toujours bien découplé, resté sportif malgré son âge.

Sa vie, depuis l'adolescence, s'était passée en Algérie, vie de plein air et de courses continuelles, à pied ou à cheval, dans les montagnes de Kabylie, ou à travers les steppes du sud. Il ne pouvait plus se livrer aux exercices violents d'autrefois, mais il continuait à vivre au grand air : il était dehors presque toute la journée. Chaque matin, golf ou tennis, toujours avec des jeunes gens et des jeunes filles. Le soir, promenade en voiture, ou à pied, dans ses jardins, qui couvraient d'importantes superficies. Cette existence animale le grisait. Il affectait une gaillardise qui jurait un peu avec son âge. Un jour, pour m'éblouir et m'humilier, il prétendit monter en courant un escalier : il le monta en effet assez lestement, mais non sans souffler quelque peu. Et je vois encore l'effort pénible de sa longue échine entraînant le reste du corps, comme le coup de collier d'une vieille bête de trait dans une côte. A la fin d'un diner, auquel il faisait honneur, malgré une goutte commençante, je l'entendis crier, d'un ton avantageux :

— Moi, j'ai vingt ans pour tout !

A des parents éloignés, qui guettaient son héritage et qui l'assiégeaient de toutes les attentions et de toutes les flatteries imaginables, il déclarait, en clignant un œil fripon :

— Prenez garde ! Je pourrais encore vous donner des petits cousins !...

Jeune, il avait eu des succès de femmes, très justifiés par sa belle prestance. Il avouait, d'ailleurs, avec une feinte modestie, qu'en ce temps-là sa fatuité d'homme à bonnes fortunes était intolérable. Vieillard, il s'en croyait affranchi. Mais il restait soumis au sexe, et cette soumission était peut-être la cause de tourments inavoués, en tout cas, de préoccupations obsédantes. C'était le seul point névralgique d'une existence, qui semblait toute de félicités.

Admirateur de George Sand et de Musset, dont il savait par cœur des pièces entières, il se piquait d'avoir pratiqué la passion romantique à grand orchestre. On ne connaissait guère celles qui avaient inspiré ces passions tumultueuses. Tout ce qu'on savait, c'est qu'il avait aimé passionnément sa femme, beauté irrésistible, assurait-on, en sa vingtième année. L'histoire, ou la légende, voulait qu'il l'eût « enlevée », comme cela se faisait dans les romans du temps de la Restauration.

Y avait-il eu escalade, échelle de soie, coursier galopant dans la nuit, manteau claquant au vent ? Ceux qui racontaient cette aventure le donnaient à entendre... Et puis, cette passion sublime était morte de sa belle mort. La médiocrité de la créature qui en était l'objet apparut petit à petit à l'incorrigible amoureux. Elle resta dans sa vie comme une épave lamentable, dont la présence était un supplice non seulement pour la malheureuse, mais même pour ceux qui étaient témoins de cet irrémédiable abandon. Néanmoins, il était toujours entouré de femmes qu'enrageait une secrète jalousie. Il pouvait bien être vieux, il vivait sur sa réputation de grand amoureux ; il traînait derrière lui l'odeur de la passion, il en portait sans doute sur son front le signe invisible, mais tout de suite perceptible pour ceux qui en sont marqués. Il restait l'homme charmant, l'homme qui plaît, on ne sait trop pourquoi, — et qui plaira toujours, — celui dont on dit : « le beau Un tel » et qui sera beau jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Une bande de folles bourdonnaient autour de lui comme des guêpes autour d'une grappe d'arrière-saison...

Parmi ces amoureuses sans espoir, il y en avait une particulièrement touchante et dont je ne puis me souvenir qu'avec une sorte de pitié attendrie. C'était une vieille fille, à peu près de l'âge de Géronte. Issue d'une famille de hauts fonctionnaires, amie de celle de notre ami, elle l'avait connu tout enfant. On avait joué ensemble et, naturellement, elle l'avait aimé. Elle l'avait toujours aimé, d'un amour qui devenait plus exclusif et plus jaloux avec les années. Elle était toute petite, toute menue, toute chétive et comme expirante. Et cela faisait un contraste un peu comique avec le gaillard, objet de sa flamme, le beau Géronte qui affectait d'ignorer cette passion silencieuse. Cette petite vieille, toujours vêtue de noir, coiffée d'un simple chapeau de jardin à rubans noirs, comme si elle portait éternellement le deuil de cet amour impossible, s'appelait Blanche P..., et si je le mentionne c'est que ce nom de Blanche convenait absolument à sa pâle figure, à la pâleur de toute sa personne et de tout son être.

Pauvre, n'ayant qu'une petite rente pour vivre, elle n'avait pas hésité à passer l'eau, et elle était venue s'installer à Alger, lorsque son ami, — il y avait de cela près de quarante ans, — était venu s'y installer lui-même. Elle l'avait

suivi, uniquement pour ne pas être privée de sa vue. Et depuis quarante ans, elle habitait une espèce de gourbi, à deux pas de la villa de Géronte. Pendant tout ce temps-là, sans une plainte, sans une allusion, elle avait été le témoin crucifié de son bonheur. Lui, par commisération, la tolérait à ses côtés. D'ailleurs, la chère créature était si peu gênante, si discrète ! Elle tenait si peu de place ! Mais, lorsque l'épouse adorée eut cessé de plaire, elle dédaigna de se mêler à l'essaim frivole des adoratrices. Elle avait obtenu du bien-aimé d'avoir son jour, pour elle toute seule, comme une récompense de cette longue fidélité muette. Une fois par semaine, elle avait le droit de jouir de sa présence : le reste du temps elle vivait de souvenir. Ah ! comme elle savourait ces heures de présence réelle ! Quelle fête ! Toute une soirée à passer entre le mari et la femme abandonnée ! Que pouvaient-elles se dire, ces deux esseulées, en face de cet homme qui avait pour elles toutes les condescendances, toutes les gentilleses, mais qui se refusait obstinément à leur tendresse ?

Il croyait être très généreux, très magnanime pour l'une comme pour l'autre. Il faisait sentir le prix de sa faveur. Cette faveur, la pauvre petite vieille la défendait àprement. Quand, par hasard, un visiteur inopiné venait rompre l'intimité du trio, elle était furieuse. Elle ne pouvait cacher sa mauvaise humeur. Géronte en souriait dans sa belle barbe dédorée. Et, comme il voulait être aimable jusqu'au bout, il la présentait galamment à l'intrus :

— Ma petite amie, Blanche P... !

C'était d'une drôlerie navrante. La « petite amie » avait l'air d'être la tante ou la mère de son toujours jeune contemporain... Alors, elle quittait la partie, elle se levait d'un air las et désespéré, et elle s'en retournait, toute seule, vers son logis, sous son chapeau à rubans noirs et son châle étroit de fée Carabosse. Le superbe Géronte, qui poussait quelquefois la galanterie jusqu'à l'accompagner à travers les ténèbres du jardin, ne se demandait jamais s'il faisait plus clair dans le cœur de sa « petite amie Blanche... »

A ses avantages physiques ce septuagénaire joignait celui d'une fortune assez importante.

Quoique rentier, depuis longtemps, il trouvait encore le

moyen de s'occuper. Il avait été dans les affaires, il y était toujours : il présidait des conseils d'administration, touchait des jetons de présence, achetait et revendait, faisait bâtir pour les autres et pour lui-même. Comme Louis XIV, il avait la manie des bâtiments.

Cette manie lui valut d'embellir singulièrement la villa, à l'origine fort modeste, qu'il tenait de ses parents. Il n'était pas immensément riche. Avec des moyens, en somme, limités, il se donna mieux que le confort : l'illusion du grand luxe, voire même de l'art et de la beauté. Flaubert avait coutume de dire à ses intimes qu'il lui faudrait des milliards pour satisfaire toutes ses envies et tous ses goûts. Gêronte y réussissait avec beaucoup moins.

Luxe facile : il aimait les fleurs, comme le vieillard de Tarente. Ses jardins, au printemps, et même pendant la plus grande partie de l'hiver, étaient des merveilles de décoration florale, — et cela avec les plantes les plus ordinaires, mais assorties et mises en valeur de la façon la plus heureuse. Architecte improvisé, il dessinait lui-même les plans de ses bâtisses. Il y employait des matériaux communs, y consacrait des sommes modérées, et néanmoins faisait des choses souvent charmantes. Il sut adapter très habilement le patio mauresque aux exigences du goût et du confort européens. L'inconvénient du patio, c'est d'être fermé, d'emprisonner la vue entre ses quatre murs. Il imagina d'ouvrir le sien du côté du Levant : il se procura ainsi une vue admirable sur la mer et sur les montagnes. Les trois autres côtés, munis d'arcades, captaient le soleil et offraient une file de salons en plein air. Des fontaines, des eaux courantes y entretenaient un murmure perpétuel. Il avait même ressuscité un type de fontaine antique, comme les riches Romains en faisaient mettre dans leurs tricliniums : une table de marbre fleurie d'arabesques et sillonnée d'un labyrinthe de petits canaux en zigzag, de façon que l'eau, revenant sur elle-même, modulât plus suavement sa chanson...

L'annuel voyage en France, que les Algériens d'une certaine condition ont coutume de s'offrir, ayant fini par le fatiguer, il aménagea sa villa, de manière à pouvoir y passer, sans trop en souffrir, le torride été africain. Il se construisit une piscine couverte rappelant la disposition des bains maures. La coupole ajourée de la Kouba laissait filtrer un jour discret sur les

marbres des vasques et des margelles, sur les surfaces blanches des murs et des pavements, où éclataient les couleurs vives des nattes, les larges feuilles vertes des arums et des hibiscus. Par les après-midis brûlants, après la sieste sur le lit de repos, blotti dans une niche pleine d'ombre et de fraîcheur, c'était un délice de se jeter dans la piscine et, comme disait Gêronte, d'y « piquer une pleine eau ». En dépit de sa goutte, le septuagénaire s'y délectait quotidiennement. Et, quand la chaleur devenait trop âpre, au temps de la canicule, il partait pour Chrêa, où il s'était fait construire un chalet en pleine montagne, à deux mille mètres au-dessus de la mer. Il trouvait là des restes de neige, un vent glacé qui avait passé sur la Méditerranée, et le double azur du golfe et du ciel...

Ce moderne épicurien respirait le bonheur : c'était l'optimisme fait homme, — un optimisme qui débordait au dehors. Il était un véritable prédicateur de félicité. Il s'ingéniait à faire plaisir, afin d'avoir autour de lui des visages souriants : non point qu'il fût très bon, ce qui s'appelle foncièrement bon. Sans être précisément le contraire, il nourrissait un bel égoïsme facilement en défense. Autrefois, il avait dû être très âpre en affaires et il était toujours un adversaire redouté. Mais, pour jouer un beau rôle devant sa conscience, par une sorte de coquetterie morale, il tenait à passer pour bon. A de certains moments, il voulait l'être très sincèrement. « La grande bonté », c'était sa marotte. Il avait ces mots constamment sur les lèvres. Et cela, parfois, le rendait capable d'un certain dévouement. Il lui arrivait de se montrer serviable et même bienfaisant, à condition que cela ne le gênât pas trop. Car il n'aimait point se gêner : c'était contraire à ses habitudes et, si l'on peut dire, à son esthétique et à sa conception de la vie. C'est ainsi qu'il ne se faisait aucun scrupule d'infliger à sa femme, comme à sa « petite amie Blanche P... », la présence de ses admiratrices, bien que ce fût, — il ne l'ignorait pas, — un supplice pour l'une et l'autre. Il passait outre, jugeant qu'il suffisait de donner à celle-ci toutes les satisfactions de la richesse et à celle-là le plaisir de le voir. Il s'estimait en cela très galant homme.

Soutenu par l'admiration publique, il s'apercevait lui-même sous les espèces d'un esprit supérieur, d'un artiste. En mon-



trant ses jardins et ses bâtiments, il disait : « Je crée de la beauté ! » du ton dont un Clemenceau disait : « Je fais la guerre ». Comme tout le monde, il avait, au temps de sa jeunesse, publié sa plaquette de vers et même son roman. Il en prenait prétexte pour juger de haut les pauvres gens de lettres. Il avait connu les grandes vedettes du théâtre et de la littérature ; il en parlait familièrement, comme de vieilles connaissances qu'on a perdues de vue. Ainsi rassuré sur son mérite, content de soi et des autres, content de la fortune et de la vie, il trempait dans un bain d'amour-propre perpétuel. Et cela le maintenait en euphorie. Il voulait du bien au genre humain tout entier, — et, dans ses moments d'exaltation, tout en étalant la plus complète incroyance, il s'emportait jusqu'à rendre grâce à « la Cause inconnue », qui avait fait le monde si beau.



Ayant ainsi ordonné son existence une fois pour toutes, il parvint, sans trop d'encombre, jusqu'à l'extrême vieillesse : il devint, dans toute la force du terme, le Vieillard de la Bouzaréa.

Pour ces ultimes années crépusculaires, il eut encore la chance de trouver l'infirmière idéale. Sa femme morte, ses amis morts ou dispersés, il aurait pu redouter une affreuse solitude, particulièrement cruelle pour un homme autrefois si entouré, si adulé. Il aurait pu tomber en des mains mercenaires et, même en y mettant le prix, être mal soigné, mal assisté à ses derniers moments. Comme si la chance, amoureuse de lui elle aussi, se trainait sur ses pas, il eut à son chevet un dévouement, une compagnie intelligente et affectueuse jusqu'à la fin. Infirme, impotent, ne pouvant plus se lever que quelques heures par jour, il gardait intacte sa lucidité d'esprit, ses goûts d'homme cultivé, se plaisant toujours à la lecture, sensible aux beautés des paysages, aux grands spectacles naturels. De sorte que, selon l'opinion commune, il mourut comblé comme il avait vécu : la vieillesse avait été peut-être la saison la plus heureuse de toute sa vie.



On répond à cela : « C'est un cas exceptionnel ! De tels moribonds sont rarissimes ! » Pas tant qu'on se l'imagine.

Mon voisin de Nice, le peintre Chéret, est mort à quatre-vingt-seize ans, en pleine possession, comme on dit, de ses facultés et ayant conservé le goût de la vie, bien qu'il fût devenu complètement aveugle pendant ses dernières années. Peut-être la cécité est-elle quelque chose de plus cruel que la paralysie du Vieillard de la Bouzarèa. Malgré tout, Chéret continuait à sortir, à s'intéresser aux choses de son métier, aux lettres, aux découvertes scientifiques, au théâtre et à la politique. La veille de sa mort, il descendit encore une fois dans son jardin, et, lorsque le dernier moment fut venu, il dit tout simplement à la personne qui le soignait :

— C'est fini! Je m'en vais!...

Il n'acheva pas la journée. Pour le soir, c'était fini, en effet. Il mourut sans s'être jamais plaint : ce qui paraît presque invraisemblable chez un aveugle, — et un aveugle qui avait été un artiste épris de toutes les formes joyeuses et lumineuses de la vie, pour qui la couleur avait été une véritable volupté.

Et la liste serait longue si je voulais ajouter à ces exemples récents, les exemples classiques des vieillards qui ont gardé jusqu'au bout, non seulement leurs facultés intellectuelles, mais une santé robuste et même l'aptitude au plaisir, depuis Massinissa qui, presque centenaire, lançait encore le javelot et passait des journées à cheval, jusqu'au maréchal de Richelieu qui se remariait, à quatre-vingt-quatre ans, pour la troisième fois. Et enfin parlerons-nous de ces vieux et de ces vieilles qui ne veulent pas mourir, qui enterrent toute leur famille, petits-fils et arrière-petits-fils, qui restent seuls debout de toute une génération depuis longtemps disparue, qui se dressent, insolents et comme narguant la jeunesse, sur un monceau de cercueils?... Je songe, en écrivant cela, à une vieille femme connue dans le monde des lettres, qui avait été une exploratrice dans sa jeunesse et qui, à quatre-vingt-dix ans, restait une voyageuse infatigable : toujours très sportive, toujours la première arrivée dans les hôtels, la première à table, se faisant donner les meilleures chambres, les meilleures places dans les wagons, les meilleures cabines sur les paquebots. On la trouvait, à l'étape, la cigarette aux lèvres, attablée devant un porto ou une tasse de thé, alors que le reste de la caravane clopinait encore le long des chemins poudreux. L'alpenstock à la main, fendant l'air, telle une figure de proue,

dans un envol de gazes flottantes, elle dévalait, d'un jarret ferme, par les sentiers montagneux, entraînant à sa suite de jeunes compagnes harrassées et haletantes...

Pourtant, il faut bien convenir que ces jeunesses ultra-prolongées ne sont point selon la règle, qu'elles constituent une sorte de défi à la nature. Sont-elles même aussi heureuses qu'on veut bien nous le dire? L'euthanasie est-elle chose si simple et si facile?... Je voudrais bien savoir si, dans sa villa de la Bouzaréa, Géronte, cloué sur son lit par la goutte et la paralysie, continuait à voir en rose le monde et l'existence. Ce jouisseur a dû connaître des moments terribles, sans parler des angoisses de la fin. Et lorsque Chéret disait à son entourage : « C'est fini! je m'en vais! » avec tous les signes extérieurs du plus grand calme, qui sait ce qui se passait en lui dans cette minute suprême et ce que pouvait éclairer cette dernière lueur de conscience?

Joignons que de telles vieillesses ne se soutiennent qu'au prix de mille artifices. Elles exigent un certain état de fortune, des soins assidus, minutieux, compliqués. On n'est plus occupé que de son corps et de sa santé. Cela suppose surtout un état social tranquille, de l'ordre, de la sécurité, les masses en repos, le respect des fortunes acquises, pas de communisme ni de bolchévisme à l'horizon. C'est le temps du pain blanc et de la douceur de vivre, — enfin un âge d'or qui se réalise peut-être une fois pour mieux montrer combien il est impossible.

A l'extrémité de toute vie, il y a la coupe amère, et, la plupart du temps, avant d'y arriver, une période de déchéance et de souffrance, qui ne peut guère se traiter par le mépris.

Les anciens, qui étaient exposés à plus de traverses que nous, avaient inventé toute une méthode pour franchir aussi doucement que possible cette passe critique et douloureuse. Mais que vaut cette méthode? Est-elle encore bonne pour les hommes d'aujourd'hui?...

LOUIS BERTRAND.

(A suivre.)

---

## AVEC LA 26<sup>E</sup> D.I. AMÉRICAINE

Vers la fin du mois de décembre 1917, je commandais un bataillon sur le front de Champagne lorsque je fus nommé chef des instructeurs de la 26<sup>e</sup> D. I. U. S. (1) en voie de rassemblement dans la région de Neufchâteau. En passant par Chaumont, siège du Grand Quartier général américain, je reçus les directives du chef de la mission française près de l'armée américaine, le général Ragueneau, « l'homme des chemins de fer », l'homme le plus fin et le plus charmant qu'on puisse imaginer.

Le 2 janvier 1918, accompagné d'un groupe d'officiers français destinés à être répartis dans les brigades, régiments et bataillons de la 26<sup>e</sup> D. I. U. S., je rejoignis mon nouveau poste à Neufchâteau. Le capitaine Malik, affecté à l'état-major de cette division, s'y trouvait déjà avec toute sa troupe d'interprètes. Ce jeune et brillant élève de l'École de guerre avait fait partie des états-majors du général Franchet d'Esperey et du maréchal Joffre : les Américains ne pourraient pas se plaindre qu'on ne leur eût pas envoyé quelqu'un de qualité. Il me présenta au général Clarence R. Edwards commandant la division. Celui-ci était installé dans un de ces vieux hôtels du xviii<sup>e</sup> siècle que l'on rencontre encore dans presque toutes les villes de France.

(1) Division d'Infanterie des États-Unis.

Nous fûmes reçus au bas de l'escalier par un introducteur des ambassadeurs, sous les espèces d'un long et maigre lieutenant d'aspect distingué, fort aimable, et parlant le français mieux que moi. Un instant d'attente dans une antichambre du premier étage, et l'on nous introduit dans une vaste salle.

Au centre, une table rectangulaire; deux généraux et un colonel américains y sont assis. En face, le général de division, grand, svelte, plus un cheveu sur la tête, ressemblant à un oiseau, mais lequel? Grand air, bien habillé, fort bien botté, bref un gentleman.

A sa droite, sur un des petits côtés, le colonel chef d'état-major: la statue d'Abraham Lincoln, mais un Lincoln matiné de pasteur protestant, grand, maigre, brun, figure sculptée de rides profondes, surtout vers les coins d'une bouche aux lèvres minces. A sa gauche, sur l'autre petit côté, un général: le *Punch* en chair et en os, mais un *Punch* blond, à la figure rouge et au crâne rasé d'Allemand.

Le général de division me dit: « *Glad to see you* » (1) et, me montrant la chaise vide en face de lui, il laissa tomber: « *Seat down, Major* (2) ». J'obéis, et un souvenir me revint à l'esprit: je me revis, quelques années auparavant, m'asseyant ainsi à une table dans des conditions analogues. C'était à Saumur, à la fin de mon cours de lieutenant d'instruction: je passais mon examen de sortie sur la tactique générale. Même mise en scène, mais les officiers assis aux trois côtés de la table dont j'occupais le quatrième étaient: le capitaine Maurin (aujourd'hui grand maître de l'artillerie, membre du Conseil supérieur de la guerre), le capitaine Brécart (qui devint le grand maître de notre cavalerie), et le capitaine Weygand, aujourd'hui généralissime. Nul doute à avoir: j'allais encore passer un examen! En effet, la « colle » commença:

*Première question:*

— Qu'est-ce que vous pensez de la 26<sup>e</sup> division?

— ???

Sur le trajet que j'avais accompli en ville pour venir jusqu'à l'hôtel du général, je n'avais pas été sans remarquer la manière de saluer un peu gauche, mais raide et brusque

(1) « Content de vous voir ».

(2) « Asseyez-vous, commandant ».

des soldats américains. Il y avait là le signe évident d'une volonté.

Je répondis donc :

— Je suis bien jeune encore parmi vous pour avoir une opinion sur la 26<sup>e</sup> division : cependant, la façon de saluer des hommes...

Un *good* prononcé en serrant les dents par le général de division m'empêcha d'achever. La statue de Lincoln daigna, en signe d'approbation, remonter un peu plus haut le coin de ses lèvres. Quant au Punch, il élargit son sourire et opina trois fois de la tête.

L'habitude des examens me fit sentir que j'avais touché juste. Et l'on passa à la *deuxième question* :

— Qu'est-ce que vous pensez de Coblenz ? Devons-nous tourner cette place par le nord ou par le sud ?

— ???

Réprimant, non sans peine, mon étonnement, je répondis :

— Vous dire aujourd'hui, 5 janvier, alors que nous sommes encore dans les tranchées tout près d'ici, si nous tournerons Coblenz par le nord ou par le sud, cela m'est impossible ; mais je vois que vous avez de saines idées : vous savez qu'une position de la force de Coblenz ne s'attaque pas de front : on la tourne !

C'était peut-être un peu gros, mais l'effet fut foudroyant : le général de division se rejeta en arrière sur sa chaise en disant encore : *Good!* Les lèvres d'Abraham Lincoln s'aminèrent d'une façon incroyable pendant qu'il daignait hocher légèrement de la tête, en m'honorant d'un regard en coin. Quant au Punch, en présence de la violente approbation de ses collègues qu'il surveillait à la dérobée, il fit de grands gestes, devint tout à fait rouge, et me dit avec lenteur et en scandant chaque syllabe : « C'est *très-bienn* ».

J'en profitai pour lui faire remarquer qu'il parlait couramment le français. Il prit alors un air modeste pour me répondre :

— Ou-i. Je suis proffess — seur de France — çais à l'École de West-Point.

Les trois examinateurs ne cachant pas leur contentement des réponses du candidat, celui-ci fut jugé digne d'être le chef des « informateurs » de la 26<sup>e</sup> division, et la séance fut levée.

Je dis  
car il y  
mener à  
américai  
il fallait  
cains, au  
celles de  
instant l  
entre An  
entre Fr

Dès le  
le désir  
de nomb  
et dans  
la 26<sup>e</sup> D  
après la  
pour arr  
1918, pr  
du désir

Quel  
26<sup>e</sup> divi  
guerre  
compre  
numéro  
(Garde  
rotées d  
Garde  
102, 10  
volontai  
États de  
mont, M  
prit le n  
Ces t

(1) Ces  
les 9<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>  
engagés v  
ment d'in

TO

DIFFICULTÉS

Je dis bien « informateurs » et non pas « instructeurs », car il y avait des susceptibilités à ménager. Pour pouvoir mener à bien la tâche consistant à conduire cette division américaine au feu dans les meilleures conditions d'efficacité, il fallait penser sans cesse aux caractères généraux des Américains, aux origines de cette 26<sup>e</sup> division de Garde nationale, à celles de ses officiers, et aux moyens propres à adoucir à tout instant les frictions qui ne manqueraient pas de se produire entre Américains, entre Français et Américains, et même entre Français.

Dès le début des hostilités, de nombreux Américains eurent le désir de voler au secours du Droit et de la Liberté. En 1913, de nombreux volontaires s'étaient déjà engagés dans l'aviation et dans les organisations sanitaires. La rapidité avec laquelle la 26<sup>e</sup> D. I. U. S. se forma, s'équipa et s'entraîna aussitôt après la déclaration de guerre des États-Unis à l'Allemagne, pour arriver au complet sur le Chemin des Dames le 5 février 1918, prouva que les *Yankees* étaient véritablement animés du désir de se battre.

Quelles étaient les origines et les caractéristiques de cette 26<sup>e</sup> division? Le plan de participation des États-Unis à la guerre européenne, plan qui fut réalisé seulement en partie, comprenait la création de 23 divisions d'Armée régulière, numérotées de 1 à 23, de 50 divisions numérotées de 26 à 75 (Garde nationale) et de 25 divisions d'Armée nationale, numérotées de 76 à 100. La 26<sup>e</sup> D. I. U. S. appartenait donc à la Garde nationale. Ses régiments portaient les numéros 101, 102, 103, 104. Elle était composée exclusivement d'engagés volontaires dans les anciennes formations de la milice des États de la Nouvelle-Angleterre (Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode-Island et Connecticut) (1). Elle prit le nom de *Yankee Division*.

Ces troupes recrutées, organisées, administrées sous l'auto-

(1) C'est ainsi que le 101<sup>e</sup> R. I. U. S. était composé d'engagés volontaires dans les 9<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> régiments d'infanterie de Massachusetts. Le 102<sup>e</sup> comprenait des engagés volontaires des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> régiments d'infanterie de Connecticut, du 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie de Vermont et du 6<sup>e</sup> de Massachusetts.

rité des États, étaient équipées et instruites sous la direction supérieure du ministère de la Guerre de l'Union. D'où une dualité de dépendance financière et une dualité de commandement. La première produisit de bons effets en ce sens que les Yankees, ayant mis leur point d'honneur à être prêts les premiers, n'épargnèrent à cet effet ni l'argent, ni les soins. Mais la seconde provoqua une véritable crise de commandement.

Dans les États du nord-est subsistaient, en effet, certaines traditions militaires. Elles provenaient des guerres de la Révolution et de la Guerre civile. Le caractère particulariste de ces campagnes avait développé la valeur individuelle du soldat, au détriment de la discipline. Or, de nombreux descendants d'anciens gradés ayant pris part à ces luttes dans les formations locales de l'époque, faisaient aujourd'hui partie de la 26<sup>e</sup> D. I. U. S. Si les officiers n'étaient pas, comme autrefois, tous élus par leurs subordonnés, du moins étaient-ils encore portés au commandement par la voix publique.

Les colonels recevaient ainsi la mission implicite de faire rejaillir de la gloire sur le clocher du village, ce qui ne pouvait que les inciter à obtenir des succès militaires ; mais d'autre part ils étaient submergés de requêtes provenant d'hommes influents et de groupements commerciaux ou politiques, sans parler de celles des papas et des mamans : « *To look out for my boy* » (1) ; « *To bring Bill home safe* » (2).

Malgré les inconvénients qui pouvaient résulter de cet état de fait, on conserva à la 26<sup>e</sup> division son caractère local parce qu'il créait un esprit de corps générateur de force morale. Mais on avait placé dans la 26<sup>e</sup> D. I. U. S. quelques officiers de l'armée régulière, anciens élèves de l'école militaire de West-Point et fortement imbus de leur supériorité sur leurs camarades de la Garde nationale ; le désir du Grand Quartier général américain était d'éliminer ces derniers tout au moins des grades supérieurs. La guerre elle-même se chargea de désigner ceux qui n'étaient pas à hauteur de leur tâche, de même qu'elle mit en valeur les véritables tempéraments de chef. Mais la moindre rumeur, ayant trait au changement d'affectation d'un officier de la Garde nationale, avait sur la troupe des répercussions profondes dont souffrait la discipline.

(1) « Prendre soin de mon fils. »

(2) « Ramener William sain et sauf au foyer. »

La  
Unis d  
force a  
du des  
avaient  
d'autre  
thampt  
officier

Ses  
trouvèr  
autour  
un pay  
Jeanne

Tou  
jusqu'a  
fut attr  
Carter,  
dis-je,

d'être  
sique. L  
des idé  
Croisad  
à l'usa  
sement  
volonté

Dès  
tout se  
été com  
appren  
des ex  
françai  
magné  
des mo

Mai  
tion du  
l'emplo  
pagne

(1) Le  
faire) éta  
1123 d. v



La *Yankee Division* fut la première prête à quitter les États-Unis dès le début du mois d'octobre, — ce qui était un tour de force accompli à coups de bonne volonté. Elle arriva, animée du désir de bien faire (1), à Neufchâteau. Certaines unités avaient été débarquées à Saint-Nazaire, d'autres à Bordeaux, d'autres avaient gagné Le Havre par Liverpool et Southampton. Elles avaient été reçues dans ces ports par des officiers d'état-major français ou anglais.

Ses éléments, sauf l'artillerie qui s'en fut à Coetquidan, se trouvèrent, au début de novembre, rassemblés dans les Vosges, autour de Neufchâteau, dans un pays froid, humide, boueux, un pays de loupes, mais dominé par le clocher de Domrémy : Jeanne d'Arc, le Droit, la Liberté!

Tous ces jeunes volontaires, depuis le balayeur des rues jusqu'au millionnaire, — une des premières croix de guerre fut attribuée sur le Chemin des Dames au lieutenant Bernard Carter, millionnaire authentique, — tous ces jeunes gens, dis-je, avaient subi des examens médicaux très sévères avant d'être admis dans le rang. Ils étaient en excellent état physique. Leur moral était chauffé à blanc par l'évocation constante des idées de Droit et de Liberté, ainsi que par le souvenir des Croisades et de Jeanne d'Arc : synthèse de l'histoire de France à l'usage des Américains. Ils supportèrent assez bien ce dépaysement inconfortable et montrèrent la plus grande bonne volonté à l'exercice.

Dès l'arrivée de la mission française à la 26<sup>e</sup> D. I. U. S. tout sembla aller pour le mieux. Un réseau de tranchées avait été construit, qui représentait un secteur de bataillon. On y apprenait à ces recrues la guerre de tranchées, combinée avec des exercices d'attaque. Un excellent régiment d'infanterie française, au repos dans la région, et commandé par un magnifique cavalier du Maroc, le colonel Bertrand, fournissait des moniteurs et donnait les meilleurs exemples.

Mais nous nous trouvâmes en présence d'un plan d'instruction du Grand Quartier général américain. La moitié de l'emploi du temps y était consacrée à la « guerre en rase campagne » d'après les « règlements américains ». En 1918, et

(1) Les mots *We feel sure to make good* (Nous nous sentons sûrs de bien faire) étaient souvent relevés dans les premières correspondances des soldats de la 26<sup>e</sup> division au cours de la période d'instruction à Neufchâteau.

près du front, ces exercices produisaient un effet pour le moins inattendu. Je décidai que les Français ne s'en mêlèrent pas.

Tous mes jeunes officiers étaient des « officiers de la guerre », c'est-à-dire qu'ils avaient gagné leurs galons sur le champ de bataille. Pleins d'ardeur, ils désiraient obtenir des résultats rapides. Mais il était difficile de faire entendre à ces jeunes gens, connaissant bien leur métier et ayant sur la plupart des cas concrets du combat une expérience personnelle, que les Américains avaient sur beaucoup de sujets une façon de penser différente de la nôtre.

Beaucoup d'entre eux furent très bien accueillis par certains officiers américains qui écoutèrent volontiers leurs suggestions. D'autres, en revanche, rencontrèrent une résistance opiniâtre, surtout de la part d'officiers de l'armée régulière, lesquels, croyant n'avoir rien à apprendre, voulaient faire la guerre « à l'américaine ».

Le colonel « qui ressemblait à la statue d'Abraham Lincoln » avait quitté les fonctions de chef d'état-major pour prendre le commandement du 104<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Colonel de l'armée régulière, ancien officier du grand État-major américain, écrivain militaire des plus en vue aux États-Unis, directeur de la *Revue d'infanterie*, celui-là espérait bien se passer des conseils d'un officier français.

Je choisis, pour le lui adjoindre, un capitaine de premier ordre, d'esprit fin, parlant admirablement l'anglais et ayant déjà commandé un bataillon au feu. J'attendis d'avoir obtenu du Grand Quartier général français sa nomination à la mission française avant de désigner un officier pour la « statue d'Abraham Lincoln ». Accueilli poliment, mais fraîchement, le jeune capitaine sut si bien faire qu'il finit par s'imposer. Comme le colonel américain était un homme de valeur, ils devinrent au bout de deux mois une paire d'amis, ayant l'un pour l'autre la plus grande estime. Un des résultats de cette heureuse collaboration fut que le drapeau du 104<sup>e</sup> rentra à Boston décoré de la croix de guerre.

Mais que de patience pour en arriver là !

Quand mes officiers me faisaient leurs doléances, — certains me demandant même à retourner dans les rangs de l'armée française, — je les encourageais en leur donnant une haute idée de leur mission :

— Supposez, leur disais-je, que les rôles soient renversés et que vous soyez envoyés en Amérique pour combattre les Indiens : que diriez-vous s'il vous fallait commander votre section sous la tutelle d'un caporal américain ? Sachez donc vous faire pardonner votre jeune âge et votre modeste grade ; ne froissez pas l'orgueil des citoyens d'une grande nation.

Avec les artilleurs la mission française n'eut jamais de difficultés. Ceux-ci avaient reçu une arme nouvelle : le canon de 75. Ils ignoraient tout de son mécanisme, de ses méthodes de tir, de sa tactique. Ils ne pouvaient donc pas se prévaloir de méthodes américaines et furent entièrement dressés par des officiers français au camp de Coetquidan ou à l'école de Saumur. Ces mêmes instructeurs accompagnèrent ensuite au front leurs élèves américains. Le résultat fut que le travail de l'artillerie de la 26<sup>e</sup> division demeura toujours sans reproche. Ses chefs, le général W. Lassister, ancien attaché militaire américain à Londres, le général Aultman, les colonels Sherburne, Locke, Hubert, Keville, pour ne citer que ceux-là, étaient, d'ailleurs, des officiers distingués.

Pour en revenir à la période d'entraînement de Neufchâteau, les discussions d'école sur les *Trench Warfare* (1) et *Open Warfare* (2) n'engendraient que des pertes de temps. Je fis mon possible pour faire envoyer au front ces soldats jeunes, vigoureux, et qui ne demandaient qu'à se battre.

La 2<sup>e</sup> division était depuis cinq semaines dans le 11<sup>e</sup> corps d'armée français commandé par le général de Maud'huy. Tous les bataillons avaient pris leur tour de première ligne, mais les états-majors de régiment, de brigade, de division, n'avaient pas fonctionné tactiquement. Néanmoins, les Américains se déclarèrent instruits. Ils en avaient assez et voulaient s'en aller au repos. Vers le 12 mars, le général Edwards prit un ton lamentable pour me dire :

— Mes hommes n'en peuvent plus ; ils sont depuis cinq semaines dans les tranchées ! Tels bataillons ont participé à des coups de main, d'autres ont repoussé des patrouilles ennemies. Celui-ci a été soumis à un bombardement. Celui-là a reçu des obus à gaz. Il est temps de les envoyer à l'arrière. Vous nous avez aidés à venir ici, aidez-nous à en repartir !

(1) Guerre de tranchées.

(2) Guerre en rase de campagne.

L'énumération complaisante de toute cette menue monnaie d'un secteur calme pouvait prêter à sourire. Mais, d'une part, je savais que le général connaissait admirablement ses hommes : il avait donc des raisons de parler ainsi. D'autre part, à la dernière réunion des divisionnaires, le général commandant le 11<sup>e</sup> corps d'armée avait posé à ceux-ci, avec une telle insistance, des questions sur les dispositions qu'ils auraient à prendre en cas d'une très forte attaque allemande que, rapprochant les deux faits, j'allai trouver le général de Maud'huy.

— Mon général, lui dis-je, les Américains veulent aller au repos.

Il enleva de ses lèvres la pipe qu'il fumait toujours et me répondit furieux :

— Font-ils la guerre, ou ne la font-ils pas ?

Je lui fis observer que la guerre n'était pas finie, que cette division aurait certainement le temps d'être utilisée, que, par suite, il ne serait peut-être pas mauvais de lui faire changer d'air. Puis, faisant allusion à la réunion des divisionnaires, j'ajoutai :

— Et si une ruée allemande se produit ici, ce n'est pas eux, dans l'état où ils sont, qui pourront l'arrêter, et on ne manquera pas, en Amérique, d'accuser les Français d'avoir sacrifié leurs alliés !

Le général reprit sa pipe et devint songeur. La 26<sup>e</sup> division quitta le secteur le 18 février.

Un jour du mois de mai, je fus appelé d'urgence avec mes officiers instructeurs et le chef des interprètes par le général commandant la division. A cette époque, l'état-major de la 26<sup>e</sup> D. I. U. S. était installé au château de Boucq-en-Woëvre, une belle demeure du xvi<sup>e</sup> siècle, bien tenue, bien conservée. Dans la grande salle du rez-de-chaussée, le général Edwards se trouvait assis en face du général français commandant le groupe d'armées. Celui-ci, après avoir posé quelques questions au divisionnaire américain, se tourna vers nous en demandant :

— Et vos officiers de la mission française ? Ils sont bien ici. J'espère que vous les faites travailler !

Si l'intention était bonne, la forme l'était moins. Aussi la

réplique ne se fit-elle pas attendre. Le général Edwards se renversa dans son fauteuil, croisa ses jolies jambes élégamment bottées, et dit d'un ton dégagé :

— *I make them saw wood !*

L'interprète traduisit sèchement, mot à mot :

— Mon général, il leur fait scier du bois (1) !

Il y eut un froid. Le général commandant le groupe d'armées ne saisit pas, sans doute, le sens de cette réplique, mais il sentit que mieux valait ne pas insister.

En reconduisant son illustre visiteur jusqu'à la porte, le général Edwards, chez qui le sens de l'humour ne perdait jamais ses droits, mit une main devant ses yeux et me regarda à travers ses doigts en faisant une grimace, comme un gamin qui vient de jouer un bon tour à son maître d'école.

Quand il m'était possible de prévoir, je n'hésitais jamais à empêcher que l'amour-propre des Américains fût inutilement froissé. Je persistai jusqu'au bout dans cette ligne de conduite. J'en donnerai comme preuve l'anecdote que voici. Après l'armistice, alors que la 26<sup>e</sup> division était cantonnée dans la région de Montigny-le-Roi, près de Langres, on nous annonça que le général Pétain, accompagné du général Pershing, viendrait lui-même décorer de la croix de guerre le drapeau du 10<sup>e</sup> et passer en revue le régiment. Grand branle-bas !

Le général de division qui venait de succéder au général Edwards fut affolé à l'idée de cette revue. Il voulait la faire exactement d'après le règlement américain. Connaissant l'esprit caustique du général Pétain, je finis par obtenir, après de laborieuses négociations, un compromis grâce auquel le régiment fut présenté sous un aspect plus conforme aux formations françaises.

Le jour de la revue, le général commandant la division était tout tremblant. La seule idée d'être inspecté par le général Pershing le terrorisait. Il était aussi tracassé de ne pas avoir un « interprète officiel » pour cette cérémonie. Je lui dis qu'il n'avait pas à s'inquiéter, que j'en assumerais les fonctions.

(1) Expression datant de l'arrivée des *Pilgrims* dans la Nouvelle Angleterre, alors qu'ils menaient une vie dure, défrichant les forêts et sciant du bois pour construire leurs maisons.

Une automobile s'arrêta sur la route. Le général Pétain et le général Pershing y étaient assis seuls, l'un à côté de l'autre, sans se parler, pour la bonne raison que l'un ne savait pas le français et l'autre ne savait pas un mot d'anglais.

Aussi, dès que j'ouvris la portière, les figures des deux généraux se détendirent-elles. L'un semblait vraiment heureux de voir un Français, et l'autre enchanté à l'idée que je devais parler un peu anglais.

Cérémonial habituel, présentations, *Marseillaise*, Hymne américain. L'on passa devant le front du régiment. Le 104<sup>e</sup> avait la belle attitude des troupes revenant du combat. Malheureusement, le règlement américain voulant que chaque chef de section se tint à trois pas en avant du centre de sa section, je n'avais pas pu obtenir que les officiers non montés fussent placés dans le rang. Il avait fallu céder sur ce point de détail, afin d'avoir gain de cause sur des choses plus importantes.

Ce que j'avais craint ne manqua pas de se produire. Le général Pétain me dit, d'un air sévère :

— Pour une revue, on ne met pas les officiers à pied devant le rang. Cela ne se fait pas. Il faut le leur dire.

Le général Pershing tendit vers moi une figure inquiète. Nous passions à ce moment devant trois grands gaillards de simples soldats mesurant environ deux mètres de haut. Je dis au général Pershing, en anglais, et à voix basse :

— Vous avez là des hommes magnifiques!

Instantanément sa figure prit une expression de joie; il regarda le général Pétain en souriant, et en lui faisant des signes d'approbation auxquels le général Pétain, pensant que son observation sur les chefs de peloton était acceptée, répondit de même.

Ainsi la revue se passa pour le mieux. A l'issue de la cérémonie, le général Pétain me dit :

— Prévenez le général Pershing que je vais lui donner la croix de guerre.

Je touchai le bras de celui-ci, et, me servant du jargon militaire franco-américain en usage à l'époque, je lui glissai confidentiellement :

— *General, you will be croix de guerred.*

De ma vie je n'ai vu un homme plus heureux, heureux comme un enfant recevant un jouet depuis longtemps désiré.

Mais, dans la circonstance, cette joie était bien émouvante.

Bref, les deux généraux partirent très contents l'un de l'autre, et tous deux me pardonneront certainement, ainsi que le général de division, d'ailleurs, de n'avoir pas été ce jour-là un « interprète officiel ».

Nous touchons ici à l'essence même de notre mission. Sans cesse, nous devons « interpréter » nos règlements et nos méthodes fondées sur l'expérience du combat afin de les faire appliquer par les Américains, et cela aussi bien dans l'intérêt général que dans leur intérêt particulier. Pour les mêmes raisons, il nous fallait aussi « interpréter » les idées ou les habitudes américaines, afin que le commandement français fût à même d'en tenir compte, le cas échéant.

Vis-à-vis des Américains, nous avions deux écueils à éviter : leur susceptibilité et notre politesse. Tout conseil trop nettement donné était considéré par eux comme un ordre, et nous faisons figure de vouloir nous mêler de ce qui ne nous regardait pas, c'est-à-dire de commander l'armée américaine. En tout cas, il ne fallait jamais agir ni par écrit, ni même par téléphone. « Nous n'aimons pas beaucoup ça ! » me fut-il dit un jour où, pour gagner du temps, j'avais transmis téléphoniquement les desiderata d'un général français. C'est seulement au cours d'une conversation amicale et en choisissant le bon moment, qu'on pouvait faire adopter une « suggestion », à condition cependant qu'elle fût exprimée en termes nets. Mais le mieux était encore d'amener les Américains à nous demander eux-mêmes notre avis.

Nous arrivait-il, au contraire, d'envelopper nos directives dans des formules trop polies, ils prétendaient ne pas comprendre et nous accusaient de manquer de franchise. Car, la plupart d'entre eux comprenaient mal ce qu'ils appelaient « la politesse française ». Leur race, leur éducation, leur tendance à l'action brusque et rapide les éloignaient étrangement, à quelques exceptions près, de certaines finesses de paroles et d'attitudes. Plusieurs d'entre eux en vinrent même à retourner contre nous cette « politesse française » qu'ils transformèrent en arme défensive : la dissimulation.

## LE GÉNÉRAL EDWARDS

L'esquisse de quelques silhouettes d'Américains rendra plus tangible leur mélange de fierté, de brusquerie et de courage, de naïveté, de sensibilité et de bonne volonté.

Voici tout d'abord le général Edwards. Né en 1860, gradué de l'Académie militaire des États-Unis, le général Edwards avait trente-quatre ans de service actif en 1917. Après s'être fait remarquer par son énergie comme officier de troupe (ne raconte-t-on pas l'histoire d'une cravache dont il se serait servi pour maintenir la discipline dans sa compagnie?), il avait rempli des emplois très importants dans tous les grades. Des horizons plus larges que ceux qui s'offrent d'ordinaire aux militaires américains s'étaient ouverts pour lui.

Successivement chef d'état-major aux Philippines, où il retourna plus tard pour accompagner M. Taft lors du voyage qu'y fit ce dernier en 1905, puis chef du bureau des Affaires insulaires, général commandant une brigade sur la frontière mexicaine, puis aux îles Hawaï, il avait été enfin commandant militaire de la zone du Canal de Panama. Nommé en avril 1917 au commandement du département du nord-est à Boston, son pays d'origine, il y fut accueilli avec toute l'estime s'attachant à l'une des figures les plus éminentes de l'armée. L'énergie de son administration y fut tout de suite appréciée. Son passé aurait pu le faire désigner comme commandant en chef des forces américaines. La politique en décida autrement.

Il prit en mains la formation de la 26<sup>e</sup> division de Garde nationale qu'il sut amener en France la première de toutes, au complet. Mettre rapidement en état d'aller au combat une division de miliciens était une tâche difficile.

— *My boys are green and raw* (1), répétait-il volontiers.

Son expérience des hommes et des choses lui fit comprendre tout le parti qu'il pourrait tirer des officiers français. Peu après l'arrivée de la mission française à Neufchâteau, il avait présenté lui-même les officiers « informateurs » aux officiers

(1) « Mes hommes sont verts et pas dégrossis ». Encore une expression ayant son origine dans les défrichements de forêts exécutés par les *Pilgrims* à leur arrivée sur le nouveau continent.



supérieurs américains, en recommandant à ces derniers d'écouter les conseils inappréciables de gens qui avaient une expérience durement acquise pendant quatre ans de guerre.

— Si vos officiers rencontrent la moindre difficulté, avait-il ajouté en s'adressant à moi, faites-le moi savoir tout de suite, j'y mettrai bon ordre.

Inutile de dire qu'il eût été pour nous de la dernière imprudence de nous en tenir à la lettre de cette courageuse déclaration. Mais, en s'arrangeant de façon à ne jamais se plaindre ouvertement et à ne jamais froisser l'orgueil en partie légitime des Américains, ces bonnes dispositions purent être utilisées pour le plus grand bien du service. D'ailleurs, le général, en bon officier de troupe, se tenait en contact étroit avec ses subordonnés de tout rang et de tout grade. Il voyait beaucoup de choses par lui-même. Sa connaissance des hommes lui faisait deviner le reste.

Enfin, il se connaissait aussi lui-même, ainsi qu'on va le voir. Un jour, pendant que nous étions dans le secteur de la Woëvre, j'eus l'occasion de lui exposer mes idées sur une tranchée nouvelle à construire. Il m'interrompt :

— On n'apprend pas à un vieil âne ! Je ne suis plus assez jeune pour comprendre tout cela. Moi, je me charge du moral et de la discipline de mes hommes. Mais, pour ces détails, ajouta-t-il en se tournant vers les officiers de son état-major, rapportez-vous en à ce que vous dira le commandant.

Paroles émouvantes, inspirées par la grandeur du désir de bien faire, surtout dans la bouche de ce même général Edwards qui m'avait dit jadis, un jour où il revenait d'assister, dans les environs de Neufchâteau, à une manœuvre commandée par un autre divisionnaire américain :

— Ce général était entouré de tant d'officiers français qu'il avait l'air d'un fantoche. Je ne veux pas de ça. J'irai seul au combat avec ma division. Tant pis si je suis battu !

D'ailleurs, une fois sa confiance accordée, elle l'était d'une façon absolue.

A deux reprises, j'eus l'occasion d'intervenir près de lui pendant le combat. Les deux fois, après m'avoir attentivement écouté sans mot dire, il cria à son officier d'ordonnance : *My helmet* (1) ! et partit immédiatement en ligne pour

(1) « Mon casque ». ✓

assurer lui-même l'exécution des mouvements suggérés.

Les deux fois il n'eut rien à regretter, au contraire. Mais je me rendis compte de quelle prudence nous devions toujours user. Si je m'étais trompé, malgré toutes les précautions dont je m'étais entouré avant de lui faire ces « suggestions », c'eût été une catastrophe, tant sa décision avait été rapide.

En bon soldat, le général Edwards tâchait de tirer le meilleur parti de l'instrument qu'il avait entre les mains. Visitant constamment ses premières lignes, sachant parler à ses hommes, les connaissant bien, très aimé d'eux, *the old man* (1), comme l'appelaient ceux-ci, avait une réelle emprise sur le moral de toute sa division.

Sachant l'importance de conserver à une troupe des chefs qu'elle connaît et dans lesquels elle a confiance, il fit tous ses efforts pour faire revenir à la tête de leur unité des officiers évacués pour maladie ou blessure. Il essaya aussi d'obtenir que des officiers puissent recevoir de l'avancement sur place, dans la division même. Mais, rigides, les règlements américains ne le permettaient pas. Les frictions entre le général Edwards et le Grand Quartier américain n'étaient pas rares. Elles devinrent aiguës lorsque celui-ci essaya de « limoger » les brigadiers ou colonels de la Garde nationale. Le général Edwards les défendit violemment chaque fois qu'il n'y avait rien à leur reprocher.

On lui en fit grief en haut lieu. Enfin, il avait un sens de l'humour impénitent qu'on ne pardonne pas.

— *Keep your tongue, general* (2), lui répétais-je sans cesse en riant.

Dans certains cas, il était aussi d'une naïveté touchante. Pendant l'offensive du 18 juillet, un de ses régiments avait pris un canon de 210 en parfait état. Joie générale ! On allait envoyer le gros canon à Boston ! Mais, quand on alla le chercher, il avait disparu. Catastrophe !

Le général Edwards m'appela d'urgence. Je n'oublierai jamais la façon dont il me dit, l'air déconfit :

— J'ai perdu mon canon ! Mon beau canon ! On me l'a volé.

J'aidai discrètement à retrouver le canon qui n'était pas

(1) Le « vieux ».

(2) « Tenez votre langue tranquille ! »

loin, ay  
premier

Il re  
vembre  
devant  
était m  
fessait  
monie,

C'es  
ment d  
de plain  
main d  
pleurait  
simplic

Une  
la citad  
avec le  
que les  
cun de  
taille e  
Boches

Il s  
épaule  
tête ro  
penser

Les  
car il  
Il prêt  
moyen  
ligne.

Do  
patrio  
magni  
de l'A

Il  
et le f  
savou

loin, ayant été récupéré par les Français. On le lui rendit. Son premier soin fut de se faire photographier à côté de lui.

Il resta général de division jusqu'au jour, voisin du 11 novembre, où il fut renvoyé en Amérique. A son P. C. de Bras, devant Verdun, il apprit en même temps que sa fille unique était morte, que son officier d'ordonnance, pour lequel il professait une grande amitié, venait de succomber à une pneumonie, enfin qu'il était relevé de son commandement.

C'est dans de telles circonstances que l'on peut juger vraiment de la trempe morale d'un homme. Il n'eut pas un mot de plainte, et, lorsqu'il quitta son poste, après avoir serré la main de tous ceux qui l'entouraient, officiers et soldats, et qui pleuraient, il s'en alla avec une telle dignité, une telle noble simplicité que tous les assistants furent saisis d'émotion.

Une heure après, un obus éclatait au-dessus de la porte de la citadelle de Verdun au moment où le général la franchissait avec les officiers qui l'avaient accompagné jusque-là. Pendant que les éclats volaient et ricochaient en tous sens, et que chacun de nous essayait de se garer, le général redressa sa haute taille et, éclatant d'un grand rire d'enfant : « Ces damnés Boches ! dit-il, je crois qu'ils me suivent à la trace ! »

#### AMÉRICAIN 100 POUR 100

Il s'appelait John Henry Parker. Démesurément grand, les épaules trop larges pour sa taille et surmontées d'une petite tête ronde, il faisait, avec son nez court et son menton rond, penser à quelque gigantesque Buffalo Bill.

Les Américains disaient de lui « le Moulin à café Parker », car il avait été, en Amérique, le précurseur de la mitrailleuse. Il prétendait avoir, à Cuba, décidé du sort d'une bataille au moyen d'une seule mitrailleuse placée sur le flanc de la ligne. La chose n'avait en soi rien d'impossible.

Doué d'une belle imagination, d'une santé de fer, d'un patriotisme enthousiaste et d'un optimisme indestructible, ce magnifique soldat avait tendance à tout voir à sa taille et à celle de l'Amérique, c'est-à-dire en grand.

Il prétendait aussi parler couramment l'anglais, l'espagnol et le français. De fait, il lui arrivait de mélanger d'une façon savoureuse les trois langues dans une même phrase.

Officier de l'armée régulière, il était breveté d'état-major, mais, ayant fait la guerre coloniale dans l'infanterie, il se rendit compte que les conseils des Français devaient être précieux. Il nous accueillit donc avec une bienveillance dont il ne se départit jamais par la suite.

Un jour, pendant la période d'instruction, son régiment au grand complet faisait un exercice d'attaque sur le flanc d'une colline avoisinant Neufchâteau. Son officier français lui dit :

— Retournez-vous donc, mon colonel, et admirez le spectacle !

Un régiment de trois mille hommes déployé en petites colonnes donnait, en effet, l'impression d'une foule immense. John Henry Parker commanda « Halte ! » et d'une voix de stentor :

— Regardez ! mes enfants, clama-t-il, voyez cette multitude ! C'est toute l'armée américaine qui arrive ! Derrière vous il y en a des millions d'autres. Ils accourent au secours du Droit et de la Liberté !... Les Croisades !... Jeanne d'Arc !...

Le reste se perdit dans le vent.

Généreux, et désirant reconnaître les services rendus par le capitaine français qui lui était attaché, il le proposa au bout de quelques mois pour le grade de commandant dans l'armée américaine. Au taux du dollar, la solde correspondante représentait en francs un revenu de millionnaire. Les Français refusèrent. J. H. Parker en fut navré et très étonné.

Un soir, au Chemin des Dames, il me fit appeler à son poste de commandement. Je m'empressai de m'y rendre, pensant qu'il s'agissait d'arranger un de ces mille riens de la vie journalière des tranchées. Je le trouvai assis à sa table de travail, au fond de la carrière de craie faiblement éclairée :

— *Boar-rouwray*, mon ami, dit-il, sans précaution oratoire, j'ai trouvé le moyen de finir la guerre.

— ???

— Oui, continua-t-il en scandant chacune de ses phrases d'un grand coup de poing sur la table. Il suffit pour cela de changer le *spirit* !... Il faut prendre le *spirit* d'offensive !... le *spirit* des *Cruisèdes* !... le *spirit* de *Joan d'Arc* !

Et, clignant de l'œil, il ajouta en prenant soudain un ton confidentiel :

— Je crois que j'ai trouvé !

— ???

— Connaissez-vous M<sup>lle</sup> Saint-Paul ?

Je répondis que j'avais entendu parler d'elle.

— Eh bien ! voilà le nouveau *Joan d'Arc* ! C'est M<sup>lle</sup> Saint-Paul !

Il l'avait rencontrée à Soissons où elle était infirmière. Le costume de la Croix-Rouge lui seyait certainement à merveille. Mais j'ai déjà dit que J. H. Parker voyait toujours grand.

La fin de la guerre étant ainsi résolue, il passa à un autre sujet et me proposa de m'emmener en ligne dans son nouveau car. Il faut dire que les colonels américains étaient dotés chacun d'une voiture automobile.

Devant l'entrée de la carrière, stationnait une énorme limousine kaki sur le capot de laquelle le mot « National » était tout un programme.

— Voilà mon nouveau car, me dit-il plein d'orgueil. C'est un « National » !

Et, comme je restais interdit devant les dimensions imposantes de cette voiture destinée à un simple commandant de régiment, il ajouta triomphalement :

— C'est le car qui brûle le plus de gazoline dans le monde : cinquante litres aux cent kilomètres ! Montez !

La belle limousine démarra. Mais, cinq cents mètres plus loin, sur la crête, en pleine vue de l'ennemi, elle s'arrêta. Il n'y eut rien à faire pour la remettre en route. Nous fûmes très heureux de nous réfugier dans ma petite Hotchkiss un peu poussive, marchant souvent sur trois cylindres, mais marchant tout de même.

Je n'ai plus jamais entendu parler de ce fameux car « National ». Sans doute est-il allé rejoindre les innombrables cars et side-cars de toute sorte qui jalonnaient les routes américaines comme, dans le désert, les ossements des chameaux le long des pistes des caravanes. A moins qu'il ne lui soit arrivé la même aventure qu'à une Ford toute neuve que la mission française m'avait envoyée vers la fin de la guerre, lorsque nous étions à Verdun.

Elle roula étonnamment vite pendant deux jours ; le troisième, elle se mit, sans raison apparente, à cracher de la flamme, s'arrêta, et refusa obstinément de repartir. Le parc de

Souilly étant tout proche, je m'y fis remorquer. Deux Américains, les mains dans les poches de leur salopette bleue, regardèrent longtemps *the Old Henry* (1), en mâchonnant un gros cigare. Puis ils firent changer successivement en quelques minutes tout ce qu'on pouvait changer dans le moteur et l'allumage. Après quoi *the Old Henry* voulut bien repartir.

Mais revenons à John Henry Parker. Lorsque la 26<sup>e</sup> D. I. U. S. fut envoyée pour la première fois au front dans le secteur du Chemin des Dames, les bataillons américains y étaient encadrés par des bataillons français. Les colonels américains n'avaient pas de commandement effectif. Ils en étaient marris.

Aussi la joie de J. H. Parker fut-elle grande lorsque le 28 mars il prit possession de son secteur de Beaumont en Woëvre, où la 26<sup>e</sup> division d'infanterie américaine tenait les tranchées sous les ordres du 32<sup>e</sup> corps d'armée français. Il déploya une grande activité. A chaque coup de téléphone du quartier général de la division, il répondait imperturbablement : « *Here, with the tails up* (2) ». Bien entendu, il avait particulièrement étudié l'organisation des mitrailleuses de son secteur. Je le vois encore debout devant la carte et m'expliquant :

— Ici, mitrailleuse !... pschuit !

Et sa main s'élargissait en balayant la carte de haut en bas.

— Ici, mitrailleuse... flanquement !

Et son bras traversait énergiquement toute la carte en diagonale.

— Mitrailleuses partout ! Plus de Boches nulle part !

Or, un beau jour, les Allemands exécutèrent sur le secteur d'un des bataillons de J. H. Parker un coup de main bien monté. Appuyé par les gros moyens d'artillerie, un bataillon de *Sturmtruppen* pénétra sans coup férir jusqu'au village de Seicheprey, faisant cent trente-deux prisonniers dont plusieurs officiers.

L'opération apprit aux Allemands que, si l'instruction tactique de l'infanterie américaine n'était pas encore au point, du moins la bravoure individuelle des hommes et des officiers était, elle, indiscutable, car deux ou trois petits groupes

(1) « Le vieil Henry ». Les Américains appelaient ainsi les voitures sortant des ateliers d'Henry Ford, le constructeur d'automobiles.

(2) Mot à mot : « Avec les queues en l'air ». Expression de vénérie anglaise signifiant que les chiens galopent bien derrière le renard.

épargnés par le bombardement se défendirent jusqu'à la mort.

Les trois premiers Allemands parvenus sans encombre jusque sur la place de Seicheprey, où se trouvait le poste de commandement du bataillon, ne virent pas sans étonnement sortir de dessous terre un jeune officier français, balançant élégamment la grenade. En compagnie du commandant américain, suivi des agents de liaison, des secrétaires et du cuisinier armé de son couteau, il se lançait à la contre-attaque.

Alors que J. H. Parker était sans nouvelles, quatre cavaliers galopant sous la mitraille arrivèrent devant son poste. C'était le commandant du régiment voisin, une vieille connaissance de Neufchâteau, le colonel Bertrand, qui venait, tout joyeux, établir la liaison avec son camarade américain, lui donner des renseignements et s'entendre avec lui pour la contre-attaque. Alors que les coureurs d'infanterie n'avaient pas pu passer sous le feu, il était parti avec son officier adjoint et deux ordonnances, à cheval, par le bled, en vue des Allemands, par-dessus fils de fer barbelés et trous d'obus, sous un bombardement violent.

Cette prouesse du colonel Bertrand mit le comble à sa popularité parmi les Américains. L'esprit de J. H. Parker en resta profondément frappé, ainsi qu'on le verra bientôt.

Deux jours après cette affaire de Seicheprey, je reçus la visite du général Ragueneau, commandant la mission française près de l'armée américaine, et je l'emmenai voir le colonel Parker.

Il était sept heures du matin lorsque nous arrivâmes au village de Beaumont. J'ai déjà dit que le colonel Parker était toujours très accueillant pour les Français. Mais, recevant un hôte de marque, il était magnifique. Il commanda une bouteille de bourgogne, nous la fit servir sous la véranda attenante à son abri et en versa trois grands verres. Le général Ragueneau, faisant semblant d'ajuster son lorgnon, me glissa :

— Mais je n'en bois jamais, surtout à cette heure !

Je lui répondis entre mes dents :

— Ça ne fait rien, surtout ne refusez pas !

Et le colonel, levant son verre, porta un toast d'une voix forte :

— A la santé de M<sup>re</sup> Saint-Paul, colonel honoraire du 102<sup>e</sup> R. I. U. S.

— Qu'est-ce qu'il dit? me souffla le général Ragueneau, en arrangeant de nouveau son binocle.

— Je vous expliquerai, répondis-je à voix basse. Buvez toujours.

Il nous fallut avaler un autre verre de « gros rouge », en entendant raconter les prouesses des hommes du 102<sup>e</sup> R. I. U. S. Un peu étonné, le général écoutait avec sa bonhomie coutumière.

Mais le comble du pittoresque fut atteint au moment du départ, quand le général dit au colonel :

— Cette affaire doit servir à l'instruction de tous. N'oubliez pas d'en tirer des enseignements.

J. H. Parker redressa sa haute taille, bomba la poitrine, et déclara avec lenteur :

— J'ai déjà *issued* un *order à proposito* pour le *battle*!

Ajustant une dernière fois son lorgnon, le général me demanda avec inquiétude :

— Qu'est-ce qu'il dit?

Je traduisis cet *americano-franco-espagnol*. Le général et le colonel se firent réciproquement des sourires d'intelligence et d'approbation, puis se quittèrent, ma foi, enchantés l'un de l'autre.

Dans l'auto qui nous ramenait, le général rompit un long silence par ces simples mots : « Quel type ! » Oui, mais un type brave.

Lors de l'offensive du 18 juillet 1918, le 102<sup>e</sup> se heurta à une position intermédiaire bien organisée. Malgré toute l'énergie de son colonel, il ne put enlever ses objectifs. Il subit, en outre, des pertes considérables, dues en grande partie au fait que ses deux flancs se trouvèrent découverts par suite d'ordres venus de l'état-major du corps d'armée américain, qui fonctionnait d'une façon autonome pour la première fois.

A la suite de cette opération, J. H. Parker fut désigné pour commander un autre régiment à la tête duquel il prit part à l'offensive américaine d'octobre 1918 entre Meuse et Argonne. Le jour de l'attaque, J. H. Parker, monté sur un cheval à sa taille, se plaça devant son régiment formé en petites colonnes comme autrefois à l'exercice près de Neufchâteau, et régla l'allure très lente de ses fantassins (cent mètres en dix minutes).



Ce qui devait arriver arriva. Lui et son cheval tombèrent bientôt percés de balles. Le cheval en mourut, mais pas J. H. Parker. Un de ses anciens officiers alla le voir à l'hôpital et le félicita de son héroïsme :

— Vous avez renouvelé l'exploit du colonel Bertrand, lui dit-il.

— *Well!* répondit Parker. Mais Bertrand était au galop, tandis que moi j'étais *au pas!*

#### QUELQUES AUTRES FIGURES

Le général Charles H. Cole est un des spécimens les plus caractéristiques des officiers de la Garde nationale mis en valeur par la guerre.

Il ne s'était occupé que d'affaires et de politique, tout en accomplissant régulièrement ses périodes dans la milice de l'État de Massachusetts. Engagé comme simple soldat en 1890, il avait pris sa retraite en 1916 comme général de brigade. Au moment de l'entrée en guerre des États-Unis, il s'engagea de nouveau comme simple soldat. Étant donné sa réputation d'organisateur et d'administrateur, il fut élevé tout de suite au grade de général de brigade; puis, en sa faveur, on fit une exception à la règle d'après laquelle les généraux de la milice ne recevaient pas de commandements en Europe.

Mis à la tête de la 52<sup>e</sup> brigade de la 26<sup>e</sup> division, il y fit très bien. Le haut commandement ne put relever contre lui aucune faute, et il rentra aux États-Unis à la tête de ses troupes.

D'une santé de fer, d'une activité inlassable, d'une énergie peu commune, il avait le geste brusque, l'esprit prompt et une étonnante faculté d'assimilation. En bon homme d'affaires, il ne négligeait aucun élément de succès. Aussi le voyait-on partout accompagné de l'officier français qui lui était attaché.

Le général Cole écoutait tout, comprenait vite, faisait rapidement ses objections, puis, son opinion formée, passait tout de suite à l'exécution. Il n'hésitait pas à solliciter, en cas de besoin, l'opinion du chef des « informateurs » ou celle des officiers français appartenant aux divisions voisines.

Ainsi, dans le secteur de la Woëvre, un de ses régiments, en liaison avec la 10<sup>e</sup> division coloniale, eut à subir au Bois

Brûlé trois attaques en trois jours. Non seulement ses hommes se battirent individuellement avec bravoure, mais, par suite d'une bonne coopération avec les troupes françaises voisines et de plusieurs contre-attaques bien montées, tout le terrain fut récupéré; les Allemands subirent de grandes pertes et laissèrent de nombreux prisonniers entre les mains des Américains. Cent soixante de ceux-ci reçurent la croix de guerre et le régiment fut cité à l'ordre du corps d'armée.

Au cours de la troisième journée de cette affaire, le colonel Beavens, médecin-chef de la division, me proposa de l'accompagner jusqu'à l'hôpital de campagne installé tout près des lignes, et spécialement destiné à recevoir les hommes atteints par les gaz. L'organisation en était parfaite, et le colonel médecin pouvait en être fier à juste titre. A leur arrivée, les hommes étaient examinés, puis transportés dans trois grandes tentes dont chacune correspondait à la classification de gazés graves, moyens, légers.

Pendant que le colonel Beavens me faisait admirer la belle ordonnance et la propreté de ces locaux, je ne pouvais m'empêcher d'être pris d'une immense pitié pour ces beaux jeunes gens agonisant de l'agonie atroce des gazés à plus de quatre mille kilomètres de chez eux.

Peu de temps après l'affaire de Seicheprey, l'ennemi tenta un coup de main sur l'autre régiment du général Cole. Le plan de défense fut exécuté de point en point. Pas un Allemand ne pénétra dans nos lignes et plusieurs furent faits prisonniers. Petite affaire, sans doute, mais bien conduite.

Il faut dire que le général Cole, toujours en première ligne, et suivi comme son ombre par son officier français, connaissait la moindre motte de terre de son secteur, et s'assurait par lui-même que chacun, sachant ses consignes, était prêt à les exécuter dans les plus petits détails.

Après la première phase de l'attaque du 18 juillet, le général Degoutte, commandant la 6<sup>e</sup> armée française, fit paraître un ordre du jour très élogieux se terminant par ces mots à l'adresse de la 26<sup>e</sup> division : « Je n'aurais pas fait mieux avec mes propres troupes. »

Une grande part de ces félicitations revenait au général Cole. Sa brigade, débouchant du Bois Belleau, avait, d'un seul élan, atteint ses premiers objectifs, face au nord-est. Elle avait

dû ensuite modérer son ardeur de façon à s'aligner sur les Français situés à sa gauche, puis faire, sous le feu, un changement de front face à l'est. Cette opération, qui eût été difficile même pour de vieilles troupes, n'aurait pas pu être menée à bonne fin sans l'action directe du général Cole.

Le lendemain, attaquant dans sa nouvelle direction, la 52<sup>e</sup> brigade gagnait deux kilomètres en profondeur. Le front ennemi était rompu. Il fallait maintenant poursuivre les Allemands en retraite.

Dans cette deuxième phase de la bataille, certains flottes ne pouvaient manquer de se produire dans des troupes insuffisamment aguerries. Des mélanges d'unités, provoquant des retards dans l'arrivée des ravitaillements, augmentèrent les fatigues consécutives à quatre jours de combats. La brigade du général Cole se heurta bientôt à une ligne de résistance fortement organisée. Par suite d'ordres malencontreux de l'état-major du corps d'armée américain, ses flancs se trouvèrent à découvert pendant qu'elle se portait à l'attaque d'un village. Les pertes atteignirent la moitié de son effectif. On dut la retirer du combat.

Deux mois plus tard, lors de la réduction du saillant de Saint-Mihiel, après que la 52<sup>e</sup> brigade eut atteint tous ses objectifs, on vit le général Cole pousser lui-même ses avant-gardes et partir avec une patrouille à la recherche du contact de l'ennemi.

Le colonel Edward L. Logan, juge à Boston et colonel du 9<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Massachusetts, avait toujours pris au sérieux son rôle de milicien. Il connaissait personnellement tous ses hommes, leurs familles, leurs tenants et aboutissants. A la constitution de la Yankee Division, il fut nommé au commandement du 101<sup>e</sup> R. I. U. S.

Sa figure souriante de bon juge, éclairée par de grands yeux exprimant la curiosité, sa tenue souvent peu militaire, formaient un ensemble très sympathique.

Le souvenir de cet homme d'allure plutôt pacifique est curieusement relié pour moi à celui de coups de canon.

Pendant le séjour de la 26<sup>e</sup> division sur le Chemin des Dames, le colonel Logan n'exerçait pas de commandement tactique. Il habitait dans le P. C. du colonel Le Gouvello, com-

mandant l'infanterie de la 22<sup>e</sup> division, soldat de grande race, ancien colonial, comprenant très bien son rôle auprès des nouveaux venus.

Mes officiers m'ayant signalé que la nourriture des Américains n'arrivait pas dans de bonnes conditions en première ligne, je proposai au colonel Logan de faire l'inspection du ravitaillement depuis les postes d'écoute jusqu'à la gare de distribution. Nous partîmes un matin avant le jour. Tandis que nous suivions un boyau à flanc de coteau, de gros obus mugirent vers nous. Par habitude, je me rendis compte qu'ils allaient tomber plus loin, et continuai ma route avec tranquillité. Le colonel s'était arrêté, inquiet.

— Ce n'est pas pour nous, lui dis-je, c'est pour la crête.

— Comment le savez-vous?

Je répondis par un geste évasif, et nous continuâmes notre chemin sans danger, tandis que les cent-cinquante passaient régulièrement au-dessus de notre tête.

Du P. C. de la compagnie, puis jusqu'aux postes de guetteurs, je fus frappé de l'effet produit sur les hommes par la présence de leur colonel. A son apparition, toutes les figures s'éclairaient; c'est là un signe auquel on ne se trompe pas. Lui, mena son enquête sur la soupe avec tout le soin d'un juge d'instruction.

Au retour, dans un P. C. de bataillon, brusque changement de décor : on découvrit un « loup » dans la préparation des aliments. Le bon juge se transforma comme par enchantement en un chef au ton de commandement. En quelques phrases précises et violentes, officiers et cuisiniers en prirent, comme on, dit « chacun pour leur grade ».

Au sortir de l'abri, le colonel Logan avait repris sa figure avenante, et, comme le brouillard se dissipait au moment où nous arrivions sur la crête du Chemin des Dames, j'en profitai pour lui faire faire un tour d'horizon : le massif de Saint-Gobain, les tours de la cathédrale de Laon, etc. A la fin de mon explication, un obus tomba à l'entrée de l'abri que nous avions quitté cinq minutes auparavant.

— Curieux! me dit le colonel. Juste à l'endroit où nous étions!

Presque au même moment, un autre obus éclata près de la route, à deux cents mètres en avant de nous.

— Ceci est pour nous, dis-je au colonel, car maintenant il fait clair, l'ennemi nous voit. Nous n'avons plus rien à faire ici. Allons-nous en !

— Pour nous ? répondit-il avec un bon sourire, qu'en savez-vous ?

Au même instant, un obus éclata à vingt mètres. J'étais déjà à plat ventre, pendant que le colonel, debout au milieu de la route, tournait la tête de tous côtés, cherchant des yeux ce qui pouvait produire les sifflements qu'il entendait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? me demanda-t-il.

— Ce sont les éclats.

— Ah ! bah ! — Et il se mit à rire.

— Je vous le répète, mon colonel, puisque nous n'avons rien à faire ici, moi je m'en vais.

Et il me suivit comme à regret vers les bases de ravitaillement à l'arrière.

Dans le secteur de la Woëvre, un bataillon du 101<sup>e</sup> ayant repoussé un coup de main ennemi, j'allai voir le colonel Logan à Rambucourt. Il me reçut, comme toujours, avec cordialité dans son P. C. installé dans la première maison du village. Ma visite terminée, le « bon juge », en bras de chemise, avec son pantalon tombant, comme de coutume, sur ses talons, m'accompagna jusqu'à la porte. Avec tout son état-major, nous restâmes là un bon moment à causer et à rire. Enfin, prenant congé, je montai dans ma voiture. Celle-ci démarra péniblement et s'arrêta en panne à deux cents mètres plus loin. Pendant que j'aidais mon chauffeur à tripoter le moteur, un obus tomba avec fracas sur la porte de la maison que nous venions de quitter. Le mur s'écroula, mais le colonel et ses officiers étant déjà rentrés dans la deuxième pièce de la maison, il n'y eut pas d'accident.

Je pus donc me permettre de dire ensuite au « bon juge », en faisant allusion à notre première promenade au Chemin des Dames :

— Comme c'est curieux, mon colonel ! Juste à l'endroit où nous étions !

Pendant l'offensive du 18 juillet, en passant par des alternatives diverses, l'action personnelle du colonel Logan sur ses hommes lui permit d'obtenir d'eux le gros effort qui les amena, en sept jours de lutttes, jusqu'à dix-huit kilomètres de

leur point de départ. Lors de l'affaire de Saint-Mihiel, il remplit également sa mission.

A côté de ces généraux et colonels, il y avait aussi dans la 26<sup>e</sup> division des commandants, capitaines et lieutenants, tels les capitaines Murphy et Pendelton, promus plus tard lieutenants-colonels, qui étaient vraiment d'excellents officiers dans toute l'acception du terme.

Beaucoup d'entre eux étaient charmants et de relations agréables. Quelques-uns de mes officiers et moi-même avions conservé des sentiments de véritable amitié avec plusieurs d'entre eux, parmi lesquels je dois citer le général Scherburn, le colonel Keville, et de nombreux officiers de l'état-major de la division, entre autres le colonel Stevens, le colonel Hobbs, le capitaine Woolcott, le commandant E. G. Taylor. Quelques-unes de ces amitiés ont même persisté longtemps après la guerre.

Le chef d'état-major de la 26<sup>e</sup> division était le colonel Duncan C. Major. Intelligent et énergique, correct et distant, doué d'une grande capacité de travail et ne craignant pas sa peine, il avait tout ce qu'il faut pour faire un excellent officier d'état-major; mais, cassant, parfois mordant, raide dans le service, le colonel Major n'était pas aimé. Les officiers de la milice ne lui pardonnaient pas une certaine morgue aristocratique.

Mes rapports avec lui furent corrects. Je dois même dire qu'il me demanda souvent mon avis. Par exemple, il me soumit le plan d'engagement de la division pour l'affaire de Saint-Mihiel. Son travail était clair, et rien n'y manquait. M'étant permis, cependant, une remarque d'ordre général à propos d'un point particulier, il se rendit de bonne grâce à mes raisons et fit tout de suite les modifications nécessaires.

C'est ainsi que le régiment de réserve, poussé plus près des lignes, eut la possibilité d'être lancé au moment voulu sur la route de Vigneulles, et d'arriver à cette localité avant la division américaine qui avait attaqué face au nord, tandis que nous attaquions face au sud (les deux pinces de la tenaille pour couper le saillant de Saint-Mihiel).

Quand ce match entre les deux divisions américaines eut été gagné par les hommes de la Nouvelle Angleterre, le

colonel Major, voulant se rendre compte des choses par lui-même, me demanda de l'accompagner jusqu'à Vigneulles. J'ai gardé de cette promenade le meilleur souvenir. La route étant devenue très vite impraticable pour une automobile, nous avons dû continuer à pied jusqu'au moment où je conseillai de monter sur deux chevaux d'artillerie qui, à travers l'ancien *no man's land*, puis par la jolie route de la forêt, la Grande Tranchée de Calonne, nous menèrent à douze kilomètres plus loin, jusqu'au belvédère de Hattonchâtel d'où l'on peut voir l'un des plus beaux panoramas de France.

Sur ma carte déployée, je montrais au colonel : Metz, les lieux témoins des combats de 1870; puis, plus près de nous, la ligne Hindenburg jalonnée par les villages que les Allemands avaient incendiés en se retirant et qui brûlaient encore. Dans la plaine, sur notre droite, les troupes de la 1<sup>re</sup> division américaine semblaient de petits soldats de plomb.

Tout à coup surgirent à nos pieds trois Américains, baïonnette au canon, et criant d'un air féroce : « Vous êtes prisonniers ! » C'étaient des patrouilleurs de la 1<sup>re</sup> D. I. U. S. Je ne sais comment ils avaient escaladé la côte abrupte. Dans leur excitation, ils nous avaient pris pour des ennemis.

Le colonel Major se contenta de sourire, et chargea le chef de la patrouille de transmettre un billet à son colonel.

Le nouveau secteur fut aussitôt organisé en deux sous-secteurs auquel le colonel Major donna respectivement les noms de « Connecticut » et de « Massachusetts ». Il était ravi de ce bon *joke* (1) et ne pouvait penser sans rire à la façon dont les soldats français s'essayeraient à prononcer ces deux mots. Car, lui non plus, n'était pas dépourvu d'humour.

Il manquerait quelque chose à la physionomie de la Yankee division si je ne disais un mot de deux personnages bien caractéristiques, — car n'oublions pas que nous sommes en Amérique, le pays de la Publicité, — à savoir le journaliste et le photographe.

Le journaliste était correspondant de guerre du *Boston Globe* (2). Il avait accompagné en 1916 les troupes de la Nou-

(1) Une bonne farce.

(2) Un des principaux journaux de Boston.

velle Angleterre sur la frontière mexicaine et était très populaire parmi les hommes de la 2<sup>e</sup> division.

Grand, maigre, son long nez chaussé de vastes lunettes, toujours vêtu d'un petit veston à col de fourrure, Frank Sibley arpentait les routes à belles enjambées, car les Américains, connaissant bien la presse, — et pour cause! — ne lui facilitaient guère sa tâche d'informateur : il ne disposait ni de la moindre Ford, ni du plus vulgaire side-car. Souvent je le recueillais dans ma voiture. D'une bonne humeur inaltérable et joyeux compagnon, il avait une conversation pleine d'anecdotes savoureuses et tellement américaines! C'est lui qui avait donné à la 26<sup>e</sup> division le nom de *Yankee division*. Et, bien entendu, il prenait automatiquement le parti des Yankees contre les gens du Grand Quartier général américain qu'il appelait, je ne sais pourquoi, des « lézards ».

Le photographe, lui, était un officiel. Il avait le grade de lieutenant et possédait une mauvaise camionnette qui crachait du feu par tous les pores de son moteur. Type de l'Américain moyen, trapu, bâti en force, toujours gai, toujours affairé, toujours prêt à partir n'importe où, le lieutenant Cooper avait sous ses ordres quatre soldats et tout un matériel d'appareils photographiques et cinématographiques.

C'est dans cet équipage que, le 18 juillet, il accompagna les vagues d'assaut. Pendant qu'il mettait son appareil de prise de vues en batterie, près de Belleau, cinq Allemands sortirent d'un trou d'obus et firent *Kamarade!*

— Ils ont pris mon appareil pour une mitrailleuse! dit Cooper qui, ne s'étonnant pas pour si peu, transforma sur-le-champ les Allemands en brancardiers et leur fit transporter les blessés vers l'arrière.

Un autre jour, on le vit revenir au poste de commandement de la division, tout joyeux et affairé, comme d'habitude. Pendant qu'on s'empressait autour de lui pour avoir des nouvelles directes de l'attaque, il déclara avec le plus grand sérieux :

— Tout a bien marché, mais certaines unités ont subi de fortes pertes. Ainsi, moi, j'ai perdu 50 pour 100 de mon effectif. Nous étions deux : mon aide et moi. Mon aide a été blessé!

Et, ravi de son *joke*, il éclata d'un rire communicatif.



LA FIN

Le 8 octobre, la 26<sup>e</sup> division était mise à la disposition du 17<sup>e</sup> corps et, peu après, prenait position en avant de Verdun, sur les hauts de Meuse, aux bois des Caures, de Haumont et Belleu. Elle devait y rester jusqu'au 11 novembre, dans un terrain tourmenté, sous la pluie et dans la boue, — la boue de Verdun! — presque sans abris, soumise à un feu continu et meurtrier, faisant presque chaque jour des attaques, et en butte à de violentes réactions allemandes.

Jusqu'ici, elle avait réussi des opérations contre un ennemi qui se retirait. Mais il n'y a pas de commune mesure entre ce que la Yankee division avait accompli depuis huit mois et ce qu'elle devait faire au cours des journées suivantes. Vraiment elle allait voir ce qu'était la guerre et endurer pendant trois semaines ce que l'armée française avait dû souffrir pendant de longs mois sur ce même terrain sacré de Verdun.

Pour bien montrer toute l'importance de ces hauts de Meuse qui formaient la charnière autour de laquelle pivotait l'armée allemande en retraite, le général von Marwitz avait, dans un ordre du jour, expliqué aux troupes d'élite défendant ce secteur, que le salut de la patrie dépendait d'elles. Leurs positions dominantes, parfaitement organisées en profondeur, étaient difficiles à aborder. Vouloir s'en emparer par des attaques locales à objectifs limités était impossible, à cause des flanquements d'artillerie et de mitrailleuses sous abris bétonnés.

Le général Claudel, commandant le 17<sup>e</sup> corps français, en fit l'observation au Grand Quartier général américain dans un mémoire très étudié. Il concluait : ou faire une attaque sur un large front avec de gros moyens pour briser la charnière de Verdun, ou rester sur la défensive. Mais le commandement américain ne tint pas compte de cet avis. Au contraire, il harcela continuellement le général Claudel, ordonnant attaque sur attaque, par brigade ou par régiment, ou même par bataillon.

Le 16 octobre, un bataillon du 104<sup>e</sup>, appuyé par des tanks français, est lancé sur le bois de Haumont. Les tanks s'enlisent dans la boue. Les fantassins, livrés à eux-mêmes, sont écrasés par des rafales de feux convergents.

Le 23, la 51<sup>e</sup> brigade attaque le bois Houppy, la cote 360, et le bois Belleu. C'est l'affaire dite de l'H d'Houppy, cette fameuse lettre H, du plan directeur! A gauche, dans le bois Belleu, le 101<sup>e</sup> atteint ses objectifs. Une violente contre-attaque le ramène aussitôt sur sa ligne de départ.

Le lendemain 24, l'attaque recommence. La 51<sup>e</sup> brigade avance de quelques centaines de mètres dans le bois Belleu et sur les premières pentes de la colline 360. Pendant la nuit, quatre contre-attaques en vagues successives, furieusement menées par des troupes fraîches précédées d'un déluge d'acier, balaient littéralement les Américains. Les survivants se retrouvent de nouveau sur leurs parallèles de départ.

Le colonel Logan reforme ce qui reste du 101<sup>e</sup> et, à deux heures et demie du matin, les débris du régiment attaquent de nouveau; ils réussissent à s'établir à quelque distance en avant de leurs anciennes lignes.

Le 25 au matin, deux bataillons du 102<sup>e</sup> attaquent encore la cote 360. A peine partis, ils sont écrasés et cloués sur place par des trombes de projectiles de toutes sortes, y compris bien entendu les obus à gaz qui sont de tradition dans les ravins de Verdun. Jusqu'au 27, de nouveaux essais sont encore tentés, mais plus timides et, bien entendu, inutiles.

En cinq jours, quelques mètres de terrain seulement ont été gagnés dans le bois Belleu. Ailleurs, on n'a pas avancé d'un pas.

Ces beaux régiments de la 51<sup>e</sup> brigade, arrivés en ligne à l'effectif de plus de deux mille hommes, sont réduits : le 102<sup>e</sup> à trois cent cinquante hommes et dix officiers; le 101<sup>e</sup> à trois cents hommes et cinq officiers!

Le colonel Horace P. Hobbs, « inspecteur de la division », officier de l'armée régulière, avait rendu compte de l'état de fatigue du 101<sup>e</sup>. On le désigna pour remplacer le colonel Logan, « le bon juge », à la tête de cette unité. C'était un homme de petite santé, fluet, maigre, au teint jaune, et portant lunettes. Sa voix, faible et sourde, semblait toujours avoir de la peine à s'exhaler.

Il avait été pendant longtemps mon voisin de table au mess. Toujours aimable et extrêmement courtois, même quand il revenait fatigué de ses tournées en première ligne, ne se plaignant jamais, ne disant de mal de personne, consciencieux

à l'extrême ; il ne buvait que de l'eau « désinfectée » ou du café au lait. Je ne l'ai pas vu une seule fois avaler une goutte de vin, alors que, peu à peu, les autres officiers en étaient venus à apprécier le bon vin en quantité modérée.

Une nouvelle attaque étant prévue pour le 11 novembre au matin, je sautai dans une automobile pour aller mettre le général Claudel au courant de la situation. Je dus traverser Verdun encore bombardé par les Allemands. Au moment où ma voiture s'engageait sur le pont qui se trouve à hauteur de la gare, un obus tomba sur le milieu du tablier. Coup de frein, marche arrière... il était temps !

Je dis au général Claudel :

— Sur cette ligne de la carte on lit : 101<sup>e</sup> R. I. U. S... C'est une erreur, il n'y a plus là que quelques hommes, y compris le colonel du régiment avec ses cuisiniers et sa liaison. Pour parer à cet état de choses, je pense qu'il n'y a qu'un moyen : battre le rappel de tous les canons disponibles dans le voisinage, y compris les plus gros, et établir un rideau de fer devant ce trou de la ligne de bataille.

C'est la dernière fois que j'eus l'occasion, pendant la guerre, de venir en aide à mes amis américains.

Le 11 novembre, à neuf heures trente, les restes de la 26<sup>e</sup> division se portaient encore en avant et ne s'arrêtaient qu'à la onzième heure, celle de la fin de la guerre.

La 26<sup>e</sup> division méritait, certes, mieux que toute autre unité américaine, l'honneur de faire partie de l'armée d'occupation. Mais elle en était physiquement incapable. On dut la ramener à l'arrière pour la réorganiser dans la région de Langres. Le 21 janvier 1919, la 26<sup>e</sup> division, entièrement reconstituée, quittait le triste plateau de Langres pour les douces plaines des environs du Mans. Elle revint en mars à Boston où elle fut acclamée avec un enthousiasme indescriptible.

La Nouvelle Angleterre avait toutes les raisons de fêter ses enfants. Elle pouvait en être fière. En huit mois de combats, ses citoyens-soldats étaient devenus des guerriers. Si, dans les dernières journées de lutte, ils n'avaient pas pu faire mieux, la faute n'en était ni à eux, ni aux Français.

A. DU BOISROUVRAY.

---

# LETTRES

## A LAURE DE GASPARIN

NOUVELLE SÉRIE

---

II <sup>(1)</sup>

(1851-1858)

---

SÉJOUR A CLAREMONT

Val-Richer, 16 juillet 1851.

Je suis seul ici, bien plus seul que vous n'avez jamais été à Lacoïnte, absolument seul avec mon valet de chambre. Je m'arrange assez bien de ma solitude, c'est-à-dire dans ma solitude. Je travaille, je me promène, je lis, je dors, je rêve. C'est grand dommage pourtant que votre solitude à vous ne soit pas à quelques portées de fusil de la mienne. Les deux ermites seraient, je crois, assez souvent et assez bien ensemble.

Ma maison sera bien pleine cet été ; dix maîtres, grands ou petits, et dix domestiques. J'y resterai jusqu'au milieu de novembre ; sauf quelques jours, vers la fin d'août, que j'irai passer à Claremont, pour le service anniversaire de la mort du Roi. A travers tous les commérages, mes nouvelles de là ne m'annoncent aucun changement dans les dispositions que j'y ai vues et laissées. De la part de la Reine et des Princes même penchant, de la part de la duchesse d'Orléans même

*Copyright by André Gayot, 1933.*

(1) Voyez la *Revue* du 1<sup>er</sup> septembre.

répugnance à la fusion. Et des deux parts même attitude de réserve et d'abstention, réelle pour les Princes, apparente pour la Duchesse qui est bien plus vive et plus entreprenante. Mais quelque vive qu'elle soit, elle ne peut et ne fera rien, car il n'y a rien à faire aujourd'hui pour personne. Le malade se refuse au mouvement, et personne n'est assez fort pour le remuer malgré lui.

Val-Richer, 22 août 1851.

Chère amie, je pars demain soir pour Paris, d'où je repartirai après-demain soir pour Londres. Je veux assister mardi 26 au service du bout de l'an qui sera célébré pour la mort du Roi dans la grande église catholique de Londres, probablement par le cardinal Wiseman. Ce n'est ni pour l'utilité, ni pour mon plaisir que je fais cette course; c'est un devoir que j'accomplis. Je dirai, là, mon avis, qu'on sait déjà, et je ne demanderai point de réponse à mon avis, car je la sais aussi. Ce seront les forces générales qui décideront des événements; les personnes aujourd'hui en scène y pèseront très peu, soit qu'elles se remuent, soit qu'elles ne se remuent pas. Elles ont de l'esprit et du courage; mais il faut, pour influer sur de telles choses, de grands esprits et de grands courages.

Je ne resterai à Londres que le temps strictement nécessaire pour voir la Reine et les Princes après la cérémonie; puis l'exposition, par décence plus que par curiosité. Un de mes amis m'a écrit: « Figurez-vous que toutes les boutiques du monde se sont donné rendez-vous là pour montrer combien il y a peu de bon goût dans le monde. » Il est vrai que c'est un galant homme un peu morose. Le fait en lui-même est très grand; l'Angleterre en retirera beaucoup de fruit, et la paix générale beaucoup de chances de durée. C'est là le résultat le plus important, et dont je fais bien plus de cas que du spectacle.

J'ai passé trois jours à Paris, à l'occasion du grand concours. Les journaux vous ont dit comment j'avais été reçu. Ils ont essayé d'atténuer ce petit fait par un gros mensonge; ils ont dit qu'on m'avait fort applaudi, mais qu'on avait en même temps demandé et chanté la *Marseillaise*. La seconde partie est entièrement fausse. L'an dernier, à la même cérémonie, une partie de ce jeune auditoire avait demandé la *Marseillaise*; une

autre partie s'y était opposée, mais sans succès; la *Marseillaise* avait eu la majorité. Cette année-ci, quelques voix ont demandé la *Marseillaise*, mais sans succès; elle a été en minorité, et point chantée, ni jouée du tout. Voilà le progrès. Nous verrons où il nous mènera, s'il nous mène à quelque chose.

Je n'ai trouvé, dans mon passage à Paris, qu'un fait important : c'est la scission qui s'est opérée dans le parti légitimiste, et la ferme résolution, prise par les deux fractions de la majorité qui a voté la revision, de rester unies en tout cas, et de se faire mutuellement les sacrifices qui seront nécessaires pour rester unies. Quel que doive être le résultat définitif, ceci serait, si l'on y persistait, le commencement du salut.

La candidature du prince de Joinville ne fait ni autant de progrès, ni même autant de bruit qu'on voudrait. On a mis la cloche en branle trop tôt. Venant au dernier moment, au milieu d'un public embarrassé entre des candidatures institutionnelles ou rouges, ou insignifiantes, celle-là pouvait avoir des chances. Elle sera usée avant d'être mise à l'épreuve. Elle ne serait sérieuse que si le gros des montagnards eux-mêmes l'acceptait, dans l'unique but de renverser ce qui existe; ils en sont capables, et il y a des gens qui les y poussent. Je ne crois pas au succès de l'intrigue. Si elle réussissait, quelle entrée en scène pour un prince de la maison de Bourbon, d'arriver, par la Montagne, à la présidence de la République ! Il me revient du reste que les faiseurs mêmes ne comptent pas réussir; mais ils espèrent que le prince de Joinville enlèvera un million de voix à Louis-Napoléon qui, alors, ne serait pas élu d'emblée; et le choix appartiendrait à l'Assemblée actuelle expirante, dont on espère disposer dans ses derniers moments.

Vil-Richer, 3 septembre 1851.

J'arrive d'Angleterre. Je suis fatigué et assez triste (1). Je crois vous l'avoir déjà dit : j'allais à Claremont par devoir, non pour mon plaisir, ni pour aucune autre utilité. J'ai fait mon devoir; j'ai dit ce que je pense; je n'ai fait plaisir à personne; personne ne m'a fait plaisir, et ce que j'ai dit ne servira

(1) L'accueil réservé à Guizot à Claremont fut cependant meilleur que celui qu'y avaient reçu Duchâtel et Montalivet (d'après une lettre de Flahaut à M<sup>me</sup> de Flahaut *op. cit.*).

à rien. Voici le langage sur la candidature de M. le prince de Joinville. Il n'acceptera point ; il ne refusera point ; il ne fera aucune manifestation ; il ne s'engagera à rien ; il laissera faire et il verra venir. En fait, il accepte, et il pousse ceux qui le poussent. Il s'ennuie. Il veut rentrer en France à tout prix. On doute beaucoup du succès ; il ne sera pas nommé ; mais il enlèvera des voix à Louis-Napoléon. Personne ne sera nommé d'emblée. Ce sera à l'Assemblée à choisir entre les cinq qui auront le plus de voix. Alors crise inévitable. Que sortira-t-il de la crise ? On ne sait pas ; mais on aura toujours la crise et on verra. L'eau trouble est toujours bonne.

Si M. le prince de Joinville était nommé Président de la République, que ferait-il ? On ne sait rien. Selon les uns, et des plus intimes, il serait bel et bien Président de la République ; il lui prêterait serment et la maintiendrait loyalement pendant quatre ans, et pendant ce temps M. le comte de Paris deviendrait majeur. Selon d'autres, tout aussi intimes, M. le prince de Joinville, même nommé, ne serait point Président de la République. Au moment de prêter serment devant l'Assemblée, au lieu de prêter serment, il ferait son manifeste ; il déclarerait la nécessité de recourir au pays pour lui demander ce qu'il veut enfin, Monarchie ou République, et quelle monarchie ; et il demanderait la formation d'un gouvernement provisoire, à la tête duquel il resterait, en attendant que le pays eût répondu. On n'est décidé sur rien, mais on est prêt à tout.

Je n'ai point discuté sur toutes ces questions hypothétiques. J'ai dit mon avis sur le fond même de la situation et de la candidature. D'abord, que je ne crois pas au succès. Sur quoi M. le duc de Nemours a répondu qu'il craindrait bien plus le succès que l'échec. Je les crains l'un et l'autre. M. le prince de Joinville n'aura pour lui ni les légitimistes ni les conservateurs élyséens, ni les conservateurs qui ne trouvent pas bon que les Princes galvaudent leur personne et leurs chances. Qui donc aura-t-il ? La coterie Thiers, le tiers-parti et les montagnards qui se feront, de cette intrigue, un moyen de brouiller toutes les cartes, et d'abaisser toutes les personnes. S'il réussissait, quels alliés pour rentrer en France et gouverner ! Et s'il ne réussit pas, il aura changé radicalement de position, d'attitude, d'amis ; il aura abandonné la politique et

les alliances qui font aujourd'hui l'honneur de la mémoire du Roi son père, pour entrer dans la carrière des aventures, ou des mésaventures, avec les révolutionnaires et les quasi-révolutionnaires pour amis et pour appui. M. le duc de Nemours est de mon avis. La Reine aussi. Mais ils ne sont pas en état d'empêcher, et ils ne le tentent point. Avant tout, il faut la paix dans le ménage; on ne se dit point ce qui donnerait de l'humeur, ce qui amènerait des scènes; c'est-à-dire qu'on ne se dit ni ce qu'on pense, ni ce qu'on veut réellement; et on s'en va, tous, à la dérive et au hasard, entraînés par la passion de M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans (1) et par celle de Thiers à qui il faut absolument la régence pour se laver de la Révolution.

Salomon a raison : *nolite confidere Principibus*; ce qui veut dire : ne vous fiez pas aux Princes pour faire vos affaires. Faites-les vous-mêmes. Je ne sais si la France est en état de se sauver elle-même. Je l'espère. Ce dont je suis bien sûr, c'est qu'aucun Prince ne la sauvera.

Val-Richer, 7 octobre 1831.

... Je suis bien aise que votre impression sur la question des candidatures à la présidence soit conforme à la mienne. Je n'ai pas la moindre hésitation. Tant que le rétablissement honorable et durable de la monarchie ne sera pas possible, il n'y a pas autre chose à faire que de prolonger le provisoire actuel. Parce qu'il existe : quand on marche sur un sol tremblant, le premier moyen de stabilité, c'est le *statu quo* (2). Parce que le nom de Louis-Napoléon Bonaparte est, quant à présent, non seulement notre plus efficace, mais notre seule arme pour porter la division dans les rangs de la multitude inclinée vers le socialisme, et pour en ramener une partie dans les rangs de l'ordre. Parce qu'il n'y a rien de plus sot que de changer de provisoire, et non seulement d'user, mais de déshonorer, dans un provisoire nouveau, les éléments avec

(1) « M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans comprendra-t-elle enfin, hélas ! après coup, le guépier dans lequel l'héroïque Thiers et consorts l'ont fait tomber ? La fusion, qui aurait pu sauver les principes et la civilisation entière, est maintenant hors de propos. » Duchesse de Dino, *Chronique*, IV, 32.

(2) Guizot subissait-il l'influence de la princesse de Lieven ? « Elle est sans réserve pour le Président. Je crois que tout le monde sera comme elle dans peu de jours. » (Flahaut à sa femme.) Après le coup d'Etat, « elle était dans une joie qui confinait à l'extase ».



lesquels on pourra, un jour, refaire du définitif. Je suis donc très décidé, même par calcul politique, et en mettant à part les considérations morales que je tiens cependant pour très puissantes. On est toujours puni, tôt ou tard, de les avoir méprisées.

Si l'on voyait à nu les misérables et honteux motifs qui font que certains hommes ont lancé et poussent la candidature du prince de Joinville, on ne délibérerait pas un moment.

Paris, samedi 22 novembre 1851.

Je suis rentré à Paris il y a dix jours. Un de mes ennuis, c'est de ne pouvoir y travailler librement et tranquillement, comme j'en ai repris l'habitude au Val-Richer. Je vous enverrai ces jours-ci deux nouveaux volumes : l'un, *Méditations et Études morales* ; l'autre, *Études sur les Beaux-Arts* ; recueils, l'un et l'autre, soit d'essais déjà publiés, soit d'essais que j'avais en portefeuille. J'ai revu tout cela avec soin. C'est ainsi que je veux que cela reste. Je publierai cet hiver deux autres volumes : l'un, *Corneille et son temps* ; l'autre, *Shakespeare et son temps* : de la pure littérature. Je m'occupe de bien autre chose, qui ne sera pas publié encore. Venez-y voir.

J'ai employé ma dernière quinzaine du Val-Richer à écrire mon discours pour la réception de M. de Montalembert à l'Académie française. Cette séance, qui excite vivement la curiosité, aura lieu le jeudi 18 décembre (1). M. de Montalembert m'a envoyé au Val-Richer son discours auquel je dois répondre. Plein de très belles choses, mais beaucoup trop long. Il en est lui-même d'avis, et travaille à le réduire de moitié. Discours ardemment anti-révolutionnaire, chrétien, et au fond libéral. S'il devient assez court, il peut faire beaucoup d'effet.

APRÈS LE COUP D'ÉTAT

Paris, 9 décembre 1851.

Votre lettre m'arrive au moment où j'allais vous écrire ; quelques lignes seulement pour vous donner de mes nouvelles. Je ne sais s'il n'y avait pas d'autre manière de sortir de la déplorable impasse où nous étions ; mais enfin il faut prendre

(1) Montalembert ne devait être reçu que le 5 février 1852.

celle-ci, puisqu'elle nous en fait sortir. Ce que vous dites me frappe comme expression du sentiment populaire autour de vous. Je suis convaincu qu'il est fort général. La France n'est pas exigeante ; elle ne demande qu'à n'être pas perdue, c'est-à-dire de ne pas tomber aux mains des rouges. Voilà où notre ambition est tombée. J'espère que nous garderons au moins celle-là, et qu'elle sera satisfaite. Ici, la répression (1) a été rude, quoique moins sanglante qu'on ne le dit. Environ 200 morts parmi les insurgés ; 150 tués ou blessés dans la troupe qui s'est très bien conduite. Qu'elle en fasse autant contre tous ces commencements de Jacquerie qui éclatent çà et là. Le succès ne me paraît pas douteux, et il sera au profit du Président qui, après avoir fait son coup en haut, s'est très bien et très fermement retourné contre l'ennemi d'en bas. Quelle flagellation pour notre pauvre pays ! et pour les meneurs, coquins, ou fous ou sots, qui l'ont mené en 1848 à cet abîme !

Paris, 12 janvier 1852.

Je veux vous écrire avant la séance de l'Académie, chère amie, ne fût-ce que pour vous faire mentir. Elle devait avoir lieu jeudi prochain 15 ; mais M. de Montalembert est malade, de violentes coliques néphrétiques, des calculs dans les reins et dans la vessie. Il a demandé ajournement pour être en état de parler. L'ajournement sera, je pense, à quinzaine, le 29 janvier. Mon discours est prêt depuis longtemps. Je l'ai écrit dans mes derniers jours de séjour au Val-Richer, et le 2 décembre même ne m'a rien donné à y changer. Ma pensée, comme ma vie, est en dehors de tout ceci...

Politiquement, je suis triste. Triste pour d'anciens amis qui ont eu, envers la bonne cause et envers moi, des torts bien graves, mais à qui je ne cesse pas et ne veux pas cesser de porter intérêt. Je respecte mon passé. Triste aussi pour le pouvoir lui-même qui se trompe sur son propre intérêt et se fait du mal, ce qui le rend moins capable de nous faire tout le bien qu'il peut et doit nous faire. Ses rigueurs contre les personnes viennent trop tard ; s'il voulait absolument les prendre, il

(1) Au 5 décembre, le chiffre des morts n'était pas connu sûrement. Un employé de la Préfecture de police avait dressé une liste de 191 morts, en majorité ouvriers, le *Moniteur* donnait 380 tués. La troupe eut 27 tués, 181 blessés.

fallait  
le suf  
De pl  
dérie  
M. de  
point  
mond  
aurai  
tôt, et  
paru  
mal r  
Ce ser  
d'aut  
tage  
au go  
était  
accom  
désir  
tout  
est is  
ne se  
qui c  
sache

Je  
chère  
mien  
Fran  
finir  
ment  
agite  
avort  
fait c

(4)  
(2)  
ou exi  
pas.

fallait les prendre à son début, et de manière à être *absous*, par le suffrage universel, de ces illégalités-là comme des autres. De plus, quelques-unes de ces rigueurs sont inintelligentes et décrient celles-là même qui peuvent être naturelles et utiles. M. de Rémusat est un critique de salon, très incommode, mais point dangereux; sa qualité d'homme d'esprit et d'homme du monde eût dû le protéger (1); M. Créton et M. Chambolle auraient dû être couverts par leur insignifiance. Faites plus tôt, et avec cinq ou six noms de moins, ces listes auraient disparu dans la grandeur de l'événement; aujourd'hui, elles ont mal réussi, et je doute fort que le pouvoir s'en trouve fortifié. Ce serait bien pis si, comme on le disait hier, il en préparait d'autres encore, avec des noms qui choqueraient encore davantage (2). J'espère qu'il n'en sera rien. Parfaitement étranger au gouvernement actuel, je ne lui suis pas du tout hostile. Il était inévitable et il est nécessaire. Il a une mission capitale à accomplir. Il a déjà fait beaucoup de très bonnes choses. Je désire qu'il aille jusqu'au bout, et qu'il ne se mette pas du tout lui-même hors d'état d'aller jusqu'au bout. Plus le pouvoir est issu de la force, plus il a besoin de mesure et de tact. Ce ne seront pas les pouvoirs collatéraux ni les libertés publiques qui contiendront aujourd'hui le gouvernement; il faut qu'il sache se contenir lui-même.

## NOUVELLE VISITE AU PRINCE-PRÉSIDENT

Paris, 20 février 1852.

Je n'ai rien à vous dire qui vous rassure et vous égaye, chère amie. Vos tristesses et vos appréhensions sont les miennes. J'ai plus de confiance que vous dans l'avenir. La France n'a pas si glorieusement vécu depuis si longtemps pour finir tout à coup si misérablement, et ce grand et beau mouvement d'idées, de sentiments, d'ambition et d'espérance qui agite le monde depuis cent ans ne peut pas ainsi complètement avorter. Cela ne s'est jamais vu depuis la création, et s'il se fait des miracles pour sauver le genre humain, il ne s'en fait

(1) Rémusat fut exilé après le 2 décembre, mais rentra peu après.

(2) A cette date, pourtant, 12 janvier, par décret du 9, la répression déportait ou exilait un grand nombre de membres de l'Assemblée. Guizot ne s'y attarde pas.

pas pour le perdre. Je crois donc à l'avenir et même je l'entrevois. Mais là se borne mon optimisme. Je ne vous parlerais du présent que pour être de votre avis. Ce n'est pas la peine. Parlons d'autre chose.

La séance de l'Académie (4) a fait de l'effet, ce qui se peut faire d'effet aujourd'hui. J'ai été bien aise d'avoir cette occasion naturelle et officielle de manifester mon sentiment actuel. Il peut laisser, à travers toutes les époques, une trace, petite ou grande, de son passage. J'ai été, avant-hier, avec le bureau de l'Académie, présenter au Président M. de Montalembert, et les discours prononcés dans cette séance. Il nous a courtoisement reçus. En m'abordant, il m'a dit : « Je suis charmé d'avoir cette seconde occasion de vous voir. » Il a tendu la main à M. de Montalembert, comme à une ancienne et familière connaissance. Nous nous sommes assis autour d'une petite table ronde. Quelques minutes de conversation insignifiante. Il m'a demandé ce que je ferais l'été prochain, si je travaillais, si j'achevais mon histoire de la Révolution d'Angleterre. Ceci a amené le nom de Cromwell : M. de Montalembert a dit que, depuis quelques années, il y avait, en Angleterre, pour le nom de Cromwell, un retour de faveur et de grandeur.

— Oui, a dit le Président, on a délibéré sur la question de placer sa statue dans les nouvelles salles du Parlement.

— La question, ai-je dit, a été de savoir si on le placerait dans la série des rois d'Angleterre, ou dans celle des grands hommes ; on a décidé qu'il serait dans celle des grands hommes.

Encore deux ou trois minutes de propos ; il s'est levé ; nous nous sommes levés, et nous sommes sortis. Je lui ai trouvé, comme à ma première visite, l'air et les manières polies, douces, réservées, tranquilles, un peu tristes, le regard replié et assez faux. Il est engraissé et vieilli.

Une petite histoire assez drôle. Il y a eu un bal à l'Élysée, mardi dernier. Le ministre de Hollande, le général Fagel, y était invité. Il a écrit à M. Bacciochi, ordonnateur des fêtes de l'Élysée : « Serait-il possible d'avoir une seconde invitation pour un jeune neveu à moi, qui est à Paris, en ce moment, mon homonyme ? » On a envoyé chez lui une invitation

(4) La réception de Montalembert qui succédait à Droz.

adressée à *Monsieur Homonyme*; et son neveu est allé au bal sous ce nom. Mon rapporteur a vu la lettre. Voilà de quoi on s'amuse...

J'ai de bonnes nouvelles de Rome. Moralement comme physiquement, j'espère que ce voyage aura été bon à mon jeune ménage. Je serai charmé de leur retour. La sympathie est grande entre ma fille Henriette (1) et moi; sympathie fort peu bavarde, car nous nous disons rarement et brièvement ce que nous sentons; mais nos instincts et nos impressions se ressemblent et se rencontrent beaucoup, et sa présence suffit pour rompre ma solitude intérieure. Ceci soit dit sans faire le moindre tort à ma fille Pauline (2), qui est charmante pour moi, et avec qui je vis dans une très douce intimité. D'autant plus douce que son mari me plaît infiniment. C'est un des jeunes gens les plus distingués, les plus élevés d'esprit et de cœur, que j'aie rencontrés en ma vie. Je désire bien qu'il ait occasion de se faire connaître. Il se fera honneur, à lui et à son nom. Guillaume (3) se développe beaucoup et travaille. Je partage votre sollicitude sur ce que vous appelez l'ardeur de mon sang. J'y veille de mon mieux. Il a le cœur excellent, le jugement très droit, et beaucoup d'esprit, et d'esprit gracieux. Je voudrais le marier de bonne heure.

Adieu, chère amie. Dites, je vous prie, à Achille, que j'ai reçu et envoyé immédiatement au Val-Richer, son second petit ballot de plants de vigne. Je ne sais ce qu'est devenu le premier. Vous viendrez un jour manger en Normandie des muscats de Nîmes. Tâchez que ce ne soit pas trop éloigné, pour que nous puissions rire encore un peu. Je ramasse toutes mes histoires pour rire. Dites-moi que vous n'en voulez perdre aucune. Adieu donc.

Paris, 10 avril 1852.

... Je ne crois pas qu'on tarde beaucoup à réclamer un nouveau coup de suffrage universel, et je suis très sûr que le suffrage universel ne refusera rien. Ce pays-ci n'est pas prude; il donne tout ce qu'on lui demande, et permet tout ce qu'on

(1) Henriette Guizot avait épousé Conrad de Witt.

(2) Pauline Guizot avait épousé Cornélis de Witt.

(3) Son fils Guillaume qui devint plus tard professeur de littératures d'origine germanique au Collège de France.

lui prend. Le Président aura tort de se faire Empereur. Il aura touché à son sommet. C'est un moment qu'il faut retarder tant qu'on peut, au lieu de le presser. Il tombera de plus alors sous une comparaison qu'il n'encourt pas aujourd'hui ; il est unique comme Président ; il ne sera pas unique, ni le premier, comme Empereur. Enfin, il entrera, avec les grands souverains de l'Europe, dans une situation difficile ; comme Président, ils l'acceptent sincèrement et de bonne grâce ; l'accepteront-ils également comme Empereur ? Son intérêt bien entendu est donc, à mon avis, de ne pas courir après un titre nouveau qui lui vaudra plus de périls et pas plus de pouvoir. Préférera-t-il son plaisir à son intérêt bien entendu ? Je le crains pour lui.

Paris, 16 mai 1852.

Ma fille Henriette m'est revenue hier. Guillaume était arrivé lundi. Ils sont tous très bien ; leur séjour à Rome leur a parfaitement réussi ; et ils sont charmés de se retrouver près de moi. Mon intérieur est vraiment très doux, et ses mérites sont de ceux qui durent, étant de très bon aloi. Je me reproche quelquefois d'avoir encore si souvent, au milieu de tant d'affection et d'agrément, le sentiment de la solitude. Puis, à la réflexion, je ne me le reproche pas ; c'est tout simple ; il y a des choses, ou plutôt il y a une chose que rien ne remplace. Je partirai pour le Val-Richer, probablement du 10 au 15 juin. Nous resterons là jusqu'au milieu de novembre. Je m'y plais chaque année davantage. J'ai toutes sortes de choses commencées que je veux finir. Je suis à cette époque de la vie où il faut finir tout ce qu'on veut avoir fait. Je n'y réussirai pas ; je partirai au contraire l'esprit plein de projets, mais j'espère bien en avoir fini des essentiels.

Je vous enverrai sous peu deux volumes qui vous amuseront, *Corneille et son temps*, *Shakespeare et son temps*. C'est de la pure littérature, libre de toute préoccupation politique, jeune, vive, et contente d'elle-même. Vous y trouverez des citations gaies. J'aurais pu en mettre bien plus, et de bien plus gaies. Les langues ne se gênaient pas du tout dans ce temps. Ni probablement tout le reste.

LAMARTINE

Paris, 1<sup>er</sup> juin 1852.

On dit que M. de Lamartine prépare un roman tout nègre et que *l'Ange déchu* sera une prude à côté de ce roman-là. J'ai rencontré l'autre jour M. de Lamartine, et quoique je n'aie nulle sympathie pour lui, il m'a donné une impression de pitié douloureuse. Prodigieusement maigri et vieilli, l'air mêlé de tristesse et de bravade, d'humiliation et d'ancienne fierté, un mauvais chapeau, un vieil habit. Il ne vit plus, à ce qu'il paraît, que de ce que lui vaut son *Civilisateur*, ce journal mensuel qui a succédé à son *Conseiller du peuple*. Il va, dit-il lui-même, se loger au bureau de ce journal, avec une servante pour toute maison. Je soupçonne quelque exagération dans ces paroles; il voudra faire de l'effet par ses paroles, comme jadis par ses chiens et ses chevaux. En tout cas, il est aussi ruiné matériellement que politiquement. On prétend que s'il ne s'est pas séparé de M. Ledru-Rollin en avril 1848, au moment où tout le parti de l'ordre le lui demandait, c'est qu'ils avaient fait et faisaient ensemble des parties de mauvais sujets qui donnaient barre à l'avocat sur le gentilhomme. Je n'en sais rien; mais cela se peut. Ces histoires-là ont, dans l'histoire, bien plus d'influence qu'on ne leur y donne de place.

Voilà l'Empire ajourné. Le Président est un mélange assez rare de témérité et de patience, d'idées fixes et de ménagement pour les faits. Il a acquis la certitude que l'Empire, sans lui attirer la guerre, ne serait pas reconnu au dehors, que sa situation générale en serait fort affaiblie et compromise. Il ajourne; il attendra, sans renoncer, bien entendu. Il est, dans la vie privée, à la fois aussi patient et aussi décidé; il doit avoir, auprès des femmes, beaucoup de succès. Je ne sais du reste point de nouvelles. On dit que M. Baroche a fait venir MM. Cornudet et Reverchon, rapporteurs dans l'affaire des décrets du 22 janvier, au Conseil d'Etat, et leur a demandé leur démission, s'ils étaient, comme on le disait, contraires aux décrets: ils ont répondu qu'en effet ils étaient contraires, mais qu'ils ne donneraient pas leur démission, qu'on n'aurait qu'à prendre la peine de les destituer. Je doute un peu et de tant d'effronterie et de tant de courage.

Adieu, chère amie. Vous avez bien raison de faire une folie pour fêter le printemps. Mettez-moi de part dans votre folie, et donnez-moi des nouvelles de vos vers à soie.

Val-Richer, 14 juillet 1852.

J'ai bien chaud, chère amie. Mon soleil est brûlant et brillant, presque autant que le vôtre. Il n'y a qu'un soleil. C'est dommage qu'il ne nous éclaire et ne nous réchauffe pas ensemble. Je garde un souvenir charmant de la chaleur du midi, vive, sèche, poignante. Ici, elle est toujours un peu humide. J'aime mieux la flamme que l'étuve. Vos melons ont bien réussi. Il y en a déjà d'assez gros. Faut-il les arroser? A quel signe reconnaît-on qu'ils sont mûrs? J'aurais mille choses à vous demander et à vous dire. Je ne dis rien à personne. Ma vie est pourtant très bonne et très douce. J'ai tous mes enfants. Ils vont tous bien. Mais je suis de votre avis; les petits-enfants viennent trop vite.

Les économistes, J.-B. Say, entre autres, que vous avez connu, je crois, ont, à ce sujet, des théories très commodes; je vous les dirais si vous étiez là. Vous souvenez-vous de la grande cause de la guerre du Caucase? J.-B. Say défendait cette cause-là, pour soutenir Malthus sur la population. Avez-vous lu Malthus? J'ai connu des gens bien courroucés contre ce galant homme et qui l'auraient brûlé volontiers. Gêner le progrès de la population! Il avait pourtant bien raison. Les paysans de mes environs ne se marient guère que lorsqu'ils sont un peu en état de nourrir leur famille. Je ne suis pas sûr que les mœurs en soient meilleures; mais il y a certainement beaucoup moins de misère.

Je suis bien aise que *Corneille* et *Shakespeare* vous amusent. Ces réimpressions sont, pour quelques anciens ou nouveaux ennemis, une occasion de me redire quelques injures, mais des injures bien isolées et sans écho. Bien plus de gens me louent à tour de bras. Vous avez raison; le public m'est revenu. Pourquoi m'a-t-il jamais quitté? Il ne m'a pas compris, ni sa propre situation. Du reste, je ne me plains pas: dans notre temps de châteaux de cartes, le mien a tenu plus longtemps, et il est tombé avec plus de fracas, et il est maintenant plus regretté qu'aucun autre. Je vis, depuis que je suis ici, dans un autre château de cartes, qui est tombé aussi, il y



a bientôt deux siècles, celui de Cromwell. C'était un maître homme, que ni le désir ni la possession n'ont rendu fou. Je veux décidément terminer mon histoire de la Révolution d'Angleterre. J'ai écrit hier la dernière ligne de l'un des plus curieux chapitres, le récit du travail de Cromwell pour se faire roi, et puis de son refus au bout de son travail. Exemple unique. Il est arrivé à des saints de refuser une couronne ; mais n'être rien moins qu'un saint, vouloir la couronne, la prendre, la tourner, la retourner en tous sens,... et puis, dire non ; c'est là de la continence. Certainement les ambitieux ne sont pas si fous que les amoureux. Savez-vous un amoureux qui en ait jamais fait autant ? Vertu à part s'entend. Ce n'est pas du tout par vertu que Cromwell a dit non.

Vous avez raison sur M. de Lamartine. J'ai lu son *Histoire de la Restauration*, les quatre volumes. Je suis plus sévère que vous sur les défauts, qui sont énormes, mais tout à fait de votre avis sur les qualités qui sont grandes. Ce n'est pas un grand peintre, mais c'est un décorateur supérieur, et d'une abondance admirable ; jamais vide ni las. Je lui trouve plus d'esprit en prose qu'en vers. Il est le premier d'une race assez commune de nos jours, les galvaudeurs de génie ; que d'hommes qui auraient pu faire de belles choses s'ils n'avaient pas galvaudé leurs beaux dons ! Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Alexandre Dumas, George Sand, etc., etc. Des esprits perdus de débauche d'esprit ; je ne dis rien des autres. C'est grand dommage.

Écrivez-moi plus souvent. Racontez-moi vos folies, celles que vous pensez, celles que vous faites, si vous en faites. Je vous promets de vous donner de très mauvais conseils. Adieu, chère amie. Je vous quitte pour faire une folie... Je vais me promener dans mon jardin, par un soleil ardent, sous un ciel très clair. Mais je trouverai quelque part de l'ombre.

Val-Richer, 20 août 1852.

Je suis bien aise que *Corneille* vous plaise ; il m'a plu aussi en le rarrangeant ; car je l'ai beaucoup rarrangé ; et comme je l'ai dit dans la préface, j'aurais voulu le rarranger encore davantage. Je ne pense plus, je ne sens plus, je n'écris plus aujourd'hui comme il y a quarante ans. A tout prendre, je crois que je vaud mieux aujourd'hui ; mais ce que j'étais, il y a quarante ans, vaut, je crois, la peine d'être laissé comme

j'étais alors. C'est bien de la littérature pure, des jugements, des impressions et des plaisirs tout littéraires; point de politique du tout. Je n'y songeais pas. Je jouissais vivement de tout ce qui était beau ou gai, grand ou piquant; rien ne me laissait froid ou indifférent, ni un caractère héroïque, ni un caractère drôle; je passais sans le moindre embarras de Corneille à Scarron, et du monologue de Polyeucte aux chansons à boire de Saint-Amant. Vous ne m'avez guère connu dans ce temps-là. Quand vous êtes venue à Paris, j'étais déjà bien avant sur ma pente actuelle. *Corneille* est mon échantillon d'auparavant. Je répète que je suis bien aise qu'il vous plaise.

Je n'ai lu les *Propos* libres de Luther qu'épars dans les textes latins, et ils sont plus libres là que partout ailleurs. Soyez sûre qu'en les mettant en français, on les a... j'allais parler aussi librement que Luther. Rappelez-vous votre paysan emmené dans le bois par deux jolies filles et la façon dont elles l'ont traité; c'est ce que j'allais dire des *Propos* de notre Réformateur. Il n'en est pas moins un Réformateur très honnête et très sincère. Ce n'est point, comme le disent ses ennemis, le goût de la licence qui l'a jeté dans la Réforme: il s'y est jeté par une impulsion très morale. Mais je ne doute pas que le désir des plaisirs charnels, goûtés plus librement et plus honnêtement que dans les cellules d'un cloître, n'ait contribué à son rapide succès parmi ses contemporains. Le siècle était impétueux et grossier: il a saisi avidement les raisons, bonnes et mauvaises, que Luther et autres lui ont données pour se moins gêner. Si jamais vous avez lu ou vous lisez les *Grandes et vertueuses Dames* de Brantôme, vous aurez vu, ou vous verrez, qu'il n'était point nécessaire, au xvi<sup>e</sup> siècle, d'être réformé pour vivre et pour parler en très mauvais sujet. Ces dames-là valaient bien celles dont Luther prenait plaisir à raconter les bons tours.

Que vous dirai-je d'ailleurs? Je suis bien aise que les exilés soient rentrés. Il y en a deux, M. de Rémusat et M. de Lasteyrie, à qui je porte toujours intérêt. Il ont fait et ils font encore de la bien mauvaise politique; mais ce sont d'honnêtes gens et des gens d'esprit peu riches, que l'exil dérangeait beaucoup. Je suis fidèle, d'ailleurs, même à ceux qui ne le sont pas. On m'écrit que Thiers sera à Paris demain ou après-demain. Quelque temps, il a été très chaudement question du mariage du Pré-

sident avec la princesse Wasa qu'il est allé voir à Bade; on en parle très froidement à présent; on dit même qu'on n'y a jamais sérieusement pensé. Les malveillants prétendent que les grandes Puissances allemande et russe ont fait échouer le mariage et les feront échouer tous. On accepte bien l'homme, mais non pas la race. Je ne sais si cela le contrarie beaucoup. Des gens qui le connaissent bien disent qu'au fond il n'a pas envie de se marier. A mon avis, il fera bien de ne rien changer à la situation actuelle. Elle est forte et tranquille. Sauf les accidents et de grosses fautes de sa part (qui ne me paraissent pas probables), elle durera longtemps. Je vous ai envoyé *Cromwell sera-t-il roi?* Sous bande, par la poste. Vous me direz si vous l'avez reçu. C'est bien réellement un fragment de mon histoire de la République d'Angleterre, écrit avant le Président, et en pensant non pas à lui, mais à son oncle, qui avait plus d'imagination et d'éclat que Cromwell, mais bien moins de sens.

Val-Richer, 6 octobre 1852, 4 heures.

Il fait un temps abominable, ouragan, pluie, froid. J'étais tout à l'heure au coin de mon feu, en pantoufles, les pieds sur les chenets, très confortablement; l'envie me prend de vous écrire, et je me la passe. Je vous écrirais bien plus souvent si vous étiez là. Que faites-vous à ce même moment? Cela m'amuserait de le savoir.

Vos fêtes présidentielles sont déjà bien vieilles, noyées dans la foule des fêtes. Pour son but même, ce voyage (1) a un défaut: il est trop long; ni pour les acteurs, ni pour les spectateurs, un grand effet ne peut durer si longtemps. Je ne sais si, quand il rentrera à Paris, le Président sera las et ennuyé. Tout le monde le sera. L'Empire est fait, trop fait déjà; nous sommes trop dans la cuisine. On dit que, quinze jours après son retour, le Sénat se réunira spontanément et lui apportera le sénatus-consulte déjà préparé par M. Troplong. Empire héréditaire, avec faculté d'adoption; ce qui donne beaucoup d'humeur au roi Jérôme qui s'en console en disant: « Nous verrons; le frère de l'Empereur est plus fort que le neveu. »

C'est après l'Empire fait que viendra l'embarras. Que faire

(1) Louis-Napoléon avait voulu tâter l'opinion par une tournée en France. Il rentra à Paris le 16 octobre.

qui soit digne du nom d'Empire? L'Empereur chassait les assemblées; mais il mettait les camps à la place. Comment refaire les camps, ou que mettre à la place des camps?

On annonce un ouvrage de M. de Montalembert, sur le temps présent, destiné à prouver que la liberté et la religion ont besoin l'une de l'autre et ne peuvent prospérer qu'ensemble, et à se plaindre de la servilité du clergé qui méconnaît les vrais intérêts de la religion. Cela ne sera en harmonie ni avec le gouvernement ni avec le public qui ne se soucient guère plus l'un que l'autre de la liberté. Mais cela plaira dans les régions un peu élevées de la société. Les amis de la liberté politique ont eu la plus belle partie qu'ils aient jamais eue depuis le commencement du monde; ils l'ont perdue quand elle était gagnée. Quand la balle leur reviendra-t-elle? Il faut d'abord qu'ils se persuadent bien que les peuples ne veulent de la liberté politique qu'autant qu'elle ne compromet pas la sécurité et l'existence de la société elle-même. C'est pour avoir oublié cela que nous sommes punis.

#### VERS L'EMPIRE

Val-Richer, 30 octobre 1832.

Six heures du soir.

Le sénatus-consulte impérial publié le 6 novembre. Le suffrage universel convoqué pour le 21. L'Empire accepté solennellement aux Tuileries le 2 décembre, anniversaire du grand Empire. On a beaucoup hésité, on hésite peut-être encore sur la succession. Bien des gens penchaient pour qu'on la laissât incertaine, en donnant à l'Empereur la faculté de l'adoption, comme l'avait son oncle. Dans ma complète impartialité, cela m'eût paru assez sage. On dit qu'on y renonce, et que le roi Jérôme et son fils seront proclamés héritiers. On parle, pour le fils, d'un grand établissement en Algérie. Abdel-Kader lui donnera peut-être des lettres de recommandation. Du reste, point d'étourderie, point de vanterie. L'Empire commencera modestement, comme pacifiquement. Pour la proclamation, les ministres étrangers n'y seront pas. Les uns s'absentent, les autres s'abstiennent. Tous attendent des instructions. On parle beaucoup de la venue du Pape, et j'y crois. Si on le lui demande sérieusement, il ne le refusera pas. En

principe, il ne serait pas fâché qu'aucun souverain ne se crût souverain, à moins d'être sacré par lui. En fait, il aime beaucoup la popularité, les acclamations, et il s'en promet beaucoup en France. Il a raison ; elles ne lui manqueront pas. Un pape qui a été libéral ! Savez-vous ce qu'on disait de lui dans les premiers temps, quand il prenait tant de plaisir à paraître sur son balcon et à donner sa bénédiction au peuple romain : « Quelle singulière fantaisie a pris au bon Dieu de faire M. de La Fayette pape ! »

Paris, 18 novembre 1852.

... Au Val-Richer je me défendais bien de la politique. Ici il n'y a pas moyen ; elle entre chez moi à toute heure et par toutes les portes. Je n'y prends pas plus de plaisir que de part. Je ne veux qu'une chose, rester, dans ce qui se passe, aussi impartial qu'étranger. Je n'ai jamais douté de l'Empire ; mais Napoléon III et le message du 4 novembre au Sénat m'ont un peu surpris. C'est, à mon sens, une faute grave et qui n'était pas du tout nécessaire. Il n'y a nul profit, pour le Président, à jeter dans son avènement cette prétention de légitimité, et la physionomie de restaurateur de l'ordre lui valait mieux que celle de Restaurateur d'une dynastie tombée deux fois par la guerre et à cause de la guerre. Les conséquences de cette faute seront graves, comme la faute même, mais elles ne se développeront pas de sitôt.

En attendant, tout va sur des roulettes. On s'est magnifiquement amusé à Fontainebleau. Tout le monde, tous les chasseurs c'est-à-dire, était en costume de chasse de Louis XIV, veste de velours vert à longues basques, gilet et culotte de velours rouge ; chapeau tricorne ; le Président en tête de la chasse ; puis quatre belles dames à cheval, l'ambassadrice d'Angleterre, M<sup>me</sup> de Pienne, la fille de la marquise de Montijo, Espagnole très vive, goût naissant, et M<sup>me</sup> de C..., ancienne habitude. Elles ont suivi toute la chasse. Derrière ces quatre dames, quatre chasseurs en uniforme. Puis beaucoup de monde en calèche. Après la chasse, la promenade en bateau sur la pièce d'eau du parc ; le Président en rameur seul rameur, menant trois dames dans son canot. Il est rentré dans Paris avec son oncle Jérôme et son cousin Napoléon dans sa calèche. Ce raccommodement est la nouvelle du jour, nou-

velle assez peu populaire. Qu'en dira votre législateur qui parle si énergiquement? Votre description de son langage m'a beaucoup plu; c'est ce qui m'a rappelé le mot de M. de Talleyrand: « Faire vaut mieux que dire, mais dire a son prix. »

Paris, 3 janvier 1853.

Vous avez bien raison de lire les contes de la reine de Navarre et de vous en amuser; mais je vous crois un peu trop sûr de sa vertu. On ne faisait pas toujours, dans ce temps-là, tout ce qu'on disait; mais, de ce qu'on le disait, il ne faudrait pas non plus conclure qu'on ne le faisait pas du tout. Il y a des traditions, et même des récits assez drôles sur la reine de Navarre. Avez-vous lu les mémoires de l'autre Marguerite de Navarre, la femme de Henri IV, celle de qui Charles IX disait: « En donnant ma sœur Margot au roi de Béarn, je la donne à tous les huguenots du Royaume »? C'est aussi une lecture très amusante, et où les gaietés ont une physionomie de réalité qui manque un peu aux contes de l'autre Marguerite. Singulier temps! J'ai fouillé beaucoup de manuscrits de ce siècle, et j'y rentre un peu à l'occasion de la Révolution d'Angleterre. Ce qu'on en a publié est modeste et chaste à côté de ce qui en reste écrit; et toujours avec une verve de jeunesse très différente des licences raffinées et un peu vieilles du XVIII<sup>e</sup> siècle.

#### LE MÉNAGE IMPÉRIAL

Paris, 9 mars 1852.

... Nous roulons dans notre ornière. Pour le moment, je ne crois pas que l'Empereur ait envie d'en sortir; il s'y trouve bien; il jouit voluptueusement du trône et de sa femme, qui est vraiment très jolie, et que tous ceux qui la connaissent disent aimable, gaie, naturelle, bonne. Elle ne sait rien et son mari lui apprend ce qu'elle ne sait pas. La vie douce rend pacifique. Je ne sais s'il le sera toujours; il a son étoile et sa nature un peu chimérique qui le poussent à ne pas l'être; mais en attendant, il fait bien de l'être. L'Europe ne viendra jamais lui chercher querelle; elle est bien assez occupée d'elle-même. Il est bien avec l'Angleterre et il s'y applique. Il y a des points noirs du côté de l'Orient; pas encore des nuages, et encore moins des orages. Si nous étions jeunes, nous aurions le temps

d'attendre; mais, jeunes ou vieux, de bon gré ou de mauvaise humeur, nous attendrons. Il n'y a de probable que le *statu quo*.

Paris, 3 mai 1853.

Je travaille. Je veux publier à la fin de l'année mon *Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell*, au moins deux gros volumes. L'ouvrage paraîtra en même temps en anglais et en français, à Londres et à Paris. Je le terminerai cet été, dans mon repos du Val-Richer. On va en commencer l'impression avant mon départ. Je passe en ce moment une partie de mes journées à l'Académie française, où nous discutons les prix de littérature morale. Nous avons beaucoup d'actions très vertueuses et quelques ouvrages distingués. Que de choses on entrevoit quand on soulève un peu le rideau qui couvre tant de millions de vies obscures et inconnues! Que de vertus et que de hontes également cachées! Que de plaisirs et de douleurs enfouis dans les ténèbres! Quel effet produirait un tableau général et vrai qui découvrirait tout à coup tout ce spectacle et cet immense pêle-mêle de bien et de mal, de joies et de souffrances honnêtes et déshonnêtes!

TABLES TOURNANTES

Val-Richer, 17 juin 1853.

Je mène ici la vie la plus douce, très occupée et très calme. Je travaille beaucoup. Tous mes enfants et petits-enfants se portent bien et sont très heureux pour eux-mêmes et très aimables pour moi. Après un déluge de brouillards et de pluies, le temps a l'air de se tourner au beau. S'il veut y tourner en effet, je serai content.

Je ne connais que le temps et les hommes qui tournent. On a essayé de faire tourner devant moi des tables, des chapeaux. Je n'ai rien vu que des mouvements imprimés par les gens eux-mêmes, à leur insu. Je dinai chez Rothschild peu de jours avant mon départ, avec de belles dames très tournantes, la princesse de Beauveau, la baronne Delmar, etc. Elles m'ont promis de me faire tout voir après le dîner. Elles m'ont demandé de leur livrer mon chapeau. Je leur ai prédit qu'il ne tournerait pas. « Pourquoi? — Parce qu'il a vécu sur ma tête. » Mon chapeau n'a pas tourné du tout. Elles sont restées

tout aussi convaincues. Je ne sais pas s'il y a là quelque phénomène physique que la science constatera et expliquera un jour : c'est très possible. Jusqu'ici je n'ai entrevu qu'un exemple de plus de la disposition des hommes à s'attraper les uns les autres, ou eux-mêmes, pour se désennuyer. Miracles d'oisifs. Les tables tournantes ont remplacé la liberté de la presse et de la tribune (1).

Mes nouvelles du concours de l'Académie française sont bonnes pour Guillaume. Ils étaient six concurrents. Il paraît que quatre sont définitivement écartés et que le prix sera partagé entre Guillaume et un vieux professeur distingué. Ce n'est pas encore décidé, mais c'est probable. J'en serai charmé. Il n'a que vingt ans. J'ai été très content de son mémoire. Je suis certainement le juge le plus vivement sensible à ses mérites, mais aussi le plus sévère pour ses fautes. Il a bien de l'esprit, beaucoup de bon sens et point de présomption.

La mauvaise apparence de vos arbres et de vos champs me chagrine pour vous. Ici l'apparence est bonne. J'aurai dans mon jardin beaucoup de pêches, d'abricots, de poires, et mon fermier est content des promesses de son blé et de son foin. Tout est en retard : mais en général, dans ce pays-ci, les années tardives sont les meilleures. J'espère que vos mauvais pronostics ne se réaliseront pas tous. Je compte qu'au mois de décembre votre agriculture aura été assez bonne pour que vous veniez à Paris donner des conseils à tous les agriculteurs de France.

#### LA GUERRE DE CRIMÉE

Val-Richer, 1<sup>er</sup> août 1853.

Je comprends toutes vos langueurs, toutes vos noirceurs : moi qui suis très entouré, et très doucement entouré, j'ai mes moments de vide ; je ne veux pas dire d'ennui : je ne m'ennuie jamais ; j'ai toujours de quoi remplir mon temps ; mais ce que j'y mets n'est pas toujours ce qui me plairait le plus à y mettre.

(1) Les mémoires du temps nous renseignent sur l'engouement que l'on avait alors dans certains milieux pour les tables tournantes et pour l'Américain Hume, qui avait son principal domicile chez la princesse de Beauvau. Agénor de Gasparin publia, l'année d'après, deux volumes : *Des Tables tournantes, du surnaturel en général et des esprits*.



Et je n'oublie pas du tout ce qui me plairait le plus. Je suis certainement l'homme du monde qui jouit le plus de ce qu'il a, en sentant le mieux ce qui lui manque. Bonne et mauvaise disposition : il faudrait savoir se passer de ce qu'on n'a pas ; il faudrait savoir se suffire toujours à soi-même. Dieu ne l'a pas voulu : « il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Ni la femme non plus, n'est-ce pas ? Écrivez-moi donc souvent ; et dites-moi tout ce qui peut se dire de loin.

Je n'ai jamais cru et je ne crois pas à la guerre (1). Nous touchons au dénouement. Vous avez bien raison, il n'y a que des semblants dans tout cela ; mais les plus fins finissent par se trouver pris dans leurs semblants. L'empereur Nicolas s'est trompé ; il a cru l'Europe si embarrassée et si désunie qu'elle lui laisserait faire un grand pas en Orient sans y regarder. Il ne sait comment faire sa retraite sur un char de triomphe, car c'est là ce qu'il voudrait. Ce qui lui déplaît le plus, c'est qu'on ne le laisse pas en tête-à-tête avec la Turquie ; il voudrait vider la question sans médiateurs. On lui concédera peut-être l'apparence, pour en finir ; mais la réalité sera contre lui. Ceci est un échec grave, et pour son influence en Turquie, et pour son renom d'habileté.

Vous ne m'avez pas fait compliment sur le succès de Guillaume. Je ne sache pas d'autre exemple d'un prix remporté à l'Académie française, sur un sujet aussi sérieux, à l'âge de vingt ans (2). Et son mémoire mérite réellement le prix. On le lui a fait partager avec un ancien professeur de l'Université, homme d'esprit et de science, et je ne m'en plains pas du tout. Je crois au contraire qu'il vaut mieux pour lui ne pas blesser, à son début, la nation universitaire avec laquelle il aura, dans le cours de sa vie, beaucoup de rapports. Mais les connaisseurs, Ampère, Mérimée, Saint-Marc Girardin, qui étaient de la commission qui a jugé le concours, ont regardé son mémoire comme bien supérieur. Il prend très bien son succès, avec joie et sans présomption. Cela le confirmera dans son goût naturel pour l'étude et les lettres. J'en suis charmé. Je suis si préoccupé de son avenir !

(1) A la guerre de Crimée. L'optimisme de Guizot va être démenti par les événements.

(2) Le mémoire de Guillaume Guizot fut publié en 1855 sous ce titre : *Ménandre, la comédie et la société grecque*.

Val-Richer, 14 novembre 1853.

Je me promène en attendant que j'aille m'enfermer dans Paris. J'y serai jeudi prochain, et je vous y attendrai impatiemment... Vous me trouverez avec une grande contrariété, ajoutée à ma solitude de ménage : on me prend ma maison, ma bonne et jolie maison pour continuer le boulevard de la Madeleine à la barrière Mousseaux. C'est une rage d'abattre des maisons. J'avais arrangé la mienne pour y vieillir, pour y mourir, pour y élever mes petits-enfants. On me la prend; je ne sais pas précisément quand, mais probablement de 1854 à 1855. Venez-y en attendant que j'en sorte. Nous y causerons encore à notre aise, et de toutes choses. Des Turcs comme d'autre chose.

Je comprends votre sentiment pour eux; il a de la justice et de la générosité. Je vous dirai pourquoi je leur en veux. Mon mauvais vouloir ne va cependant pas jusqu'à l'iniquité et au bouleversement de l'Europe pour les en chasser. Je veux au contraire la paix, et qu'on laisse les Turcs se divertir à leur guise et dépérir tranquillement. Le vent de la guerre souffle depuis quelques jours, surtout en France et autour de l'Empereur. On dit qu'il n'aurait voulu la guerre qu'en 1856, pour laisser l'industrie jouir encore deux ans de sa prospérité et faire son Exposition de 1855; mais si une bonne occasion pour la guerre s'offre plus tôt, il la prendra. On devient moins belliqueux à Londres à mesure qu'on le devient davantage à Paris...

Paris, samedi 28 janvier 1854.

... Nous voilà bien près de la guerre; je ne vois plus comment on pourrait l'éviter. Guerre sans motif dans les choses, sans passion dans les personnes, amenée uniquement par la maladresse des acteurs et la badauderie des spectateurs. Ces misérables causes peuvent avoir des conséquences immenses et déplorables. La guerre, purement locale et maritime en commençant, peut devenir, deviendra probablement continentale, générale, révolutionnaire. Et alors, avec le peu de bon sens qu'il y a dans les masses, et le peu d'énergie qu'il y a dans les gouvernements, que deviendra le monde? Je me surprends quelquefois à désespérer. Manie de vieillard; le monde

est dans une mauvaise veine; mais ce n'est qu'une veine. Au fond, l'Europe n'est point en décadence; tout ce que nous avons vu et tenté n'aboutira pas à un avortement et la bonne cause gagnera son procès. Voilà ma vraie conviction. En attendant, Paris est triste et le sera bien davantage. Les affaires s'arrêtent, l'inquiétude gagne les plus confiants. Beaucoup d'étrangers vont partir, spécialement les Russes. La princesse de Lieven comme les autres, à son grand regret et au mien. Une société spirituelle et une habitude douce ne s'éloignent pas sans laisser un grand vide. Elle ira probablement attendre à Bruxelles que cet orage se dissipe, s'il se dissipe.

Paris, 3 mars 1854.

... La princesse de Lieven est partie, il y a huit jours, pour Bruxelles, triste et souffrante. C'est une amère épreuve que de déranger tout à fait, à soixante-neuf ans, une vie doucement et agréablement arrangée depuis seize ans. Sans compter qu'elle n'a pas, pour la guerre qui commence, autant de goût que vous; quoiqu'elle soit bonne Russe, vous êtes plus Turque qu'elle n'est Russe.

Val-Richer, 10 octobre 1854.

... Votre dithyrambe sur Sébastopol m'est arrivé quand je savais déjà la méprise sur la prise. On avait parlé étourdiment, et il y aurait eu de quoi se moquer si on se moquait encore de quelque chose et de quelqu'un. Je n'en crois pas moins au succès, un peu plus attendu et un peu plus chèrement acheté. Concevez que le maréchal Saint-Arnaud (1) est un heureux mortel, un heureux mort, il faut dire. Mourir le lendemain de sa victoire, en annonçant soi-même, dans son dernier rapport, sa victoire de la veille et sa mort du lendemain, c'est un beau sort. Sébastopol pris, qu'arrivera-t-il? Je ne vous le dirai pas, car je n'en sais rien. Si l'empereur Nicolas était aussi entêté qu'il le dit, si, malgré ses échecs, malgré le Danube, malgré Sébastopol, malgré Cronstadt même, quand le tour de Cronstadt sera venu, il disait à ses ennemis: « Je ne veux pas de votre paix; venez me chercher plus loin », il les embarras-

(1) L'armée russe s'était retirée vers l'intérieur, laissant Sébastopol sans défense. Saint-Arnaud, déjà atteint par la maladie, succomba à une attaque de choléra. Canrobert lui succéda.

serait beaucoup. Mais je ne crois pas à cette obstination héroïque ; la Russie, empereur et pays, comme habileté et comme force, se trouve tellement au-dessous de ce qu'on en croyait qu'on ne doit s'attendre à rien de grand. Cependant, pour tout le monde, l'issue sera difficile à trouver.

Je laisse là la politique. Je travaille. Quoiqu'il n'y ait plus de grand homme, mon travail sur Richard Cromwell et la restauration des Stuart m'intéresse beaucoup. Je me promets de l'avoir fini cet hiver. Je laisserai alors reposer quelque temps l'histoire de la Révolution d'Angleterre, et je reprendrai un autre ouvrage. J'en ai plusieurs sur le tapis et dans l'esprit. Je ris de moi-même ; j'ai eu, il y a six jours, soixante-sept ans. Je fais comme si j'en avais encore quarante devant moi. Au fond j'ai raison ; si on mesurait le peu d'espace qu'on occupe, et le peu de temps qu'on possède, on ne ferait rien du tout.

RACHEL ET M<sup>me</sup> RISTORI

Paris, 18 février 1855.

...Nous avons jeudi prochain 22 notre solennité à l'Académie française, la réception de Berryer (1). J'ai présidé jeudi dernier la commission qui a entendu la lecture préliminaire des deux discours, Berryer et Salvandy. Celui de Berryer est spirituel, naturel, convenable, sans habitudes d'avocat, sans prétentions d'orateur politique, pas éclatant, mais fait pour réussir. Le jeudi suivant, 1<sup>er</sup> mars, nous nommerons à deux places vacantes dans l'Académie ; la première sera disputée entre MM. Ponsard et Legouvé ; le duc de Broglie sera nommé sans difficulté à la seconde. Pour le public, j'entends le public de Paris, l'Académie est devenue une affaire (2).

...Tout le monde me parle de M<sup>me</sup> Ristori (3), et tout le monde

(1) Berryer, élu l'année précédente, succédait à Saint-Priest.

(2) L'Académie était le seul endroit où l'on pût parler publiquement de questions politiques et les séances publiques de réception prenaient figure de manifestation d'opposition. Unis aux légitimistes, les orléanistes élurent les candidats désagréables à l'Empereur : Dupanloup, Berryer, de Sacy et plus tard le duc de Broglie et Falloux.

(3) Adélaïde Ristori jouait à la salle Ventadour. Alexandre Dumas père la proclama, dans *le Mousquetaire*, supérieure à Rachel et il proposa un spectacle à l'Opéra où la Ristori jouerait en italien *Marie Stuart* de Maffei et Rachel la tragédie de Lebrun qui porte le même titre. La Ristori interpréta *Médée* de Legouvé, qui écrivit plus tard pour elle *Béatrix* ou *la madone de l'art*. La jalousie de Rachel s'expliquait ; mais elle sut reconquérir le public.

m'en parle comme vous. On dit que la passion n'a jamais été plus vraie, plus réelle. Je voudrais surtout la voir dans *Mirra*, pour voir jusqu'à quel point la passion peut rendre supportable un fait si révoltant. Il en faut énormément. Il faut que la passion touche à la folie. L'excuse ne vient qu'à cette limite, et il faut excuser un peu pour supporter. On m'a donné, sur la façon dont elle joue ce rôle, des détails curieux. Si je vous avais vue, vous m'auriez dit s'ils étaient vrais. Elle a pris une femme de chambre française, pour apprendre à perdre son accent italien ; et elle jouera, l'hiver prochain, au Théâtre Français, avec M<sup>lle</sup> Rachel qui l'a demandé à M. Fould et à M<sup>me</sup> Ristori elle-même qui y a consenti avec empressement. Je cherche seulement dans quelles pièces ces deux femmes trouveront deux rôles à peu près égaux, et qui les contentent toutes deux. Il y en a bien peu. L'une sera presque toujours sacrifiée à l'autre. Et alors, quelles scènes de colère, de jalousie, de haine ! La coulisse sera plus dramatique que le théâtre.

Val-Richer, 21 septembre 1855.

Voici pourquoi j'ai si peu parlé depuis quelque temps. J'ai beaucoup couru. J'ai passé quinze jours à changer tous les jours de lieu, de lit, de table, d'heures. Autrefois cela m'était parfaitement indifférent. Aujourd'hui cela me déplaît et me fatigue. Depuis que je suis rentré dans mon lit, j'ai mis au moins huit jours à me reposer. Je suis pourtant bien aise d'avoir fait cette course. J'ai été content, très content de l'état où j'ai trouvé la Reine et toute la famille royale, moralement comme matériellement. Point d'illusion et point d'abattement ; de la dignité dans la conciliation. La Reine est vieillie, mais très bien portante ; plutôt fortifiée même. Elle passera l'hiver à Claremont. Elle ne peut guère songer à l'Espagne ; et le roi de Naples a, depuis quelque temps, si mal conduit ses affaires que la Sicile, où elle avait quelque envie d'aller, ne semble pas plus sûre que l'Andalousie. Ils resteront donc tous en Angleterre. Le duc d'Aumale a, à Twickenham, un excellent établissement. Il a pris, dans la société anglaise, l'attitude qui lui convient ; il en est très bien vu, et très recherché.

Val-Richer, 16 octobre 1855.

Je travaille beaucoup, et je me décide avec peine à m'en déranger. J'aurais voulu finir ici mon histoire de *Richard Cromwell et du rétablissement des Stuart*. Je n'en viendrai pas tout à fait à bout, mais il ne s'en faudra que de peu ; seulement ce que je ferais ici en quinze jours, me prendra six semaines à Paris. J'y rentrerai du 10 au 15 novembre, à cause de mon fils qui a besoin d'y être avant le 15, et que je n'y veux pas laisser retourner tout seul. Il va mieux. Cependant son incommodité n'est pas tout à fait passée. L'abus du cigare, le mal est venu de là. Je comprends l'entraînement du plaisir ; mais l'entraînement du cigare ! J'ai fumé une fois en ma vie il y a trente ou trente-cinq ans ; j'en ai été ivre pendant vingt-quatre heures, de la plus désagréable et malade ivresse. Je n'ai pas recommencé.

Paris, 9 mars 1856.

... Depuis plus d'un mois, je ne pense plus qu'à la paix ; je la tiens pour faite ; les hésitations et les contestations par lesquelles les négociateurs ont à passer, n'intéressent qu'eux-mêmes. Quelques jours plus tôt ou plus tard, avec un peu plus ou un peu moins d'ennui, ils arriveront au but. Il me revient qu'ils comptent y arriver avant Pâques qui est d'aujourd'hui en quinze. Des plénipotentiaires étrangers, le comte Orloff (1) est celui dont la personne réussit le mieux ici. Je dis sa personne, car il parle et discute peu, mais il a bonne et grande mine, à la fois ouvert et fin. Les Russes sont très caressants pour l'empereur Napoléon qui l'est beaucoup pour eux, tout en étalant, plus que jamais, l'intimité avec les Anglais qui ont, au fond, assez d'humeur, mais ne s'en vantent pas.

La princesse de Lieven (2) est ici depuis plus d'un an. Elle y est revenue à la fin de décembre 1854, avec l'autorisation de Paris et de Pétersbourg. Souvent malade, toujours souffrante, et vivant fort retirée ; point de salon ; ses amis particuliers, Français ou étrangers, allant seuls la voir. La paix est, pour elle, une grande joie et lui rendra un peu de liberté. Elle a

(1) Le comte Orloff (1786-1861) fut fait prince après la Conférence de Paris.

(2) La princesse de Lieven tenait toujours salon ouvert, où elle s'efforçait d'attirer aussi bien les orléanistes que les amis du pouvoir.

besoin de repos d'esprit; tout ce qui s'est passé depuis deux ans l'a vivement ébranlée, et sa santé m'a inquiété quelquefois. La paix la remettra, en la calmant.

## NAISSANCE DU PRINCE IMPÉRIAL

Paris, 24 mars 1856.

Je veux m'amuser à vous amuser. Un Congrès européen et un Prince impérial (1), il y a de quoi. La joie est grande aux Tuileries, et fort naturelle. Tout le monde dit : « L'Empereur a bien de la chance. » Il en a, en effet. Bien d'autres en ont eu, avant lui et autant que lui. Il a été de bon goût à lui de le rappeler. Son discours et celui de Morny ont fort réussi, et justement. C'était de la joie convenable. Il s'est montré bien touché et bien troublé des souffrances de l'Impératrice; en rentrant dans le salon après la naissance de son fils, il a dit aux dames qui étaient là : « Vraiment, mesdames, après ce que je viens de voir, je ne comprends pas que vous consentiez à perpétuer le monde. » Elles y consentiront toujours. Les plaisanteries abondent. L'Empereur est bien mieux de figure depuis qu'il a un nouveau-né. Le Prince est charmant; du moment où il est venu au monde, il a plu. Le Sénat et le Corps législatif, qui ont passé la nuit à attendre en corps la nouvelle, ont trouvé un peu étrange que, pour célébrer une naissance, on leur fit croquer le marmot. La nourrice du petit Prince, bonne paysanne bourguignonne, attendait dans un salon à côté. L'Empereur a voulu la voir, sans qu'elle sût que c'était lui. Ils ont causé. Elle lui a dit : « Je voudrais bien voir l'Empereur. — Vraiment? Eh bien! regardez-le. — Laissez-moi donc tranquille; un vilain petit grincheux comme vous! »

Je m'arrête là, en fait de gaietés.

Le prince Napoléon n'a pas voulu assister à l'ondoiement de l'enfant. L'acte a constaté en effet qu'il n'y était pas. On dit même qu'il ne voulait pas assister à la naissance. Il s'y est décidé pourtant. Le Congrès s'est montré fort empressé de joindre sa joie à la joie impériale. Le comte Orloff était aux

(1) Le 16 mars, l'Impératrice avait mis au monde le Prince impérial. Le Pape accepta d'être son parrain. Le baptême n'eut lieu que le 15 juin. Le cardinal Patrizi représentait le Pape, et la grande-duchesse Stéphanie de Bade, la reine de Suède.

Tuileries deux heures après l'accouchement, à cinq heures du matin, en grand uniforme, seul entre tous. Les Russes mènent bien leur barque. L'Empereur est content d'eux et le public parisien bienveillant pour eux. La paix faite, ils arriveront en foule et dépenseront beaucoup d'argent. Le comte Orloff sera ambassadeur, pour deux ou trois mois. Il aime trop ses aises pour s'assujettir longtemps aux devoirs d'affaires et de cour. Grand et fort, belle tournure, belles manières, un peu empesé, plus d'aplomb que d'aisance. Quand il retournera en Russie pour le sacre de son Empereur, qui aura lieu à Moscou, en août, on enverra ici à sa place le plus grand seigneur possible, avec mission de vivre très grandement.

... Je suis allé entendre M<sup>me</sup> Ristori. Mes enfants m'y ont mené. Dans *Mirra*. Puissante actrice. Je vous en dirais beaucoup si vous étiez là. Et vous m'en diriez aussi, car vous l'avez vue, je crois. A la fin du quatrième acte, dans la scène avec sa mère, elle a été supérieure; un chaos de jalousie, de haine, d'amour filial, de repentir, de colère, de honte, exprimé en deux secondes, sans préméditation, sans conscience, avec un abandon et un trouble réels, comme une personne, non comme une actrice. Et avec son père, dans un moment où il la prend dans ses bras, elle a eu un mouvement de corps qui m'a fait frémir. Son jeu manque souvent de goût et surtout d'harmonie. Elle pose trop et se remue trop. Deux effets contradictoires. A tout prendre, M<sup>lle</sup> Rachel a de quoi enrager.

Je vous quitte pour corriger des épreuves. Mon *Histoire de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuarts* paraîtra dans quinze jours. Vous l'aurez tout de suite. Je me reposerai après. J'ai besoin de distraction. Hier, en revenant d'entendre un très médiocre sermon de M. Coquerel fils, je me suis promené tout le long de la rue de Rivoli. Grande foule, devant une boutique. Je me suis approché. Une immense collection d'études photographiques, *toutes d'après nature*, disait l'annonce. Et bien nature, en effet, des femmes *in naturalibus*, de tous côtés, dans toutes les positions. Quel chaos que le monde ! Foule à l'église ; foule devant cette boutique. Et peut-être beaucoup des mêmes personnes. J'ai passé vite pour ne pas être de ce nombre. Adieu.



Paris, 7 décembre 1856.

... On dit déjà que la conférence (1) qui va s'ouvrir ne durera pas plus que quelques jours. Ce qui prouvera, quoi qu'on dise, que tout était réglé d'avance. Après tant de cajoleries russes et françaises, on est bien un peu embarrassé de s'accommoder aux volontés anglaises; mais l'honnête Sardaigne se charge d'en prendre l'initiative. Quand Turin aura voté comme Londres, Paris dira à Pétersbourg : « Vous voyez bien : la majorité est là ; il faut céder. » Et Pétersbourg cédera. Laissez là les distinctions entre femme et maîtresse ; l'Angleterre est l'une et l'autre. Hors de là, il peut y avoir des fantaisies, des passades, mais bien passagères et bien timides. Quant à présent, du moins. Je ne sais pas l'avenir. Pas plus celui de la France que celui de la Sicile ou de l'Espagne. On dit beaucoup que les mouvements de Sicile ne sont rien : moi je dis que, s'ils durent quinze jours, ils seront quelque chose, et que, s'ils deviennent quelque chose, l'Angleterre s'en mêlera.

Quant à l'Espagne, devinez la cause de ce qui s'y passe ; je vous le donne en cent... La reine Isabelle est retombée dans les mains, je ne dis pas dans les bras de son mari. On parle de lettres fort étranges, fort compromettantes, dont le mari est en possession, et par lesquelles il a repris possession, possession politique s'entend, de sa femme. Le mari à son tour est dans la possession de son confesseur. Donc la Reine est devenue dévote, absolutiste, et vante sans cesse à ses ministres le cardinal Ximenès, le cardinal Alberoni, etc. Elle ne trouvera pas un cardinal pareil pour gouverner l'Espagne ; mais elle pourrait bien, en le cherchant, trouver une révolution. En attendant, elle continue à s'amuser, avec un peu moins d'éclat pourtant, à ce qu'on dit.

« LA SOURCE » D'INGRES

Paris, samedi 7 mars 1857.

Hier soir, après avoir passé une heure en petit comité chez M<sup>me</sup> de Staël, charmante puritaine, je suis allé en passer autant

(1) La Conférence de Paris s'ouvrit le 25 février 1856; le traité fut signé le 30 mars.

au milieu de six à sept cents personnes, chez M<sup>me</sup> Duchâtel, très bonne et très mondaine. Cette foule, en magnifique toilette, se réunissait dans un magnifique appartement, soi disant pour entendre un magnifique concert que bien peu ont entendu, car la plupart étaient trop loin et parlaient trop haut. La peinture est venue en aide à la musique. Duchâtel a acheté naguère le dernier tableau de M. Ingres, ce que le public appelle une *Naiade* et M. Ingres une *Source*, une jeune fille de seize à dix-sept ans, parfaitement nue et vue parfaitement, de face, tenant sur son épaule une cruche d'où s'épanche une eau qui ne tombe même pas sur le moindre petit coin de son corps et ne voile absolument rien. Chef-d'œuvre de beauté et de peinture matérielle, un corps très jeune et pourtant bien achevé, surmonté d'une tête charmante qui sourit gracieusement et naïvement, et ne semble pas du tout embarrassée d'être vue tout entière.

Ce tableau est au premier étage, dans une pièce à part, entouré de grandes plantes et fleurs aquatiques, pour que la nymphe de la Source ait encore plus l'air d'une personne réelle. Beaucoup de personnes, hommes et femmes, avertis sans bruit, montaient là comme en pèlerinage et admiraient avec plus ou moins de franchise et de surprise. Une belle dame, venue avec d'autres, s'est étonnée de leur voir un peu d'embarras, et leur a dit pour expliquer sa sérénité : « Mais je vous assure que je me vois souvent moi-même comme ça. » De deux hommes qui étaient là aussi, l'un demandait à l'autre : « Combien M. Duchâtel a-t-il payé ce tableau ? — 25 000 francs. — Si la petite fille était vivante, elle vaudrait bien ça. » Voilà les propos des amateurs. Les artistes entrent en extase devant la beauté. L'art est plus chaste que le monde.

## MORT DE LA PRINCESSE DE LIEVEN

Paris, 9 février 1857.

Je ne vous ai pas encore écrit. Vous me le pardonnerez. Mon chagrin est profond, égal à ma perte. Je ne vous en parlerai guère. Vous me le pardonnerez aussi. Si vous étiez là, peut-être vous parlerais-je. De loin, je ne le puis. Mais j'ai confiance en vous, dans votre bonté, dans votre équité, dans votre sympathie. Je ne saurais vous donner une plus grande

preuve d'estime et d'amitié que de vous dire ce que je vous dis là.

Elle s'est éteinte (1) sans douleur et en pleine possession de son âme. Aussi grande âme que son esprit était charmant. Elle a lutté avec agitation tant qu'elle a cru à quelque chance dans la lutte. Quand elle s'est sentie décidément vaincue, elle est devenue tout à coup forte et sereine. Et sa sérénité ne l'a pas quittée une minute, jusqu'à la dernière.

Je pars après-demain pour aller passer huit jours au Val-Richer loin des indifférents. J'y trouverai ma fille Henriette qui est venue me voir, mais que j'ai renvoyée à son mari et à ses enfants. Quand je me serai reposé huit jours, je reviendrai reprendre ici le cours apparent de ma vie.

Vous pouvez dire aux amis de M. de Laprade que je lui suis très favorable. Je doute qu'il réussisse cette fois. C'est M. Émile Augier qui a le plus de chances.

Paris, 25 mars 1837.

... Nous avons à faire mardi prochain, à l'Académie française, une élection très contestée, en remplacement de ce pauvre Salvandy. Les deux concurrents sont M. Émile Augier et M. de Laprade; tous les deux purs hommes de lettres. Point de politique d'aucun côté. La littérature bohème aux prises avec la littérature grave; les libertins avec les dévots. On vient de me dire qu'hier, M. Émile Augier en visite chez un de mes amis, qui lui faisait quelques objections sur le tour de son talent et le caractère de ses comédies, lui a dit : « Oui, mes amis de l'Académie me rendent suspect; avec Alfred de Musset, vous avez l'ivrognerie; avec Ponsard, le jeu; vous craignez

(1) La duchesse de Dino, alors à Berlin, consacre à la mort de la princesse de Lieven, dans sa *Chronique*, plusieurs lignes fort intéressantes. « On assure qu'elle a écrit, la veille de sa mort, une lettre à M. Guizot, pour lui être remise la veille de sa fin. M. Guizot l'avait quittée, ainsi que Paul de Lieven, à dix heures du soir, pour revenir le lendemain matin; mais elle a expiré à minuit et demi. Dès le lendemain de sa mort, M. Guizot était à une séance de l'Académie, y lisant un morceau sur M. Biot. » (1<sup>er</sup> février 1837). Une semaine après, la duchesse écrit : « J'ai vu ici les Meyendorff. Ils racontent que M<sup>me</sup> de Lieven, après avoir imploré les médecins de la tirer d'affaire, est devenue toute calme, résignée, simple et courageuse, lorsqu'elle a vu que les secours humains étaient inutiles... Elle a laissé huit mille livres de rente viagère à M. Guizot. M. Guizot écrit des lettres sur du papier à larges bords noirs, *papier de veuf*. Il y a des personnes qui croient au mariage. Il a paru très affecté auprès du lit mortuaire. »

d'avoir avec moi la concupiscence. » L'élection se fera à une ou deux voix. Si j'étais absolument forcé de prédire, je prédirais M. Émile Augier. C'est pourtant fort douteux (1).

Nous recevons demain M. de Falloux (2). On me dit que son discours, quoique bien dans sa couleur, est fort convenable pour les couleurs autres que la sienne.

Paris, 14 mai 1857.

Je suis venu passer ici quatre ou cinq jours pour les affaires de l'Académie, parfaitement en garçon ; mais comme je suis très populaire, j'ai beaucoup de peine à être seul en ce moment et je dîne en ville tous les jours (3). Je me presse à ces empressements bienveillants, n'ayant rien de mieux à faire. Mais la bienveillance ne me suffit pas. C'est l'intimité qu'il me faut.

Je ne trouve ici rien de nouveau. On s'occupe fort du grand-duc Constantin. Il paraît qu'il n'est pas très fier, ni susceptible. On a joué l'autre jour à Villeneuve-l'Étang, devant lui ou même avec lui, à toutes sortes de petits jeux, entre autres à l'assaut d'une certaine tour de Malakoff, qu'on appelait la tour des Vertus. L'Empereur montait à l'assaut à quatre pattes et allait prendre par les jambes, pour s'emparer de la tour, les dames qui la défendaient. Il a été repoussé et renversé quatre fois, notamment par une petite dame russe très obstinée dans sa défense. Deux autres dames sont tombées sur l'Empereur. On a roulé pêle-mêle. Voilà les contes dont Paris s'amuse. Le grand-duc (4) part samedi pour aller visiter nos ports de l'ouest et de là à Osborne, à la cour d'Angleterre, qu'il ne trouvera pas si gaie.

J'ai laissé tous les miens en bon état au Val-Richer. J'irai les retrouver dimanche et je ne bougerai plus du Val-Richer, si ce n'est deux jours vers le milieu de juin pour venir ici élire très probablement M. de Laprade (5) à l'Académie en remplace-

(1) Émile Augier fut néanmoins élu, puis reçu le 28 janvier 1858.

(2) Le 26 mars 1857; le comte de Falloux succédait à Molé.

(3) « On me dit que Guizot court le monde, les salons, qu'il se mêle aux foules comme si de rien n'était; vraiment la sécheresse de son cœur n'a d'égale que celle du cœur auquel il était uni. » (Duchesse de Dino, *Chronique*, IV.)

(4) Après un séjour d'un mois en France, le grand-duc Constantin, frère cadet de l'empereur de Russie, s'embarqua à Bordeaux le 24 mai.

(5) Laprade, — auquel s'intéressait M<sup>me</sup> Laure de Gasparin, — succéda à Alfred de Musset et ne fut reçu par Vitet à l'Académie que le 17 mars 1859.

ment de M. Alfred de Musset, un poète très honnête à la place d'un poète deshonnête. Ce pauvre M. de Musset s'est tué par toutes les ivresses.

Val-Richer, 6 octobre 1857.

...Les Cuvillier-Fleury reviennent d'Angleterre. Ils avaient passé six semaines chez le duc d'Aumale. Excellente situation de prince proscrit. Riche, laborieux, aimant les livres, écrivant la vie du Grand Condé dont les deux premiers volumes paraîtront l'hiver prochain ; bien avec sa femme, ce qui n'exclut pas autre chose ; très bien vu dans le grand monde anglais. C'est le seul dont la vie soit bien arrangée et qui s'en arrange. Je me trompe ; le duc de Montpensier s'arrange aussi fort bien de la sienne à Séville ; riche aussi, bien vu dans le pays où il tient une petite cour ; uniquement occupé d'aller, de venir, de voir, de s'amuser. Sa femme, l'Infante, est excellente, vertueuse, charitable, intelligente, très considérée. La Reine m'a dit en revenant d'Espagne : « Je la respecte autant que je l'aime. » Le prince et la princesse de Joinville se promènent dans l'Adriatique et l'Archipel. Tristes ensemble. Le duc de Nemours a été fort malade d'une esquinancie. Il est guéri. Il ne quitte jamais la Reine de qui j'ai reçu, il y a huit jours, une lettre d'une bonté et d'une vertu touchantes. Sa petite-fille, la princesse Charlotte, est très bien mariée. L'archiduc Maximilien est un jeune homme spirituel, sérieux, capable. S'il réussit à Milan et à Venise, ce sera un grand homme. Ce jeune ménage s'aime beaucoup. Elle aussi a de l'esprit et elle est très jolie.

Onze heures.

J'ai été interrompu. Voilà le facteur qui me presse. Il faut que je vous quitte. Vers la fin de la matinée, entre cinq et six heures, après avoir bien travaillé, je lis des romans, presque toujours des romans anglais, que j'aime infiniment parce qu'ils amusent honnêtement. C'est ma grande admiration pour Walter Scott que jamais homme n'a amusé autant d'hommes, dans le monde entier, en ne leur laissant, après l'amusement, que des idées justes et de bons sentiments. Les romans anglais d'aujourd'hui ne ressemblent pas du tout, par le fond des sujets ni par la manière, à Walter Scott. Ce sont des pein-

tures de la société actuelle, soit mondaine, soit domestique, mais des peintures adressées par d'honnêtes gens à d'honnêtes gens. Propos bien édifiants de la part d'un homme qui l'autre jour, dans le chemin de fer, en revenant de Paris, a lu *Lélia* pour la première... et la dernière fois. Adieu.

Château de Broglie, 1<sup>er</sup> novembre 1857.

Je suis venu, avec l'ainé de mes deux ménages, passer ici dix ou douze jours. J'y retrouve un peu de bonne et grande conversation, une des choses qui me plaisent et me manquent le plus. Je disais un jour à M. de Talleyrand que le plaisir de la conversation était l'un des plus grands de la vie : « Il y en a un plus grand, me dit-il, celui de l'action. » Il avait raison. J'en sais un troisième, bien plus grand que ces deux-là. Mais, de celui-là, on n'en parle pas.

Tous les jours, vers la fin de la matinée, pour me reposer du travail, je lis des romans, tantôt des bons, tantôt des mauvais. Je dis bons ou mauvais moralement, non pas littérairement. Sous ce dernier point de vue, il me les faut bons. Je ne suis pas du tout comme le prince de Metternich qui cherchait son délassement dans Pigault-Lebrun et Paul de Kock. La licence vulgairement drôle ne me va pas du tout. Il faut que l'intellectuel relève pour moi le sensuel.

Paris, samedi 26 décembre 1857.

... Je ne trouve ici point de nouvelles. L'hiver s'annonce triste. Les mauvaises affaires sont générales. Il y aura peu de fêtes dans la société, et celles de la Cour sont bien loin de lui suffire à elle-même. Ce sont toujours, dit-on, les mêmes amusements qui règnent là ; les personnes seules changent. On raconte que l'Impératrice, inquiète de M<sup>me</sup> de Castiglione (1), s'est servie de M<sup>me</sup> Waleska pour l'écartier, et cherche à présent quelqu'un pour écarter M<sup>me</sup> Waleska. A Turin, dans les dernières élections, le comte Castiglione a été élu député ; mais une vingtaine de jeunes gentilshommes, élus aussi, ne veulent pas souffrir sa présence dans la Chambre et se promettent de l'en chasser à force d'affronts, récits de Paris, scandales publics, provocations,

(1) La duchesse de Dino, irrégulièrement renseignée, en 1857, sur les nouvelles de Paris, dont elle faisait part à son correspondant habituel, Bacourt,

etc., etc. I  
sont les se

N'est-c  
écrit ? Je  
loisir et s  
me plaira  
repasse m  
il y a dix  
n'ai que c  
en me lev  
Mais c'est  
tainemen  
suis beau

Si je  
Quatre f  
mercredi  
aujourd'h  
Elle (pas  
sa fille,  
mieux. U  
à la duch  
aujourd'  
de Circé  
J'ai eu u  
mage qu  
qu'elle  
grande  
le dire.

consacre q  
donné tou  
francs, la  
(Mars.) • M  
colossale é  
ciper enco

(2) Apr  
Castellane  
mère, la d

ro:

etc., etc. Il y a bien d'autres histoires. Les affaires de ce genre sont les seules qui ne chôment jamais.

## LA DUCHESSE DE DINO

Paris, 14 février 1853.

N'est-ce pas qu'il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit? Je mène ici une vie qui ne me plaît pas. Vide sans loisir et sans liberté. C'est pourquoi je ne fais rien de ce qui me plairait. Quand je rentre le soir dans ma chambre, je repasse ma journée, et je me dis ce que me disait, bien à tort, il y a dix ans, ce fou de Givré (1) : « Rien, rien, rien ! » Je n'ai que deux ou trois heures qui me conviennent, le matin, en me levant, jusqu'à dix heures. C'est mon moment de travail. Mais c'est trop peu. Je n'avance pas comme je voudrais. Certainement je retournerai à la campagne de bonne heure. Là je suis beaucoup plus seul et je sens beaucoup moins la solitude.

Si je me trouve seul, ce n'est pas faute de dîner en ville. Quatre fois dans une semaine. Deux seulement agréables; mercredi chez M<sup>me</sup> Mollien, avec la duchesse de Talleyrand, et aujourd'hui chez la duchesse de Talleyrand avec M<sup>me</sup> Mollien. Elle (pas M<sup>me</sup> Mollien) est venue à Paris pour la maladie de sa fille, M<sup>me</sup> de Castellane (2), qui a failli mourir et qui va mieux. Une sainte, encore jeune, veuve d'un diable... Je reviens à la duchesse de Talleyrand ou de Sagan comme elle s'appelle aujourd'hui. Toujours belle. Toujours le regard et les attraits de Circé. Et l'esprit aussi entier, aussi animé que le corps. J'ai eu un vrai plaisir à retrouver sa conversation. C'est dommage qu'elle soit redevenue une grande dame allemande, et qu'elle vive presque toujours en Silésie. La conversation grande et libre me manque infiniment, plus que je ne puis le dire.

consacre quelques lignes brèves à M<sup>me</sup> de Castiglione : « L'empereur Napoléon a donné tout dernièrement à M<sup>me</sup> de Castiglione une émeraude de cent mille francs, la plus belle qui existe. On dit que jamais belle n'a été aussi intéressée. » (Mars.) « M<sup>me</sup> de Castiglione, dont le règne finit, retourne en Piémont, munie de la colossale émeraude. » (Avril.) Cela n'empêche pas M<sup>me</sup> de Castiglione de participer encore quelques années à la Fête impériale.

(1) Desmousseaux de Givré.

(2) Après le mariage de sa fille et son retour d'Allemagne, la marquise de Castellane tomba grièvement malade à Paris chez la duchesse d'Albufera. Sa mère, la duchesse de Dino, accourut de Nice le 4 janvier. (*Chronique*, IV, 266.)

Paris, 23 avril 1858.

... Que dites-vous de M. Lamartine? Quel abaissement moral et social! Il doit 3 millions 87 000 francs. Il a ruiné ses sœurs, ses nièces, et je ne sais combien de petits vigneronns ses voisins, à qui il a acheté leur vin sans le leur payer. Sa souscription ne lui vaudra pas 100 000 francs. Je me rappelle toujours ce que j'ai prédit de lui à la duchesse de Broglie en 1821 ou 1822. Des gens qui le connaissent depuis son enfance disent que, déjà à cette époque, au moment où il publiait ses *Méditations*, il était en train de tomber où il est tombé, et que particulièrement dans ses rapports avec les femmes, l'ange était déjà plus que déchu. Les trois poètes de notre temps, MM. de Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset, ont fini ou finissent tristement.

Paris, 23 mai 1858.

Je repars dans deux heures pour le Val-Richer. Je suis venu passer ici trois jours pour une élection à l'Académie des Inscriptions et pour causer avec mes amis de M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans. Pauvre princesse! Une âme si agitée, si passionnément préoccupée de l'avenir, et s'éteindre, sans s'en douter, en dormant, dans l'épuisement physique et l'inertie morale! Sans avoir vu ses enfants! C'est une destinée tragique, qui aurait pu être héroïque, s'il y avait eu plus de jugement et plus de vraie force! Je pense à elle avec une profonde compassion, quoique avec peu de sympathie. Nous n'avons pas cru, ni mes amis ni moi, le duc de Broglie, Duchâtel, Dumon, etc., qu'il nous convint d'aller en ce moment à Londres. J'y ai envoyé mon fils, comme Broglie le sien. J'ai voulu que mon nom y fût, en témoignage de respect, et non pas ma personne qui, dans l'état actuel des esprits, eût été un témoignage d'adhésion que je ne voulais pas donner. Les obsèques ont dû avoir lieu hier à Richmond. Mon fils reviendra demain et me rejoindra deux jours après au Val-Richer, d'où je ne bougerai plus qu'à la fin de juillet, pour aller en Angleterre et en Écosse, comme je l'ai promis depuis longtemps à lord Aberdeen.

GUIZOT.

(A suivre.)



---

# LE PARDON DE SAINT-JACQUES

NOCTURNE A SANTIAGO

Quand je vivrais cent ans, jamais je n'oublierai ma première impression de Saint-Jacques de Compostelle. C'était un soir de la Semaine Sainte, il y a une douzaine d'années. La gare se dissimule discrètement dans un pli du terrain, à quelque distance de la ville. J'aperçus de loin, sur l'or déjà vert du crépuscule, une silhouette d'Orient, un étrange cimier de minarets et de tiaras couronnant une colline. Puis la vision disparut : l'omnibus entra dans les faubourgs.

A l'heure où je ressortis de l'auberge, la nuit était déjà venue depuis longtemps. J'étais seul. J'allais devant moi dans la ville inconnue. Tout dormait. Pas une âme à qui demander mon chemin ; mais il semblait qu'un bon génie me guidait avec assurance comme il arrive dans les rêves. Il faisait une nuit d'une douceur admirable. Le clair de lune inondait des ruelles à arcades patriciennes, plongées dans un sommeil centenaire et découpait leurs galeries surmontées de palais de granit, que drapaient des ombres sévères, avec la dignité des hidalgos qui les avaient fait construire. On eût dit une ville taillée dans une seule pierre, à la façon de ces villages que les artistes de la Chine tirent d'un bloc de jade. Les dalles même étaient de granit et sonnaient sous mes pas. La lumière nocturne encaissée dans ces canaux d'une noblesse rectiligne me dirigeait sans hésitation comme sur les flots

d'une voie lactée et tout à coup je débouchai sur une petite place animée d'une fontaine, où un quadriga de chevaux d'échecs flûtaient leur filet d'eau dans le silence de la lune, au pied d'un escalier que dominait une ombre abrupte, une espèce de fantôme ou de présence immense : la cathédrale.

Je n'ai jamais vu qu'en images ou dans le fac-simile en carton-pâte de Vincennes ce que Loti appelle la prodigieuse Angkor : mais pensez à Versailles, à Venise, à ce qu'il y a au monde de plus majestueux, vous aurez une idée de ce surprenant décor. Une cathédrale espagnole, c'est toujours un monde de cloîtres, de dépendances, de chapelles souvent aussi grandes qu'une église, pressées comme les capsules dans la coque d'une grenade, une enceinte mystique, une Cité de Dieu rappelant un peu ce que devait être le temple de Jérusalem. Du dehors, au premier regard, cette Sion, ce grand Sphinx hautain et ténébreux ne se laissait pas aisément embrasser. Je ne me lassais pas d'en faire le tour et d'en déchiffrer les aspects.

Comme celle de Burgos, la cathédrale de Saint-Jacques s'élève sur le flanc d'une colline, toutefois moins rapide et s'abaissant mollement à l'ouest, vers un ravin. La façade principale, celle de l'Obradoiro, s'exhausse de ce côté sur une crypte qui lui sert de socle, afin de racheter la pente ; on y accède par un escalier à quadruple révolution. Deux places béantes, l'une au chevet, l'autre devant la façade, font le vide aux deux bouts de l'édifice, encadrées elles-mêmes de palais, de colonnades, de murailles, et déterminent autour du monstre un espace solennel ; deux autres places moins vastes et de forme irrégulière s'étendent au nord et au midi, à chacun des bras de la croix. Deux rues latérales font communiquer entre elles ces poches diverses par des étranglements dont l'un, celui du nord, passe sous une voûte reliant deux palais, comme le pont des Soupirs.

J'étais bien loin, sur le moment, de me reconnaître dans ce paysage comme je m'y oriente aujourd'hui. Je ne situais rien. Je ne savais aucun nom ; je ne distinguais aucun détail. Je n'étais capable de saisir qu'un ensemble, de percevoir que les dehors de cette grande masse obscure, de cette citadelle colossale, de cet amas confus de dômes et de flèches, emboîté dans une carapace de granit ; la nuit ajoutait son mystère et ses ombres à ceux du géant solitaire. J'allais sans pouvoir

m'arra  
d'un ro  
et de  
éclairé  
une ne  
offraie  
Ailleu  
monum  
d'eau  
saillies  
Kremlin  
et de pi  
de ble  
colonn  
Je  
à plus  
en rev  
marins  
du mo  
ses fac  
places,  
succes  
raine  
variés  
niveau  
abstrai  
bassin  
cardin  
depuis  
l'ordre  
d'un p  
à rien  
cela fa  
Saint-J  
Le Nô  
minère  
pendue  
de la  
d'œuvr  
pompe

m'arracher à cette forme enchantée, comme on tourne autour d'un rocher inabordable, prenant conscience de ses dimensions et de ses épaisseurs, passant du versant d'ombre au versant éclairé, où la lune répandait ses diaphanes sortilèges comme une neige de lilas. Ici des portes curieusement sculptées offraient le grimoire de leurs statues souriantes et usées. Ailleurs de brusques pans d'ombre, pendus aux flancs du monument, y formaient des coins stagnants comme une douve d'eau noire, sans que je pusse m'expliquer ces angles et ces saillies; et toujours, au-dessus de l'énorme coffre, de ce vague Kremlin indéchiffrable, couronné d'un diadème de clochetons et de pinacles, les trois tours presque immatérielles et inondées de bleu qui s'élevaient légèrement dans la nuit comme des colonnes de fumée.

Je ne m'embarassais de rien, j'ajournais les problèmes à plus tard. Je passais d'une face à l'autre, du portail à l'abside, en revenant toujours à la petite fontaine décorée de chevaux marins qui m'avait accueilli; je ne cessais de prendre des vues du monument et de l'enregistrer dans ma mémoire sous toutes ses faces. Ce qui me ravissait surtout, c'était ce système de places, cet enchaînement de parvis, de rampes, de degrés, cette succession d'esplanades qui épousaient avec une clarté souveraine les rythmes du terrain, ces plates-formes, ces espaces variés qui jouaient autour de la cathédrale, à différents niveaux, et organisaient autour d'elle une sorte de mouvement abstrait, comme une nappe d'eau invisible circulant de bassin en bassin. Chacune de ces vasques, aux quatre points cardinaux, avait son caractère, son volume, sa physionomie, depuis la muraille brute et grillagée d'un couvent, jusqu'à l'ordre grandiose d'une façade d'Escorial et au faste oratoire d'un palais classique à l'italienne. Tout cela ne ressemblait à rien de connu, et pourtant, par un rapprochement bizarre, cela faisait penser involontairement à la merveille de la place Saint-Marc et de la Piazzetta, aux stylisations des terrasses de Le Nôtre : c'était le spectacle d'un monde fixé, immobile, minéralisé, d'une pétrification où toute vie paraissait suspendue, où le seul bruit perceptible était le murmure de cristal de la fontaine des hippocampes, un théâtre vacant, le chef-d'œuvre du paysage monumental, fait pour des cortèges, des pompes, des foules évanouies, mais tellement désert, dans sa

grisaille nocturne, sous les flots de la pâleur lunaire, qu'on l'eût pris lui-même pour un morceau de planète morte, un fragment de la lune.

Pendant des siècles, ce sanctuaire avait été un des pôles de la conscience humaine, un des attrails de l'univers. Pendant des siècles, il avait mobilisé des millions de pèlerins et jeté sur les routes des prières et des espérances. C'était le camp retranché où s'était organisée la guerre sainte, la base de départ de cette croisade de sept cents ans que fut le duel contre l'Islam. *Schant Iakoub*, la Kaaba, la Mecque des Roumis! J'y errais seul ce soir-là, sans autre compagnon que mon ombre. Quelle puissance il avait fallu pour projeter ici, dans ce coin perdu de l'Occident, cette Arche, échouée là comme celle de Noé sur le mont Ararat, et pour laisser, après le recul d'une marée de l'histoire, cette prodigieuse épave!

Je passai plusieurs jours à l'ombre de la cathédrale, attaché à en pénétrer le secret, à débrouiller cette statuaire qui fait de Saint-Jacques de Compostelle un des plus riches écrins de la sculpture du moyen âge. Pendant des heures j'en dessinaï toutes les figures une à une. Mais la première impression demeurait la plus forte. Je ne pouvais oublier le saisissement de mon arrivée nocturne dans cette solitude. Je demeurais stupéfait devant le phénomène, et plus j'en concevais l'ampleur et le rôle dans le passé, plus j'étais curieux de savoir ce qu'il restait aujourd'hui d'une si grande chose. Je me promis de revenir à la date du pèlerinage et de voir ce qu'il subsistait du vaste mouvement d'âmes qui pouvait expliquer la présence de cette énigme, de ce monolithe tombé du ciel.

#### LA FÊTE DEVANT LA CATHÉDRALE

Les fêtes de l'Apôtre commencent le 15 juillet par une neuvaïne. Mais les réjouissances célèbres durent trois jours et préludent dans la nuit du 24, qui est la veille de la Saint-Jacques.

Tout de suite, je trouve à la petite ville une animation inconnue. Tout est en mouvement. Des promeneurs pleins les rues. Un peu le miracle de saint Janvier, quand la tête approche de l'ampoule et que le sang se liquéfie : l'attente opère ici la même légère ébullition. Toutes les maisons sont pavoisées : à chaque balcon pendent des tapis, des draps, des

nappe  
de sai  
de fer  
ville t

Il  
elle a  
Est-ce  
tout f  
ronfle  
tous l  
une c  
ses ch  
tout c  
rurau  
siques  
couve  
dant c  
dans  
camp  
plein  
tour  
équip  
rustiq  
limou  
mélar  
barde

Le  
meda  
de Ro  
cette  
valait  
magn  
natio  
No  
à lui  
à par  
Castil  
A par  
sage  
plate

nappes d'étoffe blanche portant, brodé en écarlate, le blason de saint Jacques, cette épée dont la garde s'enroule en volutes de ferronnerie. Chaque demeure met les voiles dehors, et la ville tout entière prend un air d'allégresse.

Il est vrai que l'autorité a tenu à faire bien les choses : elle a fait construire une arène et annoncé deux *corridos*. Est-ce pour cela qu'au carrefour, à l'entrée du pays, devant le tout flamant neuf hôtel Compostela, abondent, cornent, ronflent de vrais régiments d'autocars, déballant par familles tous les villages à la ronde ? Ce mode de locomotion, depuis une dizaine d'années, transforme ce pays, si mal servi par ses chemins de fer ; sans que ces véhicules (qui prennent tout de suite un aspect de ferraille entre les mains de ces ruraux) fassent d'ailleurs tort le moins du monde aux classiques voitures espagnoles, le bidet au trot sec et le bourricot couvert de sparteries, sur lesquels se transporte le fier descendant des Cantabres, ni même aux chars à bœufs qui cheminent dans les faubourgs et y apportent une odeur d'étable et de campagne. Le Galicien se sert encore d'un chariot à roues pleines, pareilles à des meules de bois, qui rendent à chaque tour de moyeu une plainte lugubre et déchirante. Cet équipage préhistorique partage la chaussée avec la cavalerie rustique, la charrette paysanne, le cabriolet du notaire et la limousine du touriste. On voit circuler à la fois, dans un mélange de siècles, le carrosse des rois fainéants et la guimbarde de l'âge de Ford.

Les arènes sont un cirque en planches, au sud de l'*Alameda*, presque au pied de la butte où se dresse le monument de Rosalie de Castro, la « tourterelle » de Galice. Du moins cette bicoque ne gâte pas trop le paysage. Mais le spectacle ne valait rien. Les places étaient aux trois quarts vides. Ce jeu magnifique en Galice n'est pas près de devenir un sport national.

Non, la vraie fête pour le pays est celle qu'il se donne à lui-même. Il faut savoir que la Galice est une Espagne à part, à peine espagnole, à vrai dire, aussi différente de la Castille que la Bretagne l'est du Perche ou de la Normandie. A partir de Lugo, on arrive dans un autre monde. Le paysage rappelle Huelgoat et la montagne d'Arrée : même large plateau vallonné, mêmes landes d'ajoncs et de bruyères, même

végétation de chênes, de châtaigniers, mêmes pièces de seigle ou d'avoine séparées par des files de pierres plates; partout même douceur pastorale, mêmes cultures archaïques. Même climat, mêmes bancs de brume, même atmosphère capricieuse, mêmes éloignements bleuâtres, mêmes dos de collines boisées dont la laine arrête les nuages, même humeur, même diversité de soleil et de pluies; petites fermes isolées, villages rares, peuple invisible et, dans tous les creux de vallées, force eaux courantes, force rigoles, force ruisseaux à écrivisses. Cette humidité, ces eaux vives, voilà qui change du régime sec de l'Espagne continentale. On est tout près du Portugal : les deux langues sont plus que cousines. On dirait un îlot d'un vieux continent disloqué, un reste de l'archipel celtique, un débris d'Atlantide placé là, face à l'Océan, comme une digue, une chaussée rocheuse, une proue de fer à la pointe de l'Europe.

En vérité, c'est à s'y méprendre, tant le paysan galicien, le *Gallego*, comme il s'appelle, fait penser à l'homme de notre Cornouailles, de notre Morbihan. Comme la presqu'île bretonne, cette Galice est un bout du monde, un *finisterre*, un pays amphibie d'émigrants et de navigateurs. Beaucoup de blondes chez les filles, comme chez nos *Bigoudens*. Le folklore ressemble aux légendes bretonnes. La Galice, dans cette Espagne si radicalement réaliste, sans rosée ni vapeurs, est, dit-on, le seul pays qui ait ses démons familiers, ses elfes, ses farfadets; elle croit aux esprits, aux génies bienveillants ou taquins. Cette race chérit les fables et penche au merveilleux. Je comprends bien que saint Jacques ait choisi pour dernier asile ce pays de marins. Quand on apprit que son corps, franchissant les colonnes d'Hercule, était venu aborder dans un village de pêcheurs, au petit havre d'El-Padron, la nouvelle ne surprit personne. Qui se fût étonné de cette odyssée d'un tombeau? La mer en ce temps-là était sillonnée d'auges de pierre. C'était l'embarcation ordinaire des vieux saints d'Armorique quand ils se rendaient à travers les flots verts chez leurs voisins les moines d'Irlande. Montés sur une de ces barques en forme de cercueil, sans rames et sans mât, ils allaient ainsi d'île en île, et les vents favorables soufflaient dans leur manteau tendu en guise de voile.

## LE CLOU DE LA FÊTE

Pour ces gens si particuliers, le clou de la fête est le prologue, qui se passe dans la nuit du 24 devant la cathédrale, et consiste tout bonnement en un feu d'artifice. C'est ici le plaisir des dieux, et ce soir un plaisir gratuit. Comme tous les pays pauvres, on dit en effet volontiers que celui-ci est un peu ladre. On prétend que le *Gallego* prend autant de précautions et y regarde d'aussi près pour acheter son âne au marché, que d'autres font pour prendre femme. Cependant, ce prétendu avaré a une passion : il raffole des pyrotechnies, des spectacles brillants qui éclatent et s'évanouissent. Lui, qui ne dépense rien, il jettera son dernier liard et perdra des heures pour voir ces divertissements lumineux, ces caprices, ces météores, ces féeries de la nuit.

Cela se passe sur l'esplanade au pied de la cathédrale, aujourd'hui place de la République. Décor incomparable ! Un immense rectangle dont les petits côtés, au nord et au midi, sont occupés par les façades délicieusement ouvragées du vieux collège de Saint Jérôme et de ce bijou d'hôpital des Rois Catholiques, avec sa porte ciselée comme un retable, où il y a cette Ève si jolie et un peu minaudière qui fait la petite bouche, dans le goût de Cranach ; sur le troisième côté, déployant son triple fronton, le palais de Rajoy développe ses lignes classiques, dans le style pompeux de Juvara. Enfin, écartant devant elle toutes ces formes horizontales et prosternées, faisant place et imposant silence comme l'apparition d'une personne royale ou le Sacrement dans l'ostensoir au moment de l'Élévation, jaillit l'inégalable chef-d'œuvre de Novóa, la triomphale fanfare de l'*Obradoiro*.

Combien sommes-nous ici ce soir, entre chien et loup, à partir de la chute du jour, sur cette place sans rivale, pour voir le spectacle annoncé ? Vingt mille, trente mille peut-être, sortis on ne sait d'où, de toutes les maisons de cette ville léthargique où on ne voit jamais personne, arrivés qui à cheval, qui par charrettes, qui par camions, de Vigo, de Lugo, de La Corogne, du Ferrol, de tous les hameaux des environs. Qui aurait jamais cru qu'il se cachait tant de visages derrière les vieux murs de la cité enchantée ? Le vaste quadrilatère est



déjà noir de monde, et il en vient toujours, à mesure que la nuit s'empare du faite des monuments et, comme un impresario, achève de régler l'éclairage et de préparer la mise en scène. La foule ne cesse de s'épaissir; tout le sang ce soir afflue au cœur. Cette densité humaine paraît du reste d'autant plus grande que seuls les côtés de la place (moins celui de la cathédrale, qui reste dans de vagues ténèbres) s'éclairent, comme dans les estampes, par une rampe de lampadaires; là, on distingue sur les balcons, le long du palais des archevêques, des guirlandes de femmes en toilette, invitées de l'alcade, tout un écrin de belles curieuses s'alignant en façade devant les fenêtres béantes, et penchées sur la cuve sombre où se masse le caillot obscur du peuple du parterre.

Peuple patient, peuple du bon Dieu, gentil peuple de fête et de *romeria* ! Point de cris, aucun débraillé, rien de canaille et de bruyant; rien de plus calme, si l'on songe à une foule de Castille ou d'Andalousie. En réalité, ce à quoi cela ressemble le plus, cette douce foule nocturne, (n'était le splendide décor), c'est à un « pardon » de Bretagne, un « pardon » comme ceux de Sainte-Anne d'Auray ou de Saint-Jean-du-Doigt. Le Braz s'y fût senti chez lui. A terre, sur les côtés, des fumées, des cuisines, des tables de cafés en plein vent, les éternelles marchandes de fruits assises auprès de leurs paniers dans l'attente du client improbable; çà et là, au bout d'un bâton, se promènent au-dessus des têtes des grappes de ballons en bandouche, secret désir de notre enfance, ou ces jouets attendrissants, de petits moulins en papier plantés dans leur quenouille de paille. Dans les coins, des bals s'improvisent; une fanfare joue quelques mesures de valse. Avec leur mitre de drap brodé, découpée en crête de coq, leur culotte noire, leurs bas de tricot blanc, où leurs cordons de chaussons croisent des losanges d'écarlate, des sonneurs de *gaita*, qui est notre binioù (Bretagne, Bretagne, vous dis-je!), émettent des airs nasillards, ponctués par le tambourin, sur lesquels des couples, claquant des doigts, exécutent des bourrées et des gigue.

Charmente familiarité, sous l'œil indulgent de saint Jacques et de la grande aïeule, la vieille basilique ! Cependant, en guise de signal, éclatent les premières fusées. D'autres suivent, d'abord une à une, puis une volée de traits perce l'ombre en sifflant; le ciel crépite d'une pétarade de détonations, dont les

éclair  
tours  
eau-  
ration  
chand  
s'épar  
et rel  
Plaisi  
longu  
des é  
Ma  
robes  
des s  
un fe  
mont  
objets  
du m  
dans  
y a d  
lesqu  
à une  
et gl  
faisa  
prêch  
s'enl  
happ  
de se  
tout  
par-  
« pla  
bétar  
d'est  
jump  
dans  
glen  
jette  
pot-a  
taur



éclairs arrachent une seconde à la nuit où elles plongent les tours de la cathédrale et tracent sur les ténèbres une fugitive eau-forte. Cette mousqueterie est saluée d'une rumeur d'admiration. Puis s'élèvent dans l'espace les gracieuses comètes des chandelles romaines qui au bout de leur sinueux trajet, s'épanouissent comme s'ouvre une main pleine de largesses, et retombent en pluie de piécettes, en bulles multicolores. Plaisirs d'une race poétique, taciturne et rêveuse, habituée aux longues veillées devant les bûches de l'âtre, aux fantasmagories des étincelles du foyer, et qui gaspille sa poudre aux étoiles.

Mais du côté de l'hôpital, sous le balcon où se pressent les robes blanches des infirmières, partent de moment en moment des surprises plus curieuses. Des ballons de papier, où brûle un feu d'étoupes, s'élèvent successivement par le principe des montgolfières : ballons de formes imprévues, imitant des objets familiers, le chaudron, la huche à pain, les ustensiles du ménage, qui s'en vont ainsi en voyage l'un après l'autre dans les airs, comme dans un vrai jeu de « Pigeon vole ». Il y a dans le nombre de ces choses volantes un personnage burlesque, une sorte de pacha à pantalon de mameluck, pareil à une poupée de caoutchouc, qui prend aussi le même chemin et glisse en se balançant paresseusement au gré du vent, faisant de là-haut des gestes comiques, de réjouissants prêchi-prêcha. Et il y a la vache, une grande vache de papier qui s'enlève dans la nuit, comme ces bêtes qu'on embarque en les happant au bout d'une sangle, le feu au ventre, battant l'air de ses pattes en manches de veste ; une vache, puis une autre, tout un troupeau qu'on expédie, dépaycé, jouet de la brise, par-dessus le palais de Rajoy, tout éperdu d'avoir quitté le « plancher des vaches », et qu'on envoie là-haut, comme un bétail mythologique, paître les champs d'étoiles. Fantaisie d'estampe de Goya, caprice de *nursery-rhymes* : « *The cow jumps over the moon* » (1), humour de paysans qui, une fois dans l'année, prennent leur revanche du terre-à-terre, jonglent, comme dans une féerie, avec les choses domestiques, jettent la marmite en l'air et envoient le veau courir après le pot-au-feu, poursuivi par une fusillade de pétards. La voilà, la lauromachie, la *corrida* céleste qui amuse ces bonnes gens plus

(1) La génisse qui joue à saute-mouton avec la lune.

que toutes les courses sanglantes avec de vrais taureaux. Race de dormeurs debout, à qui suffit le jeu de ses illusions et qui n'a pas besoin de la pesante réalité.

Pour finir, une dernière sphère, une citrouille monstre avec la date de 1933 et les mots de « *Vive el Señor Saint-Jacques!* » en lettres de trois pieds de haut, part à son tour comme un pompeux carrosse de cérémonie, pour porter sur l'aile du vent, qui sait? peut-être là-bas, jusqu'aux Açores, aux rives d'Amérique, la gloire de l'Apôtre, tandis que la fête se termine par l'embrasement de la cathédrale : une ultime illumination qui dessine en arcatures de feu, devant la merveille de l'*Obradoiro*, une espèce de château mauresque, un vague décor de casino figurant des galeries d'Alhambra, une vision de *Mille et une nuits* et de palais de Shéhérazade. Comme c'est curieux, dans ce pays, donjon de la Foi contre l'Islam! Mais enfin le château s'effondre, il s'écroule dans un tonnerre d'explosions finales, sous le signe de la Croix, la croix de Constantin, de saint Jacques et de saint Louis, longtemps le *labarum* de la chrétienté.

#### LA MESSE DES GÉANTS

La pièce de résistance est naturellement la grand messe du lendemain, la solennité de saint Jacques dans l'intérieur de la cathédrale.

Quelle messe ! un gala, un événement, un véritable grand opéra ! Il faut d'abord se représenter le décor imposant d'une cathédrale espagnole : la grande nef romane, une des plus augustes du monde, puis la forteresse du *coro*, les sombres palissades des stalles du chapitre, dominées par les batteries de trompettes des orgues, et fermées de hautes grilles de cuivre ; au fond de l'abside, le théâtral baldaquin de Churriguerra, la puissante machine baroque et surdorée, portée jusqu'aux voûtes par des *putti*, enfants de Titans (tout-à-fait Picasso, ces anges, le Picasso « Bébé Cadum »), et au faite de laquelle caracole, pareil à Persée, le cavalier de Clavijo, menant sa charge éternelle ; au-dessous, une grotte flamboyante, une fournaise de cires, et au milieu l'Apôtre de pierre peinte, au visage fardé, étincelant comme une idole sous sa chape d'argent, trônant au-dessus de son tombeau.

Là-dedans, figurez-vous, distribué entre ces deux parties de la scène, un clergé à cinquante personnages, évêques, chanoines, chapelains, dignitaires, massiers, diacres, sous-diacres, acolytes, avec un vestiaire incroyable, des étoffes d'or comme des lingots, des chasubles de satin vieux-rose, des manteaux de taffetas blanc comme ceux des Templiers, tout un luxe sacré presque égal à celui de Tolède, et des orfrois et des broderies exécutés par les mains d'une sainte et d'une reine, sainte Isabelle de Portugal, et par les dames de sa cour, au temps que les reines filaient. Et toute une liturgie compliquée, solennelle et pontificale, un cérémonial de palais de Constantinople autour d'un basileus, des saluts et des accolades pour présenter un livre, les évêques dorés reconduits à leur trône par des porte-flambeaux et des thuriféraires, des évolutions rythmiques comme celles des chœurs de tragédies antiques, des ascensions et des descentes, des génuflexions d'ombres luxueuses à contre-jour, sur les marches du maître-autel d'argent, illuminé comme un brasier.

Entre l'autel et le *coro*, dans les bras du transept, aussi vaste du reste qu'un vaisseau de cathédrale, et qui forme, avec ses trois nefs surmontées de tribunes, une sorte d'église transversale, s'écrase la foule des fidèles, une foule bruisante, tout à fait chez elle, pressée contre les grilles dorées, sous les magnifiques *pulpitos* de Jean-Baptiste de Celma, avec leurs chaires de bronze supportées par des groupes de sirènes, — tout un peuple debout, compact, confiant et sans gêne, une cohue, une botte de foin où il n'y aurait pas de place pour une épingle et cependant de nouveaux corps trouvent toujours un interstice où se glisser. Ces églises du Midi, où l'on ne connaît pas l'usage bourgeois des chaises, ni la rigueur des bancs comme dans les pays réformés, c'est un peu la place publique et c'est aussi la bonhomie, la gentillesse égalitaire de la grande famille chrétienne : ni riches, ni pauvres, ni grands, ni petits, — le pêle-mêle de la couvée sous l'aile maternelle, tout le monde sur le même pied dans ce grand pays de sainteté.

Là-haut, dans le *coro*, la musique fait rage, les orgues tonnent, l'orchestre se démène, les voix glapissent des motets de Perosi, de Saler et de Goicoechea. Tout le clergé, au son de ce concert infernal, évacue l'autel par une porte latérale et fait

processionnellement, en escortant les reliques, le tour des nefs de la basilique. Pendant cet entr'acte, premier numéro : celui du *Buta-fumeiro*. Le *Buta-fumeiro* (boute-feu, boute-fumée) est un encensoir de métal en forme d'urne à claire-voie, qui mesure cinq pieds de haut et pèse cent cinquante livres. C'est sans doute le Goliath de la famille des encensoirs. Deux hommes le portent comme un lustre pendu à un bâton.

Bourré de braises et d'aromates, le *Butafumeiro* est apporté dans le corridor du *coro* et attaché à un câble qui tombe de la coupole. Là, sur des cintres qui se croisent là-haut et forment une sorte de pont de fer, se trouve fixé un système de roues qu'on actionne d'en bas par le moyen d'une autre corde ; sept hommes s'y suspendent et mettent l'engin en branle. Lentement d'abord, puis plus vite, l'urne fumante se balance, puis, soulevée d'une brusque saccade, prend son élan et à toute volée, d'une oscillation de pendule, décrit un arc qui devient bientôt un immense demi-cercle de trente mètres de rayon, comme une escarpolette qui va toucher la voûte du croisillon gauche du transept, laquelle la renvoie à son tour à celle du croisillon droit jusqu'à l'instant où le vase excité par le vent ne paraît plus qu'un globe de flammes, une espèce d'obus volant au-dessus des têtes et prêt à les faucher. Le spectateur suit le bolide avec une légère angoisse, comme il voit le sonneur sauter sur la grosse cloche de Séville et chevaucher le bronze furieux. Enfin le mouvement se ralentit de lui-même tandis que le clergé, sa fonction accomplie, regagne ses places devant l'autel, et un des hommes attrape au vol le vase tournoyant, comme un *groom* saisit un cheval par la gourmette après la course.

Deuxième épisode : l'offrande. L'archi-confrérie de Saint-Jacques, en raison des services de l'Apôtre, lui porte, comme à son seigneur, un tribut de reconnaissance et lui renouvelle le serment de sa fidélité. Cette coutume remonte au temps de Philippe IV. Jusqu'à ces dernières années, elle s'accomplissait officiellement au nom du Roi ; le temporel rendait hommage au spirituel. Depuis la Séparation, ce n'est plus qu'un acte pieux d'une association privée. L'offrande est de 3000 « piécettes », déposées dans le *coro*, devant le lutrin monumental, dans une pyxide de la Renaissance. Ce tribut est dû deux fois par an : en juillet pour la fête du saint, et en décembre pour

celle de sa translation. Suivant la pyxide portée par deux d'entre eux sur un brancard, les confrères, notables de la ville, vont s'agenouiller en cortège sur les marches de l'autel, aux pieds de l'évêque d'or massif, qui trône lui-même, au milieu de l'embrasement des cires, au-dessous de la figure trônante de l'Apôtre, fils du tonnerre.

« Illustre patron de l'Espagne! commence le président de la confrérie, pardonne l'humble condition de celui qui te parle; pardonne si les chefs de ma patrie se taisent et me laissent l'honneur d'élever vers toi nos prières; pardonne si cette voix n'est pas celle de toute l'Espagne...

« Grandes, ô Apôtre! sont nos misères. Grandes, mais non pas désespérées... »

Ma foi! cette jérémiade me paraît un peu longue. Il me semble que le public n'y prête qu'une oreille distraite, que ne retient pas davantage la réponse de l'évêque. Pendant cet intermède, les fidèles s'égaillent dans l'église et vont, si je puis dire, se dégourdir les jambes dans la nef de la *Soledad*. C'est le nom de la Vierge de douleurs qu'on voit sur le petit autel adossé au *coro*. Suivons-les.

C'est au bas de cette nef que se dresse le fameux portique de la Gloire, la gloire du Christ, bien entendu, où l'on voit apparaître le Seigneur de la fin du monde, tel qu'on le verra au dernier jour dans toute sa majesté. Au-dessous de cette scène grandiose se voit une figure assise de saint Jacques : l'apôtre voyageur, arrivé au terme de son voyage, accueille ses suppliants venus des bouts du monde au seuil de sa maison, prémices du repos et de la béatitude éternels. Cette figure elle-même repose sur une colonnette de jaspe miraculeusement sculptée de bas-reliefs représentant l'arbre de Jessé. On voit au bas le patriarche endormi appuyant sur sa main sa tête pleine de songes : un arbre sort de ses entrailles, chargé de sa postérité, d'une longue génération de prêtres et de rois, et au sommet fleurit la femme qui enfantera un Dieu.

On ne sait pourquoi, dans cet ensemble, le peuple a adopté particulièrement ce trumeau. Le peuple opère comme l'amour, qui dans une personne isole et chérit un détail. Toutes sortes de croyances cristallisent autour de ce trait; on le doue de cent propriétés. La base du trumeau est formée par un personnage à plat ventre, une sorte d'Hercule rampant qui

embrasse deux lions, comme au portail de Saint-Trophime. A la face opposée, celle qui est tournée vers la nef, on remarque une seconde figure agenouillée, tenant à la main un écrit aux caractères effacés : le P. Fita a cru y lire le mot *Architectus*, et pense que cette figure serait le portrait de Maître Mathieu, l'auteur de l'admirable portail. Les bonnes gens remarquent qu'il a le crâne plein de loupes et de protubérances et lui ont donné le sobriquet d'*El santo dos croques*, ce qui, dans leur patois, veut dire « le saint aux bosses ». Autrefois, les mamans ne manquaient pas de lui faire toucher la tête de leurs marmots, afin de leur donner la « bosse » de l'esprit.

Mais je vois des groupes s'approcher de l'Arbre de Jessé et, la main sur la colonnette, comme s'ils prenaient de l'eau bénite, se recueillir quelques instants. Il y a, en effet, aux racines du tronc qui sort du patriarche, cinq trous qu'on pourrait prendre pour l'empreinte d'une main dans la cire et où l'on peut loger les bouts des cinq doigts écartés : on l'a fait si souvent, ce geste, il s'est répété un nombre si incalculable de fois, que la pierre en demeure usée, avec le brillant onctueux et huilé du savon, le poli des galets longuement roulés dans l'écume. D'autres places, à côté, peuvent également servir; cinq ou six mains s'appliquent ensemble à la colonne. Je vois ainsi des grappes de femmes qui stationnent une demi-minute, les yeux clos, dans cette attitude inexplicable, en remuant les lèvres, et s'éloignent ensuite, comme après un rite accompli.

— On dit trois *Ave*, me répond la personne que j'interroge, et on obtient trois grâces.

Là-bas, cependant, dans le chœur, se poursuit la messe interminable. Après les derniers chants du *Sanctus*, l'orgue déchaîne les grandes eaux, les cataractes torrentielles d'une pompeuse « sortie ». Dans une procession de croix, de masses, de flambeaux, de crosses et de mitres défilant au-dessus des têtes de la foule, le clergé se retire parmi des vagues de musique. Mais, chose curieuse ! l'assistance ne se dépêche pas de se disperser, comme cela se voit à la fin de toutes les grandes messes du monde, avec un soulagement de classe en récréation : au contraire, la bousculade, pendant que l'orgue répand, mêlées au tumulte des cloches, ses dernières nappes bouillonnantes, se fait plus compacte que jamais ; par les portes béantes, des flots de monde pénètrent toujours avec ceux du

soleil, qui semble lui aussi un curieux, un grand et brûlant animal du dehors, auquel l'entrée serait permise pour aujourd'hui. Tout ce monde attend quelque chose. On dirait que tout le reste n'est que l'accessoire et les hors-d'œuvre, et que le vrai spectacle va seulement commencer.

Alors, venant du fond de l'abside, par la porte de la *Quintana*, derrière les vagues ténèbres du déambulatoire, s'élève une bizarre musique : une mélopée grêle, perçante et nostalgique, immédiatement reconnaissable, un de ces airs de binou qui dès la première note vous apportent un vent de bruyères et de solitude, la plainte d'un gardeur de chèvres, la grâce d'une ronde populaire, la mélancolie d'un vieux Noël. Surprise d'entendre cet appel agreste dans une église ! Voix naïve et rafraichissante comme le cri de la grive où le trille de l'alouette ! Elle signale, cette voix qui soudain fait dresser l'oreille, l'arrivée d'un nouvel acteur, qui succède à la hiérarchie, et qui n'a presque plus de rôle ailleurs qu'ici. Voici le moment que tous guettaient impatiemment depuis deux heures. Le peuple est maître de la place, comme les enfants s'amuse quand les parents ont le dos tourné.

En chapeau de bergers Watteau, un couple de Pierrots bouton d'or, le sonneur de *gaita* et un joueur de *tamburilero* ouvrent la marche et voilà derrière eux se dessiner dans l'ombre et sortir de la coulisse un extraordinaire cortège : une noce de Brobdignac, une file de figures gigantesques, bigarrées comme des rois de cartes, de fantastiques mannequins de quinze pieds de haut, dépassant depuis la ceinture les têtes des spectateurs, comme une flotte de haut bord, émerge par le bas-côté du midi, dont elle semble toucher les voûtes. D'abord, deux personnages trapus et adipeux, deux poussaïs, deux hippopotames burlesques et vaguement effrayants, pareils à certains fantoches de Gustave Doré, Monsieur l'Ogre et Madame l'Ogresse ; puis, derrière, à la queue-leu-leu, deux, trois paires d'autres « bonhommes », poussés tout en hauteur, ceux-là, toute une famille de géants, des asperges, des girafes, des tours, une caravane de créatures invraisemblables et démesurées, montées en graine, avec leurs grosses pattes inertes au bout des manches et leurs énormes têtes niaises comme des lanternes sur un bâton.

Ah ! ce coup des *Gigantones*, c'est si ahurissant, dans cette



cathédrale, c'est tellement « Bœuf sur le toit », qu'on en demeure un peu médusé. Dans ce guignol pour grands enfants on reconnaît tout de suite, derrière les deux croquemîtaines, trois couples ou trois ménages, deux blancs, deux noirs, deux jaunes : les premiers en costumes galants de gentilshommes à la campagne, avec la houlette et la coquille, habillés comme dans les romans, dans le goût des saints de Zurbaran; les Nubiens roulent des yeux blancs et avancent des lèvres saignantes dans des faces de cirage, coiffées de plumes, avec des boucles d'oreilles géantes, elles aussi, comme des bracelets; la Perse porte sur la tête une espèce de tourte à bords verts d'assiette de la Chine, et l'homme arbore à la ceinture un terrible cimenterre. Évidemment, ce sont les trois parties du monde, c'est Sem, Cham et Japhet, flanqués de leurs compagnes, Miss Europe, Miss Afrique, Miss Asie.

Doucement, à tout petits pas, comme si elles glissaient plutôt sur cette mer humaine, toujours l'une suivant l'autre derrière la musique, toujours avec leur air de dire : « Eh bien! oui, je n'y peux rien, je suis comme ça; ce n'est pas ma faute si j'ai tant grandi », elles se placent pour la contredanse, les trop longues figures maladroites et dégingandées.

Enfin, voilà les personnages en place : Monsieur et Madame l'Ogre dans le chœur, avec la *gaita* et le *tamburilero* (à cause des lustres, j'imagine : les autres Géants accrocheraient); dans le corridor du *coro*, le « Pèlerin » et la « Pèlerine », puis, dans l'aile droite du transept, les deux ménages d'exotiques.

Et alors, sur la ritournelle aigrette et gémissante de la *gaita*, scandée en sourdine par les coups du *tamburilero*, commence un étrange ballet des huit drôlatiques colosses : ils dansent une *muñeira*, cette sorte de menuet qui est la danse nationale du peuple de Galice et que, dans les paroisses rurales, le jour de la fête du patron, garçons et filles dansent encore, à la sortie de la grand messe, sur la grand place du village. Un demi-tour à droite, un demi-tour à gauche, deux petits pas en avant, deux petits pas en arrière, un petit salut par-ci, un petit salut par-là, un petit saut encore et un quart de pirouette : ils font, ces pantins-mastodontes, les tout menus gestes des danseurs-mouches d'une horloge à musique. Pour finir, un léger plongeon, une dernière révérence à l'adresse de Monseigneur le maître de céans, pour le remercier de l'hon-



neur d'avoir dansé en sa présence. Et puis, leurs trois petits tours faits, comme dans la chanson, les immenses marionnettes, musique en tête, reforment leur file dans l'ordre inverse de leur entrée et s'en vont trottinant comme elles sont venues.

Bonsoir et à l'année prochaine! Bonne nuit, inoffensifs géants! Rentrez dans vos retraites profondes : sans doute je ne vous verrai plus. Mais voilà qu'ils ont fait des petits, ces grands-là! Voici, sur les places de la ville, de carrefour en carrefour, une bande de marmousets, des enfants de *Gigantones* qui sautent et se démènent dans un rond pressé de badauds, au son d'un fifre et d'un crin-crin : des danseurs de taille ordinaire, cette fois, mais à têtes disproportionnées avec des masques en lampions, des bobines-monstres dont le cou s'emboîte sur les épaules, des trognes vraiment exagérées, comme dans les dessins de l'ancien *Charivari*, où des têtes comme des ballons se juchent sur des corps de pygmées, prêtes à s'envoler dans les airs, de suffisance et de satisfaction.

#### TERRE DE GALICE

Les fêtes durent quelques jours encore. On va passer le temps du côté de l'*Alameda*, sous les chênes-lièges de la colline de Sainte-Suzanne, qui offre la plus belle vue du monde sur la ville merveilleuse; on y installe pour la circonstance une petite foire locale, avec baraques en plein vent pour produits du pays, stands pour automobiles et tracteurs, sans compter les « attractions » diverses, balançoires, montagnes russes, manèges, carrousels, tirs et jeux de massacre, la *Casa de variétés* avec son fakir extra-lucide, et l'inimitable *bailarina* Milagritos Fidalgo (*Arte, juventud, belleza!* Adultes : 0 fr. 30 ; militaires et enfants : 0 fr. 20), et l'inévitable théâtre d'anatomie.

Le soir, concert sur la promenade, où de dix heures à minuit on joue des pots-pourris de *Carmen* pour les bandes enlacées par la taille de toutes les fillettes du pays, ou bien la retraite aux flambeaux par le régiment d'artillerie, avec chars en papier huilé, illuminés par des bougies, char des sports, char du commerce, char de la presse, et même le char de saint Jacques, tiré par l'attelage de bœufs fondateurs de la ville, (ces quadrupèdes inspirés méritaient bien d'être à l'hon-

neur), le tout terminé par un dragon promené sur des bâtons par un monôme de galopins, un de ces sauriens, de ces vers-luisants fantastiques comme on en rencontre, au dire des voyageurs, dans les fêtes populaires de Canton, avec accompagnement d'une mitraille de pétards.

Et tout le temps, du reste, pour un oui, pour un non, à toute heure du jour ou de la nuit, éclate quelque part une pareille pétarade. Tout mon séjour est ponctué de ces fantasias dans les airs, de cette mousqueterie sans rime ni raison. Que j'erre dans le dédale de petites rues aux noms surannés de la Vieille Pêcherie, *del Traz de Salome* ou de *Sal si puedes*, dans tous les quartiers de cette ville dévote où les maisons offrent sur la porte leur image protectrice de la Vierge ou du Sacré-Cœur, que je descende hors des faubourgs jusqu'à la vénérable église percluse et déjetée de Santa Maria del Sâr, où j'ai encore rencontré cette chose antédiluvienne, qui ne doit plus se laisser voir que dans les contrées les plus reculées, une famille de bohémiens qui montraient des singes savants, — à tout instant je suis surpris par ce tapage à tort et à travers, que je prends pour quelque signal et qui ne répond qu'à un besoin d'allégresse, au besoin ingénu de faire parler la poudre et de faire du bruit dans le ciel.

La procession du 27 juillet termine le *triduum* des grandes solennités. Je dois dire que le gouvernement, qui vient d'interdire les processions publiques à Bilbao, a eu l'esprit de ne rien faire pour empêcher celle-ci : il a pensé sans doute que les fêtes de saint Ignace pourraient servir de prétexte à des démonstrations politiques ; il n'avait pas de raisons de se méfier de saint Jacques. Pouvait-on déclarer la guerre à un saint national ?

Au son des cloches et toujours accompagné, il va sans dire, de détonations par ces salves de pétards sans lesquelles ici pas de plaisir, le cortège parcourt les rues de la vieille ville et ressemble à toutes les processions espagnoles : même défilé de statues, de *pasos*, portés sur des brancards, et empruntés pour l'occasion à toutes les églises ; tous les saints aujourd'hui désertent leurs niches et leurs autels et se promènent en ville, comme en un jour de grande sortie, pour faire cortège à l'Apôtre. Tout le Paradis, ma foi ! Sainte Thérèse et saint Vincent Ferrier, saint Roch et sainte Barbe, les archanges

Michel et Gabriel, et l'antique saint Freux et celle devant qui tout se signe et s'agenouille, la trois fois vénérable Notre Dame del Pilar. En tête, le « grand baron » saint Jacques brandit son invincible épée en forme de flamme, qui frémit au pas des porteurs comme une languette de magnésium, et renverse et piétine, au galop de son cheval blanc, une racaille de Sarrazins. Toute la marche est précédée par une musique municipale poussant des aubades douceâtres, coupées par le tambour d'une cadence d'enterrement, et portant les uniformes à passepoils, les shakos et les buffleteries du *Dos de mayo* de Goya.

Ce qui manque, pour égaler la célèbre procession de Séville, c'est la nuit, les torches, les ténèbres, l'atmosphère dramatique du Vendredi saint; il faut avouer aussi que les tirs de barrage dans le ciel ne valent pas les *sagettes*, les flèches, les apostrophes qui jaillissent de la canaille andalouse. C'est dommage enfin que les statues d'ici soient si vulgaires. En revanche, clergé magnifique, bien diminué sans doute de ce qu'il devait être voilà quelques années : une douzaine de frocs de capucins, une poignée de séminaristes, qu'est-ce que ces débris, au regard de la grande armée ecclésiastique qu'on pouvait voir, dans le beau temps ? Mais le chapitre est imposant : chantres, officiers, chanoines verts, chanoines rouges, cordons bleus, cordons d'or, et un luxe d'accessoires, d'orfèvreries, de croix, de masses, de choses ciselées, et ces chasubles à ailerons, à hausse-cols galonnés d'or, d'un adorable satin vieux-rose et, les plus beaux de tous, ces quatre inoubliables manteaux crémeux de taffetas, ces grands manteaux de cour d'un blanc de lys un peu fané, sacerdotaux et militaires, aux armes de saint Jacques, et drapés à ravir sur d'admirables tournures de cavaliers du *Comte d'Orgaz*, à transporter toutes les femmes, et qui me font souvenir de ce que me disait Rodin, en son langage inoubliable, que l'Église est la seule personne bien habillée.

Mais l'attrait de la fête, ce sont encore nos amis les *Gigantones*. Les voilà au complet, avec leurs musiciens en jaune canari, le *Coco*, la *Coca*, c'est-à-dire les Croquemitaïnes, avec leurs têtes de marrons sculptés, leurs têtes de M<sup>me</sup> Pipelet et de M. Prud'homme, à faire peur aux petits enfants, et les trois ménages des Parties du Monde. En attendant de repartir, ils font la pause, en rang d'oignons, alignés le long d'une

façade, dont leurs têtes atteignent le premier étage, plus « Beuf sur le toit » que jamais, avec leurs porteurs à côté d'eux, sortis de dessous les housses et qui bavardent en prenant le frais.

Seulement, fais-je erreur? Je crois remarquer que ces deux éléments de la procession, le profane, le sacré, ne paraissent jamais ensemble. Le clergé garde ses distances. Il souffre évidemment cet enfantillage populaire, mais ne tient pas à s'y mêler. Ils le sentent bien, les *Gigantones*, qu'ils ne sont plus que des gêneurs. Ils font bien ce qu'ils peuvent pour ne pas trop se faire remarquer. D'aussi loin que se montre la tête du cortège, ils détalent, ils s'esquivent, ils déguerpissent au plus vite comme de peur d'être pris en faute, avec leurs bras ballants et un air de reproche : « Si vous croyez que c'est commode de passer inaperçu, avec une taille comme la nôtre ! »

Pauvres grands ! Le peuple y tient encore comme à de vieux copains baroques, comme on tient aux souvenirs d'enfance, aux légendes, aux contes du passé. Il y tient comme à une habitude et à une tradition. Mais ce merveilleux puéril contentera-t-il longtemps son imagination ? La féerie moderne a déclassé les antiques fantasmagories. A quoi bon les bottes de Sept lieues quand nous avons des ailes ? Les fées, quand les génies de l'air nous apportent tous les bruits du monde à domicile ? Les fables, quand le fabuleux est entré dans tous les jours ? Tous les soirs, l'écran nous transporte dans tous les pays de l'univers : pourquoi des figurants de carton pour représenter les races autrefois inconnues ? Au siècle d'Edison et d'Einstein, que devient le charme de *Peau d'âne* ?

#### LA CATHÉDRALE ENGLOUTIE

Voici la cathédrale rendue à sa vacance, à son désert. Au-dessus du *coro*, on a suspendu depuis hier une immense vieille soie fanée, une longue flamme blanche et bleue, le *gagliardete*, le pavillon du vaisseau-amiral de Don Juan d'Autriche à la bataille de Lépante : ex-voto de la dernière victoire des croisades à l'Apôtre de la *Reconquista*.

Sur l'autel, les derniers fidèles ont cessé de défiler sur l'étroit escalier et plate-forme exigüe qui montent par derrière à la statue du saint : le rite exige qu'une fois là, le dévot embrasse

la statue à deux mains par sa pèlerine d'argent et lui donne le baiser à l'orientale, le baiser à la russe, sur l'une, puis sur l'autre épaule. Fermée à présent, la petite porte, comme celle qui conduit dans la crypte où gît, parmi les lampes, le mystérieux sarcophage de marbre blanc décoré de deux paons buvant dans une coupe, symbole de la vie éternelle. Humble germe d'où est sorti le prodigieux édifice ! Le moyen âge n'est qu'un rêve construit sur des tombeaux.

J'ai revu les sculptures des portails et, avant de quitter Saint-Jacques, j'ai fait l'ascension des tours, pour embrasser de là-haut l'ensemble du paysage. On traverse l'étagage des cloches, qui ont tant sonné depuis trois jours, toutes ces cloches bénites, gaufrées d'inscriptions, d'estampages, et qui ont toutes au moins des princesses pour marraines : la plus grosse, la « Jacqueline » et la Marie-Thérèse, avec leurs graves gongs tous deux faits du métal du bourdon offert par Louis XI, puis la Marie-Noël, la Marie-Barbe, la Marie-Salomé, chacune avec sa voix frémissante et diverse, et puis le carillon, le clavier de sept petites cloches dont toutes les langues s'agitent ensemble, reliées à une seule chaînette, d'un mouvement extra-rapide, précipitant une grêle de notes, dans un tumulte de sonnailles, pareil au bruit de grelots d'un attelage de postillon qui s'ébroue dans les nues.

De la dernière plate-forme, par-dessus le dôme central et la tour de l'Horloge, qui sert de repère et de jalon, l'horizon se découvre comme sur une table d'orientation. Toute cette verte Galice, ce grand plateau de douceur et de résignation, se développe autour de vous : un vaste cirque de collines, comme une sorte d'enceinte naturelle et prédestinée, dessine son ourlet d'un contour plein de grâce et d'abandon ; ce bord s'abaisse au nord-est, et dans cette dépression passe la route des pèlerins, celle que l'on appelle encore le *Camino francés*, tant des nôtres l'ont piétiné ! et qui rejoint à Curtis la ligne de la Corogne. Au sud-est le profil se relève dans une pyramide isolée, le *Pico Sagro*, sentinelle aux aguets sur la route du Midi, comme un signal d'alarme épiant la menace des *razzias* et des invasions.

La ville de Saint-Jacques occupe une éminence au centre de cette cuvette. C'est, si l'on veut, le moyeu de la roue. Au fond de ce pays secret, de ce vague cercle un peu magique, à l'abri

du bourrelet qui lui sert de rempart, ce monticule privilégié était déjà un sanctuaire. La nature avait tracé ici le plan d'un temple, inscrit sur le terrain une vocation religieuse.

Autour de l'énorme vaisseau et de l'amas de cloîtres, de coupoles, de palais, qui l'entoure, j'aperçois à mes pieds la ville comme sur une carte; ville singulière qui, vue d'ici, apparaît tout entière comme une citadelle religieuse: partout des bastions, des bastilles ascétiques, des espèces de garnisons ou de redoutes monacales, Saint-Martin, Saint-Jérôme, San Pelayo, là-bas Saint-Roch et plus loin encore Saint-Dominique, où des gerbes toujours fraîches jonchent la sépulture de Rosalie de Castro. Couvents, du reste, presque déserts, achevant de mourir, à cette heure, inutiles et désaffectés, comme cet immense San-Pelayo, avec ses deux étages de cinquante fenêtres grillées sur les façades de son carré et où six vieilles religieuses finissent de s'éteindre. Et l'on dirait, au grand soleil, sous cette teinte de cendre, de poterie et de granit, dans cette poussière agonisante de grisaille dorée, une cité tout à fait morte comme une nécropole, si quelques taches de verdure, dans ces couvents presque moribonds, ne mettaient ça et là, avec leurs jardins de cyprès, ce reste de vie que des fleurs répandent sur un cimetière.

De l'horizon mélancolique, en faisant le tour de la galerie, mes regards s'arrêtent sur la pierre dont est faite la tour, comme tout le reste de la basilique. Ce granit si dur est couvert de mousses et de lichens. Ces plantes, les plus élémentaires et les plus humbles dans l'ordre des créatures, ce sont elles pourtant qui composent à la cathédrale cette gloire, cette poésie, cette patine qui nous enchante! Eh quoi! cette couleur, cette palette divine, elle est l'ouvrage, le présent de ces infiniment petits! Je distingue en m'approchant une espèce de feuillage, une végétation rase, plus que naine, comme écrasée au fer à repasser; elle se tapit, se fait toute petite, se serre contre les ouragans pour ne pas se laisser arracher. Cela ressemble à une sorte d'algue, dont chaque foliole serait comme une main minuscule, une toute petite menotte de fée, mais de fée qui serait peintre, avec de mignonnes cupules, qui semblent les godets où l'artiste inouï puiserait sa magique dorure.

Cette algue merveilleuse prend, en se desséchant, d'incroya-

bles tons bouton d'or ou jonquille. Une fois morte, elle s'étend en plaques blanchâtres et argentées. A côté, de petites touffes laineuses, bourruées et d'un vert sombre : on dirait un nouveau paysage, un paysage en miniature, comme aperçu à vol d'oiseau et qui répète, sur un espace comme la paume de la main, celui des campagnes environnantes ; tout un plateau avec ses cultures, ses chaumes, ses bruyères, ses pinèdes. On perd pied comme au bord d'un gouffre, où se confondent le monde et l'atome. Chaque touffe de cette laine est faite d'une boucle microscopique, d'une torsade plus fine que celle d'aucun fil d'archal, mais saisissante de ressort et d'énergie. Et le granit grossier, cette rugueuse roche dont est faite la tour, est elle-même une grisaille complexe, une fusion de vingt éléments, pleine de micas, de cristaux, de parcelles brillantes, qui s'irisent de roses délicats. Ça et là des fleurettes mortes, de la nature des digitales, de lilliputiennes clochettes faites pour l'araignée, Grain-de-Moutarde, la Reine Mab mettent à ces hauteurs les nids de puceron où se berce Ariel. Quelque part, je ne sais où, roucoule une colombe.

Les parties mortes des lichens forment des disques de darte, une lèpre mate et cadavéreuse. C'est un feutre, une éponge qui absorbe les pluies, retient l'humidité, attaque à son tour et lentement désagrège la surface de la pierre. Cette croûte protège d'abord, puis tombe et laisse la chair à vif. En un éclair, on sent à l'œuvre le millénaire travail de la mer ; on se trouve d'un coup hors des siècles, sur un plan illimité du temps, comme transporté sur une montagne émergée la veille de l'océan. Elle semble, cette cathédrale, venue des flots comme l'Apôtre ; elle semble une création marine, un prodigieux madrépore, un nuage de pierre sorti de la vague comme les nuées d'apothéose des couchants et qui peu à peu se dissout et lentement périt, rongé par le temps et les jours, pour disparaître à la fin comme un songe, pareil à tous les songes humains et au songe même de l'univers.

Et cependant, quelle grandeur ! Quelle force, quelle vertu représentent dans l'histoire cette basilique et son pèlerinage ! Comment ne pas admirer les hommes de génie qui sur ce point d'appui soulevèrent l'Europe, créèrent cette machine d'héroïsme, cette immense entreprise de spiritualité.

On ne peut disputer cette gloire à l'Apôtre. Soleil de l'Occi-



dent ! Et quand il paraîtrait s'éteindre, qui sait si quelque feu n'y couve pas encore ? Les fêtes sont finies. Les curieux se sont dispersés. *Cabezudos*, *Gigantones* sont rentrés pour un an dans l'ombre de leurs cachettes. Je me rappelle un souvenir de mon premier voyage. J'étais seul dans la cathédrale. Je copiais avec passion une des merveilleuses figures d'anges déjà presque berninesques qui sonnent de la trompette dans le *Jugement* de Maître Mathieu. Ce travail absorbait toute mon attention. Cependant j'entendis un bruit. C'était un son imperceptible, comme le crissement d'une feuille sèche poussée par le vent sur les dalles. Mais je ne sentais pas un souffle. La journée était calme et toutes les portes étaient fermées. J'aperçus alors une vieille femme que je n'avais pas vue venir. Agenouillée au pied du trumeau, près de la figure à genoux de l'antique « Architecte », elle se trainait dans la même posture le long de la nef de la *Soledad*. La nef de la Solitude ! Jamais elle ne m'avait paru si bien nommée. Là-bas, derrière le *Coro*, la Vierge douloureuse, les mains jointes sur son cœur percé de glaives, levait au ciel ses regards navrés. La vieille avançait vers elle, toujours à deux genoux, les bras en croix, sans cesser de remuer ses lèvres sèches et entre deux oraisons se prosternait encore pour baiser la poussière. C'était ce faible bruit de ses jupes trainées et le murmure infime de ses baisers et de ses prières que j'avais pris d'abord pour le froissement d'une feuille morte. Elle alla ainsi jusqu'au bout, toujours crucifiée, dans cette attitude de servante, jusqu'aux pieds de l'autre Servante, humble deuil qui s'offrait à la Mère de tous les deuils, désolation à la rencontre d'une surhumaine désolation. Cette simple foi animait seule le grand vaisseau désert. Jamais, même à l'instant où je l'ai vue remplie de la jubilation d'un peuple, l'immense cathédrale ne m'a offert un tel spectacle de grandeur.

LOUIS GILLET.



---

# POÉSIES

---

## *LA VALLÉE DE MONTMORENCY*

### VISION DU PASSÉ

Le donjon féodal qui barrait la colline  
Ne vient plus annoncer ton relief dominant,  
Montmorency, toi qui jadis, à tout venant,  
Présentais comme un roc sourcilleux ta courtine.

Un tertre inconscient ! De l'herbe ! La ruine  
Elle-même a péri. Quel vieillard, maintenant,  
Se rappelle, au sommet du château frissonnant,  
L'étendard blasonné de guerrière étamine ?

Historique berceau de glorieux barons,  
Je t'imagine intact, sans brèches, sans affronts,  
Distribuant au loin d'autres tours, tes filleules !

Plus fier, en ta splendeur, qu'un nid d'aigles du Rhin,  
Faisant claquer au ciel et sur le plat terrain  
Ton grand pavillon d'or aux traverses de gueules.

### ANDILLY

Un village, une église, un cadre de forêt,  
La rouge sablière et la verte vallée,  
Bois, vergers, simples champs, terre illustre, voilée  
D'un ciel évocateur au langage secret :

Andilly ! Le sol grave a du charme. On dirait  
 Moins qu'une autre, alentour, par le siècle frôlée  
 Quelque bourgade intime, à mi-côte isolée,  
 Où Jacqueline Arnauld, blonde enfant, souriait.

Vous étiez là, jardins religieux des sages,  
 Et vous, grands ifs, décor taillé pour leurs visages  
 Sur qui transparaisait l'âme de Port-Royal.

Passant, recueille-toi ! Peut-être, sous ce lierre,  
 A tes pieds, ce débris de noble banc de pierre  
 Est-il encore gravé des larmes de Pascal.

#### L'ÉGLISE DE TAVERNY

Elle est harmonieuse et belle sur la pente,  
 Où la forêt, qui finit là, comme un bijou  
 Dans la pierre ouvragé, visible de partout,  
 Lui compose un décor de grâce intelligente.

Considère, étranger, sa ligne, sa charpente,  
 Et son chœur ogival où triomphe le goût.  
 Va plier à l'autel, si tu veux, le genou.  
 L'œuvre ancienne est ici, pour toi-même, éloquente.

Par les vitraux, le jour s'y tamise, le soir.  
 Nervure, entablement, colonnette, voussoir,  
 Ont des reflets diffus de couleur automnale.

De tels soirs, quand j'y entre, à mon tour, à pas lents,  
 J'observe d'un regard plus aigu tous les ans  
 D'un regard anxieux la cuve baptismale.

#### SAINT-LEU

Tout a péri, le parc, les jardins, le château,  
 Grands cèdres, lacs d'eau vive argentés par le sable.  
 Plus rien. Tout est rasé, fini, méconnaissable.  
 La pioche a défoncé l'Autrefois du coteau.

Seule, au bout des cyprès, narratif écriteau,  
La Croix, pierre éloquente et murmure inlassable,  
Raconte, âpre témoin, l'horreur inexpiable  
Qui flotte encor dans l'air et survit au marteau.

Parfois, vers la sinistre et princière avenue,  
La lune, au ciel, découpe, à minuit, sur la nue,  
D'anciens reflets de gloire et de guerriers trépas.

Mais, semblant fuir des yeux l'espagnolette infâme,  
Une ombre désastreuse et rôdante de femme  
Traverse le gravier qui grince sous ses pas.

#### SAINT-GRATIEN

Le Parc, dans sa beauté vespérale d'automne,  
Déroule encor, ce soir, familier, son dessin,  
Mais la ronce, au travers, abominable essaim,  
Pullule, et contre l'arbre un gui mortel foisonne.

Le Parc n'a plus son âme, impériale et bonne,  
Et ce siècle y propage un vulgaire dessein.  
On morcelle... Au pourtour calculé du bassin  
Trépide un lotisseur, énervant, qui jalonne.

Pourtant, du fier clocher d'un mélèze vermeil,  
Un grand oiseau, que berce un éclair de soleil,  
Se renvole en plein ciel de triomphe et de drame.

Et j'ai cru voir, image éblouissant mes yeux,  
Vers Paris légendaire et le but glorieux,  
Un aigle qui cherchait les Tours de Notre-Dame.

#### HERBLAY

De l'esplanade haute où se dresse l'église,  
La vue au loin, sur la contrée, en s'échappant,  
Vers le cours de la Seine, elliptique serpent,  
Commande un horizon d'incrédule surprise.

La côte, à vol d'oiseau, plongeante, bien assise,  
Expose un coloris de parcelles d'arpent.  
Vis-à-vis, presque ovale, un cadre, enveloppant  
La culture et les bois que le ciel harmonise.

De gauche à droite, en bas, sans barrière, sans pont,  
Le plan d'eau, courbe immense à qui l'Oise répond,  
Se dessine, obliquant sa course toujours neuve.

Et même, l'habitant familier du pays,  
Quand il rentre le soir, du travail au logis,  
Regarde s'argenter la faucille du fleuve.

#### LE CHATEAU DE LA CHASSE

La forêt, les étangs, le chêne et le roseau  
Forment au vieux manoir un cadre romantique.  
La berge vient mourir contre un mur où s'applique  
Ce lierre, dont l'image a son double dans l'eau.

La porte eut son blason, le rempart son créneau.  
Le son du cor, au loin, modulait sa musique.  
Aujourd'hui l'aubépine a remplacé la pique :  
Le siècle a désarmé le silvestre château.

Le site fait parler la pierre et la verdure,  
Rousseau vint y chercher les droits de la nature,  
Et Musset par le rêve y fut souvent conduit,

Vagabond cavalier, qui de là vers la plaine  
Rentrail, dans l'ombre chaude et d'éclairs toute pleine,  
Chanter le pur sanglot d'une immortelle Nuit.

#### SAINTE-RADEGONDE

Les grands bois, la clairière, un vallon forestier,  
Le ruisseau vers le fond, qui se creuse un rivage,  
Maison, jardin, fontaine, isolement sauvage,  
L'ancien décor, tel quel, survit là tout entier.

O proscrits de l'An deux, vos pas, sur le sentier,  
Vos cœurs, dans cet asile, ont bravé l'esclavage,  
Et toi, morne Roland, qu'une angoisse ravage,  
Il saignait donc pour toi, ce vermeil églantier!

Le lieu marque l'esprit comme un coin de médaille.  
Mais nul ne le comprend, qui seul dans la broussaille,  
Nocturne pèlerin dévalé du plateau,

Par le portail ouvert, n'a pas vu, plate et blême,  
Quelque lune coupante à son quartier suprême  
Entre les montants noirs lever son froid couteau.

#### LA ROUTE DES FONDS

Creuse entre deux versants de faitages boisés,  
Où perce par endroits, jaunâtre, la meulière,  
Mélancolique, abandonnée, irrégulière,  
On y frôle, en marchant, de vieux grès, tout usés.

Fougère, campanule, épis, glaïeuls rosés  
Recouvrent aujourd'hui la piste cavalière.  
Ma fanfare aux échos du vallon, familière,  
N'y sonne plus pour vous, princes fleurdelisés.

Les lis ont disparu dont la fleur était belle,  
Les princes ne sont plus. Et plus rien ne rappelle  
Le dernier des Condé, veneur Bourbonnien.

Sur des poteaux rompus, seulement, des planchettes  
Portent, avec le poids des syllabes muettes,  
Quelques inscriptions qui reparlent d'Anguien.

GERMAIN LEFÈVRE-PONTALIS.

---

# ENQUÊTE

## AUX PAYS DU DANUBE

---

### II <sup>(1)</sup>

#### PRÉSENT ET AVENIR DE LA HONGRIE

---

Lorsque j'arrivai à Budapest, aux derniers jours de juin, il n'était question que des progrès menaçants de l'hitlérisme en Autriche et du voyage que M. Gömböcs venait de faire à Berlin. Au moment où la pression exercée par les agents du *Führer* sur le pays voisin risquait d'entraîner une catastrophe, alors que les attentats et les actes de terreur se succédaient à un rythme inquiétant dans la capitale et dans les grandes villes autrichiennes, le matin du samedi 17 juin, on avait appris avec étonnement que le chef du gouvernement hongrois était parti la veille au soir pour Munich. De là, un avion le transportait à Berlin, où M. Alfred Rosenberg, chef de l'Office national-socialiste des Affaires extérieures, le recevait à dîner. Le lendemain, M. Gömböcs assistait, à Erfurt, aux côtés d'Hitler, à la grande parade des Sections d'assaut. Le 19, dans l'après-midi, il était de retour à Budapest, ayant passé par Vienne, mais sans s'y arrêter et sans y voir personne.

Qu'est-ce que M. Gömböcs était allé faire en Allemagne? On n'attendit pas vingt-quatre heures pour le lui demander. La question lui était posée le 20 juin, au matin, dans une réunion au Club des agriculteurs, et le même jour dans l'après-

(1) Voyez la *Revue* du 1<sup>er</sup> septembre.

midi au Parlement, où l'opposition de droite et celle de gauche se trouvaient d'accord pour reprocher au président du Conseil une démarche malencontreuse. M. Gœmbœs se défendit très franchement de toute intervention hostile, ou seulement inamicale, à l'égard de la république voisine. La visite qu'il avait faite au chancelier du Reich « ne pouvait affecter ni troubler en rien l'amitié solide et profondément enracinée qui unit la Hongrie à l'Autriche ». Sur ce premier point, il n'eut pas de peine à convaincre les interpellateurs. Mais lorsqu'il voulut préciser l'objet de son voyage et en démontrer l'opportunité, ses explications parurent moins claires et furent jugées moins probantes. Fallait-il que le chef du gouvernement hongrois se rendit lui-même à Berlin pour assurer l'exportation en Allemagne de quelques wagons de céréales, ou pour régler des questions économiques d'ordre courant? Et, dans ce cas, pourquoi M. Gœmbœs, qui n'est pas spécialiste en ces matières, n'avait-il emmené avec lui aucun technicien?

Dans les circonstances où il avait lieu, le voyage de M. Gœmbœs en Allemagne ne pouvait manquer de surprendre et d'émouvoir l'opinion un peu partout; mais nulle part il ne fut jugé plus sévèrement qu'en Hongrie. Et pourtant j'apercevais, même à travers les critiques les plus vives, une arrière-pensée de crainte ou de réserve : on blâmait la démarche du premier ministre, mais on n'allait pas jusqu'à souhaiter qu'il prit ouvertement le parti de l'Autriche contre l'Allemagne. La lutte engagée par le cabinet Dollfuss contre le mouvement national-socialiste, me disaient les uns, est une affaire purement autrichienne, dans laquelle le gouvernement de Budapest n'a pas le droit d'intervenir. D'autres me déclaraient : le conflit qui met aux prises Vienne et Berlin est une question d'ordre international; aux grandes Puissances de le résoudre; la Hongrie est trop faible, trop dépourvue d'autorité pour prendre utilement parti.

Mes interlocuteurs avaient tous plus ou moins conscience du danger auquel la poussée hitlérienne et pangermaniste exposait leur pays; plusieurs même étaient enclins à en exagérer l'imminence et la gravité. Ils ne donnaient pas trois mois de vie au cabinet Dollfuss. Ils admiraient le patriotisme et l'énergie avec lesquels le chancelier fédéral luttait pour l'indépendance de l'Autriche, mais ils ne croyaient guère à son

succès. Les choses, disaient-ils, étaient déjà trop avancées : la contagion hitlérienne n'avait-elle pas atteint l'administration, l'université, et jusqu'à l'armée et à la police ? Les organisations hâtivement créées pour arrêter les progrès du mal avaient tout juste, à leurs yeux, l'importance d'une façade, derrière laquelle il n'y avait rien. Si l'on votait demain en Autriche, m'affirmait un député magyar, les nazis obtiendraient 30 pour 100 des suffrages. Jamais à Vienne, fût-ce dans des milieux favorables à Hitler, on ne m'avait indiqué cette proportion.

Bien entendu, les Hongrois ne croyaient pas à l'imminence de l'*Anschluss*, c'est-à-dire du rattachement pur et simple de l'Autriche à l'Allemagne. Ce qu'ils prévoyaient, c'est la *Gleichschaltung*, la coordination, l'unité de direction politique et économique entre Vienne et Berlin. Hitler n'installerait pas d'emblée un commissaire d'Empire dans la capitale autrichienne, mais il y disposerait d'un gouvernement composé en majorité de ses partisans, et dont il aurait le contrôle entre ses mains. Une fois cette opération accomplie, c'est sur la frontière hongroise qu'on verrait s'exercer la pression national-socialiste et pangermaniste à laquelle l'Autriche aurait été contrainte de céder.

Dans ce cas, que deviendrait la Hongrie ? Réduite à ses limites actuelles, aux ressources très diminuées de sa population, de sa richesse et de son influence politique, à quel rôle pourrait-elle bien prétendre dans un système pangermanique ? Ce qui jadis fut possible à Andrássy ne l'avait pas été naguère au comte Bethlen, et ne le serait pas davantage aujourd'hui à M. Gömbös. Aussi mes interlocuteurs hongrois ne découvraient-ils point, parmi les garanties et les apaisements que le chancelier du Reich était en mesure d'offrir à leur premier ministre, ceux qui permettraient à la Hongrie d'échapper à cette alternative menaçante : absorption totale dans le bloc pangermanique, ou isolement complet en Europe centrale. Cependant, d'autre part, ils voyaient, non seulement l'Allemagne, mais l'Europe trembler devant Hitler, reconnaître la légalité de son gouvernement, s'incliner devant sa volonté. Quelques mois après son arrivée au pouvoir, il concluait un accord important avec l'Italie, la France et la Grande-Bretagne, il signait un concordat avec le Pape !



Les plus grands États de l'Europe, ceux qui étaient sortis vainqueurs de la guerre mondiale, étaient unanimes à estimer, à déclarer que l'entreprise hitlérienne contre l'Autriche était de nature à compromettre la paix, à détruire l'équilibre et l'ordre établi en Europe centrale. Mais, lorsqu'il s'agissait de faire échec à cette entreprise, les mêmes États n'étaient plus d'accord : c'est sur l'Autriche, sur la Hongrie, pays démembres, affaiblis, ruinés, qu'ils comptaient pour opposer à la ruée pangermaniste une barrière infranchissable ! Alors où était la force, où l'autorité ? Par quel miracle était-ce l'Allemagne vaincue qui imposait sa volonté aux Puissances victorieuses et les obligeait à tolérer ses violences ? Voilà ce que les Hongrois n'arrivaient pas à comprendre, et j'eusse été bien en peine de justifier à leurs yeux, ou même d'expliquer une attitude aussi étrange, un paradoxe aussi scandaleux.

## ENTRETIEN AVEC M. DE KANYA

En demandant audience à M. de Kanya, ministre des Affaires étrangères de Hongrie, je ne m'attendais pas à recueillir des informations sensationnelles sur le voyage à Berlin et les rapports germano-hongrois ; mais j'avais l'espoir d'obtenir quelques précisions au sujet de l'attitude que le cabinet de Budapest avait prise et entendait garder en face des événements qui mettaient toute l'Europe en émoi. J'avais connu M. de Kanya en 1912 à Vienne, au *Ballplatz*, où il dirigeait alors le service de la presse. Sa grande expérience de l'administration se doublait d'une connaissance approfondie des affaires d'Orient ; après avoir servi dans les consulats de Constantinople et de Salonique, il avait fait des stages à Moscou et à Pétersbourg, à Kiev et à Odessa, puis avait été attaché à la légation de Cettinié. En 1903, il rentrait à Vienne, où, sans quitter le ministère, il était promu chef de section, puis conseiller royal. En 1913, on l'envoyait comme ministre au Mexique, où il passa le temps de la guerre. Rentré en Europe après l'armistice, M. de Kanya était tout désigné pour organiser le ministère hongrois des Affaires étrangères ; il y occupa les fonctions de secrétaire général jusqu'en 1923, date à laquelle on lui confia la direction de la légation royale à Berlin.

Au cours de sa mission en Allemagne, il devait se lier d'amitié avec M. von Papen, le général von Schleicher et quelques autres membres influents du *Herrenklub*. Ses sentiments à l'égard d'Hitler paraissent alors assez tièdes ; on peut supposer que, depuis le 5 mars dernier, ils ont changé de température. Dans les milieux hongrois, on fut plutôt surpris de la décision par laquelle, le 4 février 1933, M. Gömböcs rappelait M. de Kanya à Budapest et lui confiait le portefeuille des Affaires étrangères. L'aristocratie magyare, qui sans doute n'agréait pas unanimement ce choix, crut devoir marquer sa mauvaise humeur en blackboulant le nouveau ministre, lorsqu'il posa sa candidature au *Park-Club*, l'équivalent de notre *Jockey*. L'incident fit grand bruit par la ville, il eut même son écho au parlement.

M. de Kanya a aujourd'hui soixante-trois ans ; il les porte avec aisance. Les travaux et les soucis n'ont pas plus courbé sa haute taille qu'ils n'ont éteint son regard ou découragé l'éternel sourire de ses lèvres minces. A dire la vérité, regard et sourire m'ont paru être exactement ceux d'il y a vingt années : toute vivacité, toute expression singulière en est volontairement absente. J'ai retrouvé dans le ministre hongrois le fonctionnaire impérial et royal de l'ancien régime, aux manières un peu compassées, à l'impeccable courtoisie, au scepticisme désabusé.

— On me dit que vous arrivez de Vienne. Quelle situation avez-vous trouvée en Autriche ? interroge M. de Kanya sitôt après les formules d'accueil.

— L'inquiétude qu'on éprouve à ce sujet en Europe me paraît assez justifiée.

— En effet, il n'est pas certain que M. Dollfuss puisse garder le pouvoir. Mais on se trompe, si l'on croit que le chancelier du Reich désire faire le rattachement. Ce qui pourrait arriver, c'est que de nouvelles élections amènent au pouvoir un nouveau gouvernement. Les *nazis* d'Autriche n'ont pas l'espoir d'obtenir la majorité ; mais ils comptent bien enlever une centaine de sièges. Alors ils formeraient cartel avec un autre parti, probablement avec les chrétiens-sociaux.

— Monsieur le ministre, en février dernier j'étais à Berlin. Les *nazis* d'Allemagne étaient loin d'espérer le succès énorme qu'ils ont obtenu. La même chose pourrait arriver à Vienne ;

et dan  
Toute  
Hiller  
parti,  
inform  
—  
vive c  
—  
nous  
à Mur  
Notre  
l'Autr  
mèler  
—  
verrie  
leurs  
préva  
—  
de vo  
autr  
—  
et l'A  
italien  
—  
genre  
nous  
—  
pliqu  
confo  
—  
plus n  
—  
se pro  
—  
Habsb  
vous  
partis  
voule  
avons

et dans ce cas, le rattachement suivrait de près les élections. Toutefois les événements de Munich ont fait grand tort à Hitler: beaucoup de catholiques autrichiens, inscrits à son parti, l'ont quitté.

— C'est exact, approuva le ministre. Nous en avons été informés.

— L'impression causée par ces violences a-t-elle été aussi vive chez les catholiques hongrois ?

— Oui, sans doute. Mais le catholicisme n'exerce pas chez nous autant d'influence qu'en Autriche. Ce qui s'est passé à Munich est très regrettable. Mais enfin, c'est la révolution... Notre point de vue vous est connu : les difficultés qu'éprouve l'Autriche sont d'ordre intérieur; nous n'avons pas à nous en mêler.

— Cependant, si l'Autriche se rattachait à l'Allemagne, ne verriez-vous pas là un danger pour la Hongrie, comme d'ailleurs pour l'Europe entière ? C'est du moins l'opinion qui prévaut dans les milieux politiques d'Occident.

— Alors, observa simplement M. de Kanya, permettez-moi de vous répondre qu'il ne fallait pas démembrer l'empire austro-hongrois, élément essentiel de l'équilibre européen.

— Que faut-il penser d'un projet d'union entre la Hongrie et l'Autriche, dont on attribue l'initiative au gouvernement italien ?

— Jamais l'Italie ne nous a fait aucune proposition de ce genre. Ni M. Mussolini à Rome, ni son ministre à Budapest ne nous ont manifesté pareille intention.

— L'union personnelle entre la Hongrie et l'Autriche n'impliquerait-elle pas une restauration de la monarchie, qui est conforme aux vœux de beaucoup de Hongrois ?

— En effet, les légitimistes sont nombreux en Hongrie, bien plus nombreux qu'en Autriche.

— Les légitimistes hongrois sont-ils divisés entre eux, ou se prononcent-ils tous en faveur du même prétendant ?

— Il n'y a pour eux qu'un prétendant, c'est Othon de Habsbourg, héritier légitime du dernier roi de Hongrie. Mais vous savez déjà que, pour le moment, M. Gœmbœs n'est point partisan d'une restauration, qu'il juge inactuelle ou, si vous voulez, inopportune. Avant d'aborder cette question, nous en avons quelques autres à régler.

— Par exemple, celle de l'organisation danubienne ?

— Oh ! celle-là non plus n'est pas près d'être résolue. Rien d'utile ne peut-être fait dans ce domaine avant que nous ayons obtenu la revision des frontières et la *Gleichberechtigung* (égalité de droits). La Hongrie désarmée ne saurait traiter d'égale à égale avec des Puissances voisines armées jusqu'aux dents. En attendant mieux, nous avons conclu des accords commerciaux relativement satisfaisants avec Belgrade et avec Bucarest. Avec Prague, les négociations sont en cours. Il est important pour nous d'arriver à une entente avec les Tchèques, qui ont mille moyens d'entraver le mouvement de nos exportations vers l'Allemagne. Tout ce que peut faire la Hongrie, avant qu'on ait réglé les problèmes politiques que vous savez, c'est d'essayer de durer et de vivre en bon accord avec ses voisins. »

#### TROIS DANGERS, TROIS SYSTÈMES

Je ne fus pas trop surpris de voir que M. de Kanya avait conservé la tradition du *Ballplatz* et l'habitude de tourner volontiers ses regards du côté de Berlin. D'ailleurs, comment la politique hongroise pourrait-elle faire abstraction de l'existence, en Europe, d'un bloc de 63 millions d'Allemands ? La question était de savoir de quelle façon, en fonction de quel dessein elle se proposait d'en tenir compte. Là-dessus, le ministre des Affaires étrangères ne m'en avait pas dit plus long que M. Gœmbœs, au retour de Berlin, n'en avait dit au Parlement. De tout temps, la Hongrie a hésité entre deux partis : s'appuyer sur l'Allemagne, ou opposer une barrière à ses efforts. Incapable de faire face en même temps aux trois dangers qui la menacent, elle a toujours été contrainte de choisir et de s'allier à l'un des adversaires pour résister aux deux autres. Au sud-est, elle dut se défendre d'abord contre Byzance, puis contre les Turcs, enfin contre les Roumains et les Balkaniques ; au nord-est, contre les Russes et le panslavisme ; à l'ouest, contre le pangermanisme et le *Drang nach Osten* que l'Allemagne ne pouvait réaliser qu'en l'intéressant à son entreprise ou en lui passant sur le corps.

Le compromis de 1867 et la politique d'Andrassy avaient résolu le problème d'une manière incomplète, mais, somme

toute  
diale,  
ruren  
Youg  
toire  
vaque  
l'Anse  
adver  
s'app  
le cor  
occid  
qui,  
vallée  
De  
isoler  
avec  
semb  
la di  
avec  
sance  
entra  
le mo  
avec  
natio  
Allen  
le cò  
miqu  
Hong  
pest  
Herb  
des  
déple  
thém  
Magy  
s'été  
la Tu  
que  
avec  
d'un  
auta

toute, avantageuse pour la Hongrie. Après la guerre mondiale, et dès le lendemain de la défaite, les trois dangers reparurent. Danger oriental, personnifié par les Roumains et les Yougoslaves, qui pénétrèrent profondément dans l'ancien territoire hongrois; danger slave, représenté par les Tchécoslovaques; enfin danger allemand, qui prend la forme de l'*Anschluss*. Michel Karolyi préconise l'alliance avec les adversaires orientaux, et il aboutit à un échec. Bela Kun s'appuie sur la Russie bolchévique, et c'est la révolution. Avec le comte Bethlen, la Hongrie revient décidément aux ententes occidentales : elle se rapproche de l'Allemagne et de l'Italie, qui, comme elle, ont intérêt à écarter l'élément slave de la vallée du Danube.

Des deux moyens qui s'offraient à elle pour sortir d'un isolement dangereux, — alliance avec ses voisins, entente avec les adversaires de ses voisins, — la Hongrie, en 1927, semblait bien avoir choisi le second. Mais déjà les hommes qui la dirigent commencent à entrevoir les périls de l'union avec plus grand que soi : en demandant aux grandes Puissances leur appui, la Hongrie ne risque-t-elle point de se voir entraîner à leur suite dans des conflits où elle-même n'a pas le moindre intérêt? Le rapprochement avec l'Allemagne, — et avec l'Allemagne d'Hitler! — ne comporte-t-il pas, pour la nation magyare, plus d'inconvénients que de bénéfices? Les Allemands ont si bien senti l'objection que, sans insister sur le côté politique du rapprochement, c'est sur l'intérêt économique qu'ils ont fait porter tout l'effort de leur propagande en Hongrie. A la fin du mois de mai, l'on vit arriver à Budapest quelques nazis notoires : Werner Daitz, le baron Gregory, Herbert von Obwurzer, Hans Dietz. Ces messieurs tinrent des conférences, donnèrent des interviews aux journaux, déployèrent durant une semaine la plus grande activité. Le thème était à peu près celui-ci : faire miroiter aux yeux des Magyars la perspective d'un immense bloc économique qui, s'étendant de la mer du Nord à la mer Noire, des Pays-Bas à la Turquie, s'opposerait avec avantage aux deux autres blocs que forment la France avec ses colonies, la Grande-Bretagne avec son empire, mettrait les États de l'Europe centrale à l'abri d'un *blocus* et leur permettrait de constituer ensemble une *autarchie* prospère et invulnérable. Mais ce projet grandiose

n'a pas produit sur l'esprit hongrois, pratique et positif, l'effet qu'on s'en était promis à Berlin. Et, pour le moment, les Magyars s'en tiennent à cette double réalité, solide et immédiate : qu'ils ont besoin des marchés allemands pour écouler leurs produits agricoles, et qu'ils sont liés à l'Allemagne par un commun intérêt à la revision des traités de paix.

#### LA POLITIQUE ET LES PARTIS EN HONGRIE

Il ne faut pas séjourner longtemps à Budapest pour se rendre compte que tous les problèmes concernant l'Europe centrale, et même l'ensemble du continent européen, retiennent l'attention des Hongrois et sont pour eux l'objet de débats souvent approfondis, quelquefois passionnés. Ce peuple a le goût de la politique; elle tient autant de place dans sa vie que dans ses journaux, et ce n'est pas peu dire.

Les deux Chambres du Parlement siégeaient à Budapest au moment de mon séjour. Un même palais les abrite, magnifique demeure où les Hongrois trouvent rassemblées, avec les plus belles matières que leur sol a produites, les souvenirs les plus illustres de leur histoire. Les locaux de la Chambre des députés ne sont séparés de ceux du Sénat que par la majestueuse salle à coupole, dite Salle du Trône, où les deux Chambres se réunissent, soit à l'ouverture et à la clôture d'une session, soit pour élire les deux « Gardiens de la Couronne. » Je ne sais pas si cette mitoyenneté favorise le travail législatif; pour moi, j'y ai trouvé l'avantage de pouvoir rencontrer, en peu de temps et sans tracasseries, les principaux acteurs de la vie politique hongroise, députés, sénateurs ou ministres. Entre deux conversations, j'allais admirer, de la *loggia* qui s'ouvre sur le Danube, le merveilleux spectacle de Bude, où les vieilles maisons turques, les palais italiens, les églises aux clochers frêles comme des minarets mêlent harmonieusement leurs architectures, noyées dans la verdure des jardins.

Les débats, à la Chambre haute, ont la même gravité calme que dans notre Sénat. Les ministres sont assis au rang le plus bas de l'hémicycle; face à leur banc sont cinq fauteuils rouges, réservés aux deux cardinaux qu'avait autrefois la Hongrie, — un seul lui reste, — et aux membres de la maison de Habsbourg. L'archiduc Joseph, vêtu d'un complet de laine

claire,  
du con  
trava  
dire p  
même  
tribun  
Un  
n'entr  
me fa  
royau  
dans  
plusi  
qu'ass  
en 18  
d'hui  
roi e  
admet  
pas s  
pressi  
pour  
gouve  
sur le  
chiqu  
les d  
l'Anso  
des F  
U  
grois  
de T  
après  
de l'a  
L'adr  
tale:  
langu  
l'alle  
rent  
souve  
L  
loi ay  
ne pe

claire, un crayon à la main, écoute attentivement le discours du comte Paul Teleki sur la réforme universitaire. Les députés travaillent dans une atmosphère moins recueillie, pour ne pas dire plus bruyante ; mais j'observe ici et là même assiduité, même attention sérieuse, et même affluence de public dans les tribunes.

Un député légitimiste me parle de la restauration. « Elle n'entraînera aucun changement dans notre régime politique, me fait-il observer. La Hongrie n'a jamais cessé d'être un royaume. La période actuelle ne constitue pas une nouveauté dans son histoire, mais le renouvellement d'un épisode déjà plusieurs fois vécu. L'amiral Horthy remplit exactement le rôle qu'assuma Jean Hunyadi de 1444 à 1452, que joua Kossuth en 1849. Comme ses grands prédécesseurs, le Régent d'aujourd'hui est un *locum tenens* : il tient la place du roi, donc le roi existe. Pour ce qui est de le mettre sur le trône, nous admettons l'opportunité d'un délai, mais nous ne transigeons pas sur le principe. La loi de déposition a été votée sous la pression de l'étranger ; elle n'engage point notre conscience ; pour nous, elle ne compte pas. La loi, c'est que la Hongrie est gouvernée par un roi. Et si nous avions pu avoir quelque doute sur les avantages qu'assure à notre pays l'institution monarchique, ce doute s'est évanoui depuis que nous avons entendu les délégués de la Petite Entente proclamer qu'indifférents à l'*Anschluss*, ils mobiliseraient pour empêcher la restauration des Habsbourg. »

Un autre m'explique à sa façon le ressentiment des Hongrois contre les Tchèques. « Ne croyez pas qu'il date du traité de Trianon ; son origine est bien plus ancienne. Lorsque, après la révolution de 48, Vienne soumit la Hongrie au régime de l'*absolutisme*, elle envoya des Tchèques pour nous gouverner. L'administration des Tchèques fut très honnête, mais très brutale : ils allèrent jusqu'à interdire aux Hongrois de parler leur langue en public. C'est alors que, pour ne pas se servir de l'allemand qui leur eût brûlé les lèvres, les Magyars se remirent à parler latin. Ce régime dura de 1849 à 1866. Mais le souvenir qu'il a laissé en Hongrie est encore vivant. »

Le 7 juillet, la Chambre des députés adopta un projet de loi ayant pour objet d'étendre les pouvoirs du Régent. Celui-ci ne pouvait ajourner le parlement que pour une durée de trente

jours. La nouvelle loi lui accorde, en la matière, des pouvoirs égaux à ceux que la constitution attribue au souverain : il peut désormais ajourner, renvoyer ou dissoudre les Chambres suivant les conditions et dans les limites stipulées par les lois de 1848 et de 1867, qui définissent les droits et prérogatives des rois de Hongrie. Le vote du 7 juillet était tout ensemble un hommage rendu à l'amiral Horthy, dont la popularité est incontestable, et un succès pour le cabinet Gœmbœs, qui n'eut ce jour-là contre lui que les social-démocrates et deux légitimistes, soit 16 députés sur un total de 245. Mais, dans la plupart des cas, le gouvernement doit compter avec une opposition plus nombreuse et comprenant, outre le parti socialiste, celui des petits agriculteurs.

La social-démocratie hongroise a reçu en 1919, lors de la révolution bolchéviste, un coup dont elle ne s'est pas encore relevée. D'ailleurs, le gouvernement s'efforce, par une politique sociale généreuse et attentive, à gagner la confiance des classes ouvrières, et, dans une certaine mesure, il y a réussi. Le parti des petits agriculteurs groupe vingt-cinq députés sous la direction d'un homme de talent, M. Eckhardt. Le programme du parti tient en deux articles : réforme agraire et réforme électorale. De la première je parlerai plus loin. Quant à la seconde, M. Eckhardt et ses amis demandent l'extension aux collèges ruraux du vote secret, qui, jusqu'à présent, n'est appliqué que dans les villes. Ils attendent de cette réforme, non seulement certains résultats politiques, mais encore un effet moral favorable au bon renom de la Hongrie à l'étranger. Dans le parti de M. Eckhardt, on estime que l'imposante majorité qui soutient aujourd'hui le gouvernement sortirait de nouvelles élections sensiblement réduite ; mais on juge plus politique de ne réclamer une consultation populaire qu'après avoir fait voter la réforme électorale.

La majorité de M. Gœmbœs a pour pivot le parti de l'*unité nationale*, qui compte cent quarante-huit députés. Tous les membres du cabinet sont inscrits à ce groupe, que viennent encore renforcer, dans bien des cas, les vingt-sept membres du parti économique chrétien-social. Cependant ceux-ci sont un peu plus à gauche que les unitaires ; plusieurs d'entre eux ont même des tendances socialistes. Les autres fractions sont si peu nombreuses qu'il ne vaut pas la peine de les énumérer.



Jusqu'à ces derniers temps, il n'existait pas à la Chambre hongroise de parti légitimiste ; celui qui s'est constitué le 27 juin dernier ne compte que huit membres ; est-il besoin d'ajouter qu'on trouve des légitimistes en grand nombre dans toutes les fractions, sauf parmi les socialistes ? Un député représente à lui tout seul le parti *nazi* ; enfin dix-sept députés ne sont inscrits à aucun parti.

La situation parlementaire du cabinet Gömböcs en Hongrie apparaît donc aussi forte qu'est faible en Autriche celle du cabinet Dollfuss. Mais, dans les deux cas, on trouve la même concentration de l'autorité et de l'influence, le même rayonnement extraordinaire d'un homme jeune, sans naissance, presque sans passé politique, mais en qui tous ont reconnu l'ardeur d'un patriote et les vertus d'un chef.

#### M. GÖMBÖCS EXPOSE SA POLITIQUE

Julius Gömböcs est issu d'une famille de petite noblesse calviniste. Né en 1886 à Murga, département de Tolna, dans la Hongrie du sud-ouest, il entra fort jeune à l'École militaire de Pecs (*Fünfkirchen*). C'est en Croatie, à Zagreb, qu'il fit son apprentissage d'officier. Reçu à l'École de guerre, il passe de Zagreb à Vienne et s'y fait bientôt remarquer par une conférence où il préconise la création d'une armée hongroise indépendante. La guerre le ramène dans un régiment croate. Blessé en 1916, il est affecté tour à tour au ministère de la Défense nationale et à la direction du Ravitaillement. Vient la défaite, puis la révolution. Le gouvernement de Michel Karolyi ne lui disant rien qui vaille, le capitaine Gömböcs le combat si ouvertement qu'en février 1919 un mandat d'arrêt est lancé contre lui : il y échappe en partant pour Vienne, d'où il poursuit son action.

Mais voici Bela Kun au pouvoir et Budapest aux mains des communistes. Gömböcs va rejoindre à Szeged les patriotes qui organisent l'armée nationale et devient membre du gouvernement contre-révolutionnaire. Comme il a lutté contre Bela Kun, il s'oppose, avec un corps de volontaires, au coup de force tenté par l'empereur Charles ; ce nationaliste magyar ne veut pas d'une restauration de la double monarchie. Élu député à la première Assemblée nationale, au printemps de

1920, il organise d'abord avec le comte Bethlen le parti unifié, puis s'en retire pour fonder le « parti de l'indépendance ». En 1928, les deux partis fusionnent, et M. Gœmbœs devient le chef du grand « parti de l'unité nationale ». Il occupe dans le ministère Bethlen, puis dans le ministère Jules Karolyi, le poste de sous-secrétaire d'État à la Guerre. Enfin, après la démission de J. Karolyi, en octobre 1932, il forme lui-même le nouveau cabinet, où il cumule avec les fonctions de président du Conseil celle de ministre de la Défense nationale.

Je ne crois pas qu'il y ait en Europe un premier ministre aussi bien logé que celui de Hongrie. C'est sur la colline de Bude, face à l'entrée du Palais royal, un petit hôtel de pur style Empire; il fut bâti en 1806 pour le comte Sandor, gendre du prince de Metternich. Un bel escalier de marbre blanc mène aux appartements du premier étage. Ceux-ci, mis à mal par les communistes, ont été restaurés avec un goût parfait, qu'atteste encore le choix des tentures et de l'ameublement. On m'avait prévenu la veille par téléphone : « Vous serez reçu demain matin à dix heures, heure militaire. » A dix heures cinq minutes, j'étais introduit dans le cabinet de M. Gœmbœs. L'homme qui s'avance à ma rencontre est de taille moyenne, solide et râblé. Le front est large et découvert, les traits du visage sont forts, mais réguliers, le regard est droit, la voix franche et décidée.

Sans préambule, M. Gœmbœs m'explique l'action qu'il a entreprise, ce qu'il fait, ce qu'il veut faire.

— Je n'ai pas, me dit-il, l'ambition des larges vues et des grands systèmes. Aujourd'hui les événements sont trop grands et les hommes trop petits. J'ai un dessein plus modeste : faire la politique du présent. Mon premier effort tendait à unir tous les éléments, toutes les forces du peuple magyar; c'est pourquoi j'ai fondé le parti de l'unité nationale. Notre programme est très simple : dans tous les domaines, politique, économique, culturel, nous voulons que la Hongrie vive. Bien entendu, nous n'envisageons que des solutions pacifiques. Je sais l'impossibilité d'une solution cent pour cent hongroise. Ce que j'espère, c'est un compromis équitable, tel que nous puissions l'accepter. Le malheur est que, dans les conférences internationales, personne n'ose parler clairement, en appelant les

choses par leur nom. Jamais on ne m'a posé cette question très simple : qu'est-ce que vous voulez ?

— Et si vous me permettiez de vous la poser, cette question, monsieur le président, quelle serait votre réponse ?

— La voici. D'abord la *Gleichberechtigung*, l'égalité de droits entre la Hongrie et les Puissances voisines. Puis, comme conséquence, une petite armée : nous ne pouvons pas vivre désarmés parmi des États qui s'arment à leur guise. Il y va de notre sécurité, pour employer votre mot favori. Enfin jetez les yeux sur une carte : vous y trouverez un trait, une barre, mais pas une frontière. Un homme d'État de la Petite Entente a parlé récemment de la *spiritualisation* des frontières : je voudrais bien qu'il m'explique ce que cela veut dire. Il faut que la Hongrie redevienne un pays normal, avec une circulation du sang régulière. Nous avons joué un rôle en Europe, et nous en avons encore un à jouer. Si la Hongrie n'avait pas servi de rempart à la chrétienté contre les Turcs, si elle n'avait pas pendant près de deux siècles saigné sous leur joug, elle serait aujourd'hui une nation de 20 ou 25 millions d'habitants. Nous avons aidé les autres, nous méritons qu'on nous aide. On peut faire fond sur notre loyauté : jamais la Hongrie n'a manqué à sa parole.

— Sous quelle forme envisagez-vous l'aide à la Hongrie ? On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, d'un projet d'union entre la Hongrie et l'Autriche...

— Je n'en suis point partisan. Ce n'est pas une solution : deux petits pays ne font pas un grand pays. L'Autriche a ses difficultés, nous avons les nôtres ; les mettre en commun n'est pas un moyen de les résoudre. Les deux États sont voisins, ils ont certaines traditions communes ; naguère ils ont vécu ensemble, tant bien que mal. Les relations entre eux doivent rester amicales, elles peuvent le rester sans aller jusqu'à l'union. D'autre part, on ne conçoit pas d'union personnelle entre l'Autriche et la Hongrie sans la restauration des Habsbourg. Or c'est là une question de politique internationale qu'à mon avis il n'est pas opportun de soulever en ce moment. Nous avons trop d'affaires sur les bras pour nous en mettre encore une autre. Et puis, ce serait un assez vilain tour à jouer à la monarchie que de la ramener dans un pays où rien n'est encore en ordre. Compter sur le roi pour résoudre tant

de problèmes, croire au miracle du roi, c'est une conception du moyen âge. Aujourd'hui ce ne sont pas les hommes, mais les peuples qui font la politique. Je considère la restauration monarchique comme un achèvement, comme un sommet. Quand nous aurons rendu à la Hongrie la place qui lui est due, quand nous l'aurons rétablie, réorganisée, alors nous pourrions rappeler le roi.

— Si, comme j'ai cru le comprendre, vous écarter le projet d'union austro-hongroise, il ne reste plus que le projet d'accord entre les cinq États danubiens...

— Ah! l'entrée de la Hongrie dans la Petite Entente? Eh bien! non. Nous ne voulons pas aller en prison. La Petite Entente a été créée pour nous combattre, elle est dirigée contre nous, et l'on nous invite à y adhérer? Le jour où M. Benès a déclaré : les portes sont ouvertes, j'ai répondu : oui, mais, avant de franchir les portes, je demande à savoir ce qu'il y a derrière!

— Voyez-vous quelque autre façon d'organiser l'Europe centrale? Avez-vous là-dessus une idée, un plan qui vous soit personnel?

— Non. J'attends, je réserve l'avenir. Pour le moment, c'est tout ce que je puis faire.

— Estimez-vous toute organisation économique impossible ou inutile, avant que n'aient été réglés les différends d'ordre politique?

— J'estime qu'à tout le moins les deux ordres de questions doivent être examinés et réglés *parallèlement*. Au reste, je ne sois ni italophile, ni germanophile, ni francophobe comme l'ont prétendu quelques-uns de vos journaux. Je suis Hongrois tout simplement. Mon sentiment, ma conviction est qu'en 1920 les Puissances victorieuses ont réglé le sort de mon pays selon une formule impolitique, arbitraire, incompatible avec les aspirations légitimes d'une nation qui veut vivre, durer, et qui en a le droit.

J'avais quelque scrupule à prolonger l'entretien. Mais M. Gœmbœs voulut bien encore parler avec moi de l'Allemagne, puis de l'Autriche. Faisant allusion aux bruits qu'avait fait naître son récent voyage à Berlin, il me déclara : « M. Dollfuss a été mon camarade de guerre, il est mon ami. Jamais je ne ferai rien contre lui. » C'est sur ces derniers mots que je pris congé du président.

## PROBLÈMES ÉCONOMIQUES ; LA RÉFORME AGRAIRE

La Hongrie veut vivre, elle en a le droit... Certes, la Hongrie vit mal, mais enfin elle vit. « Dans notre malheur, me disait le directeur d'une grande banque, nous avons encore cette chance d'habiter sur un sol qui produit en abondance tout ce dont un peuple a besoin pour subsister. Le paysan a toujours de quoi manger, l'ouvrier presque toujours ; car, si les salaires sont bas, le coût de la vie, même dans les grandes villes, n'est pas très élevé. Ouvriers et paysans supportent avec courage et bonne humeur un sort misérable. Depuis la sinistre aventure de Bela Kun, notre peuple est vacciné contre le bolchévisme. Aucun trouble social n'est à redouter : la révolution est devenue aussi odieuse au prolétariat qu'à la bourgeoisie. Celle-ci n'aurait plus grand chose à y perdre ; mais celui-là n'aurait rien à y gagner. Cependant vivre tout juste assez pour ne pas mourir, est-ce une destinée à laquelle un peuple fier et vigoureux comme le nôtre puisse se résigner longtemps ? Voilà toute la question ; elle vaut qu'on y réfléchisse. »

De fait, les conditions économiques de la Hongrie ne m'ont point paru beaucoup plus enviables que celles de l'Autriche. Ici, comme là, on travaille, on s'efforce. L'État réduit ses dépenses et devrait les réduire encore bien davantage, s'il prétendait les ramener au niveau des ressources dont il dispose. Sans aller jusqu'à vouloir *diriger* l'économie, il cherche néanmoins à utiliser au mieux les richesses et les forces du pays. Mais il suffit de se rappeler que la Hongrie est surtout agricole pour comprendre à quel point la crise mondiale, — baisse des prix, arrêt des échanges commerciaux, difficulté de l'exportation, — a éprouvé un peuple qui compte presque uniquement, pour vivre, sur les produits de son sol.

La guerre, la révolution, l'inflation avaient réduit à presque rien la richesse mobilière de la Hongrie : les capitaux formés au cours d'un demi-siècle de prospérité avaient fondu en six ans. Survint, d'un bout du monde à l'autre, ce qu'on a appelé la « période de facilité » : hausse des prix des matières premières, abondance des crédits, fureur d'investissement. En Hongrie, comme ailleurs, on eut l'illusion que cela durerait toujours. Les propriétaires, grands et petits, trouvèrent auprès

des banques les moyens d'étendre leurs domaines et de moderniser leurs exploitations. Pour répondre aux demandes de leurs clients, les banques empruntèrent à l'étranger. La baisse des prix agricoles devait bientôt entraîner dans un même désastre banquiers et propriétaires. La stabilisation de la monnaie hongroise avait été faite en 1924. Mais les Magyars, comme les Allemands, conservèrent l'état d'esprit « inflationniste » longtemps après la période de l'inflation. Les paysans furent, dit-on, les premiers à en revenir et l'on m'a cité cette réponse d'un brave homme à qui le marchand de bestiaux offrait 50 000 couronnes pour une vache : « Si elle vaut tant que ça, je la garde ! » Sans le savoir, c'est lui qui avait raison.

Voici maintenant le résultat. Sur 1 300 000 propriétaires fonciers que compte, en chiffres ronds, la Hongrie, 220 000 sont endettés. Dix mille le sont au point d'avoir perdu tout espoir de se relever ; et parmi ces derniers figurent 200 détenteurs de grands domaines. Vendre est impossible, non seulement parce que la terre a perdu à peu près les sept dixièmes de sa valeur, mais parce qu'il n'y a point d'argent dans le pays. Alors on continue d'exploiter : on produit, mais on ne peut pas vendre. Pour comble d'infortune, à la baisse des prix agricoles n'a pas correspondu une baisse équivalente des prix industriels. Avant la crise, le paysan hongrois calculait qu'une paire de bottes lui coûtait un quintal de blé ; aujourd'hui elle lui en coûte six. Il en va de même pour les vêtements, le linge, les ustensiles de ménage, les outils. C'est avec une véritable colère que les cultivateurs dénoncent « l'ouverture démesurée des ciseaux industriels ».

Une plus grande division de la propriété apporterait-elle quelque remède à cette misère ? Oui, si l'on pouvait envisager en même temps l'introduction de la culture intensive et du travail à la machine. Mais on ne peut pas songer à rationaliser l'agriculture dans un pays très peuplé (1) et où la majorité de la population doit vivre de la terre. Si les grands domaines nourrissent encore aujourd'hui, tant bien que mal, tout un peuple de paysans, c'est que les grands propriétaires, pour employer le plus de main-d'œuvre possible, ont, depuis dix ans, volontairement renoncé à l'emploi des machines.

(1) 94 habitants par kilomètre carré. La densité en France est de 76.

Néanmoins la politique du « morcellement » a ses défenseurs ; le parti des petits agriculteurs l'a inscrite en tête de son programme et leur chef, M. Eckhardt, a bien voulu m'exposer lui-même comment il en prévoyait l'exécution.

— Vous savez, m'a-t-il dit, qu'une réforme agraire a été opérée en Hongrie entre 1921 et 1924. Un million d'arpents (1), prélevés sur la grande propriété, furent distribués de-ci de-là aux anciens combattants et aux paysans les plus dépourvus. L'intention de cette mesure, d'ailleurs mal étudiée, était purement démagogique. Les parcelles distribuées devaient servir, tantôt à bâtir une maison, tantôt à mettre sur pied une petite exploitation agricole. Les résultats furent assez heureux dans le premier cas, déplorables dans le second, la loi n'ayant rien prévu pour mettre les nouveaux propriétaires en mesure de faire valoir leur domaine.

« Tout est donc à reprendre. Il y a en Hongrie 16 millions d'arpents de terres arables : dix sont répartis entre les petits et moyens propriétaires, six appartiennent aux grands féodaux. Ce sont ces six millions d'arpents que nous voulons distribuer aux paysans, mais d'une manière rationnelle et méthodique. Les anciens détenteurs seront indemnisés, les colons seront pourvus des moyens nécessaires à l'exploitation. Ce n'est pas tout. Il est malheureusement certain qu'aujourd'hui les céréales hongroises ne peuvent plus lutter sur le marché mondial avec les céréales d'outre-mer. Le prix de revient d'un quintal de blé en Argentine est de quatre *pengoes*, en Hongrie de dix-huit. Le transport d'un quintal d'Argentine en Europe coûte trois *pengoes* ; celui d'un quintal de Budapest à Prague en coûte quatre. Pas de concurrence possible. Il faut donc que nous remplacions, dans une large mesure, la culture extensive par la culture intensive, la production de quantité par une production de qualité. Propriété morcelée, culture intensive, telle est, en résumé, l'économie de la réforme que nous proposons.

« Ce n'est là d'ailleurs qu'une partie du problème. Le problème total consiste à adapter un système économique conçu et construit pour un empire de cinquante millions d'habitants, aux possibilités réduites d'un État qui n'en compte plus que

(1) L'arpent ou acre de Hongrie équivaut à hectare 0,575.



huit millions et demi. Dans certains milieux, on nous reproche le développement excessif de notre industrie. D'abord cette industrie existe, on ne peut pas la supprimer. Et puis, n'avons-nous pas intérêt à fabriquer nous-mêmes, plutôt que de les faire venir de l'étranger, des produits dont les prix sont demeurés très hauts, et qu'il nous faudrait payer en céréales, dont les prix sont avilis? Mais, de quelque façon qu'évolue la situation mondiale, la base de l'économie hongroise sera toujours l'agriculture, et c'est pourquoi nous attachons, mes amis et moi, à la réforme agraire, une si particulière importance.

## LES OPINIONS DE M. IMREDY

Le dernier point qu'avait touché le docteur Eckhardt, — difficulté d'adapter l'appareil économique aux nouvelles conditions de la Hongrie, — mériterait un sérieux examen. Faute de pouvoir rapporter ici toutes les observations qui m'ont été faites à ce sujet par divers interlocuteurs, je donnerai la parole au plus qualifié, au ministre hongrois des Finances, M. Imredy. Il arrivait de Londres, où il a brillamment représenté son pays à la Conférence économique internationale, lorsque j'eus l'honneur de le rencontrer au Parlement. Deux jours après, j'étais dans son cabinet et lui demandais de bien vouloir me dire comment il envisageait, au point de vue économique et financier, l'avenir de la Hongrie.

— Laissons de côté la politique, on ne vous en aura que trop parlé, me dit en souriant le ministre des Finances. J'aborde tout de suite le problème économique. La Hongrie rassemble des habitants très nombreux sur un territoire très réduit. Au lendemain de la paix, beaucoup de Magyars ont quitté les provinces détachées où ils vivaient, pour se réfugier dans le pays demeuré hongrois. Huit millions et demi d'habitants, quatre-vingt-quatorze par kilomètre carré; et là-dessus, 60 pour 100 d'agriculteurs. Comment la Hongrie peut-elle assurer l'existence de sa population? Nous avons de bonnes terres et quelques ressources naturelles : du charbon, du pétrole, des chutes d'eau; notre industrie est bien outillée. Mais nous sommes *mal situés* : pas d'accès à la mer. Les transports par chemin de fer sont très coûteux; il est presque impossible à la Hongrie d'exporter.



« Raison de plus, me direz-vous, pour faire entrer la Hongrie dans un système danubien. Supposons réalisée l'organisation des cinq États proposée par M. Tardieu ; ou mieux, si vous voulez, des six États du Danube, en comptant la Bulgarie. Voici comment je vois le résultat. D'un côté, deux pays industriels, la Tchécoslovaquie et l'Autriche, mais ayant eux-mêmes une agriculture, et qu'ils protègent. De l'autre, un groupe de trois ou quatre États surtout agricoles, qui ne peuvent vivre qu'à la condition de vendre l'excédent de leur production. Les prix des produits agricoles, soutenus artificiellement, sont plus élevés en Autriche et en Tchécoslovaquie que dans les autres États du Danube. Pensez-vous que les Tchèques et les Autrichiens vont ouvrir leurs frontières et ramener, non pas techniquement, mais financièrement, leur agriculture au niveau très inférieur des agricultures yougoslave et roumaine ?

« En ce qui concerne l'industrie, nous aurions à redouter la concurrence de la Tchécoslovaquie ; nous ne craignons pas celle de l'Autriche, où les mesures sociales imposées par les précédents gouvernements ont amené les prix de revient à un niveau très élevé. D'ailleurs les industries hongroises sont en assez bonne condition : je ne parle pas seulement de celles qui dérivent de l'agriculture, comme les sucreries, les fabriques d'alcool, etc..., mais aussi du textile, de la métallurgie et des machines. Ce qu'il nous faut, à nous comme aux pays danubiens du sud et de l'est, ce sont des marchés capables d'absorber nos produits agricoles ; et ces marchés n'existent qu'en Allemagne et en Italie. Voudra-t-on faire entrer dans le système, à côté des États du Danube, ces deux grandes Puissances ? On reviendrait ainsi à la formule de M. Briand, qui, à mon avis, est la bonne, mais dont la réalisation ne peut être envisagée qu'à très longue échéance.

« Nous voici revenus, fatalement, à cette politique que nous étions convenus d'éliminer et dont pourtant il faut bien que je vous parle. On a détruit le système créé par la double monarchie : c'est un malheur. Mais en voici un autre : on ne peut plus le reconstruire. Vous n'imaginez pas à quel rythme les États successeurs ont évolué depuis douze ans, ni combien cette évolution a été divergente. Les Tchèques ont adopté un régime démocratique très avancé, presque socialiste. Les Yougoslaves vivent sous une dictature. Les conditions poli-

tiques de la Roumanie, je vous laisse le soin de les définir. L'Autriche, après son expérience socialiste, semble marcher vers un régime autoritaire. La Hongrie demeure attachée à l'idée monarchique et à un système parlementaire assez singulier, mais auquel elle tient, comme elle tient à toutes ses traditions. Et vous voulez rapprocher, réunir des éléments aussi disparates? Ce ne sont pas seulement les institutions politiques qui ont évolué dans des sens différents, mais aussi les idées, la manière d'élever la jeunesse, la façon de concevoir les rapports entre classes sociales. Tout cela rend très difficile la reconstitution d'un bloc danubien. Car enfin la collaboration économique, pour être efficace, fructueuse, suppose une certaine unification politique.

— Alors, monsieur le ministre, il ne vous reste plus que l'autarchie?

— Oh! méfions-nous des grands mots et des grands systèmes. Voulez-vous mon sentiment? Eh bien! jusqu'à la grande guerre, l'Europe avait vécu suivant une méthode que j'appellerai *horizontale*: à mesure que l'industrialisation devenait plus intense, et que la production augmentait, on rétablissait l'équilibre en conquérant de nouveaux territoires, en annexant de nouveaux consommateurs. Ces possibilités d'expansion parurent indéfinies: elles ne l'étaient point. Brusquement, la guerre a tout arrêté. Une moitié de l'Europe, la Russie, s'est séparée de l'autre pour vivre (si l'on peut dire!) sur son propre fonds. La Chine a réduit à presque rien sa consommation de produits européens. Les pays d'outre-mer, les dominions, les colonies, se sont procuré un outillage industriel. Et il ne reste plus de territoires à conquérir. Que peut faire l'Europe, sinon adopter le système *vertical*, c'est-à-dire approfondir les besoins des régions qu'elle possède, relever le *standing* de ses peuples, et, en particulier, des peuples de l'Est et du Sud-Est? Je sais bien que ce changement implique, pour certains pays, l'adoption au moins temporaire d'une économie fermée, et aussi une intervention plus marquée de l'État, ou, si vous voulez, une économie dirigée (*Planwirtschaft*)...

— Est-ce que vous envisagez, pour la Hongrie, une modification importante de l'appareil économique?

— Non. Ou du moins nullement par des moyens arbi-

traies. Comme vous le voyez, nous faisons surtout une politique agraire et ne visons point à développer artificiellement l'industrie. Or notre agriculture est surtout paysanne. L'État ne peut pas intervenir dans une exploitation de cette nature, ni bousculer les méthodes et réglementer les travaux de ces petits gens. Cependant nous dépendons très étroitement de l'économie mondiale et sommes bien obligés de régler nos mouvements sur les siens. Alors, à quoi bon parler d'autarchie ? Nous sommes et nous voulons rester bons Européens. Nous ne demandons qu'à collaborer. Et... nous attendons qu'on nous en donne les moyens.

Les explications de M. Imredy étaient riches d'enseignements nouveaux ; mais sa conclusion ne différait pas beaucoup de celles que, depuis quinze jours, j'avais si souvent entendues. « Nous sommes prêts. Ce n'est ni le courage qui nous manque, ni la bonne volonté : c'est le pouvoir. Abandonnés à nous-mêmes, réduits à nos propres forces, nous ne pouvons à peu près rien. Des querelles trop récentes, des ressentiments trop profonds divisent les cinq États du Danube, pour qu'on puisse attendre un résultat positif de négociations qui les mettraient tout seuls les uns en face des autres. Notre rapprochement, notre collaboration supposent des conditions que nous ne pouvons pas créer nous-mêmes, des ressources dont nous ne disposons point. En un mot, notre sort n'est plus entre nos mains ; il dépend de la volonté des grandes Puissances, et surtout de leur accord. » Voilà ce qu'on m'avait dit en Autriche, et ce qu'on me répétait en Hongrie. Si j'avais poussé jusqu'à Bucarest, ou jusqu'à Belgrade, j'y aurais sans doute entendu mêmes plaintes et mêmes aveux.

Après tant d'hésitations, tant de controverses stériles et de temps perdu, l'Europe se décidera-t-elle à agir ? Lorsqu'on a constaté de ses yeux le malaise et le désarroi parmi lesquels continuent de vivre, comme ils peuvent, les pays du Danube, c'est une question qu'on ne peut plus se poser sans inquiétude.

MAURICE PERNOT.

(A suivre.)

---

## UNE CROISIÈRE IL Y A CENT ANS

Les croisières sont extrêmement en vogue. Dans ces derniers mois une centaine de croisières ont été organisées et offertes au public. Le mot a perdu de sa signification primitive, car il désignait, au temps de la navigation à la voile, l'opération navale militaire consistant à « croiser », à aller et venir devant une côte ou devant un port pour en faire le blocus, ou au large pour effectuer des reconnaissances. Plus récemment, on a dit « croisières de plaisance ». Aujourd'hui, croisière tout court c'est le voyage d'agrément en mer, avec des escales plus ou moins nombreuses dans des ports visités par les touristes.

Mais si, au moins dans cette acception, le mot est relativement nouveau, la chose n'est pas nouvelle. Il y a presque exactement cent ans, peu d'années après l'entrée dans la période pratique de la navigation à vapeur, on organisa une croisière qui fut certainement la première en Méditerranée, sinon dans le monde. C'est donc un centenaire que ces quelques pages vont commémorer, car, comme les croisières, la célébration des centennaires est à la mode.

### L'ANNONCE

Dans les premiers jours de décembre 1832, la Société napolitaine G. Sicard, Benucci, Pizzardi, dénommée « Administration privilégiée des paquebots à vapeur des Deux-Siciles », faisait paraître dans le *Journal des Deux-Siciles*, l'annonce sui-

vante : « Au printemps prochain, le paquebot à vapeur *Francesco I<sup>er</sup>* partira de Naples pour Messine et Catane, se dirigera sur Malte et de là sur les îles Ioniennes et Patras. Après avoir visité Nauplie, Athènes et les points les plus intéressants de l'Archipel grec, il se rendra à Smyrne et de là à Constantinople. Après une excursion dans le Bosphore et jusqu'à l'entrée de la Mer Noire, il effectuera son retour le long des côtes de l'Asie-Mineure en touchant de nouveau à Smyrne et par Zante, Malte, Palerme et Messine, il reviendra à Naples. Ce voyage durera environ trois mois. »

Mais la publicité de cette croisière avait été lancée à l'étranger depuis plusieurs mois déjà. Le *Sémaphore* de Marseille, dans ses numéros des 25 octobre, 22 novembre et 23 décembre 1832, avait, en effet, publié une importante annonce concernant l'excursion et toute remplie d'utiles renseignements : le prix du voyage était fixé à 80 guinées ou 400 piastres fortes pour chaque place dans le grand salon, dans les chambres des dames, à poupe, ou dans les cabines intérieures de la proue. A 85 guinées, soit 425 piastres par place dans les cabines sur le pont. A 60 guinées, soit 300 piastres par place dans le salon de proue. Dans ces prix sont compris le déjeuner, dîner, vin et café pendant les jours de navigation. Dans les jours de relâche, les voyageurs qui le voudront pourront coucher et manger à bord en payant une piastre pour le déjeuner et le dîner.

On pouvait souscrire à Marseille, à Naples, à Londres, à Paris, Vienne, Gênes, Livourne, Florence et Rome, à condition de verser à titre d'arrhes le tiers du prix.

#### PASSAGERS D'ÉLITE

L'alléchant programme s'adressait à une clientèle de voyageurs pour laquelle un séjour prolongé en mer sur un navire à vapeur était, évidemment, une singulière nouveauté. N'oublions pas que nous sommes en 1832. Si déjà d'assez nombreuses voies ferrées sillonnent l'Angleterre, la première ligne de chemin de fer française, celle d'Alais à Beaucaire, n'est pas encore ouverte. On ne voyage donc en France et dans toute l'Europe qu'en diligence ou en chaise de poste. La navigation à vapeur en Méditerranée ne date que de quatorze ans, car c'est en 1818 qu'apparaît dans les eaux latines le premier bateau à vapeur,

le navire napolitain *Ferdinando I<sup>o</sup>*. La première traversée de l'Océan atlantique, en n'utilisant que les machines, n'a pas encore été tentée et ne sera réalisée que six ans plus tard, en 1838, par le *Sirius* et le *Great Western*. Il fallait donc un amour bien vif des voyages et jusqu'à un certain point le goût des aventures pour se décider à souscrire et à s'enrôler parmi les passagers du *Francesco I<sup>o</sup>*.

La souscription à la croisière en Orient eut le plus remarquable succès. Toutes les places dont on disposait sur le *Francesco I<sup>o</sup>* furent retenues par des voyageurs provenant de tous les coins de l'Europe, et constituant une société des plus choisies. En tête, figurait une Altesse royale, le prince héréditaire de Bavière, Maximilien, frère du roi de Grèce Othon. Il était accompagné de son chambellan, le baron de Besserer, d'un aide de camp, le baron de Butler, de son secrétaire, de son médecin et de son peintre. En dehors du prince Maximilien et de sa suite, cinquante et un passagers embarquaient sur le paquebot. Presque toutes les nationalités étaient représentées. La liste des passagers comprenait treize Anglais, douze Français, deux Napolitains, deux Hollandais, deux Prussiens, un Hongrois, un Belge, un Suisse, trois Russes, deux Hambourgeois, un Suédois, trois Espagnols, un Grec, deux Italiens, deux Bavares, etc... Parmi les étrangers de marque figuraient Son Excellence le prince de Butera, ambassadeur du royaume des Deux Siciles à Paris, qui était en même temps un des principaux fondateurs de la Société de navigation; le duc de Crussol, le marquis de Chaponay, le comte Gastaldi, tous les trois Français; le marquis de Villafranca, Espagnol, le comte Strozzi, de Florence, la baronne de Hahn, Russe, la baronne de Graenger, Bavaroise, l'une et l'autre avec leurs maris, et la comtesse Heikeinfied, de Stockholm. Un des passagers français, M. Marchebeus, architecte à Paris, devait publier un intéressant récit de la croisière (1). Le bateau était commandé par le capitaine Andrea di Martino, qui, auparavant, avait eu sous ses ordres le premier navire à vapeur de Naples, le *Ferdinando I<sup>o</sup>*.

(1) *Voyage de Paris à Constantinople par bateau à vapeur*; Paris, chez Artus Bertrand, Amiot, libraire, et chez l'auteur, 3, rue de la Chaussée d'Antin, 1839.

## L'INSTALLATION A BORD

Le *Francesco I<sup>o</sup>* avait été construit en Écosse en 1830. Il était arrivé à Naples le 5 décembre 1830 pour commencer son service entre Naples, la Sicile, la côte italienne et Marseille. C'était un navire en bois, ayant l'avant à guibre et l'arrière carré d'un bateau à voiles, avec trois mâts portant des vergues carrées ainsi qu'une haute et maigre cheminée entre le mât de misaine et le grand mât. Une machine de la force de cent vingt chevaux, à balancier, actionnait les roues à aubes, abritées elles-mêmes sous les tambours qui flanquaient le navire de chaque côté, lui donnant l'allure pesante et embarrassée d'un canard qui nage les ailes étendues, comme tous les bateaux à roues.

Le paquebot avait quarante-cinq mètres de long et huit mètres de large. Ce sont les dimensions d'un grand remorqueur. Aujourd'hui aucun vapeur de commerce du port de Marseille, même parmi les plus petits qui font des services côtiers, n'a moins de cinquante mètres de long. Cependant les chroniques du temps affirment que le *Francesco I<sup>o</sup>* était le plus grand et le plus beau des vapeurs en service en Méditerranée (1).

Le pont était entièrement dégagé et ne présentait d'autres saillies que celles des claires-voies donnant du jour et de l'air dans les aménagements, et les abris des descentes y donnant accès. Contre les tambours des roues se trouvaient la cuisine, les « bouteilles », et deux cabines.

Les installations des passagers de première classe étaient sous le pont à l'arrière, et comprenaient, en partant de l'extrémité du navire, la cabine des dames d'environ deux mètres de long avec quatre couchettes superposées deux par deux. Puis venait la pièce principale, le grand salon, de chaque côté duquel s'étendaient deux rangées de couchettes superposées encadrées de bois, ayant 1 m. 70 de long, où les passagers dormaient, assez mal dissimulés derrière un rideau. Au centre du salon, qui avait environ douze mètres de longueur, de grandes tables, avec des bancs de chaque côté, où étaient servis les repas. Les passagers devaient donc manger et coucher dans

(1) *Vicende della Marina mercantile a vapore nel reame delle Due Sicilie dal 1818 al 1860. Memoria dell'avvocato Carlo Perfetto* (1921); pages 263-264.

cette seule pièce, et s'y tenir quand le mauvais temps ne permettait pas de rester sur le pont. A cette époque on trouvait cela tout naturel.

La cabine du capitaine et une chambre à six couchettes s'ouvraient aussi sur le salon. Ensuite venait le compartiment des machines, des chaudières, et les soutes à charbon.

Sur la partie avant du navire, on trouvait des cabines pour les officiers et pour quatre passagers, puis le salon réservé, en temps ordinaire, aux passagers de deuxième classe. Ce salon, à la décoration près, était assez semblable, comme dispositions, au salon des premières classes, mais il était plus petit et situé sur l'avant. Le vieux préjugé maritime qui, à bord du navire à voiles, voulait que le logement le plus honorable et le plus recherché fût à l'extrême arrière, et que celui des plus humbles subalternes fût à l'extrême avant, avec toute la gamme des situations intermédiaires, subsistait alors intégralement, et a subsisté très longtemps à bord des navires à vapeur. C'est en vertu de ce principe que les dames étaient logées tout à fait à l'arrière ; c'est, il est vrai, avec l'avant, la partie du bateau qui subit avec le plus d'amplitude les oscillations du tangage, mais le protocole passe avant tout.

Les cinquante-cinq passagers étaient donc répartis dans les deux salons des premières et deuxième classes et sans aucun doute passaient la plus grande partie du temps sur le pont, sur des chaises et des pliants, car les grandes et confortables chaises-longues « transatlantiques » n'étaient pas inventées. Il n'était bien entendu pas question de toilettes, ni de salles de bains. En somme, les passagers allaient être entassés pendant trois mois sur un navire dont les installations correspondaient tout juste, même à cette époque lointaine, à des traversées de vingt-quatre ou de trente-six heures.

Cependant ces passagers étaient enchantés. Dans le récit du voyage publié par M. Marchebeus, une seule phrase, très courte, témoigne d'un mécontentement relatif aux engagements non tenus par l'administration du navire, mais rien n'indique que cette plainte ait trait aux dispositions du bateau. Heureuse époque, heureux gens, aux goûts simples, ignorants des complications et des raffinements qu'exigent les générations d'aujourd'hui.



## EN MER

Le 16 avril 1833, le *Francesco I<sup>o</sup>* était donc mouillé en rade de Naples, attendant ses passagers. Une foule pittoresque et bruyante assistait le long de la mer aux derniers préparatifs. Les voyageurs arrivés successivement à Naples étaient groupés sur le quai dans des costumes de voyage qui, de nos jours, paraîtraient aussi invraisemblables et aussi peu adaptés à une longue traversée que le *Francesco I<sup>o</sup>* lui-même. Longues redingotes, cols démesurés, chapeaux énormes, châles enroulés autour du cou ; importants bagages, où il fallait loger les amples robes et les manches bouffantes des corsages des passagères, etc...

M. Marchebeus écrit : « La mer était grosse depuis deux jours, mais l'administration voulut être ponctuelle : l'ancre fut levée et nous partîmes. Le moment du départ vit réunis sur le pont tous les passagers du *François I<sup>er</sup>* : princes, ambassadeurs, savants et artistes, tous sans doute laissaient quelques regrets à terre. Malgré le mauvais temps on venait jusque sur la rade pour recevoir nos adieux. Des batelets sans nombre, ballottés par les flots, nous envoyaient des vœux pour le bonheur de notre voyage, et lorsque le bruit de la vapeur eut couvert toutes ces voix amies, nous vîmes longtemps encore s'agiter les mouchoirs sur le môle de Naples. »

Le voyage commençait mal. La mer était furieuse et le vent contraire. « Nous avançons lentement, écrit M. Marchebeus, malgré la force de cent vingt chevaux de notre machine, et la nuit nous surprit avec la menace d'une tempête. Notre bâtiment soulevait dans sa marche de longues trainées de flammes phosphoriques, mais peu de passagers étaient capables de s'intéresser à ce phénomène ; presque tous étaient atteints déjà de l'affreux mal de mer. » Les représentants les plus brillants de la haute société européenne étaient réduits à l'état misérable d'un groupe d'émigrants malades et en offraient l'aspect lamentable. On passe devant le Stromboli en flammes, mais, dit M. Marchebeus, « nos voyageurs anéantis par le mal n'eurent pas la force d'ouvrir les yeux ».

Le mauvais temps dura tout le lendemain. On ne nous dit pas où ni comment pouvaient manger les quelques passagers bien portants ; ils durent, sans doute, se résigner à déjeuner

et à dîner sommairement sur les tables des salons, entourés de tous côtés de deux étages de couchettes sur lesquelles, derrière un vague rideau, gémissaient leurs infortunés compagnons.

Le surlendemain le temps s'améliore. On est dans le détroit de Messine. Les visages s'éclaircissent, les courages renaissent. On arrive à Messine : les voyageurs débarquent.

Le séjour à Messine dura trois jours. Le roi de Naples venait d'arriver dans la ville, et on lui offre un bal, auquel le prince de Bavière et la plupart des voyageurs sont invités. On voit ensuite Taormina. Rien d'ailleurs n'est organisé quant à la préparation des excursions : « chacun va à l'aventure, s'arrêtant suivant son caprice, tantôt seul, tantôt en caravanes et soucieux seulement d'arriver au point et à l'heure que le capitaine avait fixés. » Nous sommes loin des programmes précis et rigoureux des agences de voyages.

De Taormina, le *Francesco I<sup>er</sup>* touche successivement Catane, où il reste aussi trois jours, Syracuse, Malte, trois autres jours. De là il gagne Corfou. Ici encore un grand bal est offert par le gouverneur lord Nugent, au prince de Bavière, aux voyageurs du *Francesco I<sup>er</sup>* et aux officiers du vapeur de guerre français le *Sphinx*, qui se trouve sur rade, arrivant d'Égypte d'où il ramène en remorque le *Luxor*, sur lequel est embarqué l'obélisque qui, quelque temps après, s'élèvera sur la place de la Concorde. Après un séjour de cinquante et une heures, le *Francesco I<sup>er</sup>* se dirige sur Patras, puis sur le golfe de Lépante où l'on débarque pour aller visiter Delphes. Des montures avaient été préparées la veille à cause de la présence du frère du roi Othon.

L'itinéraire comporte ensuite Zante, Pyrgos, d'où l'on va visiter Olympie. « J'avais pris pour guide Pausanias, dit M. Marchebeus, et j'assure qu'il n'en est pas de meilleur ni de plus fidèle... L'excursion dure douze heures et coûte une piastre forte, — cinq francs, — montures comprises. »

De Pyrgos, on gagne Navarin ; tout le monde est hanté des souvenirs si récents de l'expédition de Morée. On double Matapan et le cap Saint-Ange, pour arriver à Nauplie. Quelques voyageurs vont voir les ruines de Tyrinthe, d'Argos et de Mycènes, avec la fameuse porte aux Lions. A Nauplie, nouveau bal où se trouvent réunies toutes les illustrations de la Grèce, l'amiral Miaoulis, l'intrépide Canaris, et d'autres héros de la

guerre de l'Indépendance, ainsi que les fils de Botzaris. Le roi Othon est présent et se montre fort aimable. On fait escale à Hydra, à Piros, à Égine, au port de Corinthe, et enfin au Pirée. On passe à Athènes du 22 au 28 mai.

On se dirige ensuite sur Smyrne où l'on reste une semaine. M. Marchebeus y voit diverses personnes pour lesquelles il avait des lettres d'introduction, entre autres M. Fauvel, ancien consul de France, savant archéologue, chez qui, dit-il, il rencontre Lamartine. Cette indication est certainement inexacte, car, dans son *Voyage en Orient*, Lamartine raconte bien qu'il a fait visite à Smyrne à M. Fauvel, mais comme il avait quitté cette ville le 15 mai, et que le *Francesco I<sup>o</sup>* est arrivé le 29 mai, les deux croisières ne s'y sont pas trouvées en même temps. Toutefois, M. Marchebeus a pu voir Lamartine à Constantinople, où le *Francesco I<sup>o</sup>* arrive le 8 juin. Lamartine s'y trouve depuis la fin de mai, venant de Smyrne, avec ses deux bricks, la *Sophie* et l'*Alceste*, dont l'un le transporte avec sa femme et trois amis, et l'autre ramène le corps de sa fille, qu'il a perdue pendant son séjour en Syrie, et il passe l'été à Buyukdéré, sur le Bosphore. Mais le *Voyage en Orient* ne fait aucune mention du *Francesco I<sup>o</sup>*, ni de ses passagers.

Dans cette partie du voyage, le paquebot napolitain suit les traces du grand poète. Après lui, on visite Troie, on franchit les Dardanelles, la mer de Marmara, et l'on arrive à Constantinople, où l'on reste quinze jours. Le 15 juin, on pousse jusqu'à la mer Noire, en passant devant le Palais d'Asie, d'où le sultan, une lorgnette à la main, suit avec intérêt les manœuvres du premier bateau à vapeur venu à Constantinople. Le *Francesco I<sup>o</sup>* salue de vingt et un coups de canon, et, le prince de Bavière étant à bord, il est salué d'une salve pareille par les batteries turques. A l'entrée du Bosphore est mouillée la flotte russe qui va quitter les eaux turques dans quelques jours; elle comprend vingt-huit navires et douze mille hommes de troupes russes campent à terre. Mais l'empereur Nicolas leur a déjà donné l'ordre de rentrer en Russie.

Le *Francesco I<sup>o</sup>* quitte Constantinople le 23 juin. Il s'arrête à l'île de Marmara, puis se rend de nouveau à Smyrne pour y charbonner. Ce n'était pas chose facile, à cette époque, que de se procurer du charbon de soutes, et l'administration du *Francesco I<sup>o</sup>* avait dû, à l'avance, prendre à ce sujet des disposi-

tions spéciales. A Smyrne, on rejoint la frégate anglaise *Madagascar*, à bord de laquelle est le roi de Grèce lui-même qui vient au-devant de son frère pour visiter avec lui l'Archipel. On se dirige sur Syra, où l'on fait, sur rade, six jours de quarantaine, puis sur les îles de Tinos, de Mycène, de Delos, de Naxos, de Paros et de Milo, toutes les Cyclades. On touche à Coron pour faire de l'eau, on charbonne de nouveau à Zante et on gagne Malte, où l'on arrive le 13 juillet.

#### LES QUARANTAINES

Si le mot « croisière » a pris une nouvelle signification depuis quelques années, le mot « quarantaine » a, heureusement, perdu la sienne, les quarantaines ayant, on peut dire, tout à fait disparu. La quarantaine a constitué, pendant des siècles, l'unique moyen de protéger un pays contre la propagation des épidémies par les passagers ou par les marchandises que les navires apportaient des contrées où régnait la peste ou le choléra. Les ports du Levant ont, à cet égard, été toujours suspects. Le *Francesco I<sup>o</sup>* et ses passagers devaient donc, suivant le terme consacré, « purger » une quarantaine de seize jours.

Le paquebot mouilla devant le Lazaret. Les passagers débarquèrent et furent parqués, deux par deux, dans de petites chambres blanchies à la chaux, meublées de deux lits de bois, de quatre chaises grossières, d'une table de sapin et d'une cruche d'eau. Mal logés, mal nourris, exploités sans vergogne par les aubergistes attitrés du Lazaret, les brillants touristes du vapeur exhalèrent une mauvaise humeur bien compréhensible. Heureusement, on put prendre des bains de mer.

Le 30 juillet, après une visite des docteurs, la libre pratique était accordée, et une gaieté bruyante succéda aux tristesses des derniers jours. Elles étaient de celles qui s'oublient vite. Le gouverneur de Malte et l'amiral du port donnèrent un dîner et un grand bal. On repartait sous une heureuse impression.

On touche Girgenti, Trapani et Palerme. A Palerme, la duchesse de Berry était en séjour depuis quelques mois; elle habitait la villa Widding, appartenant au prince de Butera. Une soirée de gala eut lieu en son honneur au théâtre, la veille du départ. Le 8 août, la duchesse de Berry et sa suite s'embarquaient sur le *Francesco I<sup>o</sup>* qui devait les transporter à Naples.

« La journée, dit M. Marchebeus, fut magnifique, et l'on dressa sur le pont des tables de travail et de jeu. M<sup>me</sup> la duchesse de Berry fit sa partie de whist avec le comte de Lucchesi-Palli, son mari, la duchesse de San Teodoro et le prince de Butera, et, quoique un peu dérangée par la mer, elle ne quittait les cartes que pour les reprendre avec gaieté. »

Le 9 août 1833, à midi, on était à Naples. La croisière avait duré près de quatre mois, y compris le séjour dans les ports et les quarantaines. Les traversées représentaient cinq cent soixante-douze heures de navigation, soit près de vingt jours.

Sans aller jusqu'à dire qu'au bon vieux temps tout était mieux qu'aujourd'hui, ce qui serait absurde, j'observerai que les conditions dans lesquelles s'est faite, il y a cent ans, la croisière que je viens de résumer doivent, pour être équitablement appréciées, être mises en parallèle avec celles des voyages sur mer à la même époque, et non pas seulement à la nôtre.

Or, sans aller bien loin pour trouver une comparaison, comment voyage alors, en 1832, dans son *Voyage en Orient* M. de Lamartine, homme considérable, déjà célèbre, riche, et qui se déplace sinon pour son plaisir, du moins pour ses seules convenances personnelles? Il nolise un brick à voiles de deux cent cinquante tonneaux, où sa femme, sa fille et lui couchent dans des hamacs, logent dans des réduits où, outre le hamac, on peut mettre une malle, où l'air et la lumière n'entrent que par la porte, dès que l'état de la mer empêche d'ouvrir le petit sabord que le capitaine avait fait percer *exprès pour eux*; ils prennent leurs repas sous une tente sur le pont, quand il fait beau, et Dieu sait où si le pont devient intenable. Que l'on juge par là ce que devaient être les voyages pour les passagers ordinaires embarquant sur un navire marchand! Les touristes du *Francesco I<sup>o</sup>* étaient donc, en comparaison, supérieurement installés et ils avaient bien raison de se montrer satisfaits.

Quant à la croisière elle-même, on peut bien dire qu'elle n'est point surpassée par les croisières modernes, soit au point de vue de l'intérêt qu'elle présentait, des distractions que les passagers trouvèrent dans les ports, soit à celui du pittoresque des pays visités. A cet égard, on ne fait pas mieux aujourd'hui.

HUBERT GIRAUD.

---

# LES ACADÉMIES DE PROVINCE

## AU TRAVAIL

L'Association normande des Sociétés savantes, qui tient des congrès périodiques, fêtera, l'an prochain, son centenaire. C'est la plus ancienne des Fédérations provinciales de Sociétés savantes et littéraires. Et son fondateur, Arcisse de Caumont, un brillant archéologue doublé d'un excellent organisateur, fut bien près, en 1833, — il y a exactement un siècle, — de fonder, sous le titre de « Congrès scientifique », une vaste Fédération des Sociétés savantes et littéraires de toutes nos provinces.

M. Georges Hottenger, l'éminent érudit lorrain, membre de l'Académie Stanislas, retrace en un ouvrage manuscrit, dont la publication nous paraît très désirable, l'histoire de cette grande tentative de quarante-six ans, puisqu'elle ne s'acheva qu'à la mort de son auteur, M. A. de Caumont. Elle nous a, d'ailleurs, laissé deux institutions officielles : le Comité des Travaux historiques et le Congrès des Sociétés savantes. C'est donc toute l'histoire de nos Fédérations de Sociétés savantes et littéraires qui est évoquée dans ces pages.

A l'heure où l'on parle tant de collaboration intellectuelle, d'union des peuples dans les travaux de l'esprit, il peut être utile de rechercher les causes des revers de cette collaboration dans le simple cadre national.

M. de Caumont, dès le premier Congrès, qui se tint à Caen, en 1833, avait exposé très clairement ses buts, qui étaient « de ranimer en province l'activité intellectuelle, d'éveiller l'émulation entre les corps savants qui allaient se multipliant sur tous les points du royaume, de produire au grand jour les talents per-

sonnels qui trop souvent restent inconnus et s'ignorent eux-mêmes »... Et cela se réaliserait « en provoquant tous les ans, à des époques déterminées, mais en des lieux divers, des assemblées générales où seraient convoqués tous ceux qui s'occupent des arts, des sciences et des lettres ». En y ajoutant l'avancement des sciences et des lettres, qui est, d'ailleurs, inclus dans le fait de « ranimer en province l'activité intellectuelle », on a toute la définition de ce régionalisme spirituel qui est resté vivace dans notre pays.

Le premier Congrès, à Caen, en 1833, réunit 217 adhésions, en grande partie régionales. Les adhésions allèrent en augmentant chaque année, si bien qu'à Strasbourg, en 1842, il y eut 1 457 adhésions dont 1 008 membres présents. Il y eut 89 séances des sections et 11 assemblées générales. On y examina 227 questions ; 139 savants ou érudits allemands participèrent aux travaux.

Le Congrès réunit 1 078 adhésions à Reims, en 1845, et 980 à Tours, en 1847. On y venait de tous les points de la France, malgré la lenteur des communications. On y étudiait volontiers les problèmes régionaux : « Chaque fois, écrit M. Hottenger, figurent au programme nombre de questions concernant la région, sa constitution géologique, sa faune et sa flore, son passé historique, sa population et sa vie économique, ses besoins actuels et les travaux d'utilité publique qui sont projetés ou qui pourraient être proposés, etc. »

C'est tout un programme de régionalisme étendu. Mais le Congrès n'oubliait pas les questions générales, qui sont du ressort du gouvernement. Et comme toutes ses discussions se terminaient par des vœux, il ne tarda guère à éveiller l'attention, d'ailleurs peu bienveillante, du gouvernement. Aussi fut-il obligé de supprimer assez rapidement sa section des Sciences morales et politiques. Autrement, on doit bien penser que cette foule d'esprits éclairés étudia ou tout au moins évoqua, en quarante-six ans, à peu près tous les problèmes qui peuvent se poser devant l'esprit humain.

Mais M. de Caumont, qui avait le goût de la construction, avait établi tout un plan d'organisation des Sociétés savantes, qui comprenait une académie pour chacune des anciennes provinces, une réunion annuelle des délégués des Sociétés savantes, et, pour couronner l'édifice, un « Institut des Provinces », qui empruntait beaucoup à l'Institut de France, sans toute l'illustration des personnalités de celui-ci.

M. de Caumont et ses amis protestaient de leur admiration pour l'Institut de France. Pourtant, dans leur annuaire de 1846, ils avaient écrit que les travaux de leur Institut n'avaient « rien de commun avec les égoïstes et mesquines spéculations parisiennes ». Mais Paris est si bien le centre de la France, et notamment le centre des communications, que ce fut à Paris, en 1850, que se tint la première réunion des délégués, au Palais du Luxembourg, mis par M. de Falloux à leur disposition.

Cette même année, pour multiplier l'action du Centre d'impulsion, M. de Caumont décida de tenir des « Assises scientifiques », qui étaient pour une région ce qu'était le « Congrès scientifique » pour la France entière. On s'y occupait presque exclusivement des affaires de la région. Ce furent des réunions comme celles que nous voyons renaître aujourd'hui sous le nom de Fédération des Sociétés savantes de Franche-Comté ou de Bourgogne.

Mais la plupart de ces réunions n'eurent de succès et de durée qu'autant qu'elles possédaient un animateur. Et déjà l'État, qui surveillait sans bienveillance ce mouvement de l'esprit dans les provinces, songeait à l'accaparer, non par un contrôle de ce qui existait, mais par des créations officielles, qui n'auraient ni l'attrait de la liberté, ni celui de l'initiative individuelle.

Dès 1834, M. Guizot avait créé le « Comité des études historiques », puis la « Commission des monuments historiques », avec des « correspondants » en province. A la même époque, il fit appel à la collaboration des Sociétés savantes de province pour la recherche des documents historiques, la conservation et le classement des monuments : « Le Gouvernement, écrivait le ministre, n'est-il pas le protecteur naturel de l'activité intellectuelle, aussi bien que de l'activité matérielle du pays ? »

C'était la concurrence officielle à l'Institut des Provinces, qu'on affectait d'ignorer, mais qu'on imitait de toutes manières. Les Sociétés savantes en eurent d'ailleurs le bénéfice, puisqu'une subvention annuelle, portée à 50 000 francs, en 1845, fut votée pour faciliter la publication de leurs travaux, et que M. de Fortoul, en 1854, fonda la *Revue des Sociétés savantes* pour la publication de ces mêmes travaux. En 1861, M. Rouland créa un concours des Sociétés savantes, véritable Congrès, rival du Congrès scientifique, et que nous connaissons encore sous le titre de « Congrès des Sociétés savantes », qu'il prit en 1881.

Mais celui-ci, on le sait, n'est plus qu'un squelette de Congrès,



d'où les Sociétés savantes sont absentes. Et quant au « Comité des études historiques », il ne subsiste guère que par les titres et palmes qu'il distribue.

Sans doute la création de l'Institut des Provinces n'était pas heureuse, puisque nous avons déjà un Institut, qui n'est pas l'Institut de Paris, mais de France, et qui a fait ses preuves. Mais le projet de réveiller l'activité spirituelle des provinces était excellent, et on peut croire que M. de Caumont l'aurait réalisé s'il avait appuyé cette fondation sur l'autorité incontestée de l'Institut de France.

L'État, en s'appropriant les pensées de M. de Caumont, les vida de leur substance. C'est un grand travail à recommencer avec d'autant plus de chances de succès que les Sociétés savantes et littéraires ont retrouvé une activité plus grande, comme nous l'avons montré ici en commençant ces chroniques.

\* \* \*

Le *Bulletin* de la « Société nivernaise des Lettres, Sciences et Arts » contient, entre beaucoup de documents intéressants, un *Cahier de doléances de Cours-lez-Cosne*, publié par M. André Biver, et qui reproduit à peu près toutes les doléances contenues dans les *Cahiers* analogues de 1789.

Ce sont surtout les impôts, leurs bases et leur répartition qui font l'objet de ces *Cahiers*. Mais l'uniformité des lois, coutumes et mesures y tient aussi une large place : c'est l'origine de « la France une et indivisible ». Enfin le développement de l'instruction générale et religieuse y est aussi réclamé.

Le colonel Gudin de Vallerin publie un acte d'exhérédation d'un sieur Dupré, fils du capitaine Dupré, lequel fils, sans doute par folie du jeu, était un fieffé voleur, plusieurs fois assassin et qui méritait dix fois la punition que lui infligeaient ses infortunés parents.

Le même *Bulletin* contient encore, avec les procès-verbaux des séances, une forte étude de M. Léon Mirot sur les travaux exécutés aux châteaux du Nivernais pendant les *xiv<sup>e</sup>* et *xv<sup>e</sup>* siècles, époques de grandes guerres et dévastations. M. Jacques Palet y continue l'histoire de la cathédrale de Nevers, notamment celle du chœur, qui est du *xiv<sup>e</sup>* siècle, et qui contient le tombeau de Jean de Bourgogne, œuvre de Thomas Thollet, et, du même, les tombeaux de Fr. de Clèves et de Marguerite de Bourbon.

Le *Bulletin* de la vieille « Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe », fondée en 1761, est encore très fourni. M. A. Ferré nous montre avec esprit ce que fut le romantisme dans la Sarthe. MM. Kerchner et Legros nous donnent un excellent essai de l'histoire de la paroisse Saint-Barthélemy du Mans. M. Boitard nous parle des Prussiens au Mans, en 1871. M. P. Delaunay nous donne l'histoire de la curieuse Chouannerie de 1832 dans le Maine. Et la science est fort bien représentée avec une belle étude de M. J.-M. Roy sur les planctons du Loir et de la Sarthe, et un savant Catalogue des hémiptères de la Sarthe par M. E. Monguillon.

Le *Bulletin* de la « Société polymathique du Morbihan », qui complète sa publication mensuelle, contient une remarquable étude de M. Joseph Blarez sur les évêques, avec portraits, qui illustrèrent l'antique siège de Vannes, depuis Geoffroy de Rohan (1360-1371) jusqu'à nos jours. Belle contribution à l'histoire religieuse de la Bretagne.

Le même *Bulletin* contient une étude de M. Louis Marsille sur le Morbihan historique, et de M. R. Mazères, sur les variations du rivage armoricain du tertiaire à nos jours. Le même auteur nous donne l'histoire du menhir de Vieux-en-Albigeois. M. P. Couraud rappelle le séjour de l'escadre « pédriste » dans la rade de Belle-Isle, du 18 décembre 1831 au 28 février 1832. M. Hervé du Halgouet trace avec une compétence particulière le tableau des syndics et maires de Pontivy. Enfin, le docteur Salomon nous montre, à propos des Cyclopes, comment des faits légendaires peuvent se changer en réalité. Ce volume se termine par d'intéressants procès-verbaux des séances de l'active Compagnie.

L'« Association bretonne », qui est l'une des plus anciennes Fédérations de Sociétés savantes, puisqu'elle pourra bientôt fêter son centenaire, a tenu son dernier Congrès à Vannes, au vieux Château-Gaillard, antique demeure de Malestroït, acquis par la Société polymathique. Le comte de Gouyon, qui présida l'ouverture du Congrès, puis M. Marsille, qui présida le Congrès, rappelleront éloquemment les profondes raisons de ces réunions de « l'intelligence » bretonne, qui s'efforce de faire mieux connaître l'histoire et les monuments de cette vieille et illustre terre.

Nous ne pouvons tenter de résumer les beaux travaux de cette assemblée auxquels participèrent MM. Pluyette, Le Maignan

de Kerangat, R. de Laigue, le colonel de Boisboissel, H. Doble, Louis Marsille, le colonel de Fonsagrives, le docteur Cornudet, Hervé du Halgouët, etc.

La « Société belfortaise d'émulation », à la frontière de l'Est, est particulièrement préoccupée de cette histoire qui pétrit les hommes et les races dans son creuset de feu et de sang. Voici des pages du Service de santé de l'Hôpital militaire de Belfort, par le médecin-colonel des Cilleuls et le capitaine Caux ; une notice sur la famille Noblat, par M. de Metz-Noblat ; Belfort et Courcelles, débitrices de Cernay au XVII<sup>e</sup> siècle, par M. Oberreiner. M. Lablotier nous décrit le mobilier et la fortune d'un bourgeois de Delle à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. M. J. Joachim établit l'histoire de la Légion du duc de Berry en 1814. Et M. Lablotier nous cite quelques journaux de Belfort au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

La « Société d'émulation de Montargis » publie en un *Bulletin* très compact de nombreuses études intéressant l'histoire et les monuments locaux et parfois l'histoire générale. M. Gilbert y donne une curieuse biographie de François Franchet d'Esperey (1778-1863), grand-père du glorieux maréchal de France. Très catholique et royaliste, militant, il fut obstinément fidèle aux Bourbons, avec le duc de Noailles, le duc Decazes et Villèle. Il y laissa sa fortune, malgré une famille de sept enfants, et mourut pauvre à Versailles. MM. Lagneau et Viscardi tracent, dans le même *Bulletin*, l'histoire du régiment du Gâtinais, qui se couvrit de gloire en Amérique, pendant la dure guerre de l'Indépendance.

L'« Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Bordeaux » publie une remarquable étude de M. E. Huyard, président honoraire de la Chambre de commerce de cette ville et humaniste fervent, sur le port et le commerce de Bordeaux depuis leur origine jusqu'à la fin de la domination anglaise. Ce sont de belles pages d'une forme élégante et précise.

Montesquieu ne fut pas seulement un écrivain et un légiste illustre, voire un « Président à mortier » ; il fut aussi un rural, comme la marquise de Sévigné, et un viticulteur passionné, car il était en Gironde. Dans ses domaines de Clairac, de Raymond, de Montesquieu, et surtout de La Brède où il fit planter tout un vignoble, il choisissait lui-même les cépages selon les terrains,

visitait ses domaines, surveillait lui-même le travail, louant ou morigénant les ouvriers selon leurs mérites.

M. E. de Perceval, ancien président de l'Académie de Bordeaux à laquelle appartient Montesquieu, a fait devant cette Compagnie une communication des plus intéressantes sur cet aspect nouveau du grand légiste. Il le montre, à La Brède, suivant, dirigeant toutes les opérations culturales, jusqu'aux opérations les plus bizarres contre les maladies de la vigne. Et c'est ainsi qu'un écrivain illustre sut faire de bon vin.

La « Société des Lettres, Sciences et Arts de Nice, » fondée dès la réunion de Nice à la France, vient de s'installer dans la belle villa Carbonia que lui a léguée un de ses bienfaiteurs, M. de la Charlonnie. Cette active Société a fêté avec éclat le centenaire de la conquête de l'Algérie et le cinquantenaire de l'Afrique du Nord par des conférences du général Toulorge, de Mgr Rémond, de M. Boivin, du colonel Gautier et de M. Doublet. La situation de cette grande et charmante cité lui rend particulièrement intéressants les problèmes méditerranéens. C'est ainsi que ses *Annales* publient une forte étude du général Estienne sur la situation actuelle du Transsaharien et du Transafricain ; une autre, du docteur Plantier, sur les agissements des Allemands aux îles Baléares en 1914. Le docteur Donnadiou nous décrit avec charme la ville de Fréjus. A lire encore, quelques mots sur les Goncourt par M. Boivin et les souvenirs du général Toulorge, président de la Société, sur l'arrivée, la réception et le départ des plénipotentiaires allemands avant l'armistice de 1918. M. Gaston Broche, l'actif professeur de la Faculté des Lettres de Gênes, fait à son tour un ardent appel en faveur du latin pour la correspondance interscolaire, afin de défendre la culture latine, « de donner énergie efficace à l'idée d'une entente particulièrement cordiale des pays de civilisation ou de culture latine ». Citons encore du même fervent latiniste : *Impressions d'un Gréco-Latin à Syracuse*, *Impressions françaises à Madrid*, et la *Commémoration de Michelet à Gênes*.

Les « Sociétés des Arts, des Sciences et des Lettres d'Angers » ont fêté, par une exposition et un beau numéro spécial de la *Province d'Anjou*, le centenaire de Goethe, qui fut l'ami et le « modèle » de David d'Angers et l'hôte de Victor Pavie à Weimar.

Tout cela est rappelé en de belles études de Marc Saché, d'André Pavie, Recouvreur, Jacques Levron, etc.

La « Société historique et archéologique de l'Orne » vient de fêter avec éclat, sous la présidence de M. Georges Goyau, le cinquantième de sa fondation par l'excellent érudit que fut Léon de la Sicoitière. Le *Bulletin* de la Société enregistre un remarquable historique de Mgr de la Serre, le savant pro-recteur de l'Institut catholique de Paris ; une étude émue de M. Henri Tournouër, président en exercice, sur le fondateur L. de la Sicoitière. Il y eut ensuite une série de cordiaux remerciements du docteur Bailleul, maire d'Alençon, de M. Maurice d'Ocagne, le célèbre géomètre, de l'Académie des Sciences, du docteur Le Clerc et de M. Georges Goyau, qui rappela avec esprit la mémoire de l'historien de ce terroir, l'académicien Eudes Mézeray.

En une séance solennelle, on entendit le baron des Rotours dans un demi-siècle de souvenirs, M. Paul Romet, le vicomte Gérard de Banville, et les adresses de nombreuses Sociétés savantes et littéraires.

Nous sommes obligé de remettre à une prochaine chronique les gros volumes des *Mémoires* de l'Académie de Metz, le fort volume de la Société scientifique du Dauphiné, ceux de la vieille Académie Stanislas, de la Société des Sciences et de l'Agriculture de Lille, ceux de la Société de Borda, du Bourbonnais, de la Haute-Auvergne, les Annales de la Société historique et archéologique de Saint-Malo, ceux de l'active Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Bayonne, des Sociétés de la Charente, de Semur-en-Aussois, des Antiquaires du Centre, des Académies de Dijon et de Nîmes, qui tous contiennent des travaux remarquables et des plus utiles à l'histoire de nos provinces et de la France même.

C.-M. SAVARIT.

---

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

### LA FAMINE EN RUSSIE

En 1921, une terrible famine sévit en Russie soviétique. Des millions de ces paysans dont le travail fécond alimentait, avant la guerre et la révolution, les grandes villes industrielles de l'Occident, périrent de misère et de privations. On espérait que cette atroce leçon ne serait pas perdue. Mais qu'est-ce que la vie de quelques millions de paysans quand il s'agit de sauver la doctrine du communisme intégral ? Il suffit que la caste privilégiée ait du pain à satiété et que l'État soviétique ait de quoi exporter. Les paysans n'ont pas le droit de manger à leur suffisance de ce pain qu'ils ont semé ; ils ne sont que des rouages dans cette machine formidable qu'est l'État communiste ; leur sort est plus misérable que celui des esclaves dans les sociétés antiques, car l'intérêt des maîtres était de ménager, dans une certaine mesure, les instruments de leur richesse.

L'Europe et l'Amérique qui regorgent de blé, au point de ne pouvoir le vendre et de le brûler dans les locomotives, assistent stupéfaites à ce spectacle inouï de provinces entières, après seize ans de régime communiste, réduites à manger de l'herbe, de la sciure de bois et la chair des morts. On pouvait à la rigueur, en 1921, arguer des embarras d'un régime nouveau ; mais en 1933 ? De pareils résultats condamnent un système de gouvernement et une doctrine économique. Est-ce donc l'aboutissement de ce plan quinquennal qui devait transformer la Russie ? Certes, un effort extraordinaire a été accompli, mais un effort désordonné, ou plutôt un effort dont l'ordre est contraire à la raison éclairée par l'expérience.

Sans doute, il est difficile de savoir l'exacte vérité sur ce qui se passe en Russie ; et, d'ailleurs, ce qui est vrai à Moscou peut être faux en Ukraine, en Géorgie, en Sibérie. L'absence de toute presse libre, de toute libre discussion doit produire en sens divers des exagérations et des erreurs ; mais de nombreuses expériences obligent à n'accepter la vérité officielle que sous bénéfice d'inventaire, d'un inventaire qu'il n'est pas possible de faire. Les bolchéviks ne peuvent s'en prendre qu'à leur système de gouvernement, si les renseignements que donne la presse sur leur pays ne sont pas toujours complètement exacts. Il n'est pas possible de douter, tant les témoignages sont concordants et nombreux, et, d'ailleurs, confirmés par quelques aveux officiels, que toute une partie du peuple russe meurt de faim, que les épidémies sévissent, et que le prochain hiver achèvera de détruire des villages entiers. Les correspondances que publient les journaux en France et en Angleterre sont trop précises et concordantes pour être imaginaires. La famine est là, la famine dans le pays le plus riche en blé, la famine organisée et à laquelle on ne cherche pas à remédier.

La récolte de 1932 avait été insuffisante. Les paysans, enrôlés de force dans les *kolhoz* et les *sovhoz*, travaillent peu et travaillent mal ; dans quelque pays que ce soit, il n'y a jamais eu que le travail libre pour fournir un bon rendement. Le moujik n'a jamais été très ardent au travail ; il l'est beaucoup moins depuis qu'on l'a arraché à son coin de terre et à son isba pour l'embrigader dans les grandes exploitations collectives sous la férule des surveillants communistes. Sur la récolte, une part considérable est prélevée par l'État pour le ravitaillement des villes et l'exportation, entassée dans des magasins où souvent elle se détériore. A l'automne dernier et au printemps, les emblavures furent mauvaises ; les paysans manquent de bétail, de chevaux de trait ; les tracteurs qui devaient faire merveille dans les grandes plaines russes sont mal conduits, mal entretenus, détraqués ; leur rendement est médiocre ; la culture, telle que les théoriciens soviétiques se flattaient de la pratiquer, exige une longue expérience, une main-d'œuvre experte ; ce n'est pas toujours l'outil le plus savant qui donne le meilleur travail. La maigre récolte qui mûrit au soleil d'août, le paysan n'a pas le droit d'y toucher ; elle ne lui appartient pas ; et si, poussé par le besoin, il en dérobe une gerbe, il est dénoncé, condamné. Tel est l'atroce supplice imaginé par une bureaucratie de primaires empoisonnés par des doctrines de mort.

Dans les villes, pourtant privilégiées, ne mange pas qui veut. Afin de « décongestionner » les cités trop pleines, où affluaient les paysans en détresse, on a retiré les cartes de pain à un certain nombre de personnes suspectes de tiédeur communiste ou regardées comme bouches inutiles ; d'autres ont été refoulées dans les villages dont elles accroissent la misère. Le pain, dans les magasins commerciaux de l'État, coûte de 3 à 4 roubles le kilo, de 7 à 8 roubles sur les marchés privés. Or, le taux des salaires est en moyenne d'à peine 150 roubles. La viande, même dans les villes, est très rare. Le bétail est depuis longtemps dévoré. Le village est morne, mort ; plus d'abolements de chiens, plus de chants de coqs autour des fermes ; plus de chats qui rôdent à la brune. Les habitants, épuisés par la famine et les nourritures immondes, se traînent sans force, incapables de travailler, et meurent par milliers ; les maisons sont abandonnées. De tous côtés, on entend murmurer d'atroces histoires de cadavres humains déterrés et mangés, d'enfants assassinés et dépecés. Ailleurs, le paysan, sur son lopin, défie les fléaux naturels ; il trouve toujours quelque chose à manger sur la bonne terre nourricière ; mais, en Russie soviétique, la doctrine communiste, servie par une police de classe, surveille l'homme des champs et ne lui permet pas de porter à sa bouche ce qui est le bien de la collectivité. La délation, arme abjecte mais terrible de tous les régimes tyranniques, guette l'ouvrier coupable de couper une gerbe dans le champ de la collectivité.

Les régions les plus éprouvées sont aussi les plus fertiles et naguère les plus riches : l'Ukraine dont les « terres noires » donnent sans engrais des récoltes merveilleuses, les territoires au nord de la Caucase, c'est-à-dire les régions habitées par les Ukrainiens dont les sentiments particularistes, sous l'aiguillon de la tyrannie bolchéviste, se développent de plus en plus et où sporadiquement éclatent des révoltes paysannes. Certains incidents récents ont montré que, même parmi les communistes ukrainiens, le désir d'une indépendance qui ne soit pas une fiction était plus fort encore que le fétichisme marxiste. On n'ose pas se demander si le gouvernement de Moscou qui, au fond, reste nationaliste et centralisateur plus qu'il ne l'avoue, ne serait pas satisfait de diminuer le nombre et de mater la sourde résistance d'un peuple dont il voit avec inquiétude grandir les sentiments autonomistes.

L'Europe, en face de ce lugubre spectacle, s'émue. Le cardinal Innitzer, de Vienne, a pris l'initiative de créer un comité pour



venir en aide aux victimes de la faim. Mais le moyen d'aider une population dont les gouvernants affirment qu'elle n'a besoin de rien ? Quel débouché pourraient trouver en Russie les blés stockés en Roumanie, en Hongrie, et jusqu'au Canada et en Argentine ! Mais il faudrait d'abord que les communistes de Moscou consentissent à reconnaître que leur peuple souffre et que la doctrine marxiste ne suffit pas à assurer son bonheur. On n'ose pas l'espérer. Pourtant, en ces derniers mois, le gouvernement de l'U. R. S. S. a donné, en politique extérieure, des preuves de prudence et de bon sens. Que n'a-t-il le courage de reconnaître que, surtout à la campagne, il a fait fausse route !

Tout y a été fait au rebours du bon sens et de l'expérience des siècles. La forte assiette des États puissants est une paysannerie profondément enracinée à son sol, attachée à son coin de terre, stimulée au travail et à l'économie par le sentiment de la propriété ou le désir de l'acquérir ; la Russie possédait cette patiente et tenace race de paysans qu'il suffisait d'appeler à la propriété et d'encourager à l'économie pour élever le niveau social de toute la classe rurale, enrichir la Russie et en faire l'un des plus puissants États du monde. Lénine l'avait compris ; Djerzinski, sur le point de mourir, adjurait ses amis d'ouvrir les yeux. L'orthodoxie révolutionnaire l'emporta.

L'expérience, après seize ans, est concluante. Qu'on ne s'y trompe pas : il s'agit d'une faillite du marxisme universel, car le communisme de Moscou est seul conforme à la pure doctrine du maître. On comprend, sans excuser certains procédés, qu'un peuple qui veut vivre, comme l'Allemagne, se débarrasse à tout prix de ce poison mortel. La famine devrait être l'occasion pour les dirigeants de reconnaître leur erreur et d'appeler au secours une Europe qui ne demande qu'à les aider.

M. Frossard a parlé de « la débandade du socialisme universel ». Telle est bien l'impression qu'ont donnée tour à tour le Congrès socialiste français avec ses discussions byzantines, le Congrès de la II<sup>e</sup> Internationale où le grand pontife Vandervelde a vainement essayé de galvaniser quelque peu l'enthousiasme de ses ouailles indisciplinées, enfin la Conférence socialiste internationale. L'effondrement sans gloire du socialisme allemand, qui n'a même pas trouvé un Baudin pour mourir sur quelque barricade, a sapé la foi et brisé l'espérance des partis socialistes. Les uns préconisent un mélange singulier d'opportunisme autoritaire et de nationa-

lisme démocratique ; les autres remâchent les formules périmées de la lutte des classes. C'est partout le désarroi et le découragement. L'occasion est propice, pour les gouvernements prévoyants, d'entreprendre, loin de toute pensée révolutionnaire, la réforme de l'État et la restauration de l'autorité.

#### LE MASSACRE DES ASSYRIENS

L'histoire de l'Asie Mineure a toujours été sanglante. Le président Wilson, dans l'un de ses quatorze points trop sévèrement critiqués, promettait l'indépendance, sous l'égide de la Société des nations, à toutes les nationalités constituées de l'ancien Empire ottoman. Son esprit était hanté par l'horrible souvenir du massacre de tout un peuple, la destruction des Arméniens. On sait comment le traité de Sévres avait cherché à réaliser ces conceptions généreuses et justes et comment l'ambition démesurée de l'impérialisme britannique et la défaite des Grecs, dont l'Angleterre avait fait, en Anatolie, ses soldats continentaux, obligèrent les Puissances victorieuses en 1918 à se contenter d'un traité moins chimérique sans doute, mais où les petites nations perdirent une grande partie de leurs garanties.

Parmi ces petits groupes ethniques ou confessionnels très nombreux en Syrie et dans l'Irak, où ils sont comme les témoins des âges révolus, les Assyriens sont l'un des plus intéressants. Ils se rattachent à l'Église nestorienne qui, jadis, engloba plusieurs millions d'hommes et que détruisirent les invasions musulmanes de Timour et des Turcs. Ils ont été tant ballottés par le remous des invasions et des guerres, si souvent massacrés ou exilés, qu'ils ne sont plus guère qu'une trentaine de milliers dans la région au nord de Mossoul et jusqu'à la frontière persane ; ce sont des montagnards courageux et tenaces ; ils vivent en clans et obéissent à un chef religieux dont la dignité se transmet héréditairement d'oncle à neveu, le patriarche Mar Chimoun ; ils sont sémites et parlent un dialecte araméen. Le groupe principal, qui habitait avant la guerre dans les montagnes du Hakkari, a été transporté par les Anglais dans la région de Mossoul ; d'autres vivent en Perse, dans la région du lac d'Ourmiah.

Quand l'armée russe, franchissant les hautes montagnes qui séparent la Perse et la Turquie, descendit vers Mossoul, les Assyriens lui frayèrent la route et attendirent d'elle aide et protection

pour former un peuple chrétien homogène et indépendant. L'effondrement de l'empire des Tsars les livra sans défense aux rancunes de leurs ennemis musulmans, des Arabes et des Kurdes. Le traité de Lausanne et la décision de la Société des nations au sujet de Mossoul les rangèrent dans l'État de l'Irak, placé sous le mandat de la Grande-Bretagne. La nouvelle frontière les empêchait de retourner dans leurs vallées du Hakkiari demeuré turc et les obligeait ou à vivre dans la plaine ou à entrer en conflit avec les Kurdes pour s'établir dans la montagne. Suspects, comme chrétiens, au roi Fayçal, mal vus des Kurdes, ils paraissaient quelque peu abandonnés par la Puissance mandataire. Quand l'Angleterre, sous l'influence désorganisatrice de M. MacDonald, renonça à son mandat, sans entente préalable avec la France qui exerce le mandat en Syrie, la Société des nations perdit le droit de regard que lui donne le pacte sur la gestion des mandats et admit parmi ses membres, à l'instigation de la Grande-Bretagne, l'État irakien. Comme les Arméniens et les Kurdes, les Assyriens étaient abandonnés aux rancunes turques et arabes. Le plan du major Thomson les dispersait, sans leur assurer des terres, dans plusieurs vallées kurdes ; ils le rejetèrent ; le gouvernement de l'Irak retint prisonnier à Bagdad le patriarche Mar Chimoun, chef de la nation. Depuis la fin du mandat britannique, plus de 15 000 Assyriens sont venus s'établir dans la partie de la Syrie sous mandat français qui touche au Tigre (la région du bec de canard) ; le 18 juillet, un millier d'hommes en armes sont entrés en zone française ; le 21 juillet, avant qu'on ait eu le temps de les désarmer, ils repassaient le Tigre pour aller au-devant de la caravane de leurs femmes, enfants, bétail ; ils se heurtaient à des soldats kurdes qui, après un vif engagement, en tuaient plus de 700 et les rejetaient dans la montagne. Le gouverneur de la province au nord de Mossoul, Bekir Sidki bey, ancien officier de l'armée turque, dirigeait, d'accord avec le gouvernement de Bagdad, cette brutale répression.

L'opinion britannique s'émut ; d'avoir prématurément renoncé à son mandat et fait aux Irakiens une confiance peut-être excessive, créait à l'Angleterre des devoirs politiquement moins stricts, moralement plus impérieux ; les Assyriens naguère ont servi fidèlement la Puissance mandataire et des contingents de leur nation sont encore employés à la garde des terrains d'aviation que la Grande-Bretagne s'est réservés. Le chargé d'affaires bri-

tannique à Bagdad réclama aussitôt des sanctions, tandis que l'ambassadeur, sir Francis Humphrys, rejoignait par les voies rapides son poste. Le patriarche Mar Chimoun recevait un asile à Chypre. Le gouvernement de Bagdad a pris, lorsqu'il a été accepté comme membre de la Société des nations, entre autres engagements précis, celui (article 2 de la déclaration) de respecter les droits des minorités. L'Angleterre dispose encore des moyens nécessaires pour le rappeler à son devoir et l'on aime à croire qu'elle n'y manquera pas.

Ces incidents douloureux comportent quelques enseignements. C'est, d'abord, le respect et la protection que les grandes Puissances chrétiennes se doivent à elles-mêmes d'assurer à ces petits peuples, vestiges d'un passé glorieux, îlots échappés à des siècles de massacres et de ruines ; il est nécessaire d'organiser leur sécurité et de ne pas les abandonner à l'arbitraire d'États musulmans trop imprégnés d'une récente histoire, trop imbus de passions sectaires, pour pouvoir respecter leurs droits ou aménager leur autonomie. C'est encore qu'il est imprudent, pour des Puissances telles que la France et l'Angleterre, de renoncer trop vite à des mandats qui répondent à une nécessité dans l'intérêt des peuples très divers qui y sont soumis. Une entente devrait intervenir entre les grandes Puissances intéressées pour assurer, de concert avec la Société des nations, la vie et la liberté à ces communautés nationales, qu'elles soient chrétiennes comme les Libanais et les Assyriens ou musulmanes comme les Druses ou les Kurdes. Si, d'ailleurs, un petit peuple tel que les Assyriens se trouvait sans foyer, la France serait bien avisée en lui ménageant un asile dans la zone de son mandat. Le Liban, par exemple, pourrait devenir une sorte de terre de refuge pour les petites chrétientés persécutées, pourvu, bien entendu, qu'on n'essayât pas de le faire vivre sous l'absurde constitution dont la fantaisie d'un haut commissaire et le zèle maladroit d'un fonctionnaire l'ont gratifié.

#### LE CONGRÈS DE NUREMBERG

Le national-socialisme multiplie les manifestations et les fêtes. Ce n'est pas là seulement un moyen d'amuser le peuple ; il s'agit de lui donner, par le spectacle des masses en mouvement, le sentiment de sa force et de son unité. Au monument du Niederwald, où l'on avait convoqué à grand renfort de réclame les habitants

de la Sarre, on a proclamé l'indestructible unité de la race allemande et invité les gens de la Sarre à ne pas oublier leur origine. Si les Allemands étaient aussi certains qu'ils le proclament du résultat de la consultation prévue par le traité, ils ne feraient pas tant de tapage pour démontrer aux habitants qu'ils ne doivent pas désertier l'Allemagne et qu'ils n'auraient aucun intérêt à former un État indépendant. Une notable partie des Sarrois ne paraît pas animée d'un grand enthousiasme pour le régime hitlérien. Quoi qu'il en soit, le traité a stipulé les conditions dans lesquelles la population sarroise devra être consultée en 1935. La plus élémentaire correction internationale exigerait de l'Allemagne moins de boniments et une attitude plus discrète.

A Nurenberg, le parti national-socialiste a tenu de solennelles asises. La pierre angulaire de toute cette manifestation est, à nos yeux, la conférence du docteur Walther Gross sur le fondement racial du régime. Le mélange des races, selon lui, a pour les peuples les plus néfastes conséquences. Tous les peuples emprunteront bientôt à l'Allemagne ce trait de génie. S'imaginer sérieusement que la race allemande est pure de tout mélange ou peut le redevenir, c'est une des plus puériles bouffonneries qui se puissent rêver. Mais, au fond, *on sait* que ce n'est pas exact, mais *on veut* le croire. Nous sommes là en présence d'un cas extraordinaire et particulièrement virulent de mystique politique. Le fondement scientifique, qui donc s'en soucie ? Il faut que l'Allemand ait conscience qu'il est un peuple de race pure pour se persuader qu'il est appelé à régir les peuples d'ilotes.

On doit noter aussi, comme caractéristique des temps nouveaux, la présence au Congrès national-socialiste de l'ambassadeur d'Italie à Berlin. La musique national-socialiste a joué l'hymne fasciste et l'ambassadeur a crié : « *Heil Hitler! Heil Mussolini!* » Telles sont les mœurs nouvelles de la diplomatie. Verrait-on l'ambassadeur d'Angleterre à Paris assister au Congrès radical-socialiste et crier : « Vive Daladier ! Vive MacDonald ? » Les affinités électives entre fascistes et hitlériens seront, on peut le craindre, plus fortes que les inquiétudes que l'agitation hitlérienne a pu faire naître en Italie.

Le Fuhrer a donné de sa personne. Le 1<sup>er</sup> septembre, il a fait lire une déclaration où il célèbre le triomphe du national-socialisme sur le marxisme qu'il englobe dans le même anathème que le libéralisme. Le suffrage ne représente pas la volonté populaire ; celle-ci

ne peut être que « l'instinct national de conservation. Le parlementarisme n'est qu'une caricature, peut-être une falsification de cette volonté qui tend à choisir des chefs d'élite ». Les masses doivent être animées de confiance en leur valeur, avoir foi en leurs destinées. Le fascisme, en Allemagne comme en Italie, est, au fond, une philosophie de la masse qui prend directement conscience de sa force et reste maîtresse de ses destinées par l'intermédiaire du chef, du guide en qui elle se reconnaît et s'admire. C'est à elle-même qu'elle obéit en lui obéissant.

Le Chancelier insiste sur l'unité du Reich. Plus de petits États ; un grand peuple uni pour conserver l'avantage de sa supériorité numérique : « Une nation qui parle la même langue et qui a la même civilisation doit être absolument unie. » Malgré les déclarations pacifiques du Führer, il saute aux yeux, d'abord, que l'unité de tout ce qui parle la langue allemande serait la destruction de nombreux États où vivent des minorités allemandes ou qui, comme l'Autriche, représentent une culture allemande différente du prussianisme et qui se défend d'être exclusivement « nordique ». Comment ne pas voir aussi qu'une nation qui a un seul chef fanatiquement obéi, une nation que l'on entretient dans une constante volonté d'héroïsme et de puissance constitue un puissant instrument d'offensive, un bélier destructeur ? En face de peuples ainsi organisés et unifiés, les régimes parlementaires et démocratiques sont en état d'infériorité. Est-ce prudent ?

RENÉ PINON.

nen-  
de  
sses  
i en  
est,  
ment  
l'in-  
t et

etitu  
e sa  
ne et  
ré les  
que  
des-  
andes  
ande  
ment  
a un  
dans  
ne un  
fais  
res et